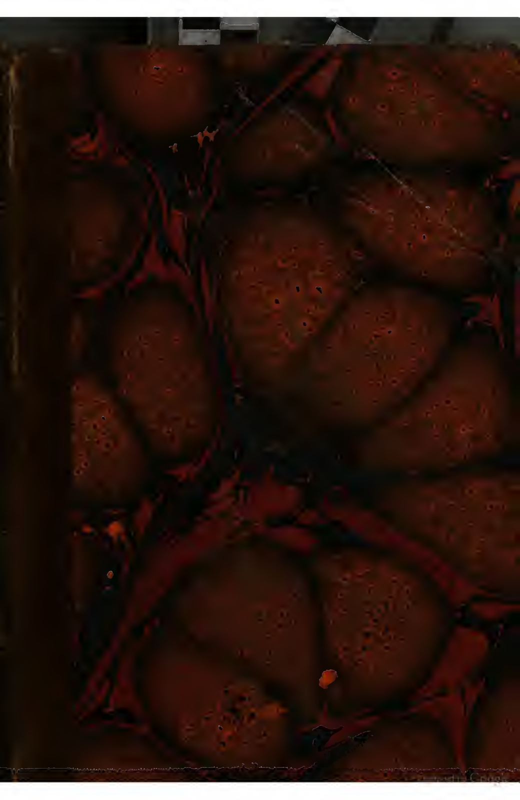
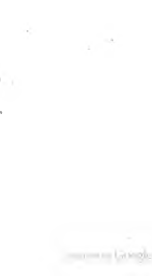






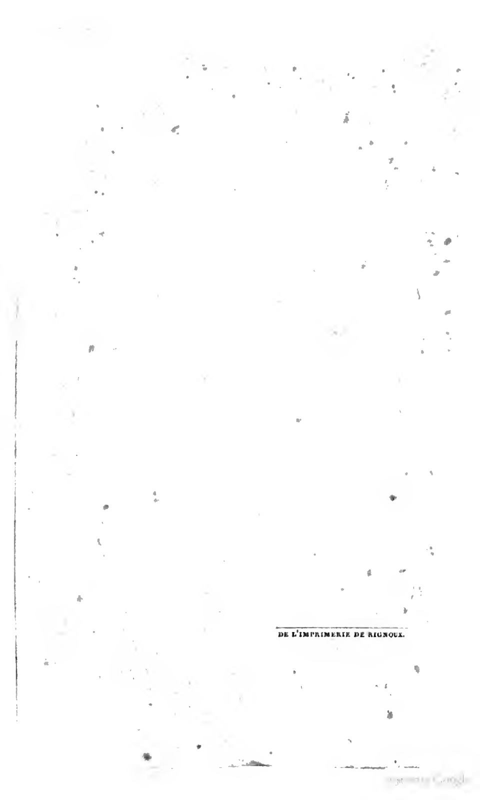


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME SEIZIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

CONTES
DE MON HÔTE,

RECUEILLIS ET MIS AU JOUR

PAR JÉDEDIAH CLEISHBOTHAM,

MAÎTRE D'ÉCOLE ET SACRISTAIN DE LA PAROISSE DE GANDER-CLEUGH.

« Écossais, prenez garde à vous!
« A vos manteaux s'il est des trous,
« Réparez-les avec adresse ;
« Car je vais vous censurer tous,
« Et veux faire gémir la presse. »

BURNS.

3e Série.

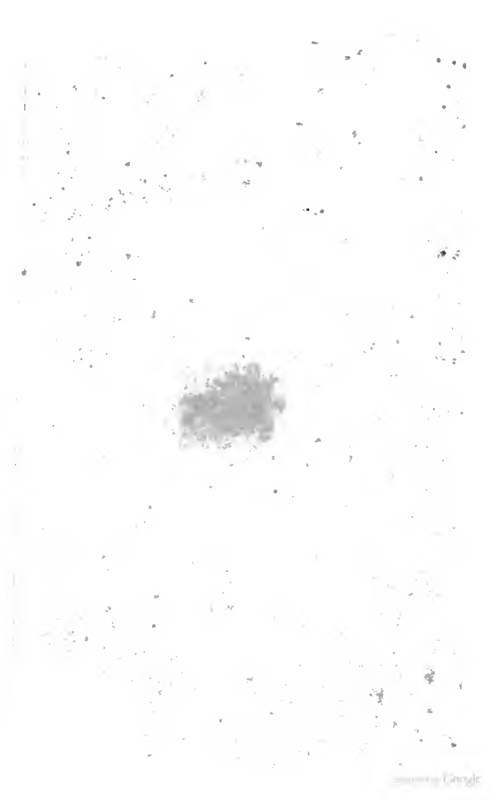
TOME CINQUIÈME.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.



LA FIANCÉE
DE LAMMERMOOR.

Ahora bien, dixo el cura, traedme señor buésped, aqueses libros, qne los quiero ver. Que me place, respondió el, y entrando, en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla y abriéndola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quixote, parte primera, capitulo 32.

Allons, dit le curé, je vous prie de m'aller chercber ces livres; j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte; et il monta à sa chambre. Il rapporta nne vieille valise, fermée par nn cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR.

CHAPITRE PREMIER.

« Maint pauvre diable dans la vie
« Est forcé, pour gagner son pain,
« D'errer au loin en pèlerin,
« Et souvent, contre son envie,
« D'aller se faire baladin. »
Ancienne chanson.

Peu de personnes ont connu mon secret pendant que je compilois ces récits, et il n'est guère probable qu'ils verront le jour du vivant de leur auteur. Quand même cela arriveroit, je ne suis point ambitieux de la distinction honorable d'être montré au doigt, *monstrari digito*. J'avoue que, si je pouvois en sûreté me bercer de ce rêve, j'aimerois mieux rester invisible derrière la toile, comme l'ingénieux maître de Polichinelle et de sa femme Jeanne, pour jouir de l'étonnement et des conjectures de mes auditeurs. Je pourrois peut-être alors voir les productions de l'obscur Pierre Pattieson louées par les esprits judicieux, admirées par les cœurs sensibles, charmant toute

la jeunesse, et séduisant jusqu'aux vieillards, pendant que le critique en attribueroit la gloire à quelque grand nom littéraire, et que l'on discuteroit dans mille cercles et mille coteries sur l'auteur de ces contes, et sur l'époque où ils ont été composés. C'est ce dont je ne jouirai jamais pendant ma vie ; mais je suis certain que ma vanité ne m'exciteroit pas à en désirer davantage.

Je suis trop enraciné dans mes habitudes, trop peu poli dans mes manières, pour envier les honneurs des auteurs mes contemporains. Je ne serois pas plus fier de mon petit mérite, après avoir été jugé digne de jouer le rôle d'un lion ou de tout autre animal curieux, pendant un hiver, dans la grande métropole. Je ne saurois me lever, me retourner, me faire voir en tout sens, depuis ma crinière jusqu'à ma queue, rugir comme un rossignol [1], et puis me recoucher comme une bête bien dressée, tout cela pour la modique ration d'une tasse de café et d'une tartine de pain et de beurre, aussi mince qu'une hostie. Je digérerois fort mal l'insipide cajolerie que me prodigueroit la dame qui me montreroit dans son cercle, de même qu'elle donne des dragées à des perroquets pour les faire parler devant le monde.

[1] Allusion à une expression de Bottom, dans *le Songe d'une nuit d'été*. (NOTE DU TRADUCTEUR.)

Je ne puis me laisser tenter par ces marques de distinction ; et, comme Samson captif, je préférerois, si telle étoit l'alternative, rester toute ma vie à tourner la meule pour gagner ma subsistance, plutôt que servir de jouet aux dames et aux seigneurs philistins. Ce sentiment ne provient d'aucune antipathie réelle ou affectée contre l'aristocratie des Trois-Royaumes ; mais l'aristocratie est à sa place, et je garde la mienne : tels que le pot de fer et le pot de terre de la fable, nous ne pourrions guère nous mettre en contact qu'à mon détriment. Il n'en est pas de même pour les livres que j'écris; ils peuvent être ouverts et jetés de côté au gré de chacun : en s'en amusant, les grands n'exciteront aucune fausse espérance; en les négligeant ou en les critiquant, ils ne feront de la peine à personne : et combien il est rare qu'ils puissent communiquer avec ceux qui ont travaillé pour leur plaisir, sans faire l'une ou l'autre de ces deux choses !

Je citerai, en homme sage, ce qu'Ovide exprime dans un vers, pour le rétracter aussitôt dans le suivant; et je puis dire à chacun de mes livres :

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in urbe.

Je n'éprouve pas le regret de l'illustre exilé,

en pensant qu'il ne pouvoit accompagner en personne le volume qu'il envoyoit au marché de la littérature, du plaisir et de la luxure. S'il n'y avoit pas cent autres exemples, le destin de mon pauvre ami et camarade d'école, Dick Tinto, suffiroit pour me tenir en garde contre le désir de chercher le bonheur dans la célébrité qui s'attache à celui qui cultive avec succès les beaux-arts.

Dick Tinto, quand il se déclaroit artiste, n'oublioit jamais de prétendre tirer son origine de l'illustre famille Tinto, dans le comté de Lanark, et parfois il laissoit entendre qu'il dérogeoit en faisant du pinceau son principal moyen d'existence. Mais si la généalogie de Dick étoit exacte, quelques-uns de ses aïeux devoient avoir subi une décadence encore plus triste, puisque son père étoit tailleur dans le village de Langdirdum, métier nécessaire et honnête, j'aime à le croire, mais nullement distingué. Richard naquit sous son humble toit, et fut destiné à l'état de son père, contre son inclination. Le vieux M. Tinto n'eut guère à se féliciter d'avoir détourné le jeune génie de son fils de sa tendance naturelle. Il fit comme l'écolier qui cherche à arrêter avec son doigt la source d'une fontaine : irritée par le foible obstacle, l'eau s'échappe en mille filets imprévus, et l'inonde pour sa peine. De même, Tinto le père vit son apprenti non-seulement épuiser toute

sa craie pour faire des esquisses sur le comptoir, mais bien plus, y dessiner les caricatures des meilleures pratiques de la maison, qui commencèrent à se plaindre qu'il étoit un peu trop dur d'être à la fois défiguré par les vêtements du père, et tourné en ridicule par le crayon du fils. Le vieux tailleur, voyant son crédit baisser chaque jour, céda à la destinée et aux instances du jeune homme, qui obtint enfin la permission de chercher fortune dans un état plus conforme à ses goûts.

Il y avoit dans ce temps-là, au village de Langdirdum, un frère péripatétique du pinceau, qui, exerçant son métier *sub jove frigido,* étoit un objet d'admiration pour tous les enfants de l'endroit, et surtout pour le jeune Dick.

A cette époque, on n'avoit pas encore adopté, entre autres économies indignes, cet usage peu libéral de suppléer par des caractères de l'alphabet aux symboles des enseignes : ce qui prive les élèves des beaux-arts d'un moyen facile d'instruction et de profit. Il n'étoit pas permis d'écrire au-dessus d'une porte, ou sur une enseigne suspendue devant l'auberge : à LA VIEILLE PIE, ou à LA TÊTE DU MAURE, froide description, substituée souvent de nos jours à l'image pittoresque de l'oiseau babillard, ou au turban du terrible Sarrasin. Ce siècle, plus simple que le nôtre, songeoit éga-

lement aux besoins de tous les états, et vouloit que les symboles des cabarets et des auberges fussent à la portée de toutes les intelligences; car, un homme qui ne sait pas lire peut fort bien néanmoins aimer un pot de bonne ale, tout autant que son voisin mieux élevé, ou que son curé lui-même. D'après ce principe libéral, les publicains avoient des emblèmes peints pour enseignes; et les peintres barbouilleurs, s'ils se régaloient rarement, ne mouroient du moins pas de faim.

Ce fut donc sous un artiste de cette profession en décadence, que Dick Tinto se mit en apprentissage; et comme cela n'est pas rare parmi les grands génies dans cette branche des beaux-arts, il commença à peindre avant d'avoir les premières notions du dessin.

Son talent naturel pour observer la nature lui apprit bientôt à rectifier les erreurs de son maître, et à se passer de ses leçons. Il excelloit surtout à peindre des chevaux, qui sont une enseigne favorite des villages d'Écosse. En étudiant ses progrès, il est curieux d'observer comment il sut par degrés raccourcir les croupes, et allonger les jambes de ces nobles quadrupèdes, jusqu'à ce qu'ils fussent un peu moins semblables à des crocodiles. La calomnie qui suit toujours le mérite, quelque rapide que soit son avancement, a répandu, il est vrai, qu'une fois Dick fit un cheval à cinq

jambes au lieu de quatre. Je pourrois, pour l'excuser, m'en tenir à la licence qui permet aux artistes de sa profession toutes sortes de comparaisons singulières, et qui va bien plus loin que d'ajouter un membre surnuméraire à un sujet favori; mais la cause d'un ami défunt est sacrée, et je dédaigne de la défendre superficiellement. J'ai vu l'enseigne en question, qui est encore suspendue dans le village de Langdirdum; et je suis prêt à déposer avec serment que ce qu'on a pris ou voulu prendre pour la cinquième jambe du cheval, est dans le fait la queue de ce quadrupède, qui, eu égard à l'attitude dans laquelle il est peint, est exécuté avec une grande hardiesse et un rare succès: le cheval étant représenté les deux jambes de devant en l'air, la queue, qui descend jusqu'à terre, semble former un point d'appui, et donne à la figure la solidité d'un trépied. Sans cela, il seroit difficile de concevoir comment le coursier pourroit se tenir sans tomber à la renverse. Cette conception hardie est heureusement entre les mains de quelqu'un par qui elle est appréciée à sa juste valeur; car, lorsque Dick, devenu plus habile, douta que cet écart des règles fût convenable, et proposa de faire le portrait du publicain lui-même en échange de cette production de sa jeunesse, cette offre obligeante fut refusée par l'aubergiste judicieux, qui avoit observé que

si son ale ne mettoit pas ses hôtes en bonne humeur, l'aspect de son enseigne leur inspiroit certainement l'hilarité.

Il est étranger à mon but actuel de suivre pas à pas Dick Tinto, acquérant une meilleure touche, et corrigeant, par les règles de l'art, le luxe de son imagination.

Ses yeux se dessillèrent quand il connut les esquisses d'un contemporain, le Téniers écossais, nom que mérite bien Wilkie. Il laissa le pinceau, prit les crayons, et, bravant la faim et l'incertitude, il poursuivit les études de sa profession sous de meilleurs auspices que ceux de son ancien maître. Cependant les premières émanations de son génie (comme les vers que bégayoit Pope, enfant, si l'on pouvoit les retrouver) seront toujours chères aux compagnons de sa jeunesse. Il y a à Gander-Cleugh un pot et un gril peints par Dick Tinto;.... mais je sens qu'il faut que je m'arrache à un sujet qui me tiendroit trop long-temps.

Au milieu de ses besoins et de ses efforts pour parvenir, Dick Tinto eut recours, comme ses confrères, à la ressource de lever sur la vanité des hommes la taxe qu'il ne pouvoit obtenir de leur goût et de leur générosité. En un mot, il fit des portraits. Ce fut à cette époque que Dick, ayant depuis long-temps pris l'essor loin de sa première occupation, dédaignant même de s'en

souvenir, et absent depuis plusieurs années, revint à Gander-Cleugh, où il me trouva dans mes fonctions de magister, tandis que lui peignoit, à une guinée par tête, des copies de la face humaine que Dieu fit à son image [1]. C'étoit un foible salaire, mais il suffisoit dans les premiers temps aux besoins de Dick et au delà; de sorte qu'il occupoit un appartement dans l'auberge de Wallace, y disoit impunément son bon mot, même aux dépens de mon hôte, et vivoit très-considéré de la fille, du garçon et du palefrenier.

Ces jours heureux étoient trop sereins pour durer. Quand son honneur, le laird de Gander-Cleugh, sa femme et ses trois filles, le ministre, le commis de la douane, mon *estimable* patron M. Jedediah Cleisbotham, et une douzaine de fermiers, eurent reçu un garant d'immortalité, grâce au pinceau de Dick, les pratiques diminuèrent; il fut impossible de tirer plus d'une couronne ou d'une demi-couronne aux paysans que l'ambition amenoit à l'atelier de mon ami.

Cependant, quoique l'horizon se rembrunît, il n'y eut pendant quelque temps aucun orage. Mon hôte se montroit un chrétien charitable avec un locataire qui avoit bien payé tant qu'il en avoit eu les moyens. Un tableau, où l'hôte lui-même

[1] Human face divine. MILTON.

avec sa femme et ses filles, formoient un groupe dans le style de Rubens, parut soudain dans la meilleure salle de l'auberge : preuve évidente que Dick avoit toujours des ressources pour vivre.

Mais rien n'est précaire comme les ressources de ce genre. On observa que Dick, à son tour, devenoit le but des quolibets de mon hôte sans oser se défendre ou riposter. Son atelier fut transféré dans un galetas où il pouvoit à peine se tenir debout, et il ne venoit plus au cercle hebdomadaire dont il avoit été jadis l'âme et la vie. Bref, les amis de Dick Tinto craignirent qu'il n'eût fait comme l'animal appelé *Unau*, qui, ayant mangé jusqu'à la dernière feuille de l'arbre où il s'est établi, finit par tomber du faîte par terre et meurt d'inanition. J'en dis deux mots à Dick, lui conseillant de transporter son inestimable talent dans quelque autre sphère, et d'abandonner le terrain qu'il avoit épuisé.

Il est un obstacle à mon changement de résidence, me dit mon ami, en me serrant la main d'un air solennel.

— Vous devez à mon hôte, repris-je avec un sincère intérêt ; si je puis vous offrir mes petits moyens.

— Non, par l'âme de sir Joshua Reynolds, répondit le généreux jeune homme, je n'envelopperai jamais un ami dans ma mauvaise fortune ;

il est un moyen de reconquérir ma liberté, et il vaut mieux se sauver par un égoût, que de rester en prison.

Je ne compris pas ce que mon ami vouloit dire. La muse de la peinture paroissoit l'avoir abandonné : quelle autre déesse pouvoit-il invoquer dans sa détresse ? C'étoit un mystère pour moi. Nous nous séparâmes sans plus d'explication ; et je ne le revis que trois jours après, lorsqu'il m'invita au dîner d'adieu que lui donnoit son hôte, avant son départ pour Édimbourg.

Je trouvai Dick de bonne humeur, sifflant en bouclant le havresac qui contenoit ses couleurs, ses pinceaux, sa palette et sa chemise blanche. Il partoit certainement d'accord avec mon hôte, comme le prouvoit la pièce de bœuf froid, flanquée de deux pots d'excellente bière forte que j'avois vue dans la chambre basse. J'avoue que je fus curieux de savoir ce qui avoit si heureusement changé la face des affaires de mon ami. Je ne soupçonnai pas Dick d'avoir des intelligences avec le diable, et je me perdois en conjectures.

Il s'aperçut de ma curiosité, me prit la main, et me dit :

— Mon ami, je voudrois vous cacher à vous-même la dégradation à laquelle j'ai été forcé de me soumettre pour faire une retraite honorable de Gander-Cleugh. Mais pourquoi dissimuler ce

qui se trahira de soi-même par son excellence? Tout le village, toute la paroisse, tout le monde découvrira à quoi la pauvreté a réduit Richard Tinto. —

Une pensée soudaine me vint: j'avois observé que mon hôte portoit, ce jour mémorable, une paire de culottes de velours jaune, au lieu de son vieux haut-de-chausses.

— « Quoi ! lui dis-je, et je retirai ma main droite en pressant le pouce sur l'index pour la porter de ma hanche à l'épaule gauche; quoi ! vous avez eu la condescendance de revenir au métier paternel, qui fut votre premier métier; vous avez retouché l'aiguille ! Ah ! Dick ! »

Il repoussa cette conjecture injurieuse avec un geste et un air d'indignation; et, me conduisant dans une autre chambre, il me fit voir, appuyée contre le mur, la tête majestueuse de sir William Wallace, aussi terrible que lorsqu'elle fut détachée de son tronc par le traître Édouard.

Le tableau étoit exécuté sur une planche épaisse, dont le sommet étoit garni de fer pour suspendre cette honorable effigie en guise d'enseigne.

— Voilà, mon ami, me dit Tinto, voilà l'honneur de l'Écosse et ma honte, ou plutôt la honte de ceux qui, au lieu d'encourager l'art dans sa sphère, le réduisent à ces indignes extrémités.

Je cherchai à adoucir l'irritation de mon ami. Je lui rappelai qu'il ne devoit pas, comme le cerf de la fable, mépriser ce qui l'avoit tiré d'embarras; surtout je louai l'exécution autant que la conception de son tableau, et lui dis que, loin d'encourir le déshonneur par l'exposition publique de ce chef-d'œuvre, il devoit se féliciter de l'accroissement de célébrité dont il alloit être cause.

— Vous avez raison, mon ami, vous avez raison, reprit le pauvre Dick, l'œil étincelant d'enthousiasme : pourquoi fuirois-je le nom d'un.... d'un.... (il hésita pour chercher un synonyme), d'un artiste d'enseignes? Hogarth s'est introduit sous ce costume dans une de ses meilleures compositions.—Le Dominicain, ou quelque autre, jadis, et Moreland, de nos jours, ont exercé leurs talents de cette manière. Pourquoi ne destiner qu'aux classes opulentes les jouissances d'un art qui doit les inspirer toutes. Les statues sont placées en plein air; pourquoi la peinture craindroit-elle d'exposer ses chefs-d'œuvre, comme sa sœur, la sculpture, expose les siens? —Cependant, mon ami, séparons-nous: l'heure approche où l'on va placer l'emblème; et, je l'avoue, malgré toute ma philosophie et vos consolations, je voudrois quitter Gander-Cleugh avant de voir commencer cette opération.

Après le dîner d'adieu, que nous fîmes avec mon hôte, j'accompagnai Dick jusqu'à un mille hors du village. Là, nous nous séparâmes au moment où nous entendions les clameurs lointaines des enfants qui annonçoient l'inauguration de la tête de Wallace. Dick Tinto doubla le pas pour fuir ce bruit, tant il étoit loin d'être assez philosophe pour se réconcilier avec le rôle de peintre d'enseignes!

A Édimbourg, les talents de Dick furent reconnus et appréciés; il reçut des dîners et des avis de plusieurs juges distingués des beaux-arts: mais ces messieurs étoient plus prodigues de leurs censures que de leur argent, et Dick croyoit avoir plus besoin d'argent que de critique: il fut donc à Londres, rendez-vous universel des talents, et où, comme dans tous les marchés, il y a toujours plus de marchandises en vente que d'acheteurs.

Dick, qui pouvoit sérieusement espérer en son mérite, Dick, trop ardent et trop vain pour douter de ses succès futurs, se jeta dans la foule qui se pressoit et luttoit pour obtenir la gloire et la fortune. Il coudoya les autres et fut coudoyé lui-même. Finalement, à force d'intrépidité, il parvint à se faire connoître. Il concourut pour les prix annuels, et eut des tableaux à l'exposition de Sommerset-House; mais le pauvre Dick étoit

destiné à perdre le fruit de son zèle. Dans les beaux-arts, il n'est guère d'alternative entre le succès complet et une défaite exclusive : or, les efforts et l'industrie de Dick n'ayant pu lui obtenir la distinction qu'il cherchoit, il encourut les malheurs de l'autre alternative. Il fut pendant quelque temps protégé par une ou deux de ces judicieuses personnes qui croient devoir se singulariser, et se font un point d'honneur d'opposer toujours leurs opinions, en fait de goût, à celles de tout le monde; mais bientôt fatiguées du pauvre Dick, elles le laissèrent là, tel qu'un incommode fardeau, ou comme un enfant gâté laisse son joujou. La misère le poursuivit jusqu'à la tombe, où il descendit prématurément, après avoir été tourmenté dans un obscur galetas par son hôtesse, et serré de près par les sergents quand il sortoit dans la rue. Le journal du matin consacra à sa mort un quart de colonne, pour dire que sa manière prouvoit un vrai génie, quoique son style sentît un peu l'esquisse, et pour ajouter que M. Varnish, célèbre marchand de gravures, avoit encore quelques dessins de Richard Tinto, qu'il invitoit les amateurs de collections à venir voir sans retard.

Ainsi finit Dick Tinto, preuve déplorable de cette grande vérité, que dans les beaux-arts la médiocrité est exclue, et que celui qui ne peut

monter au haut de l'échelle fera bien de ne pas y mettre du tout le pied.

La mémoire de Tinto m'est chère à cause du souvenir de maintes conversations que nous avons eues ensemble au sujet de ma tâche actuelle.

Il étoit charmé de mes contes, et parloit d'en faire une édition de luxe, avec des vignettes, des culs de lampe et autres ornements, pour lesquels il m'offroit son pinceau patriotique. Il avoit déjà fait poser un vieux sergent invalide pour représenter Bothwell, le garde-du-corps de Charles II, et le sonneur de Gander-Cleugh pour David Deans; mais tout en se proposant de réunir ses talents au mien pour orner ces contes, il mêloit une critique salutaire aux louanges que j'étois assez heureux d'obtenir quelquefois.

Vos personnages, mon cher Pattieson, *jacassent* trop, disoit-il (expression que Dick avoit apprise d'une troupe ambulante, dont il avoit peint les décorations). — Il y a des pages entières de caquetage et de dialogue.

— Un ancien philosophe, lui répondis-je, avoit coutume de dire : Parle, pour que je te reconnoisse; et un auteur peut-il mieux faire connoître ses *personæ dramatis*, que par des dialogues où chacun d'eux soutient son caractère?

— Fausse conséquence! dit Tinto; j'en fais aussi peu de cas que d'une pinte vide. Mon cher

ami, je vous accorde que la parole a quelque valeur dans le cours des affaires humaines, et je n'insisterai même pas sur la doctrine de ce buveur pythagoricien, qui prétendoit que, devant une bouteille, les paroles nuisent à la conversation; mais je ne conviendrai pas non plus qu'un professeur des beaux-arts ait besoin d'exprimer par le langage l'idée de sa scène, pour produire de l'effet sur le lecteur, et le pénétrer de la réalité. Au contraire, si jamais ces contes deviennent publics, j'en appelle à la plupart de ceux qui les liront : on dira avec moi que vous nous avez souvent donné, en une page de dialogue, ce que deux lignes nous auroient appris; tandis que si la situation, le caractère des personnages et les accidents étoient exactement dessinés, et présentés avec le coloris convenable, vous auriez conservé tout ce qui en valoit la peine, sans avoir recours à ces éternels *dit-il*, et *dit-elle* dont vos pages sont surchargées.

Vous confondez, répliquai-je, les opérations de la plume avec celles du pinceau : la peinture, cet art silencieux, comme l'a appelé un de nos poëtes, parle nécessairement à l'œil, parce qu'elle n'a pas d'organes pour s'adresser à l'oreille. La poésie, au contraire, ou mon genre de composition, qui en approche, ne doit songer qu'à plaire

à l'oreille, puisque les moyens lui manquent d'intéresser par l'intermédiaire des yeux.

Tinto ne fut pas convaincu par cet argument. — La description, dit-il, est pour un auteur ce que le dessin et le coloris sont pour un peintre. Les expressions sont ses couleurs, et, s'il sait les employer à propos, il ne peut manquer de placer devant les yeux de l'esprit la scène qu'il veut peindre avec autant de vérité que la toile peut la représenter à ceux du corps. Les mêmes règles s'appliquent donc aux deux arts, et des conversations trop fréquentes dans un roman ne servent qu'à le faire entrer dans le genre du drame, espèce de composition toute différente, et dont le dialogue est l'essence. Or, comme rien n'est plus insipide qu'une longue narration à laquelle on donne les formes dramatiques, les parties de vos histoires où vous avez introduit des conversations interminables deviennent froides et traînantes; et vous y perdez les moyens de fixer l'attention et de charmer l'imagination des lecteurs, c'est à quoi vous avez assez bien réussi dans d'autres passages.

Je fis un salut de tête pour le remercier de ce compliment, qui m'étoit probablement adressé par manière de *placebo* ou de consolation, et j'exprimai le désir d'adopter un style plus précis de composition, où mes acteurs agiroient davan-

tage et parleroient mieux que dans mes premiers essais. Dick me fit un geste de protection, et ajouta, d'un air approbateur, que puisqu'il me trouvoit si docile, il communiqueroit à ma muse un sujet qu'il avoit étudié sous le rapport de son art.

La tradition, me dit-il, garantissoit l'authenticité de l'histoire; mais les événements s'étant passés il y a plus de cent ans, on pourroit entretenir quelques doutes sur l'exactitude de tous les détails.

A ces mots, il feuilleta son portefeuille et en tira les croquis d'après lesquels il se proposoit d'exécuter un jour un tableau de quatorze pieds de haut sur huit de large. L'esquisse, qui étoit habilement exécutée, représentoit un vieux château dans ce style que nous appelons aujourd'hui celui du siècle d'Élisabeth. Le jour, qui s'introduisoit par une haute croisée, éclairoit une femme d'une rare beauté, qui, dans l'attitude de la terreur muette, sembloit attendre l'issue d'une querelle entre deux autres personnes. La première étoit un jeune homme dans le costume du temps de Charles Ier, qui, l'air fier et indigné par la manière dont il relevoit la tête et étendoit le bras, sembloit réclamer un droit plutôt qu'une faveur à une dame que son âge et ses traits désignoient pour la mère de la jeune femme, et qui sembloit

écouter avec un mélange de déplaisir et d'impatience.

Tinto nous montra cette esquisse avec un air de triomphe mystérieux, et il la fixoit des yeux, semblable à un père qui regarde un enfant chéri, et jouit en perspective de l'honneur qu'il lui fera un jour dans le monde. Il la tenoit en main, tantôt l'approchant de nous, tantôt l'éloignant de toute la longueur de son bras. Il la plaça ensuite sur une commode, ferma la partie inférieure des volets pour que la lumière frappât d'en haut, se plaça à la distance et sous le jour convenables, nous y fit venir, appuya sur son front sa main étendue horizontalement, afin de pouvoir fixer exclusivement sa vue sur ce seul objet, et roulant une feuille de papier en forme de tube, il me la passa afin que je pusse l'examiner avec encore plus d'attention.

Mon enthousiasme ne s'exprima probablement pas avec autant de force que Tinto l'auroit désiré. —Je croyois que vous aviez des yeux, M. Pattieson, me dit-il; mais il faut être aveugle pour ne pas découvrir du premier coup d'œil le sujet de ce dessin. Je ne veux pas faire l'éloge de mon travail, je laisse cette ruse à d'autres; je connois mes défauts; je sens que mon dessin et mon coloris ont besoin d'être perfectionnés par le temps que je veux consacrer à l'art; mais la conception!

— l'expression ! — les poses ! tout cela raconte l'histoire à ceux qui jettent les yeux sur ce croquis. Si je puis finir le tableau sans rien gâter de la conception originale, le nom de Tinto ne sera plus obscurci par les nuages de l'envie et de l'intrigue.

Je répondis que j'admirois son ouvrage, mais que, pour en comprendre tout le mérite, il me sembloit nécessaire d'en connoître le sujet.

— Voilà justement ce dont je me plains, répondit Tinto. Vous vous êtes tellement accoutumé à vos détails puérils, que vous êtes devenu incapable de recevoir cet éclair de conviction instantanée, qui frappe l'esprit quand on voit les heureuses et expressives combinaisons d'une seule scène, et qui vous fait connoître aussitôt, non-seulement l'histoire de la vie passée des personnages, et la nature de l'affaire qui les rassemble, mais encore lève le voile de l'avenir, et vous fait deviner ce qui doit leur arriver.

Dans ce cas-là, repris-je, la peinture l'emporte sur le singe du fameux Ginès de Passamont; car il ne se mêloit que du présent et du passé : bien plus, elle surpasse la nature, qui lui donne des sujets; car je vous proteste, mon cher Dick, que si je pouvois pénétrer dans cet appartement du siècle d'Élisabeth, et y entendre converser les personnes que vous y avez dessinées, je ne devi-

nerois guère mieux leur histoire que je ne fais en ce moment. Tout ce que je puis entrevoir, grâce à l'air languissant de la jeune dame, et au soin que vous avez pris de donner une si jolie jambe au jeune cavalier : c'est qu'il y a quelque intrigue d'amour entre eux.

— Osez-vous former une conjecture si hardie? s'écria Tinto : et l'indignation de cet homme, — et l'accablement et le désespoir de la jeune dame, — et l'air inflexible de l'autre, plus âgée, dont le visage exprime qu'elle sent combien elle a tort, mais qu'elle est déterminée à persister. — Eh ! si son visage exprime tout cela, mon cher Tinto, repris-je, en l'interrompant ; votre pinceau rivalise avec l'art de M. Puff, qui, dans *le Critique*, devine toute une phrase compliquée par le branlement de tête expressif que fait son Burleigh.

— Mon bon ami Pierre, reprit Tinto, je vois que vous êtes incorrigible ; cependant j'ai pitié de votre lenteur de conception, et je ne veux pas vous priver du plaisir de comprendre mon tableau, et d'acquérir en même temps un sujet pour votre plume. Vous saurez donc que l'été dernier, prenant des esquisses dans le Lothian et le Berwickshire, je me laissai entraîner dans les montagnes de Lammermoor, par l'espérance d'y voir quelques restes d'antiquité. Je fus surtout frappé des ruines d'un ancien château où étoit cette chambre

à l'Élisabeth, comme vous l'appelez. Je demeurai deux ou trois jours dans une ferme voisine, chez une vieille ménagère qui connoissoit parfaitement l'histoire du château et des événements dont il avoit été le théâtre. Un de ces événements me parut si singulier et si plein d'intérêt, que je fus partagé entre le désir de dessiner les vieilles ruines, et celui de retracer dans un tableau d'histoire le récit que la bonne femme m'en avoit fait. Voici mes notes sur cette histoire, ajouta le pauvre Dick, en me remettant un paquet de papiers, les uns barbouillés avec un pinceau, les autres avec la plume, et sur lesquels des esquisses de caricatures, de tourelles gothiques, de moulins et de vieux colombiers, disputoient la place aux notes écrites de sa main.

Je me mis cependant à déchiffrer ce manuscrit aussi bien que je pus, et j'en ai tiré l'histoire qu'on va lire. J'ai suivi en partie, mais pas toujours, l'avis de mon ami Tinto, en cherchant à rendre mon récit plutôt descriptif que dramatique. Néanmoins mon penchant naturel m'a plus souvent dominé : mes personnages, comme tant d'autres dans ce monde bavard, parlent presque toujours beaucoup plus qu'ils n'agissent.

CHAPITRE II.

« Non, nous n'avons encor triomphé qu'à demi.
« C'est peu d'avoir vaincu, terrassé l'ennemi ;
« Nous trouverons en lui toujours un adversaire .. »
Henry IV, part. 2. SHAKSPEARE.

DANS une gorge des montagnes qui s'élèvent au milieu des plaines fertiles du Lothian oriental, existoit autrefois un château considérable, dont on n'aperçoit plus aujourd'hui que les ruines. Ses anciens propriétaires étoient une race de barons puissants et belliqueux, nommés Ravenswood, nom qui étoit aussi celui du château. Leur famille remontoit à une très-haute antiquité, et étoit alliée aux Douglas, aux Humes, aux Swintons, aux Hays, et aux plus nobles familles des environs. Leur histoire se confondoit souvent avec celle de l'Écosse, dont les annales consacrent leurs hauts faits. Le château de Ravenswood occupoit, et, jusqu'à un certain point, commandoit un défilé qui séparoit le Lothian et le comté de Berwick, ou le Merse, comme on nommoit alors la province d'Écosse située au sud-est. C'étoit une place importante en temps de guerre étrangère ou de discorde intestine. Elle fut souvent assiégée

avec fureur, et défendue avec opiniâtreté : ce qui devoit naturellement assurer à ses propriétaires une place distinguée dans l'histoire.

Mais tout a ses révolutions dans ce globe sublunaire, et cette maison avoit subi les siennes. Elle déchut considérablement de sa splendeur vers le milieu du dix-septième siècle; et, à l'époque de la révolution qui fit perdre le trône de la Grande-Bretagne à Jacques II, le dernier propriétaire du château de Ravenswood se vit obligé d'aliéner l'ancien manoir de sa famille, et de se retirer dans une tour solitaire dont les murs étoient battus par la mer, et qui, placée sur les côtes stériles situées entre Saint-Abb's-Head et le village d'Eyemouth, dominoit sur l'océan germanique, si souvent agité par des tempêtes. Le domaine qui entouroit sa nouvelle résidence consistoit en pâturages de qualité inférieure; et c'étoit tout ce qui lui restoit de ses propriétés.

Lord Ravenswood, héritier de cette famille ruinée, n'avoit pas su plier son esprit à sa nouvelle condition. Dans la guerre civile de 1689, il avoit épousé le parti le plus foible; et, quoiqu'il n'eût été prononcé contre lui ni sentence de mort, ni la confiscation de ses biens, il avoit été dégradé de noblesse, privé de son titre; et ce n'étoit plus que par politesse qu'on l'appeloit encore lord Ravenswood.

S'il n'avoit pas hérité de la fortune de sa famille, il en avoit conservé l'orgueil et l'esprit turbulent; et comme il attribuoit la chute de sa maison particulièrement à un individu, il l'honoroit de toute sa haine: c'étoit ce même homme qui étoit alors propriétaire du château de Ravenswood et des domaines qui en dépendoient, et dont le représentant de cette famille avoit été obligé de se dépouiller. Il étoit descendu d'une famille beaucoup moins ancienne que celle de lord Ravenswood, et il devoit aux dernières guerres civiles sa fortune et son importance politique. Destiné au barreau dès sa jeunesse, il s'étoit élevé à des places éminentes dans la magistrature, et avoit la réputation d'un homme qui savoit parfaitement pêcher en eau trouble quand un état étoit déchiré par des factions, et gouverné par une autorité déléguée; il avoit eu l'art d'amasser des richesses considérables dans un pays presque ruiné; augmentant tous les jours, par toutes les voies possibles, une fortune dont il connoissoit bien la valeur, et la faisant servir avec adresse à étendre son influence et son autorité.

Un homme doué de pareils talents, et possédant de semblables moyens, étoit un adversaire dangereux pour le bouillant et imprudent Ravenswood. Avoit-il fourni des motifs légitimes à l'inimitié que celui-ci lui avoit vouée? c'étoit un

point sur lequel on n'étoit pas d'accord. Quelques-uns disoient que cette haine n'avoit d'autre cause que l'esprit vindicatif et envieux de lord Ravenswood, qui ne pouvoit supporter de voir entre les mains d'un autre le domaine et le château de ses ancêtres, quoiqu'ils y eussent passé par suite d'une vente juste et légitime. Mais la plus grande partie du public, composée de gens aussi portés à mal parler du riche en son absence, qu'à le flatter quand ils sont devant lui, avoit une opinion moins favorable. On disoit que le lord chancelier (car sir William Ashton s'étoit élevé jusqu'à cette dignité importante), avant d'acquérir définitivement le domaine de Ravenswood, avoit eu avec le propriétaire de cet antique château des relations très-étendues d'affaires pécuniaires; on ajoutoit tout bas, plutôt comme une chose probable que comme une chose avérée, qu'il étoit assez naturel de se demander lequel devoit avoir eu l'avantage dans des affaires d'intérêt compliquées, du politique habile, de l'homme de loi doué d'un sang-froid imperturbable, ou d'un homme impétueux et imprudent, qui avoit pu donner tête baissée dans tous les piéges que l'astuce avoit voulu lui tendre.

La situation des affaires publiques rendoit encore ces soupçons plus vraisemblables. — A cette

époque il n'y avoit pas de roi dans Israël, — depuis que Jacques VI étoit allé prendre possession de la couronne plus riche et plus puissante d'Angleterre, il s'étoit formé des partis opposés parmi les premiers seigneurs de l'Écosse, et ils exerçoient alternativement les pouvoirs de la souveraineté, suivant que, par leurs intrigues à la cour de Saint-James, ils parvenoient à se les faire déléguer. Les maux résultant de ce système de gouvernement ressembloient à ceux qui affligent les cultivateurs en Irlande sur un domaine dont le propriétaire ne réside pas sur ses possessions et en abandonne le soin à un homme d'affaires intéressé. Il ne s'y trouvoit point d'autorité générale, ayant de droit et de fait un intérêt commun avec la masse du peuple, et à qui celui qui étoit opprimé par une tyrannie subordonnée pouvoit en appeler pour obtenir grâce ou justice. Quelque indolent, quelque égoïste, quelque disposé aux mesures arbitraires que puisse être un monarque, ses intérêts, dans un pays libre, sont si évidemment liés à ceux de ses sujets; les conséquences fâcheuses qui résulteroient de l'abus de son autorité sont si claires et si certaines, que la politique la plus ordinaire et le plus simple bon sens se réunissent pour lui démontrer qu'une distribution égale de justice est le plus solide fondement de son trône. C'est pour cette raison que

même les souverains qui se sont conduits en tyrans, et qui ont usurpé tous les droits, se sont en général montrés rigoureux dans l'administration de la justice, toutes les fois que leurs passions personnelles et leur puissance n'étoient pas intéressées.

Il n'en est pas de même quand les pouvoirs de la souveraineté sont délégués au chef d'une faction aristocratique, qui voit dans le chef du parti qui lui est opposé un rival qui peut le devancer dans sa carrière d'ambition. Le temps de son gouvernement, court et précaire, doit être employé à récompenser ses partisans, à étendre son influence, à opprimer et à écraser ses ennemis. Aben Hassan lui-même, le plus désintéressé de tous les vice-rois, n'oublia pas, pendant son califat d'un jour, d'envoyer à sa famille un présent de mille pièces d'or, et ceux qui gouvernoient alors l'Écosse, devant leur puissance à la force de leur faction, ne manquèrent pas d'employer les mêmes moyens pour récompenser leurs partisans.

L'administration de la justice étoit surtout en proie à la partialité la plus dégoûtante. A peine se trouvoit-il une affaire un peu importante dans laquelle les juges ne fussent influencés par quelque considération personnelle. Ils savoient si peu résister à la tentation de tirer parti de leurs

places, qu'il couroit alors un proverbe aussi général que scandaleux : —Dites-moi qui se plaint, et je vous citerai la loi. — Un acte de corruption conduisoit à un autre dont le caractère étoit encore plus odieux. Le juge qui, dans une circonstance, prêtoit son appui pour favoriser un ami ou pour nuire à un ennemi, dont les décisions n'avoient pour base que ses principes politiques ou ses relations de famille et d'amitié, ne pouvoit être supposé inaccessible aux motifs d'intérêt personnel; et l'on croyoit que la bourse du riche tomboit souvent dans la balance de la justice pour l'emporter sur le pauvre, qui n'avoit pour lui que l'équité. Les ministres subordonnés de Thémis n'affectoient guère de scrupule pour se laisser gagner. Des sacs d'argent, quelques pièces d'argenterie, étoient envoyés aux gens du roi pour obtenir d'eux des conclusions, sans même, dit un écrivain contemporain, qu'on eût la pudeur d'y mettre le moindre mystère.

Dans un temps semblable, ce n'étoit pas tout-à-fait manquer de charité que de présumer qu'un homme d'état, élevé dans les cours de justice, membre puissant d'une cabale triomphante, pût imaginer et mettre en usage des moyens clandestins pour l'emporter sur un adversaire moins habile et moins en faveur. Si l'on avoit supposé d'ailleurs que la conscience de sir William Ashton étoit trop timo-

rée pour lui permettre de profiter de ces avantages, on se seroit difficilement refusé à croire que son ambition et le désir qu'il avoit d'augmenter sa fortune et son crédit trouvoient un puissant stimulant dans les exhortations de son épouse, comme jadis Macbeth trouva dans la sienne le conseiller de son attentat.

Lady Ashton étoit d'une famille plus distinguée que son époux, circonstance dont elle ne manquoit pas de se prévaloir complétement pour maintenir et augmenter l'influence de son mari sur les autres, et la sienne sur lui-même. Telle étoit du moins l'opinion générale, et l'on croit qu'elle étoit bien fondée. Elle avoit été belle, et son port étoit encore majestueux et plein de dignité. Douée par la nature de grands moyens et de passions violentes, l'expérience lui avoit appris à se servir des uns et à dissimuler les autres, sinon à les modérer. Elle étoit au moins sévère observatrice des formes extérieures de la religion; elle recevoit avec une hospitalité splendide, même avec ostentation; son ton et ses manières, conformes au modèle le plus estimé alors en Écosse, étoient graves, imposants, et soumis aux règles les plus étroites de l'étiquette; sa réputation avoit toujours été à l'abri du souffle impur de la calomnie. Et cependant, malgré tant de qualités propres à inspirer le respect, rarement

on parloit de lady Ashton avec affection. L'intérêt, celui de sa famille, si ce n'étoit le sien, sembloit trop évidemment le motif de toutes ses actions; et quand cela arrive, le public malin juge ordinairement trop bien pour se laisser aisément imposer par l'extérieur. — On reconnoissoit que dans tous ses compliments, dans toutes ses politesses les plus gracieuses, elle ne perdoit pas plus son objet de vue, que le faucon n'oublie sa proie quand il décrit autour d'elle un cercle dans les airs. De là résultoit que ses égaux ne recevoient ses attentions qu'avec un sentiment qui tenoit du doute et du soupçon; et ses inférieurs y ajoutoient un mouvement de crainte, impression utile sous un certain rapport à ses vues; car elle lui assuroit une complaisance servile pour tous ses désirs, et une obéissance implicite à tous ses ordres. Elle lui nuisoit pourtant, parce qu'elle ne peut s'allier à l'amitié ni à l'estime.

Son mari même, dit-on, sur qui ses talents et son adresse avoient obtenu tant d'influence, la regardoit avec une crainte respectueuse plutôt qu'avec un tendre attachement; et l'on prétendoit qu'il y avoit des instants où il croyoit avoir acheté bien cher l'honneur de cette alliance, au prix de son esclavage domestique. Tout cela n'étoit qu'un soupçon, et il auroit été difficile qu'il se

changeât en certitude; car lady Ashton étoit aussi jalouse de l'honneur de son mari que du sien, et elle savoit combien il paroîtroit dégradé aux yeux du public, si l'on voyoit en lui l'esclave de sa femme. Dans tous les points, elle citoit l'opinion de sir William comme infaillible, elle en appeloit à son jugement, et elle l'écoutoit avec l'air de cette déférence qu'une femme soumise sembloit devoir à un époux du rang et du caractère du lord chancelier. Mais en cela il y avoit quelque chose qui sonnoit faux et creux, comme on dit; et il étoit évident pour ceux qui examinoient ce couple, avec des yeux attentifs et peut-être malins, que lady Ashton, d'un caractère altier, fière de sa naissance, et dévorée d'une soif d'agrandissement toujours plus insatiable, regardoit son mari avec un certain mépris, tandis que celui-ci avoit pour elle moins d'amour et d'admiration, que de crainte et de respect.

Cependant le but des désirs de sir William et de lady Ashton étoit le même, et ils ne manquoient pas d'y courir de concert, quoique sans cordialité pour y arriver, et se témoignant à l'extérieur ces égards réciproques qu'ils jugeoient nécessaires pour s'assurer le respect du public.

Ils avoient eu un grand nombre d'enfans, mais il ne leur en restoit que trois. L'aîné voyageoit alors sur le continent; le second étoit une fille

qui venoit d'atteindre sa dix-septième année; et le dernier étoit un garçon, plus jeune de trois ans, qui demeuroit avec ses parents à Édimbourg pendant les sessions du parlement et du conseil privé, et le reste de l'année dans le château gothique de Ravenswood, auquel sir William avoit ajouté de nouveaux bâtiments dans le style d'architecture du dix-septième siècle.

Allan, lord Ravenswood, ancien propriétaire de cet antique édifice et des domaines considérables qui en dépendoient, continua long-temps à faire une guerre inutile à son successeur, qu'il traduisit successivement devant tous les tribunaux d'Écosse pour y faire juger tous les points de contestation des relations d'affaires aussi longues qu'embrouillées qu'ils avoient eues ensemble, et qui furent tous décidés tour à tour, suivant l'usage, en faveur du plaideur le plus riche et le plus en crédit. La mort seule mit fin aux procès, en faisant comparoître lord Ravenswood devant le dernier tribunal. Le fil d'une vie long-temps agitée se rompit tout à coup dans un violent accès de fureur impuissante, à laquelle il se livra en apprenant la perte d'un procès fondé peut-être sur l'équité plutôt que sur la disposition précise des lois, et qui étoit le dernier de tous ceux qu'il avoit intentés à son puissant antagoniste. Son fils unique reçut ses

derniers soupirs, et entendit les malédictions qu'il prononça contre son adversaire, comme si elles lui transmettoient un legs de vengeance, dont la passion, qui étoit le vice dominant du caractère écossais, fut encore augmentée par d'autres circonstances.

Ce fut dans une matinée de novembre, tandis que les rochers suspendus sur l'Océan étoient couverts de vapeurs épaisses, que les portes d'une ancienne tour tombant en ruines, où lord Ravenswood avoit passé les dernières années de sa vie, s'ouvrirent pour laisser passer ses dépouilles mortelles, qu'on portoit à une demeure encore plus triste et plus sombre. La pompe, à laquelle le défunt avoit été étranger depuis bien des années, avoit reparu un instant pour le livrer aux mains de l'oubli.

Un grand nombre de bannières, portant les armes et les devises de cette ancienne famille et de celles auxquelles elle étoit alliée, étoient déployées et se suivoient en procession funèbre sous la porte voûtée de la tour. Toute la noblesse du pays, alliée depuis des siècles aux Ravenswood, s'y étoit réunie pour rendre les derniers honneurs au défunt : tous étoient couverts de vêtements de deuil, et formoient une longue cavalcade, marchant à pas lents, comme c'est l'usage dans une cérémonie si solennelle.

Des trompettes, voilées de crêpe noir, faisoient entendre leurs sons lents et lugubres pour régler la marche du cortége. Une foule immense d'habitants des environs, de tout âge et de tout sexe, formoient l'arrière-garde; et les derniers sortoient à peine de la tour quand ceux qui étoient à la tête arrivèrent à la chapelle, sépulture ordinaire de cette famille.

Contre la coutume, et même contre la disposition textuelle de la loi, ils y furent reçus par un ministre de la religion anglicane, revêtu de son surplis, et prêt à célébrer les obsèques du défunt suivant le rit de l'Église d'Angleterre. Lord Ravenswood en avoit manifesté le désir dans ses derniers instants, et le parti des Torys ou des *Cavaliers*, comme ils affectoient de se nommer, et dans lequel se trouvoient la plupart des alliés et des amis de cette famille, s'étoit fait un plaisir de s'y conformer pour braver la faction qui lui étoit opposée. L'Église presbytérienne, instruite que cette cérémonie devoit avoir lieu, et la regardant comme une insulte à son autorité, s'étoit adressée au lord chancelier pour obtenir un ordre qui en empêchât l'exécution. Quand donc le ministre ouvrit son livre de liturgie, un officier de justice, suivi de quelques hommes armés, lui signifia la défense de procéder à la cérémonie.

Cette insulte enflamma d'indignation l'assem-

blée, et surtout le fils du défunt, Edgar, jeune homme âgé d'environ vingt ans, qu'on appeloit communément le Maître [1] de Ravenswood. Il mit la main sur son sabre, et, disant au ministre de continuer le service, il avertit l'officier de justice de ne pas s'aviser d'interrompre une seconde fois la cérémonie. Celui-ci voulut insister sur l'exécution de ses ordres; mais cent glaives brillèrent à ses yeux, et lui firent sentir la nécessité de se borner à une protestation contre l'acte de violence qui l'empêchoit de faire son devoir. Il resta spectateur de la cérémonie funèbre qu'il venoit troubler, murmurant tout bas, comme s'il eût voulu dire : — Vous maudirez le jour où vous me traitez ainsi. —

Cette scène auroit mérité d'être retracée par le pinceau d'un artiste. Sous les voûtes du palais de la mort, le ministre, effrayé du spectacle qu'il avoit sous les yeux, et tremblant pour sa propre sûreté, lisoit à la hâte et à contre-cœur les prières solennelles de l'Église. Autour de lui les parents du défunt, rangés en silence, montroient plus de courroux que de regrets; et leurs sabres qu'ils brandissoient en l'air produisoient un contraste frappant avec les habits de deuil dont ils étoient cou-

[1] Le fils d'un puissant baron portoit ce titre en Écosse : il répond à celui de Sire, que prenoient en France les aînés de certaines grandes familles. (*Note du Traducteur.*)

verts. Dans les traits du jeune homme seul le ressentiment parut un moment céder au profond chagrin avec lequel il voyoit son père, et presque son unique ami, consigné dans le tombeau de ses ancêtres.

Un de ses parents le vit pâlir, lorsqu'à la fin de la cérémonie il fallut descendre le cercueil dans le caveau. C'étoit à lui, comme conduisant le deuil, d'y déposer le corps. Ce parent s'approcha de lui, offrit de le remplacer dans cette fonction pénible et douloureuse; mais Edgar Ravenswood le remercia par un geste silencieux, et remplit avec fermeté le dernier devoir que lui imposoit le respect filial. Une pierre fut placée sur ce sépulcre : on ferma la porte du caveau, et la clef massive en fut remise au jeune homme.

Lorsqu'on sortoit de la chapelle, il s'arrêta sur les degrés, et, se tournant vers ses amis : — Messieurs, leur dit-il, vous venez de rendre les derniers devoirs au défunt d'une manière peu commune. Les honneurs funèbres, qui dans d'autres pays s'accordent au citoyen le plus obscur, auroient été refusés aujourd'hui à notre parent, qui n'est certainement pas issu d'une des dernières maisons d'Écosse, si votre courage ne les lui eût assurés. D'autres ensevelissent leurs morts dans les larmes, dans la douleur, dans un silence respectueux; pour nous, nous avons vu nos rits funéraires

interrompus par l'intervention des officiers de justice et de la force armée. La douleur que nous devions à la mémoire de celui que nous regrettons a fait place au sentiment d'une juste indignation. Mais je sais de quel carquois est parti le trait qui nous a blessés. Celui dont la main a creusé la tombe a pu seul vouloir troubler les obsèques : et que le Ciel me punisse si je ne venge pas sur cet homme et sur sa maison les persécutions et les calamités qu'il a attirées sur la mienne ! —

La plus grande partie de l'assemblée applaudit à ce discours, comme à la vive expression d'un juste ressentiment ; mais ceux qui étoient d'un caractère plus froid et plus réfléchi regrettèrent que l'héritier de Ravenswood eût ainsi parlé. Il étoit trop foible pour pouvoir braver ouvertement sir William, et ils craignoient que ces paroles indiscrètes ne changeassent la haine secrète de celui-ci en une animosité déclarée. Les événements ne justifièrent pourtant pas leurs appréhensions, du moins dans leurs conséquences immédiates.

Le cortége retourna alors à la tour pour s'y abreuver largement en l'honneur du défunt, coutume qui n'a été abolie en Écosse que tout récemment. La maison de la douleur, devenue le théâtre de la joie d'un festin, retentit des cris bruyants

de l'ivresse ; et l'héritier de celui dont on célébroit les funérailles d'une manière si étrange, dépensa en cette occasion près de deux années de son modique revenu. Mais tel étoit l'usage ; et ne pas s'y conformer eût été montrer aussi peu de respect pour le défunt, que d'attention pour les amis qui lui survivoient.

Le vin couloit à grands flots sur la table dressée dans la grande salle de la tour pour les parents et les amis ; l'ale et le porter abreuvoient les fermiers dans la cuisine ; et des tonneaux de petite bierre étoient défoncés dans la cour pour la populace. Les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer, et le Maître de Ravenswood, titre qu'on s'obstinoit à lui conserver malgré la forfaiture prononcée contre son père, fut le seul qui conserva son sang-froid. En passant à la ronde la coupe dans laquelle il ne faisoit que tremper ses lèvres, et que chacun vidoit tour à tour, il entendit mille imprécations contre le lord chancelier, et mille protestations de dévouement pour lui et pour sa maison. Il écouta en silence et d'un air sombre et pensif ces transports d'enthousiasme, et les regarda, avec raison, comme devant s'évanouir avec les bulles légères qui s'élèvent au bord du verre quand une liqueur spiritueuse vient d'y être versée, ou du moins

comme ne devant pas durer plus long-temps que les vapeurs produites par le vin dans le cerveau des convives.

Quand le dernier flacon fut vide, ils firent leurs adieux au nouveau propriétaire de la tour, avec de vives protestations d'amitié qui devoient être oubliées le lendemain, à moins que ceux qui les avoient prodiguées ne trouvassent nécessaire à leur sûreté d'en faire une rétractation plus solennelle.

Recevant ces adieux avec un air de mépris qu'il pouvoit à peine cacher, Ravenswood vit enfin sa tour ruinée débarrassée de cette multitude d'hôtes, presque tous attirés par l'espoir d'un bon repas, plutôt que par le désir de prouver leur respect pour le défunt. Quand il rentra dans la salle du festin, elle lui parut doublement déserte par le silence qui avoit succédé à une orgie si tumultueuse. Elle se remplit pourtant bientôt de fantômes conjurés par sa propre imagination. L'honneur de sa maison terni par la sentence de dégradation dont nous avons déjà parlé, sa fortune autrefois brillante et maintenant anéantie, ses espérances détruites; enfin le triomphe de la famille qui avoit ruiné la sienne: tout offroit un vaste champ de méditations à un esprit naturellement sérieux et réfléchi; et le jeune Ravenswood s'y abandonna d'autant

plus aisément qu'il étoit sûr qu'elles ne seroient pas interrompues.

Le paysan qui montre les ruines de la tour, couronnant encore le sommet du roc auquel les vagues font une guerre impuissante, et dont le cormoran et la mouette sont les seuls habitants, affirme encore que, pendant cette fatale nuit, le Maître de Ravenswood, par les exclamations de son désespoir, évoqua quelque malin esprit dont l'influence pernicieuse présida aux événements de sa vie. Mais hélas ! quel malin esprit est plus à craindre que nos propres passions, quand nous nous y abandonnons sans réserve ?

CHAPITRE III.

« Si d'atteindre le but sa flèche est si certaine,
« Me préserve le ciel en ce cas, dit le roi,
« De le voir, quelque jour, la lancer contre moi! »
WILLIAM BELL.

DANS la matinée qui suivit les funérailles, l'officier de justice dont l'autorité avoit été insuffisante pour mettre obstacle à leur célébration, ne perdit pas de temps pour aller informer le lord chancelier des causes qui l'avoient empêché d'exécuter sa mission.

L'homme d'état étoit assis dans une vaste bibliothéque, autrefois salle de banquet du château de Ravenswood. On y voyoit encore les armoiries de cette antique maison, sculptées sur le bois de châtaignier d'Espagne, qui en formoit le plafond et les lambris, et peintes sur les vitraux à travers lesquels le soleil dardoit ses rayons sur de longues rangées de tablettes, fléchissant sous le poids des recueils de jurisprudence et des commentaires sur les lois. Ces livres, et quelques histoires écrites par des moines, composoient alors la partie la plus nombreuse et la plus estimée de la bibliothéque d'un historien écossais. Sur une

grande table de chêne, placée au milieu de la chambre, étoit un amas confus de lettres, de pétitions et de papiers d'affaires, dont l'examen faisoit en même temps le charme et le tourment de la vie de sir William Ashton.

Il avoit l'air grave et même noble. Son maintien étoit celui que devoit avoir un homme occupant une place importante dans l'état. Ce n'étoit qu'après une conversation longue et intime sur des objets d'un intérêt pressant et personnel, qu'un étranger pouvoit découvrir à quel point il étoit vacillant et incertain dans ses résolutions; indécis dans ses projets, comme un homme craignant toujours de manquer de prudence et de précaution; et dissimulé autant par orgueil que par politique, parce que, sachant lui-même combien il se laissoit influencer par des motifs qui n'auroient dû avoir aucun poids sur un personnage en place, il désiroit faire prendre le change aux autres.

Il écouta avec l'apparence du plus grand sang-froid le récit exagéré du tumulte qui avoit eu lieu lors des obsèques de lord Ravenswood, et du mépris qu'on avoit montré de son autorité et de celle de l'Église et de l'état; il ne parut pas même ému du rapport assez fidèle qui lui fut fait des expressions injurieuses et menaçantes dont s'étoient servis contre lui-même le jeune Edgar et

quelques-uns de ses amis; enfin il écouta avec la même tranquillité ce que son agent avoit pu recueillir des toasts portés pendant le repas qui avoit suivi les funérailles, et des menaces qui l'avoient terminé. Il prit pourtant une note exacte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, et n'oublia pas d'inscrire les noms de tous ceux qu'il pourroit faire entendre comme témoins, s'il jugeoit à propos de donner suite à cette affaire. Il renvoya ensuite le délateur, bien sûr qu'il étoit alors le maître du reste de la fortune du jeune Ravenswood et même de sa liberté personnelle.

Lorsque l'officier de justice se fut retiré, le lord chancelier resta quelques instants plongé dans de profondes réflexions. Se levant alors tout à coup, il se mit à marcher à grands pas, comme un homme qui est sur le point de prendre quelque importante résolution. — Le jeune Ravenswood est à moi, dit-il enfin : il est à moi; il s'est placé sous ma main, et il faudra qu'il plie ou qu'il rompe. Je n'ai pas oublié l'opiniâtreté soutenue avec laquelle son père m'a disputé le terrain pied à pied devant toutes les cours de justice d'Écosse; la manière dont il a toujours rejeté toutes propositions d'arrangements, et les tentatives qu'il a faites pour nuire à ma réputation, quand il a vu que mes droits étoient inattaquables. Cet enfant qu'il a laissé après lui, ce

jeune Edgar, ce fou, cet écervelé, vient de faire naufrage avant d'être sorti du port. Il faut empêcher qu'il ne profite de quelque retour de marée qui pourroit le remettre en mer. Cette aventure, mise convenablement sous les yeux du conseil privé, ne peut être regardée que comme une révolte qui compromet les autorités civile et ecclésiastique. On peut prononcer contre lui une forte amende; on peut ordonner sa détention dans la citadelle d'Édimbourg ou dans le château de Blachness. On pourroit même motiver, sur quelques-unes de ses expressions, une accusation de haute trahison.... A Dieu ne plaise pourtant que je porte les choses si loin !.... Non, je n'en ferai rien ; je n'en voudrois point à sa vie, quand elle seroit entre mes mains.... Et cependant, s'il vit, et que les circonstances viennent à changer, que ne pourroit-il pas en résulter? Ne serois-je pas exposé à une restitution, peut-être à sa vengeance? Je sais que le vieux Ravenswood avoit obtenu la promesse de la protection du marquis d'Athol; et voilà maintenant son fils qui, seul et par sa méprisable influence, cherche à former une faction contre moi! Ce seroit un instrument tout prêt dans la main de ceux qui voudroient renverser l'administration. —

Tandis que ces pensées agitoient l'esprit de l'astucieux homme d'état, et qu'il cherchoit à se

persuader que son intérêt, que sa sûreté et celle de ses amis et de ses partisans exigeoient qu'il profitât, pour perdre le jeune Ravenswood, de l'occasion qu'il venoit de lui fournir lui-même, il se mit à son bureau et commença à rédiger, pour le conseil privé, un rapport détaillé de tous les désordres qui avoient eu lieu aux obsèques de lord Ravenswood. Il savoit que le fait en lui-même enflammeroit ses collègues d'indignation ; que d'ailleurs les noms des coupables leur étoient odieux ; et il espéroit qu'ils se décideroient à faire un exemple du jeune Ravenswood, au moins *in terrorem*.

Il falloit cependant choisir ses expressions avec assez d'adresse pour rendre les accusés coupables à tous les yeux, sans paroître porter une accusation formelle contre eux : ce qui, de la part de sir William Ashton, ancien antagoniste du père d'Edgar, auroit pû paroître suspect et odieux. Tandis qu'il étoit dans la chaleur de la composition, cherchant avec soin les termes les plus propres à représenter cette affaire sous le jour le plus défavorable pour Edgar, sans avoir l'air de l'accuser directement, sir William, en réfléchissant sur une phrase, porta les yeux par hasard sur les armoiries de la famille contre l'héritier de laquelle il cherchoit en ce moment à aiguiser le fer de la loi, armoiries qui, comme nous l'avons dit, étoient

sculptées en plusieurs endroits sur les lambris de cet appartement. C'étoit une tête de taureau noir, avec la devise: *J'attends le moment.* L'aventure qui les avoit fait adopter à cette maison est assez singulière pour la rapporter, d'autant plus qu'elle avoit un rapport assez direct avec l'objet des réflexions du lord chancelier.

Une tradition généralement reçue disoit qu'un certain Malisius de Ravenswood, s'étant vu enlever son château et ses domaines par un usurpateur puissant, avoit été forcé de le laisser jouir tranquillement de ses dépouilles pendant un certain temps. Enfin, un jour qu'une fête splendide devoit avoir lieu au château, Ravenswood trouva le moyen de s'y introduire avec un petit nombre d'amis aussi braves que fidèles, ce qui ne lui fut pas difficile dans la confusion qui y régnoit. Le dîner se faisant un peu attendre, le maître temporaire du château gronda ses gens et ordonna qu'on servît à l'instant. « J'attends le moment », s'écria Ravenswood qui s'étoit mêlé parmi eux; et en même temps il jeta sur la table une tête de taureau, qui étoit alors en Écosse un symbole de mort. Ces mots étoient le signal convenu; les amis de Ravenswood mirent le sabre à la main, massacrèrent l'usurpateur avec tous ceux qui voulurent prendre sa défense, et rétablirent l'ancien propriétaire dans ses biens. Il y avoit peut-être dans cette anecdote, alors très-connue et souvent

rapportée, quelque chose qui parloit à la conscience de sir William : ce qui est certain, c'est que tout à coup il se leva, serra dans un portefeuille ce qu'il venoit d'écrire, ainsi que les notes qu'il avoit prises, et sortit de la bibliothèque dans l'intention d'aller se promener, comme s'il eût voulu recueillir ses idées, et faire de nouvelles réflexions sur les conséquences de sa démarche, avant qu'il devînt impossible de les prévenir.

En passant par une grande antichambre gothique, sir William Ashton entendit les sons du luth de sa fille. La musique nous cause un double plaisir, une sensation mêlée de surprise, quand la personne qui l'exécute n'est pas visible à nos yeux. Elle nous rappelle alors un concert d'oiseaux cachés parmi les feuilles d'un bocage. Le chancelier n'étoit pas accoutumé à ouvrir son cœur à des émotions si simples et si naturelles; mais il étoit homme, il étoit père; il s'arrêta donc, et écouta sa fille chanter les paroles suivantes sur un ancien air, en s'accompagnant de son luth.

« De la beauté n'admirez pas les charmes;
« Ne videz pas la coupe des festins :
« Vivez en paix quand les rois sont en armes :
« Que jamais l'or ne brille dans vos mains.
« Fermez l'oreille à la douce harmonie,
« Ne parlez pas pour vous faire admirer :
« Par ce moyen vous passerez la vie
« Sans avoir rien à craindre, à désirer. »

Dès que sa fille eut cessé de chanter, le lord chancelier entra dans l'appartement.

Les paroles qu'elle avoit choisies sembloient avoir été faites exprès pour peindre son caractère; car les traits de Lucie Ashton, charmants, mais un peu enfantins, étoient formés pour exprimer la paix d'esprit, la sérénité, et l'indifférence des vains plaisirs du monde. Ses cheveux, du plus beau blond, se divisoient sur un front d'une blancheur éclatante, et tout son extérieur annonçoit au plus haut degré la douceur et la timidité. C'étoit une beauté du genre des madones de Raphaël; ce qui étoit peut-être le résultat d'une santé délicate, et de sa résidence avec des êtres dont le caractère étoit plus altier, plus impérieux, plus énergique que le sien.

Sa tranquillité passive n'étoit pourtant pas le fruit d'une âme indifférente ou insensible. Abandonnée à l'impulsion de ses goûts et de ses sentiments, Lucie Ashton avoit quelque chose d'un peu romanesque. Elle se plaisoit à lire en secret ces vieilles légendes chevaleresques, qui offrent de si brillants exemples de dévouement sans bornes et d'affection inaltérable, sans être rebutée par les aventures invraisemblables et les événements surnaturels qui s'y trouvent aussi. C'étoit un empire de féerie dans lequel son imagination construisoit des châteaux aériens. Mais ce n'étoit

qu'en secret qu'elle se livroit à ce penchant favori : dans la retraite de son appartement, ou dans le silence d'un joli bosquet qu'elle appeloit son jardin, elle distribuoit des prix dans un tournoi, animoit les combattants par l'influence de ses regards, erroit dans les déserts avec Una, ou s'identifioit avec la simple, mais noble Miranda, dans l'île des merveilles et des enchantements [1].

Dans ses relations extérieures avec les choses de ce monde, Lucie recevoit facilement l'impulsion que vouloient lui donner ceux qui l'entouroient : l'alternative lui étoit en général trop indifférente, pour que l'idée de la résistance se présentât à elle, et elle n'étoit pas fâchée de rencontrer dans l'opinion de ses parents un motif de décision qu'elle auroit peut-être cherché en vain dans son propre cœur. Chacun de nos lecteurs peut avoir remarqué dans quelque famille de sa connaissance un individu d'un caractère doux et flexible, qui, vivant parmi des esprits plus fermes et plus ardents, se laissoit conduire par la volonté des autres, sans songer à y résister plus que la fleur ne résiste au torrent qui l'entraîne. Il est assez ordinaire aussi que ces caractères dociles, qui suivent sans murmurer la marche qui leur est tracée, deviennent les

[1] Una, héroïne de Spencer, dans *la Reine des Fées*; Miranda, fille de Prospère, dans *la Tempête*.

favoris de ceux aux désirs desquels ils semblent sacrifier leurs propres inclinations sans peine et sans efforts.

C'est ce qui étoit arrivé à l'égard de Lucie Ashton. Son père, malgré sa politique, sa circonspection et ses vues toutes mondaines, avoit pour elle une affection dont la force lui causoit quelquefois, comme par surprise, une émotion peu ordinaire en lui. Son frère aîné, qui suivoit la carrière de l'ambition avec des dispositions encore plus altières que celles de son père, aimoit pourtant sa sœur de toute son âme : quoique militaire, quoique abandonné à ses passions, il préféroit sa sœur aux plaisirs, aux distinctions et aux honneurs. Son jeune frère, à un âge où son esprit n'étoit encore occupé que de bagatelles, la prenoit pour confidente de tous ses désirs, de ses premières inquiétudes, de ses succès dans ses querelles avec son précepteur et avec ses maîtres. Lucie écoutoit avec patience et non sans intérêt tous ces détails, quelque insignifiants qu'ils fussent. Elle savoit que sa complaisance faisoit plaisir à Henry, et c'en étoit assez pour lui en inspirer.

Lady Ashton seule n'avoit pas pour Lucie cette affection distinguée et dominante qui se faisoit remarquer dans tout le reste de la famille. Elle regardoit ce qu'elle appeloit le manque d'énergie de sa fille comme une preuve que le sang plus plébéien de son père dominoit dans les veines

de Lucie, et elle avoit coutume de la nommer par dérision la *bergère de Lammermoor*. Il étoit pourtant impossible d'avoir de l'éloignement pour un être si plein de douceur et de soumission; mais lady Ashton préféroit son fils aîné, qui avoit hérité en grande partie de son caractère altier et ambitieux, à une fille dont la complaisance inépuisable n'étoit à ses yeux que foiblesse d'esprit. Sa partialité pour son fils avoit encore une autre source : contre l'usage des grandes familles d'Écosse, on lui avoit donné le nom de son aïeul maternel.

—Mon Sholto, disoit-elle, conservera sans tache l'honneur de sa famille maternelle, et il ennoblira celle de son père; la pauvre Lucie ne convient ni à la cour ni au grand monde, il faut qu'elle épouse quelque gentilhomme campagnard assez riche pour qu'elle n'ait rien à désirer; de sorte qu'elle n'ait pas une larme à verser, si ce n'est par la tendre appréhension qu'il ne se casse le cou en chassant le renard. Ce n'est pas ainsi que notre maison s'est élevée, et qu'elle peut se maintenir et s'élever encore plus haut : la dignité de lord chancelier est encore toute nouvelle pour mon mari, il faut la soutenir de manière à prouver que ce poids n'est rien pour nous, que nous sommes dignes de ce haut rang, et que nous savons en faire valoir les prérogatives.

Les hommes se courbent par habitude, et une sorte de déférence héréditaire, devant une autorité qui date de loin; ils marcheront la tête haute devant nous, si nous ne les forçons à se prosterner. Une fille née pour vivre dans une bergerie ou dans un cloître n'est pas propre à exiger un respect qui n'est rendu qu'avec répugnance; et puisque le ciel ne nous a pas laissé trois filles, il auroit dû donner à Lucie un caractère digne de la place qu'elle auroit pu remplir dans le monde. Je serai bien heureuse quand j'aurai donné sa main à un homme qui aura plus d'énergie qu'elle, ou dont l'ambition sera aussi facile à contenter.

Ainsi raisonnoit une mère pour qui les qualités du cœur de ses enfants et la perspective de leur bonheur domestique n'étoient rien en comparaison du rang qu'ils pouvoient occuper, et de leur grandeur temporelle; mais, semblable à bien des parents d'un caractère impétueux et impatient, elle se trompoit dans le jugement qu'elle portoit de sa fille. Sous l'apparence d'une indifférence extrême, Lucie nourrissoit le germe de ces passions qui croissent quelquefois en une nuit, comme la courge du prophète, et qui étonnent l'observateur par leur force et leur énergie inattendue. Si une sorte d'apathie sembloit régner dans son cœur, c'étoit parce que rien jusqu'alors n'avoit dû y éveiller un intérêt plus vif. Sa vie

avoit toujours coulé d'une manière douce et uniforme; heureuse si ce cours paisible n'eût ressemblé à celui d'un fleuve qui, d'abord tranquille, finit par se précipiter en flots bondissants dans le fond d'un abîme.

— Ainsi donc, Lucie, lui dit son père en entrant, dès qu'elle eut cessé de chanter, le poëte philosophe qui a écrit ces vers vous apprend à mépriser le monde avant que vous ayez pu le connoître? C'est un peu trop de précipitation? peut-être au surplus ne faites-vous que parler comme la plupart des jeunes filles, qui affectent toujours de l'indifférence pour les plaisirs du monde, jusqu'à ce que quelque galant chevalier les détermine à les partager.

Lucie rougit, l'assura qu'elle avoit choisi la chanson au hasard, et qu'il ne falloit en tirer aucune induction relativement à ses sentiments; et son père lui ayant demandé si elle vouloit faire une promenade avec lui, elle quitta son instrument, et se disposa à le suivre.

Un grand parc bien boisé s'étendoit sur une partie de la montagne derrière le château, qui, situé comme nous l'avons déjà dit, dans une gorge de montagnes, sembloit y avoir été placé pour en défendre l'approche.

Là le père et la fille, se promenoient sous une belle avenue d'ormes dont les branches supé-

rieures formoient un berceau sous lequel on étoit à l'abri des rayons du soleil, et où l'on voyoit de temps en temps courir un daim léger. Sir William Ashton, malgré ses occupations habituelles, n'étoit pas sans goût pour les beautés de la nature, et il faisoit remarquer à sa fille quelques beaux points de vue percés dans le bois, quand ils furent rejoints par son garde forestier, qui, le fusil sur l'épaule et conduisant un chien en laisse, entroit dans l'intérieur du bois.

— Eh bien, Norman, lui dit son maître, vous allez sans doute nous tuer une pièce de venaison ?

— Oui, votre honneur, c'est ce que je vais faire. Désirez-vous voir la chasse ?

— Non, non, répondit sir William après avoir jeté un regard sur sa fille, qui pâlit à l'idée de voir tuer un daim, et qui pourtant, si son père lui eût montré le désir de suivre Norman, ne lui en eût probablement pas témoigné sa répugnance.

Le garde fit un mouvement d'épaules. — Cela est décourageant, dit-il, quand aucun des maîtres ne veut voir la chasse. J'espère que M. Sholto reviendra bientôt, et alors je trouverai à qui parler; car pour M. Henry, il ne demanderoit pas mieux que d'être dans le bois du matin au soir; mais on le tient de si près avec son latin, que c'est un jeune homme perdu; on n'en fera jamais un

homme. Il n'en étoit pas ainsi du temps du feu lord Ravenswood : toute la maison étoit en l'air quand il s'agissoit de tuer un daim; le lord suivoit les chasseurs; quand l'animal étoit abattu, on lui présentoit le couteau de chasse, et jamais il ne donnoit moins d'un dollar par forme de récompense. Eh! nous avons encore Edgar Ravenswood, celui que l'on appelle le maître de Ravenswood : il n'y a pas un meilleur chasseur que lui dans le pays, depuis sir Tristan; jamais il n'a manqué le daim qu'il veut abattre. Mais de ce côté de la montagne on ne sait plus ce que c'est que la chasse.

Ni le sujet ni les expressions de cette harangue n'étoient faits pour plaire au lord chancelier. Il ne put s'empêcher de remarquer que cet homme le méprisoit presque ouvertement, parce qu'il n'avoit pas ce goût pour la chasse, qui, à cette époque et dans cette contrée, étoit regardé comme naturel, et indispensable à tout gentilhomme. Mais comme le garde forestier en chef étoit un homme d'importance dans tous les châteaux, et qui avoit assez généralement son franc parler, sir William se contenta de sourire, et lui répondit qu'il avoit à penser ce jour-là à tout autre chose qu'à la chasse. Cependant, tirant sa bourse, il donna à son garde un dollar pour l'encourager à bien faire. Le drôle le reçut avec le même air qu'un garçon, dans un hôtel garni à la mode, reçoit d'un provincial une gratifica-

tion double de celle qu'il en espéroit, c'est-à-dire avec un sourire dans lequel le plaisir que lui cause le présent est mêlé de mépris pour l'ignorance de celui qui le donne.

— Votre honneur n'entend pas les affaires, lui dit-il : paie-t-on jamais avant que la besogne soit terminée ? Que feriez-vous, si je manquois le daim après avoir reçu mon pour boire ?

— Je suppose, dit le chancelier en souriant, que vous ne comprendriez guère ce que je voudrois vous dire si je vous parlois de *conditio indebiti*.

— Non, sur mon âme ! c'est sans doute quelque phrase de loi. Mais contre qui n'a rien, le roi.... Votre honneur connoît le proverbe. Pourtant je serai juste envers vous, et si la pierre fait feu et que la poudre soit bonne, vous aurez une pièce de venaison qui aura deux pouces de graisse sur les côtes.

Comme il s'éloignoit, son maître le rappela et lui demanda, comme par hasard, si le maître de Ravenswood étoit aussi brave et aussi bon tireur qu'on le prétendoit.

— S'il est brave ! répondit Norman : ah ! je vous en réponds. J'étois dans le bois de Tyningham un jour que le vieux lord Ravenswood étoit à la chasse ; il avoit lancé un beau cerf dix cors, qu'il croyoit aux abois, et il étoit le premier à sa poursuite, quand l'animal enragé se

retourna tout à coup, courut sur lui, et l'auroit éventré, je crois, si Edgar, qui n'avoit encore que seize ans, ne se fût jeté en avant, et ne lui eût coupé le jarret avec son couteau de chasse.

— Mais est-il aussi bon tireur qu'il joue bien du couteau ?

— A quatre-vingts pas il frappera ce dollar entre mon doigt et mon pouce, et pour un marc d'or je me charge de le tenir. Que peut-on demander de plus à l'œil et à la main, à la poudre et au plomb ?

— Sans doute, c'en est bien assez ; mais nous vous retenons trop long-temps. Adieu, bon Norman.

Le garde forestier entra alors dans le bois, où l'on le perdit bientôt de vue ; mais on l'entendit quelque temps chanter, d'une voix forte, dont les sons s'affoiblissoient par degrés à mesure qu'il s'éloignoit, les couplets suivants, qui peut-être furent suivis d'autres qui ne sont pas venus à notre connoissance.

« Quand on entend sonner matines,
« Lève-toi, pauvre moinillon ;
« Mais ton prieur, sous ses courtines,
« Dort en dépit du carillon :
« Moi, que le chant du coq éveille,
« Dès long-temps je suis au labour,
« Lorsque mon maître, qui sommeille,
« Ne sait pas encor s'il fait jour.

« J'ai vu bondir sur nos montagnes
« Et les chèvres et leurs chevreaux :
« J'ai vu paître dans nos campagnes
« Et les brebis et leurs agneaux.
« Mais la biche jeune et chérie
« Que je vois dans notre jardin,
« Est bien plus blanche et plus jolie
« Que tous les troupeaux du voisin. »

— Ce drôle, dit le lord chancelier quand la voix de Norman eut cessé de se faire entendre, a-t-il donc servi la famille Ravenswood pour y prendre tant d'intérêt ? Vous devez le savoir, Lucie, car je crois qu'il n'y a pas un paysan dans les environs dont vous ne vous fassiez un point d'honneur de connoître l'histoire.

— Je ne suis pas si habile que vous le pensez dans les chroniques du pays, mon père, mais je crois que Norman a servi l'ancien lord dans sa jeunesse, et qu'il a passé ensuite à Édrington, d'où vous l'avez pris à votre service. Si vous voulez savoir quelques détails sur les Ravenswoods, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à la vieille Alix.

— Et que m'importe leur histoire, mon enfant ? Quelles relations puis-je avoir avec eux ?

— Je ne vous en parle, mon père, que parce que vous faisiez tout à l'heure à Norman des questions sur le jeune Ravenswood.

— Par désœuvrement, mon enfant. Et qui est

cette Alix dont vous me parlez, car vous connoissez toutes les vieilles femmes du pays?

— Sans doute, mon père, je les connois. Sans cela, comment pourrois-je leur porter des secours quand elles en ont besoin? Pour ce qui est d'Alix, c'est bien véritablement la reine des vieilles femmes; il n'y a pas une légende, pas une histoire du pays qu'elle ne sache par cœur. Elle est aveugle, la pauvre créature; mais quand elle vous parle on diroit qu'elle peut lire au fond de votre cœur. Auprès d'elle, il m'arrive souvent de me détourner et de me cacher le visage, car on diroit qu'elle vous voit changer de couleur, quoiqu'elle soit aveugle depuis vingt ans. Vous devriez lui faire une visite avec moi, quand ce ne seroit que pour dire que vous avez vu une vieille femme pauvre, aveugle et paralytique, dont le ton, les manières et le langage sont au-dessus de sa condition et me surprennent toujours. Allons chez Alix, mon père; nous ne sommes qu'à un quart de mille de sa chaumière.

— Mais vous ne répondez pas à ma question, Lucie: qui est cette femme, et quelles relations a-t-elle avec les Ravenswoods?

— Je l'ignore. Je crois qu'elle a été nourrice dans la famille, et elle reste ici parce qu'elle a deux petits-fils à votre service; mais je crois que c'est malgré elle, car la pauvre créature

regrette toujours le vieux temps de ses anciens maîtres.

— Je lui en ai beaucoup d'obligation. Tandis que ses enfants mangent mon pain, elle regrette une famille qui ne pourroit lui être d'aucune utilité ni à elle ni à personne au monde.

— Vous ne rendez pas justice à Alix, mon père : elle n'est nullement mercenaire; elle n'accepteroit pas un sou par charité, quand elle devroit mourir de faim. Elle est un peu bavarde, comme le sont les vieilles gens, quand ils se mettent à raconter les histoires de leur jeunesse; et elle parle des Ravenswoods, parce qu'elle a vécu bien long-temps sur leurs terres. Mais je suis sûre qu'elle est reconnoissante de vos bontés, et qu'elle vous parleroit avec plus de plaisir qu'à qui que ce fût au monde. Venez la voir, mon père; je vous en prie, venez-y.

Et entraînant son père avec la liberté que se donne une fille qui sait combien elle est chérie, elle lui fit prendre le chemin qui conduisoit chez la vieille Alix.

CHAPITRE IV.

« Elle aperçut enfin quelque peu de fumée
« Qui, montant au-dessus des arbres de ce bois,
« Lui faisoit espérer que quelque villageois
« Avoit en ce désert fixé son domicile. »

SPENCER.

Lucie servit de guide à son père, car il étoit trop occupé de ses travaux politiques et de la société, pour bien connoître ses propres domaines. D'ailleurs il demeuroit presque toujours à Édimbourg. Lucie, au contraire, passoit tous les étés à Ravenswood avec sa mère; et, soit par goût, soit à défaut d'autre occupation, il n'existoit pas dans les environs un chemin, un sentier, une colline et un buisson qu'elle ne connût parfaitement.

Nous avons déjà dit que le lord chancelier n'étoit pas insensible aux beautés de la nature; mais, pour lui rendre justice, nous devons ajouter qu'il les voyoit avec un nouveau plaisir, quand il avoit pour *cicerone* la fille aimable, douce et intéressante, qui, appuyée sur son bras, lui faisoit admirer tantôt un chêne gigantesque qui avoit bravé l'effort des siècles, tantôt une percée inattendue, qui, au milieu d'une espèce de labyrinthe

formé par une foule de sentiers boisés, offroit aux regards surpris, ici de belles plaines, là de riches côteaux, et plus loin un bocage tranquille et touffu.

Ce fut en s'arrêtant pour jouir d'un de ces points de vue, que Lucie dit à son père qu'ils n'étoient plus qu'à deux pas de la chaumière de sa protégée; et, au détour d'une petite colline, un étroit sentier les conduisit à une cabane située dans une vallée obscure et profonde, presque privée du jour comme les yeux de celle qui l'habitoit.

Cette chaumière étoit située sous un rocher escarpé qui la couvroit en partie, et dont le sommet sembloit menacer d'écraser le frêle bâtiment presque caché par-dessous : les murs en étoient construits en terre, et le toit couvert en chaume annonçoit un besoin urgent de réparations. Une légère colonne de fumée, montant le long du rocher, servoit de preuve que cet édifice étoit habité, et qu'il étoit le séjour d'une économe indigence. Dans le jardin, entouré d'une haie de sureau qui n'en défendoit qu'imparfaitement l'entrée, on voyoit la vieille femme chez qui Lucie conduisoit son père, assise près des ruches dont le produit étoit son principal moyen d'existence.

Quelques malheurs qu'elle eût éprouvés dans sa fortune, quelque misérable que fût sa de-

meure, il étoit facile de juger au premier coup d'œil que ni les années, ni les infortunes, ni le besoin, ni les infirmités, n'avoient abattu la force d'esprit de cette femme remarquable.

Elle étoit assise sur un banc placé sous un vieux saule pleureur, comme on représente Judas sous un palmier, avec un mélange de tristesse et de dignité. Sa taille imposante n'étoit que légèrement courbée par l'âge. Ses vêtements étoient ceux d'une paysanne, mais d'une propreté remarquable, et arrangés avec un goût, une élégance qu'on trouve rarement dans cette classe de la société. Mais c'étoit l'expression de sa physionomie qui frappoit surtout ceux qui la voyoient, et qui les obligeoit à avoir pour elle une déférence et un respect que n'inspiroit pas sa misérable habitation, et qu'elle recevoit avec un air d'aisance qui prouvoit qu'elle sentoit qu'elle en étoit digne. Elle avoit autrefois été belle, mais sa beauté avoit eu ce caractère mâle, qui ne survit point à la fraîcheur de la jeunesse. Cependant sa physionomie annonçoit encore un jugement, une habitude de réflexion, et une fierté mesurée, qui, de même que ses vêtements, prouvoit qu'elle se croyoit supérieure aux personnes de son rang. On concevoit à peine qu'une figure privée de l'avantage qu'assurent les organes de la vue, pût offrir une expression si frappante;

mais ses yeux toujours fermés n'offroient rien de désagréable, et on auroit pu la croire endormie, sans l'air de vivacité qui animoit son visage.

Lucie ouvrit le loquet qui fermoit la porte du petit jardin, et s'adressant à la vieille femme : — Voici mon père qui vient pour vous voir, lui dit-elle, ma bonne Alix.

— Vous êtes tous deux les bienvenus, miss Ashton, répondit Alix, en se tournant pour incliner la tête du côté où la voix de Lucie lui annonçoit que les étrangers se trouvoient.

— Voilà une belle matinée pour vos abeilles, la mère! dit le chancelier, frappé de l'extérieur d'Alix, et curieux de voir si sa conversation y répondroit.

— Je le crois ainsi, milord, car l'air me semble plus doux que ces jours derniers.

— Mais vous ne pouvez prendre soin vous-même de ce petit peuple : comment le gouvernez-vous?

— Comme les rois gouvernent leurs sujets, par des délégués; et j'ai été heureuse dans le choix de mon premier ministre. Ici, Babie! —

En même temps elle prit un petit sifflet d'argent suspendu à son cou, instrument qui servoit souvent alors pour appeler les domestiques; et à ce signal une jeune fille d'environ quinze ans

sortit de la chaumière. Elle étoit plus proprement vêtue qu'on n'auroit pu s'y attendre, quoique peut-être bien moins qu'elle ne l'eût été si Alix avoit eu l'usage de ses yeux.

— Babie, lui dit sa maîtresse, offrez à milord et à miss Ashton du pain et du miel. Ils m'excuseront de ne pouvoir leur présenter autre chose, si vous les servez avec promptitude et propreté.

Babie exécuta cet ordre avec toute la grâce qu'elle put y mettre, ses pieds et ses jambes se tournant d'un côté, tandis que sa tête prenoit une direction contraire; car elle étoit curieuse d'examiner le lord, dont ses vassaux entendoient parler plus souvent qu'ils ne le voyoient. Le pain et le miel furent placés sur une feuille de plantain, et les deux étrangers ne dédaignèrent pas d'y goûter.

Le lord chancelier, toujours assis sur un tronc d'arbre où il s'étoit placé en arrivant, sembloit désirer de prolonger l'entretien, mais ne pas trop savoir sur quel sujet le faire rouler.

— Il y a sans doute long-temps que vous demeurez dans ce pays? lui demanda-t-il, après quelques instants de silence.

— Près de soixante ans, répondit Alix, qui, tout en lui parlant d'un ton civil et respectueux, sembloit décidée à se borner à répondre aux questions qui lui seroient adressées.

— Si j'en juge à votre accent, continua sir William, vous n'êtes pas née dans ce pays?

— Je suis née en Angleterre, milord.

— Et cependant vous semblez attachée à cette contrée comme si c'étoit votre patrie.

— C'est ici, milord, que j'ai bu la coupe de joie et de douleur que le Ciel m'avoit destinée; c'est ici que j'ai vécu vingt ans avec le plus tendre et le plus digne des époux; c'est ici que j'ai été mère de six enfants qui avoient toute mon affection; et que je les ai vus mourir successivement. Ils reposent dans cette chapelle ruinée que vous devez voir là-bas. Je n'ai pas eu d'autre pays que le leur pendant leur vie, je n'en aurai jamais d'autre après leur mort.

— Mais votre maison est en bien mauvais état, dit le lord chancelier en jetant les yeux sur la chaumière. Je donnerai des ordres pour qu'elle soit réparée.

— Oh! faites-le, mon père, s'écria Lucie! combien je vous en serai obligée!

— Elle durera plus long-temps que moi, ma chère miss Ashton, dit la vieille aveugle, et ce n'est pas la peine d'y songer.

— Mais je sais que vous avez été mieux logée autrefois, dit Lucie; vous avez vécu dans l'aisance; et, à votre âge, cette misérable masure!....

— Elle est assez bonne pour moi, miss Ashton.

Si j'ai pu résister à tout ce que j'ai souffert, à tout ce que j'ai vu souffrir par les autres, il faut que le Ciel m'ait accordé plus de force d'esprit et de corps qu'on n'en supposeroit à ces membres affoiblis par l'âge.

— Vous avez dû voir bien des changements dans le monde, dit sir William; mais votre expérience devoit vous avoir appris à vous y attendre.

— Elle m'a appris à m'y soumettre, milord.

— Elle devoit vous apprendre aussi que le cours des années amène toujours des changements.

— Sans doute, comme je sais que le tronc d'arbre sur lequel ou près duquel vous vous trouvez en ce moment doit un jour tomber en poussière par une cause ou par une autre. Mais j'espérois que mes yeux ne verroient pas la chute de l'arbre antique qui protégeoit ma cabane.

— Ne croyez pas que je vous sache mauvais gré d'accorder quelques regrets à la famille qui possédoit ce domaine avant moi. Vous aviez sans doute des motifs pour lui être attachée, et je respecte votre gratitude... — Je ferai faire à votre demeure les réparations convenables, et j'espère que nous serons amis quand nous nous connoîtrons mieux.

— On ne fait guère de nouveaux amis à mon

âge, répondit Alix. Je vous remercie pourtant de votre bonté, milord; j'en suis reconnoissante. Mais je ne manque de rien, et je n'accepte de bienfaits de personne.

— J'espère du moins que vous consentirez à passer ici le reste de vos jours sans avoir de loyer à payer.

— Je l'espère aussi, dit la vieille : car je crois que c'est une des conditions de la vente que vous a faite lord Ravenswood, quoique une circonstance si peu importante ait pu sortir de votre mémoire.

— Effectivement, dit le lord chancelier, un peu confus ; je crois m'en souvenir. Mais je vois que vous êtes trop attachée à vos anciens amis pour accepter aucun service de celui qui leur a succédé.

— Sans accepter vos offres de service, Milord, je n'y suis pas moins sensible, et je voudrois pouvoir vous le prouver tout autrement que par ce qu'il me reste à vous dire.

— Sir William la regarda d'un air surpris, mais sans l'interrompre.

— Milord, continua-t-elle, prenez bien garde à vous : vous êtes sur le bord d'un précipice.

— Vraiment ! dit le lord chancelier pensant sur-le-champ à la situation politique du pays. Quelque chose est-il venu à votre connoissance ?

Auriez-vous entendu parler de quelque complot, de quelque conspiration ?

— Non, milord : ceux qui s'occupent de pareilles choses n'appellent point à leurs délibérations les vieillards, les aveugles, les infirmes. L'avis que j'ai à vous donner est d'une autre nature. Vous avez poussé les choses bien loin à l'égard des Ravenswoods, milord : croyez-moi, c'est une famille à laquelle il n'est pas prudent de se jouer ; et il y a toujours du danger à courir avec des gens qu'on a réduits au désespoir.

— Bon, bon ! dit William : c'est la loi qui a décidé entre nous, et, s'ils croient avoir quelque sujet de plainte contre moi, ils peuvent s'adresser à la justice.

— Mais ils peuvent penser autrement, et, trouvant que justice ne leur est pas rendue, vouloir se la rendre eux-mêmes.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le lord chancelier. Croyez-vous que le jeune Ravenswood soit capable d'en venir à quelque acte de violence personnelle ?

— A Dieu ne plaise que je dise une pareille chose ! Il est franc et loyal, et je ne sais rien de lui que d'honorable. Il est noble et généreux, pourrois-je dire encore ; mais avec tout cela c'est un Ravenswood, et il peut *attendre le moment.*

Souvenez-vous du destin de sir George Lockart[1].

Le lord chancelier ne put s'empêcher de tressaillir en l'entendant citer cet événement tragique. La vieille aveugle qui ne s'en aperçut point, continua en ces termes :

— Chiesley, qui commit cet acte de violence,

[1] Sir George Lockart, président de la cour de session, fut tué d'un coup de pistolet dans High-Street à Édimbourg, par John Chiesley, en 1689. C'étoit un acte de vengeance auquel cet homme fut porté par l'idée qu'il avoit souffert une injustice par un décret arbitral rendu par le président, pour assigner une pension alimentaire d'environ quatre-vingt-treize livres au profit de sa femme et de ses enfants. On dit qu'il avoit d'abord formé le projet de tuer ce juge tandis qu'il assistoit au service divin, mais qu'il en fut détourné par respect pour la sainteté du lieu : lorsqu'on sortit de l'église, il suivit sa victime jusqu'au bout d'un enclos situé dans Lawn-Market, où demeuroit le président, et le tua à l'instant où il alloit entrer chez lui, en présence d'un grand nombre de spectateurs. L'assassin n'essaya point de s'échapper, et se glorifia de son crime en s'écriant : J'ai appris au président à rendre la justice. Il lui avoit sans doute donné une leçon, comme le dit Jack Cade en pareille occasion. Le meurtrier, après avoir subi la torture en vertu d'un acte spécial du parlement, fut mis en jugement devant le lord prévôt d'Édimbourg, et condamné à être traîné sur une claie jusque sur la place des exécutions, à y avoir le poing coupé, et à être ensuite pendu, ayant le pistolet avec lequel il avoit tué le président suspendu au cou. Cette sentence reçut son exécution le 3 avril 1689, et cet événement fut long-temps cité comme un exemple frappant de ce que les livres de jurisprudence appellent *perfervidum genium Scotorum*.

étoit parent de lord Ravenswood. Je l'entendis, dans une salle du château que vous occupez aujourd'hui, déclarer, en présence de plusieurs témoins, son intention de se venger du président comme il le fit ensuite. Je ne pus garder le silence, quoiqu'il ne convînt pas à ma situation de parler. Vous projetez un crime abominable, lui dis-je, et dont vous rendrez compte au jour du jugement. Jamais je n'oublierai le regard qu'il m'adressa en me répondant : — J'aurai à compter de bien d'autres choses, et je rendrai tous mes comptes en même temps. — Ainsi donc je puis bien vous dire de prendre garde de trop appesantir la main sur un homme désespéré. Il coule du sang des Chiesleys dans les veines des Ravenswoods, et il n'en faut qu'une goutte pour enflammer celui d'Edgar dans la situation où il se voit. Je vous le répète encore, prenez garde à lui.

La vieille aveugle, soit à dessein, soit par hasard, avoit frappé juste pour éveiller les craintes du lord chancelier. La ressource infâme et ténébreuse de l'assassinat, si familière autrefois aux barons écossais, n'avoit été employée que trop souvent, même en ce siècle, quand l'esprit de vengeance avoit été porté assez loin pour faire envisager ce crime sans horreur. Sir William Ashton ne l'ignoroit pas, et sa conscience lui disoit qu'il avoit fait assez de mal à la famille de

Ravenswood pour avoir tout à craindre d'un jeune homme ardent, qui n'avoit rien à espérer des voies légales dans un pays où la justice étoit administrée avec partialité.

Il s'efforça pourtant de cacher à Alix les appréhensions qui l'agitoient; mais il y réussit si peu, qu'une personne douée de moins de pénétration que cette vieille femme, auroit facilement reconnu qu'elle avoit touché une corde très-sensible. Le son de sa voix n'étoit plus le même quand il lui répondit que le maître de Ravenswood étoit un homme d'honneur, et que d'ailleurs le châtiment de Chiesley devoit être un avertissement suffisant pour quiconque oseroit vouloir s'ériger en vengeur de ses injures imaginaires. Se levant alors, il prit le bras de sa fille, et se retira sans attendre de réponse.

CHAPITRE V.

« Hé quoi ! je tiens le jour d'une main ennemie !
« C'est une Capulet qui m'a sauvé la vie ! »
SHAKSPEARE.

Le lord chancelier marcha pendant près d'un quart de mille sans rompre le silence. Sa fille, naturellement timide, et élevée dans ces idées de respect filial et d'obéissance absolue qu'on imprimoit à cette époque dans l'esprit de la jeunesse, ne se permit pas d'interrompre le cours de ses réflexions.

— Vous êtes bien pâle, Lucie! lui dit tout à coup son père en se tournant vers elle.

D'après les idées du temps, qui ne permettoient pas à une jeune fille d'énoncer son opinion sur un objet de quelque importance, à moins qu'on ne la lui demandât, Lucie devoit paroître ne rien avoir compris à tout ce qui s'étoit passé entre son père et Alix, et en conséquence elle rejeta son émotion sur la frayeur que lui inspiroit quelques bœufs sauvages, qu'on voyoit paître de loin dans le parc.

Ces animaux étoient les descendants des troupeaux sauvages, anciens habitants des forêts ca-

lédoniennes; et les seigneurs écossais se faisoient autrefois un point d'honneur d'en avoir quelques-uns dans leurs vastes parcs. Bien des gens peuvent même se souvenir encore d'en avoir vu dans trois des principaux châteaux d'Écosse, à Hamilton, à Drumlanrick et à Cumbernauld. Ils avoient dégénéré de leur ancienne race, tant pour la taille que pour la force, s'il faut en juger d'après les vieilles chroniques, et d'après les restes qu'on en découvre quelquefois en creusant la terre ou en desséchant des marais. Le taureau avoit perdu les honneurs de sa crinière; il étoit petit, d'un blanc sale, ou, pour mieux dire, d'un jaune pâle, avec des cornes ou des sabots noirs. Ces animaux avoient pourtant retenu quelque chose de la férocité de leurs ancêtres : il étoit impossible de les apprivoiser complétement; ils montroient une antipathie décidée contre la race humaine, et étoient souvent dangereux quand on en approchoit sans précautions. C'est sans doute ce dernier motif qui détermina leur destruction dans les trois derniers asiles qui leur restoient, où, sans cela, on les auroit probablement conservés comme de dignes habitants des forêts d'Écosse, et d'un manoir baronial. On dit pourtant qu'il en existe encore quelques-uns dans le parc du château de Chillingham, situé dans le comté de Northumberland, et appartenant au comte de Tankarville.

Ce fut donc à la proximité de trois ou quatre de ces animaux que Lucie jugea à propos d'attribuer l'émotion de crainte qu'avoit excitée en elle ce qu'elle venoit d'entendre. Elle les voyoit cependant sans effroi, ses fréquentes promenades dans le parc l'ayant habituée à leur vue. D'ailleurs il n'entroit pas alors comme aujourd'hui dans l'éducation d'une jeune demoiselle d'avoir, à la moindre occasion, des palpitations de cœur et des attaques de nerfs. Elle reconnut pourtant bientôt qu'elle n'avoit en cette occasion qu'un trop légitime sujet de terreur.

Lucie avoit à peine fait cette réponse à son père, qui commençoit à plaisanter sur son manque de courage, quand un taureau, excité soit par la couleur écarlate des vêtements de miss Ashton, soit par un de ces accès de caprice féroce auxquels ces animaux sont sujets, se détacha du groupe qui paissoit à une distance assez considérable, et s'avança comme pour reconnoître quels étoient les téméraires qui osoient se présenter sur ses domaines. Il marcha d'abord lentement, s'arrêtant de temps en temps pour mugir, faisant jaillir la terre sous ses pieds, et arrachant le gazon avec ses cornes, comme s'il eût cherché à s'animer et à se mettre en fureur.

Le lord chancelier avoit examiné les manœuvres de l'animal; et, prévoyant qu'il alloit devenir dan-

gereux, il serra le bras de sa fille sous le sien, et doubla le pas pour gagner un bosquet peu éloigné, espérant que lorsqu'ils seroient derrière les arbres, le taureau ne penseroit plus à eux. Mais c'étoit le plus mauvais parti qu'il pût prendre; car l'animal, encouragé par leur fuite, se mit aussitôt à les poursuivre au grand galop. Un péril si imminent auroit pu glacer le courage d'un homme plus intrépide que sir William; cependant l'amour paternel, sentiment plus fort que la mort, le soutint. Il continua d'entraîner sa fille vers le bosquet; mais enfin l'excès de la terreur priva Lucie de toutes ses forces, et elle tomba sans mouvement aux pieds de son père. Ne pouvant plus aider sa fille à fuir, il fit face au danger, et se plaça hardiment entre elle et l'animal furieux, qui n'étoit plus alors qu'à quelques pas d'eux. Le chancelier n'avoit point d'armes. Son âge et la gravité de ses fonctions le dispensoient même du couteau de chasse qu'on portoit alors généralement.

Sa vie et peut-être aussi celle de sa fille paroissoient donc à l'instant d'être sacrifiées à la fureur du taureau, quand un coup de feu, parti du bosquet dans lequel sir William vouloit se réfugier, arrêta l'animal dans sa course. Il avoit été frappé si juste entre l'épine et le crâne, que cette blessure, qui, dans toute autre partie du corps, n'au-

roit peut-être fait qu'irriter sa rage, lui donna la mort au même instant. Il fit encore un bond en avant, plutôt par suite de la rapidité de sa course, que par l'effet de sa volonté, et tomba mort à trois pas du lord chancelier, en poussant un affreux mugissement, et dans les convulsions de l'agonie.

Lucie étoit étendue par terre, privée de sentiment, et ignorant encore le secours miraculeux qui venoit de la sauver. Son père étoit plongé dans un étonnement stupide : tant la certitude de se voir en sûreté avoit succédé rapidement à la crainte d'une mort affreuse et inévitable! Il regardoit l'animal, terrible même dans la mort, avec une espèce de surprise muette et confuse, qui ne lui permettoit pas de bien comprendre ce qui venoit de se passer, et il auroit pu croire que le taureau avoit été arrêté dans sa carrière par un coup de foudre, s'il n'eût remarqué, au bord du bosquet, à travers les branches, un homme armé d'un fusil.

Cette vue le rappela au sentiment de sa situation, et un coup d'œil sur sa fille le fit songer à la nécessité de lui procurer de prompts secours. Il appela l'homme qu'il voyoit, et qu'il prit pour un de ses gardes, et lui dit de veiller sur miss Ashton, tandis qu'il iroit lui-même lui chercher du secours. Le chasseur s'approcha. Sir William vit que c'étoit un étranger; mais il étoit trop

agité, trop inquiet, pour faire aucune remarque à ce sujet. L'inconnu étant plus jeune et plus vigoureux que lui, il le pria de porter sa fille près d'une fontaine voisine qu'il lui indiqua; et après ce peu de mots prononcés à la hâte, il courut vers la chaumière d'Alix, dans l'espoir d'y trouver quelques secours.

L'étranger, dont l'intervention avoit eu lieu si à propos, ne sembloit pas disposé à laisser sa bonne œuvre imparfaite. Il releva Lucie, la prit entre ses bras, et, la portant à travers le bois, par des sentiers qu'il sembloit connoître parfaitement, ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut déposée en sûreté au bord d'une fontaine limpide, qu'on nommoit la fontaine de la Sirène. Elle avoit été autrefois couverte d'un beau bâtiment décoré de tous les ornements de l'architecture gothique, mais qui ne présentoit plus que des ruines. Le toit s'en étoit écroulé, la façade étoit tombée, et la source se faisoit jour à travers les pierres et les décombres amoncelés à l'entour.

La tradition, qui ne manque jamais, du moins en Écosse, d'embellir d'une légende un lieu déjà intéressant par lui-même, assignoit une cause à la vénération particulière qu'on avoit pour cette fontaine. Un des lords de Ravenswood, étant à la chasse, avoit autrefois rencontré sur ses bords une jeune et charmante nymphe. Telle qu'Égérie,

elle s'empara du cœur de ce second Numa. Elle se montra plusieurs fois, toujours au même endroit, toujours après le coucher du soleil. Les agréments de son esprit achevèrent une conquête que les attraits de sa figure avoient commencée, et le mystère prêta de nouveaux charmes à cette intrigue. Comme elle paroissoit et disparoissoit toujours près de la fontaine, son amant jugea qu'il existoit entre elle et les eaux quelque relation inexplicable. Elle avoit aussi mis quelques conditions à leurs entrevues secrètes. Ils ne se voyoient qu'une fois par semaine, le vendredi; et le lord de Ravenswood devoit se retirer aussitôt que la cloche d'un monastère situé à quelque distance dans le bois, et dont les ruines n'existent même plus aujourd'hui, annonçoit l'heure des vêpres.

Le baron de Ravenswood avoit pour confesseur le père Zacharie, prieur de ce monastère; il lui fit part de cette singulière intrigue; et le prieur en tira la conséquence que le lord étoit enveloppé dans les filets de Satan, et qu'il couroit les plus grands dangers pour la sûreté de son corps et le salut de son âme. Il représenta ces périls au baron avec toute la force de la rhétorique monacale, et lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes la Sirène attrayante par laquelle il s'étoit laissé séduire, et qu'il lui représenta comme un habi-

tant du royaume des ténèbres. L'amant l'écouta avec une incrédulité opiniâtre, et ce ne fut que par lassitude et pour se débarrasser des instances du prieur, qu'il consentit à soumettre à une certaine épreuve le caractère et la nature de sa belle maîtresse. A cet effet, il fut convenu que, le vendredi suivant, la cloche de vêpres sonneroit une heure plus tard. Le père Zacharie prétendit que le démon, trompé par cette supercherie, oublieroit l'heure à laquelle il étoit obligé de disparoître, et se montreroit aux yeux du lord sous sa forme véritable, en enfant des enfers, et s'évanouiroit en laissant après lui une odeur de soufre et une flamme bleuâtre. Il cita, à l'appui de son opinion, le *malleus maleficarum*, *Sprengerus*, et d'autres savants démonologistes. Raymond de Ravenswood consentit à faire cette expérience, comme nous l'avons déjà dit, non sans quelque inquiétude sur son résultat; quoique convaincu qu'il ne seroit pas tel que le prieur l'annonçoit.

Le vendredi suivant, les deux amants se trouvèrent à leur rendez-vous, qui fut prolongé par le retard de la cloche. Cependant nul changement ne s'opéra dans la forme extérieure de la nymphe. Mais aussitôt que les ombres du soir l'avertirent que l'heure ordinaire de vêpres étoit passée, elle s'arracha des bras de son amant, lui dit adieu

pour toujours, poussa un cri de désespoir, se précipita dans la fontaine, et disparut à ses yeux.

Des gouttes de sang qui parurent en ce moment sur la surface de l'eau firent penser au malheureux baron que sa curiosité indiscrète avoit causé la mort de l'objet de son amour, quelle que pût être cette nymphe mystérieuse. Deux heures après on avoit déjà, par ses ordres, fouillé la fontaine avec le plus grand soin, mais on n'y trouva aucune trace de celle qu'il avoit vue s'y précipiter. Les remords que lui inspira cet événement, et le souvenir des charmes de celle qu'il avoit tant aimée, firent le tourment du reste de sa vie, qu'il perdit quelques mois après à la bataille de Flodden. Mais auparavant, voulant empêcher les eaux de cette fontaine d'être profanées ou souillées, il l'avoit fait entourer de l'édifice dont on voyoit encore alors les débris sur ses bords. Ce fut à cette époque, dit-on, que commença la décadence de la maison de Ravenswood.

Telle étoit la légende généralement reçue. Cependant quelques personnes, qui vouloient paroître plus sages que les autres, prétendoient que ce n'étoit qu'une allusion indirecte au sort d'une belle villageoise que Raymond avoit tuée dans un accès de fureur jalouse, et dont le sang s'étoit mêlé aux eaux de la fontaine. D'autres pré-

tendoient expliquer l'origine de ce conte, en remontant à la mythologie ancienne. Mais on croyoit généralement que cet endroit étoit fatal aux Ravenswoods, et qu'il étoit d'un aussi mauvais augure pour un descendant de cette maison de boire de ses eaux, ou même d'en approcher, que pour un Graham de porter du vert, pour un Bruce de tuer une araignée, et pour un Saint-Clair de traverser l'Ord un lundi.

Ce fut en cet endroit funeste que Lucie revint enfin à elle après un évanouissement prolongé. Aussi belle et aussi pâle que la Naïade de la légende avoit dû l'être à l'instant où elle s'étoit séparée pour toujours de Raymond, elle étoit appuyée contre un fragment des murs ruinés, tandis que l'inconnu cherchoit à lui rendre la connoissance en lui baignant le visage des eaux de la fontaine.

En reprenant l'usage de ses sens, elle se rappela le danger qui avoit causé son évanouissement, et ses yeux cherchoient son père; mais ne le voyant point : — Où est-il ? Où est mon père ? s'écria-t-elle. Ce furent les seuls mots qu'elle eut la force de prononcer.

— Sir William est en sûreté, lui dit l'inconnu, en toute sûreté. Ne craignez rien : vous le reverrez dans quelques instants.

— En êtes-vous bien sûr? dit Lucie : le taureau n'étoit qu'à dix pas de nous. Ne me retenez pas, il faut que je cherche mon père.

Elle se leva en prononçant ces mots; mais ses forces étoient tellement épuisées, que, bien loin de pouvoir exécuter son projet, elle seroit retombée sur les pierres qui l'entouroient, et se seroit probablement blessée, si l'étranger, qui se trouvoit près d'elle, ne l'eût soutenue dans ses bras. Il sembloit cependant ne lui donner des secours qu'avec une sorte de répugnance, sentiment bien extraordinaire dans un jeune homme assez heureux pour rendre quelque service à la beauté. On auroit dit qu'il ne faisoit qu'obéir malgré lui à la voix de l'humanité, et qu'une jeune fille légère et délicate étoit un fardeau trop au-dessus de sa jeunesse et de ses forces, sans éprouver même la tentation de la retenir dans ses bras un instant de plus qu'il n'étoit nécessaire, il la remit sur la pierre qu'elle venoit de quitter, et, reculant de quelques pas, il lui dit :

— Tranquillisez-vous, Madame, il n'est arrivé aucun accident à sir William Ashton, et il sera ici dans un instant. Le destin l'a sauvé.... sauvé d'une manière bien singulière. — Mais vous êtes bien foible, Madame, et vous ne devez songer à quitter ce lieu que lorsque vous aurez une assistance plus convenable que la mienne.

— Lucie, qui commençoit à retrouver sa présence d'esprit, regarda l'étranger avec plus d'attention. Son extérieur n'offroit rien qui dût le faire hésiter à offrir le secours de son bras à une jeune dame qui en avoit besoin, parce qu'il ne présentoit rien qui pût la porter à le refuser ; et Lucie ne put cependant s'empêcher de remarquer en lui un air froid et contraint. Un habit de chasse vert annonçoit qu'il étoit d'un rang distingué, quoique cet habit fût caché en partie sous un grand manteau brun foncé. Un chapeau rabattu, surmonté d'une plume noire retombant sur ses sourcils, couvroit en partie ses traits, mais laissoit voir qu'ils étoient agréables et réguliers, quoique un nuage sombre parût obscurcir sa physionomie. Quelque secret chagrin, quelque passion violente et contrariée avoient sans doute comprimé la vivacité naturelle d'un jeune homme dont l'air paroissoit franc et ingénu; enfin il étoit presque impossible de le regarder sans éprouver un sentiment de compassion et de respect, mêlé de curiosité.

Cette impression que nous n'avons décrite que longuement, Lucie l'éprouva en un instant. Elle n'eut pas plus tôt rencontré les yeux vifs et noirs de l'inconnu, qu'elle baissa les siens vers la terre avec une sorte d'embarras timide. Elle se trouvoit pourtant dans la nécessité de parler, ou du

moins elle le crut. Elle lui parla du danger qu'elle venoit de courir, et lui dit, d'une voix tremblante, qu'elle étoit convaincue qu'il avoit été, après Dieu, le sauveur de sa vie et de celle de son père.

Ces expressions de reconnoissance parurent ne pas plaire à l'étranger. Il fronça le sourcil, malgré ses efforts pour dissimuler ce qui se passoit en lui, et saluant Lucie : — Il faut que je vous quitte, Madame, lui dit-il d'un ton qui tenoit le milieu entre la brusquerie et le regret. Sir William ne peut tarder à arriver ; je vous laisse sous la protection de celui dont vous avez peut-être été aujourd'hui l'ange gardien.

Lucie fut surprise d'un tel langage qui lui parut inintelligible. Elle commença à craindre que le reste d'agitation qu'elle éprouvoit encore ne lui eût pas permis d'exprimer convenablement sa reconnoissance, et ne voulant pas que l'inconnu pût conserver de doute à cet égard : — J'ai peut-être été malheureuse, lui dit-elle, en tâchant de vous témoigner ma gratitude. Le trouble où je suis encore doit m'excuser, car à peine me souviens-je de ce que je vous ai dit. Mais je vous prie d'attendre l'arrivée de mon père, du lord chancelier. Permettez-lui de vous faire ses remercîments, et de vous demander le nom de notre sauveur.

— Mon nom est inutile à connoître, répondit

l'étranger : votre père.... je veux dire sir William Ashton, ne l'apprendra que trop tôt pour le plaisir qu'il en éprouvera.

— Vous vous trompez ! s'écria vivement Lucie : vous ne connoissez pas mon père, il sera plein de reconnoissance et pour lui et pour moi ; mais peut-être me trompez-vous en me disant qu'il est en sûreté, peut-être a-t-il été victime de la fureur du taureau.

Dès que cette idée se fut présentée à son esprit, elle se leva, et elle se disposoit à regagner l'avenue où l'accident étoit arrivé ; mais ses genoux fléchissoient sous elle, et à peine avoit-elle la force de se soutenir. L'inconnu sembla hésiter un instant entre le désir de la secourir et celui de la quitter ; mais l'humanité l'emporta dans son cœur, et il se rapprocha d'elle dans l'espoir de la déterminer à attendre l'arrivée de son père dans l'endroit où elle se trouvoit.

—Je vous engage la parole d'un homme d'honneur, Madame, lui dit-il, que je vous ai dit la vérité, sir William est en sûreté. Ne vous exposez pas à quelque nouveau danger en retournant dans un endroit près duquel sont peut-être encore ces animaux sauvages, ou, si vous persistez dans ce dessein, acceptez du moins le secours de mon bras, quoique je ne sois pas la personne qui dût raisonnablement vous l'offrir.

Lucie le prit au mot, sans faire attention à ces

dernières paroles. — Eh bien! lui dit-elle, si vous êtes un homme d'honneur, aidez-moi à retrouver mon père : vous ne me quitterez pas, il faut que vous veniez avec moi ; que sais-je, s'il n'est pas mourant, tandis que je suis ici à vous écouter.

En parlant ainsi, elle lui avoit pris le bras qu'il lui offroit à peine, et ne pensant à rien qu'au besoin qu'elle avoit d'un soutien pour chercher son père; il s'y mêloit peut-être aussi un vague désir de retenir l'étranger jusqu'à l'arrivée de sir William; elle s'avançoit aussi vite qu'elle pouvoit marcher; et l'inconnu sembloit ne la suivre qu'à regret, lorsqu'elle aperçut son père accompagné de Babie qui apportoit un cordial, et de deux bûcherons qu'il avoit trouvés près de la chaumière d'Alix.

La joie de sir William en voyant que sa fille avoit repris ses sens, l'emporta sur la surprise qu'il auroit éprouvé, en toute autre occasion, en la voyant s'appuyer sur le bras d'un étranger aussi familièrement que si c'eût été sur celui de son père.

— Lucie, ma chère Lucie, comment vous trouvez-vous ? Tels furent les premiers mots qu'il put lui adresser en l'embrassant tendrement.

— Fort bien, mon père, grâce à Dieu, et d'autant mieux que j'ai le bonheur de vous revoir. Mais que doit penser Monsieur de la liberté que

j'ai prise de le forcer en quelque sorte à m'accompagner? A ces mots, elle quitta son bras en rougissant, et alla prendre celui de sir William.

—J'espère qu'il ne regrettera pas le service qu'il nous a rendu, quand je l'aurai assuré de toute la reconnoissance qu'éprouve le lord chancelier d'Écosse pour un homme dont le courage, la présence d'esprit et l'adresse peu commune ont sauvé sa vie et celle de sa fille; je me flatte qu'il me permettra de lui demander....

— Ne me demandez rien, milord, répondit l'étranger d'un ton ferme et péremptoire. Je suis le maître de Ravenswood.

— Le chancelier, surpris et même troublé, gardoit le silence. Pendant ce temps Edgar, s'enveloppant de son manteau, salua Lucie d'un air de fierté, en murmurant quelques mots de politesse qu'il sembloit prononcer à regret, et qu'elle n'entendit que fort indistinctement. Se détournant aussitôt, il rentra dans le bosquet qu'il venoit de quitter, et s'éloigna à grands pas.

—Le maître de Ravenswood! s'écria le lord chancelier après son premier mouvement de surprise : courez après lui, arrêtez-le, dites-lui que je désire lui parler un instant.

Les deux bûcherons se mirent à la poursuite d'Edgar, qui ne pouvoit encore être bien loin; ils revinrent au bout de quelques minutes, et

l'un d'eux dit d'un air embarrassé qu'il avoit refusé de revenir avec eux.

— Mais que vous a-t-il dit? demanda le lord chancelier.

— Il a dit qu'il ne reviendroit pas, répondit le bûcheron avec la prudence d'un Écossais qui n'aime pas à être le porteur d'un message désagréable.

— Il vous a dit autre chose, reprit sir William: je veux savoir ce qu'il vous a dit.

— En bien! milord, dit le bûcheron en baissant les yeux, il a dit.... il a dit ce que vous ne vous soucieriez pas plus d'entendre que je ne me soucie de le répéter; sans doute qu'il n'avoit pas de mauvaise intention.

— N'importe, s'écria le chancelier, je veux que vous me rapportiez ses propres paroles.

— Eh bien donc! il m'a dit: dites à sir William Ashton qu'il ne doit pas désirer l'instant où il me reverra.

— Fort bien! c'est à cause d'une gageure que nous avons faite relativement à nos faucons. C'est une bagatelle, une pure bagatelle.

Il reprit alors le chemin du château avec sa fille, qui y arriva sans éprouver trop de fatigue. Mais l'effet que ses différents souvenirs firent sur un esprit susceptible à un extrême degré, dura plus long-temps que la douloureuse sensa-

tion que ses nerfs avoient éprouvée. Ses réflexions pendant le jour, et ses rêves pendant la nuit, lui représentoient sans cesse le taureau furieux, s'élançant sur son pèreet sur elle : elle entendoit ses mugissements effroyables, et elle voyoit alors Ravenswood s'avancer comme un ange protecteur et les sauver d'une mort inévitable. Dans tous les temps peut-être il est dangereux pour une jeune personne de permettre à son imagination de s'occuper trop souvent, et avec plaisir et complaisance, du même individu; mais dans la situation où se trouvoit Lucie, ce danger étoit presque inévitable : jamais elle n'avoit vu un jeune homme dont les traits fussent aussi distingués et aussi frappants que ceux d'Edgar Ravenswood; mais en eût-elle vu cent qui lui eussent été égaux ou supérieurs à cet égard, aucun n'auroit pu, comme lui, intéresser son cœur par la réunion de tant de circonstances : le danger qu'elle avoit couru, le secours qu'elle avoit reçu, la gratitude, la surprise, la curiosité. Nous disons la curiosité, parce qu'il est probable que les manières peu prévenantes et visiblement contraintes de Ravenswood, et qui formoient une opposition si marquée avec l'expression naturelle de ses traits et la grâce de son maintien, en excitant l'étonnement de Lucie par ce contraste, contribuèrent à fixer encore davantage le souvenir

de ce jeune homme dans son cœur. Elle n'avoit entendu parler que très-légèrement des querelles qui avoient existé entre son père et celui d'Edgar, et quand même elle eût été mieux instruite, elle auroit eu peine à concevoir les passions violentes et haineuses auxquelles elles avoient donné naissance. Mais elle savoit qu'il étoit d'une noble extraction, pauvre quoique descendu d'une famille autrefois opulente, et elle pouvoit apprécie le sentiment qui lui faisoit éviter l'expression de la reconnoissance du propriétaire actuel des domaines et du château de ses ancêtres.—Cependant, pensa-t-elle, auroit-il refusé de même nos remercîments? nous auroit-il quittés d'une manière si brusque, si mon père lui eût parlé avec plus de douceur, avec moins de fierté, s'il avoit adouci les témoignages de sa gratitude par ce ton gracieux que les femmes savent si bien prendre, quand elles veulent calmer les passions fougueuses des hommes? C'étoit une question dangereuse à adresser à son cœur, dangereuse en elle-même et par ses conséquences.

Lucie Ashton, en un mot, se trouvoit perdue dans ce labyrinthe d'idées qui offre tant de dangers pour l'imagination d'une jeune personne sensible. Le temps et l'absence pouvoient, il est vrai, détruire l'impression que cet événement avoit faite sur son cœur, puisqu'ils ont produit cet

effet sur tant d'autres. Mais la solitude dans laquelle elle vivoit habituellement, et le manque de distractions contribuoient à replacer toujours les mêmes idées, les mêmes visions devant ses yeux. Cette solitude étoit principalement occasionée par l'absence de lady Ashton alors à Édimbourg, occupée d'une intrigue d'état. Le lord chancelier, d'ailleurs, étoit naturellement réservé et peu sociable; il ne recevoit du monde que par ostentation et dans des vues politiques; et jamais miss Ashton n'avoit vu chez lui personne qui pût balancer à ses yeux le modèle de grandeur chevaleresque, qu'elle croyoit avoir trouvé dans le maître de Ravenswood.

Tandis que Lucie se livroit à ces rêves, elle fit de fréquentes visites à la vieille Alix, espérant qu'il ne lui seroit pas difficile de la faire parler d'un sujet qu'elle avoit laissé imprudemment s'emparer de toutes ses pensées; mais elle fut trompée dans son attente. Alix lui parloit volontiers, et avec une sorte d'enthousiasme de la famille de Ravenswood; mais elle sembloit écarter avec soin toute mention du représentant actuel de cette illustre maison, et le peu qu'elle en disoit n'étoit pas ce que Lucie auroit eu du plaisir à entendre; car elle le peignoit comme d'un caractère sombre et fier, incapable de pardonner une injure, et n'y songeant que pour

s'en venger; et ce que Lucie entendoit dire de ces dangereuses qualités ne s'accordoit que trop avec l'avis qu'Alix avoit donné à son père de prendre garde à Ravenswood.

Mais ce Ravenswood, sur lequel on avoit conçu des soupçons si injustes, ne les avoit-il pas victorieusement réfutés en sauvant en même temps la vie de son père et la sienne? S'il avoit nourri de noirs projets de vengeance, comme les discours d'Alix le donnoient à penser, il n'avoit pas besoin de commettre un crime pour satisfaire complétement cette passion affreuse; il n'avoit qu'à rester dans l'inaction; il auroit vu l'objet de sa haine périr d'une mort aussi cruelle que certaine, s'il ne l'avoit généreusement secouru. Elle conclut donc que quelques préjugés, quelques préventions, les soupçons auxquels la vieillesse et l'infortune ne se livrent que trop facilement, avoient porté Alix à juger défavorablement le jeune Edgar, et à le peindre sous des traits qui ne pouvoient se concilier avec la noblesse et la générosité de sa conduite. Lucie mettoit toutes ses espérances dans cette conviction, et travailloit à un tissu d'illusions aussi brillant et aussi fragile que le duvet des plantes, brillant des perles de la rosée aux premiers rayons de l'aurore.

Son père, de son côté, faisoit des réflexions aussi fréquentes, quoique plus solides que celles

de Lucie, sur l'événement singulier qui venoit de se passer. Son premier soin, en arrivant chez lui, avoit été d'appeler un médecin pour s'assurer que sa fille n'avoit rien à craindre des suites de la situation dangereuse et alarmante dans laquelle elle avoit été placée. Satisfait sur ce point, il s'enferma dans sa bibliothèque; et, examinant les notes qu'il avoit reçues de l'officier de justice chargé d'interrompre les funérailles du lord de Ravenswood, il fit à ce sujet un travail tout différent de celui qu'il avoit commencé. Possédant toute la dextérité ordinaire au barreau, il lui en coûtoit peu pour donner au même fait des couleurs opposées : aussi, dans le compte qu'il avoit à rendre au conseil privé, du tumulte qui avoit eu lieu en cette occasion, il s'appliqua à en adoucir les traits avec autant de soin qu'il en avoit pris d'abord pour les exagérer. Il représenta ensuite à ses collègues la nécessité d'adopter des mesures conciliatrices avec des jeunes gens dont le sang étoit bouillant, et qui n'avoient pas encore pu recevoir les leçons de l'expérience. Il n'hésita même pas à rejeter une partie du blâme sur l'officier, qui avoit montré en cette occasion, dit-il, plus de zèle que de prudence.

Tel étoit le contenu de ses dépêches officielles; mais les lettres particulières qu'il écrivit à ceux de ses amis sur lesquels il pouvoit compter, et

qui devoient influer sur la décision de cette affaire, étoient d'une nature encore plus favorable : il leur représenta que des mesures de douceur seroient en cette circonstance politiques et populaires, au lieu que le respect qu'on avoit en Écosse pour tout ce qui tient aux cérémonies funèbres exciteroit un mécontentement général si l'on voyoit le maître de Ravenswood traité avec sévérité, pour avoir empêché que les obsèques de son père ne fussent troublées. Enfin, prenant le ton d'un homme plein de noblesse et de générosité, il demandoit que, par égard pour lui-même, on ne donnât aucune suite à cette affaire. Il fit une allusion délicate à sa propre situation vis-à-vis du jeune Ravenswood, avec le père duquel il avoit plaidé si long-temps, quoique pour la défense de ses droits légitimes. Il ajouta qu'il seroit désespéré que quelque méchant pût profiter de cette circonstance pour le peindre comme ayant profité de cette indiscrétion afin d'achever d'écraser une famille ennemie de la sienne; qu'il lui seroit infiniment désagréable de voir encore ajouter aux malheurs d'une noble maison, et d'en être la cause indirecte; il fit sentir qu'il ne seroit pas fâché au contraire de pouvoir se faire un mérite de l'indulgence avec laquelle le jeune Ravenswood se-

roit traité par suite du rapport favorable qu'il avoit fait, et de son intercession en sa faveur; enfin, qu'il auroit à ses nobles amis une obligation personnelle et toute particulière, s'ils consentoient à couvrir toute cette affaire des voiles de l'onbli.

Il est à remarquer que, contre son usage ordinaire et uniforme, en écrivant à lady Ashton, il ne lui dit pas un mot de ces événements. Il lui parla de l'alarme qu'un taureau sauvage avoit causé à sa fille; mais il garda le silence sur le secours inattendu qu'il avoit obtenu du jeune Ravenswood, et sur le tumulte qui avoit eu lieu lors des obsèques de son père.

Les amis et collègues de sir William furent étrangement surpris en recevant des lettres conçues en un style auquel ils s'attendoient si peu. Ils les comparèrent ensemble, et en voyant qu'elles tendoient toutes au même but, l'un se mit à sourire, l'autre releva les sourcils, un troisième ouvrit les yeux et la bouche, et un quatrième demanda s'il étoit bien sûr que le lord chancelier n'eût pas écrit quelques lettres secrètes dans un sens différent. Je gagerois tout au monde, ajouta-t-il, qu'aucune de celles-ci ne contient le véritable nœud de l'affaire.

Mais personne n'avoit reçu de lettres d'une

nature différente, quoique cette question parût faire croire à quelques personnes la possibilité de leur existence.

— Eh bien! dit un homme d'état à cheveux gris, qui, à force de courbettes et en changeant de parti aussi souvent que les circonstances l'avoient exigé, avoit toujours maintenu son poste au gouvernail malgré les diverses variations de boussole que le vaisseau avoit suivies depuis trente ans, j'aurois cru que le sir William auroit vérifié le vieux proverbe écossais qui dit que la peau de l'agneau se vend au marché, tout comme celle du vieux mouton.

— Il faut faire ce qu'il désire, dit un autre; mais j'étois bien loin de m'attendre à une pareille demande de sa part.

— Le chancelier s'en repentira avant un an et un jour, dit un troisième : le Maître de Ravenswood est garçon à lui filer une bonne quenouille.

— Et quel parti pourriez-vous prendre à l'égard de ce pauvre jeune homme, milords? demanda le marquis d'Athol : le lord chancelier possède tous les biens de sa famille. Il ne lui reste pas un schelling pour payer l'amende que vous prononceriez contre lui.

— Il a sa peau, s'il n'a pas de bourse, dit lord Turntippet. — *Luitur cum personâ, qui luere non potest cum crumenâ.* C'est du bon latin, milords,

d'excellent latin de jurisprudence. Qu'en dites-vous?

— Je ne vois pas, milords, reprit le marquis, quel motif on pourroit avoir pour pousser cette affaire plus loin. Laissons le lord chancelier agir comme il le juge convenable.

— Soit! soit! — Convenu. — Décidé que le chancelier prononcera sur cette affaire, — en lui adjoignant un de nous pour la forme, — lord Hirplebooly, par exemple, qui ne peut quitter son lit. Allons, greffier, mentionnez cette décision sur vos registres. — Maintenant, milords, nous avons à prendre un parti sur l'amende du lord de Bucklaw, de ce jeune mange-tout. Je suppose qu'elle sera versée entre les mains du lord trésorier.

— Quoi! quoi! s'écria lord Turntippet: je comptois bien que ce morceau tomberoit dans ma bouche, et je l'ouvrois déjà pour le recevoir.

— Vous allez un peu vite en besogne, milord, dit le marquis: vous me rappelez que je vous ai entendu citer en une autre occasion le chien du meunier qui allonge la langue avant que le sac qui contient son dîner soit délié. — L'amende n'est pas encore prononcée.

— Mais il n'en coûtera qu'un trait de plume, dit lord Turntippet, et sûrement il n'y a pas ici un noble lord qui puisse penser qu'après avoir

montré toute la complaisance possible, après avoir prêté tous les serments qu'on a voulu, après avoir renoncé à tous les partis qui ont eu le dessous, après avoir servi l'état, en un mot, à tort et à travers, pendant plus de trente ans, je ne puisse avoir de temps en temps quelque chose pour me rafraîchir la gorge et m'aider à avaler ma salive.

— Cela seroit bien déraisonnable sans doute, milord, répliqua le marquis, si nous nous étions jamais aperçus que quelque chose vous tînt au gosier, ou si nous pouvions espérer de calmer votre soif.

Mais il est temps de tirer le rideau sur les scènes que présentoit alors le conseil privé d'Écosse.

CHAPITRE VI.

« Tous ces guerriers sont-ils donc rassemblés
« Pour écouter un conte ridicule ?
« Pour quelques pleurs se feront-ils scrupule
« De s'entourer d'ennemis immolés ? »

Anonyme.

Dans la soirée du jour où le lord chancelier et sa fille furent sauvés d'un péril si imminent, deux étrangers étoient assis dans la chambre la plus retirée d'une petite auberge, ou, pour mieux dire, d'un obscur cabaret qui avoit pour enseigne la Tanière du Renard, à trois ou quatre milles du château de Ravenswood, et à pareille distance de la tour ruinée de Wolfcrag, c'est-à-dire à peu près à mi-chemin entre ces deux demeures seigneuriales.

Un de ces étrangers paroissoit âgé d'environ quarante ans. Il étoit grand, sec, maigre, efflanqué; avoit des yeux noirs et perçants, un air rusé et une physionomie sinistre. L'autre pouvoit avoir quinze ans de moins : il étoit petit, mais bien fait, vigoureux et un peu porté à l'embonpoint. Un air de gaîté, de franchise et de résolution, quoique mêlé d'un certain degré d'insouciance,

donnoit du feu et de l'expression à ses yeux gris couverts de gros sourcils d'un blond tirant sur le roux, comme ses cheveux. Un pot de vin étoit placé sur la table; car, à cette époque, au lieu de le servir en bouteille, on le tiroit du tonneau dans des mesures d'étain, et chacun d'eux avoit son *quaigh* [1] devant lui. Il ne paroissoit pas régner entre eux une grande cordialité. Les bras croisés, ils se regardoient l'un et l'autre en silence, avec un air impatient; et, chacun enfoncé dans ses réflexions, ne songeoit pas à les communiquer à son voisin.

Le plus jeune rompit enfin le silence en s'écriant : — Qui diable peut donc le retenir si long-temps? A-t-il échoué dans son entreprise? Pourquoi aussi m'avez-vous empêché de l'acompagner? —

— Chacun doit se charger de venger soi-même ses injures, répondit son compagnon. C'est assez de hasarder notre vie pour lui en l'attendant ici.

— Au bout du compte, vous n'êtes qu'un poltron, Craigengelt, reprit le plus jeune; et c'est ce que bien des gens n'ont pas attendu jusqu'à présent pour penser de vous.

[1] Le quaigh étoit une coupe formée de petites douves de bois reliées ensemble comme celles d'un tonneau. On s'en servoit pour boire le vin et les liqueurs. Il y en avoit de différentes grandeurs. Le bois en étoit quelquefois précieux et garni de divers ornements en argent.

— C'est au moins ce que personne n'a encore osé me dire, dit Craigengelt, en portant la main sur son sabre; et si je ne savois pas qu'il ne faut pas faire plus d'attention aux propos d'un étourdi qu'à ceux d'un insensé, je.... Il attendit la réponse de son compagnon.

— Et que feriez-vous? reprit le premier avec beaucoup de sang-froid : et pourquoi ne le faites-vous pas?

— Pourquoi? répondit Craigengelt, en tirant son sabre à demi hors du fourreau, et en l'y faisant rentrer aussitôt : parce que cette lame est destinée à quelque chose de mieux qu'à trancher la vie d'une vingtaine de cerveaux brûlés comme vous.

— Vous pouvez avoir raison, dit son compagnon, car il faut être un fou et un écervelé comme je le suis pour se fier à vos belles promesses de me procurer une commission dans la brigade irlandaise. Mais que pouvois-je faire? je n'ai plus rien, pas même de quoi payer la dernière amende à laquelle ce vieux coquin de Turntippet a mis dans sa tête de me faire condamner, sans doute pour en faire son profit, et qui est probablement déjà prononcée. La brigade irlandaise! qu'ai-je de commun avec elle? je suis un franc Écossais, comme l'étoit mon père avant moi; et ma grand'-tante, lady Girningham, ne peut pas vivre éternellement.

— Tout cela est bel et bon, Bucklaw; mais elle peut durer encore long-temps. Quant à votre père, il avoit des terres, il vivoit sur ses domaines, payoit ses dettes, et ne connoissoit ni les Juifs ni les usuriers.

— Et à qui en est la faute, si je les ai connus? Au diable, à vous et à ceux qui vous ressemblent. Voilà ce qui m'a fait voir le bout d'une jolie fortune. Et maintenant je suppose qu'il faudra m'intriguer pour trouver des moyens d'existence semblables aux vôtres. — Vivre une semaine sur une prétendue nouvelle reçue de la cour de Saint-Germain, une autre sur le rapport d'une insurrection des montagnards; quêter mon déjeuner chez de vieilles femmes jacobites, en leur donnant des mèches de ma vieille perruque pour des boucles de cheveux du chevalier; servir de second à mon ami pour un duel, jusqu'à ce qu'il arrive sur le champ d'honneur, et là l'empêcher de se battre, sous prétexte qu'un agent politique ne doit pas hasarder sa vie dans une querelle qui lui est étrangère : voilà pourtant ce qu'il faudra que je fasse pour gagner du pain, et pour le plaisir de m'entendre nommer capitaine.

— Voilà sans doute un beau discours, dit Craigengelt, et vous devez être bien content d'avoir fait tant d'esprit à mes dépens. Mais vaut-il mieux mourir de faim ou se faire pendre, que de vivre

comme je suis obligé de le faire, parce que notre roi n'a pas en ce moment le moyen de soutenir convenablement ses envoyés?

— Mourir de faim seroit plus honorable, et la potence pourroit être la fin de tout ceci. Mais pour en revenir à ce pauvre diable de Ravenswood, qu'en voulez-vous faire? il n'a pas plus d'argent que moi; le peu de terres qui lui reste est engagé et hypothéqué; le revenu ne suffit pas pour payer les intérêts; que diable espérez-vous donc en vous mêlant de ses affaires?

— Ne vous inquiétez pas, Bucklaw; je sais ce que je fais. D'abord son nom sonne bien, et les services de son père, en 1689, feront valoir cette acquisition aux yeux des cours de Saint-Germain et de Versailles. Ensuite vous voudrez bien aussi faire attention que le sire de Ravenswood est un gaillard d'une autre trempe que la vôtre. Il a des moyens, de l'adresse, du courage, des talents; il se présentera comme un jeune homme dont la tête et les bras peuvent également être utiles; qui se connoît à autre chose qu'à la course d'un cheval ou au vol d'un gerfaut. J'ai presque perdu mon crédit en ne faisant passer en France que des officiers qui ne savent que lancer un cerf ou rappeler un faucon. Il n'en sera pas de même avec Ravenswood. Il a de l'instruction, du bon sens, de la pénétration.

— Et malgré tout cela, il est tombé dans vos filets! Pas de colère, Craigengelt; laissez en repos la poignée de votre sabre, vous savez bien que vous ne vous battrez point. Dites-moi plutôt comment vous avez pu gagner la confiance de Ravenswood?

— En flattant sa soif de vengeance. Je savois qu'il ne m'aimoit pas, mais j'ai guetté l'instant favorable, et j'ai parlé quand il étoit aigri par ce qui s'étoit passé aux funérailles de son père. Il est allé en ce moment pour s'expliquer, comme il le dit et comme il le pense peut-être, avec sir William Ashton. Mais je sais comment l'explication se terminera. Le chancelier traitera le jeune homme avec hauteur, et celui-ci le tuera, car il avoit dans l'œil cette étincelle qui ne vous trompe jamais quand vous voulez juger des intentions de quelqu'un. Au surplus, quand il ne le tueroit pas, il y aura une bonne querelle; sa démarche sera regardée comme un guet-à-pens contre un conseiller privé; il sera en rupture ouverte avec le gouvernement; l'Écosse deviendra trop chaude pour lui; la France lui offrira un refuge, et nous partirons tous ensemble sur le brick français l'*Espoir*, qui nous attend à la hauteur d'Eyemouth.

— Je le veux bien, dit Bucklaw : l'Écosse n'a pas grand'chose à présent qui m'intéresse. Si la compagnie de Ravenswood doit nous procurer un

accueil plus favorable en France, qu'il y vienne, de par tous les diables! car je doute un peu de vos moyens personnels pour nous obtenir de l'avancement. J'espère qu'avant de nous rejoindre il aura logé une balle dans la tête du chancelier. Il faudroit mettre tous les ans quelques grains de plomb dans la cervelle d'une couple de ces hommes d'état, pour apprendre aux autres à vivre.

— Rien de plus vrai, et cela me rappelle qu'il faut que j'aille voir si nos chevaux ont mangé, et s'ils sont prêts à partir; car si le chancelier est mort, il ne faudra pas que l'herbe ait le temps de croître sous leurs pieds.

Il s'avança jusqu'à la porte, et se retournant alors brusquement : Bucklaw, s'écria-t-il, quel que puisse être le résultat de l'affaire du Maître de Ravenswood, je compte que vous serez assez juste pour vous rappeler que je n'ai rien fait, ni rien dit qui puisse me faire regarder comme *fauteur ou complice* d'aucun acte de violence auquel il auroit pu se porter.

— Vous en êtes incapable, répondit Bucklaw : vous connoissez trop bien les risques auxquels vous exposeroient ces mots formidables : *fauteur ou complice!* et il se mit à réciter les vers suivants, comme s'il se fût parlé à lui-même.

« S'il ne lui donna pas l'affreux conseil du crime,
« Son doigt lui désigna le cœur de la victime. »

— Plaît-il? s'écria Craigengelt, en se retournant une seconde fois d'un air inquiet : que dites-vous donc là?

— Rien. Je répète deux vers de tragédie.

— J'ai pensé bien des fois, Bucklaw, que vous étiez né pour être comédien. Vous traitez tout avec une légèreté, une insouciance....

— Je pense aussi que j'aurois beaucoup mieux fait de prendre ce parti, que de jouer un rôle avec vous dans la fatale conspiration. Mais partez, occupez-vous du vôtre, et allez visiter nos chevaux comme un palfrenier que vous êtes. Né pour être comédien! ce propos mériteroit un coup d'épée, mais ce Craigengelt est si lâche! Et cependant cette profession ne m'auroit pas déplu.

Voyons donc...... Oui...... J'aurois débuté dans Alexandre.

« De la nuit des tombeaux vous me voyez sortir,
« Pour vous offrir encor des lauriers à cueillir.
« Que l'éclair, mes amis, soit moins prompt que vos armes !
« Que la gloire à vos yeux brille de tous ses charmes !
« Il s'agit de sauver l'objet de mon amour. »

Comme Bucklaw finissoit ces vers, qu'il déclamoit d'une voix de tonnerre, et avec les gestes les plus exagérés, Craigengelt rentra avec un air d'alarme.

— Nous sommes perdus, Bucklaw, s'écria-t-il, le cheval de Ravenswood s'est tellement enche-

vêtré dans ses harnois dans l'écurie, qu'il en est boiteux, complétement boiteux. Celui qu'il monte en ce moment sera fatigué de sa course, et jamais il ne pourra fuir assez vite s'il est poursuivi.

— Il est certain qu'il sera moins prompt que l'éclair, reprit Bucklaw sèchement. Mais un instant! vous pouvez lui prêter votre cheval.

— Au risque d'être arrêté moi-même ? Je vous remercie de la proposition.

— Mais si le lord chancelier a été tué, ce que je ne pense point, par parenthèse, attendu que Ravenswood n'est pas homme à tirer sur un vieillard sans armes et sans défense; mais enfin, en mettant les choses au pire, qu'avez-vous à craindre? Vous savez que vous n'êtes ni *fauteur ni complice.*

— Cela est vrai, répondit Craigengelt d'un air embarrassé; mais vous oubliez ma commission de Saint-Germain.

— Commission que bien des gens croient de votre fabrique, noble capitaine. Au surplus si vous ne voulez pas lui donner votre cheval, eh bien! il aura le mien.

— Le vôtre!

— Oui, le mien. Il ne sera pas dit que j'aurai promis à un voisin de le soutenir dans une petite affaire d'honneur, sans l'aider à en sortir au moment du danger.

— Vous lui donneriez votre cheval ? Mais faites-vous attention à la perte....?

— La perte? Il est bien vrai que mon cheval m'a coûté vingt jacobus, mais le sien en valoit le double avant d'être boiteux, et je sais comment faire pour le guérir. Prenez un jeune chien, écorchez-le, videz-le, remplissez-lui le corps de colimaçons noirs et gris, faites-le rôtir ensuite un temps convenable, arrosez-le d'huile, de spica noir, de safran, de canelle et de miel, frottez ensuite la jambe du cheval malade avec la graisse qui en tombera, et vous verrez....

— Et vous verrez qu'avant que le cheval soit guéri, avant que votre chien soit rôti et même écorché, vous serez dépisté, arrêté et pendu; car ne doutez pas qu'on ne donne une chasse vigoureuse à Ravenswood. Je voudrois pour beaucoup que nous eussions choisi pour rendez-vous un endroit plus voisin de la mer.

— En ce cas, je ferai peut-être aussi bien de prendre l'avance, et de m'en aller en me promenant; car, bien certainement, je lui laisserai mon cheval. Mais, silence! écoutez. Je crois qu'il arrive. N'entendez-vous pas le pas d'un cheval?

— Oui, répondit Craigengelt : mais êtes-vous bien sûr qu'il n'y en ait qu'un? Je crains qu'il ne soit poursuivi. Il me semble que j'entends plusieurs chevaux.

— Allons donc ! vous entendez le bruit des patins de la servante qui va tirer de l'eau au puits dans la cour. — En vérité, Craigengelt, vous devriez vous débarrasser de votre brevet de capitaine et de toutes vos missions secrètes ; car vous prenez l'alarme aussi facilement qu'une oie sauvage. Mais voici le Maître de Ravenswood, et il paroît aussi sombre qu'une nuit de novembre.

Edgar entra en ce moment, enveloppé dans son manteau, les bras croisés, l'air sérieux et même abattu. Il jeta son manteau sur une chaise, s'assit sur une autre, sans prononcer une parole, et parut absorbé dans une profonde rêverie.

Eh bien ! qu'est-il arrivé ? qu'avez-vous fait ? lui demandèrent en même-temps Craigengelt et Bucklaw.

— Rien.

— Rien ! dit Bucklaw : et vous nous aviez quittés, bien déterminé à demander raison au vieux coquin de toutes les injures qu'il vous a faites ainsi qu'à votre famille et à tout le pays. Ne l'avez-vous pas vu ?

— Je l'ai vu.

— Vous l'avez vu, et vous revenez sans l'avoir obligé à régler le compte qu'il vous devoit depuis si long-temps ! par ma foi, ce n'est pas ce que j'attendois du Maître de Ravenswood.

— Peu m'importe ce que vous attendiez de

moi. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je suis disposé à rendre raison de ma conduite.

— Patience ! s'écria Craigengelt, qui vit que Bucklaw étoit sur le point de s'emporter, un moment de patience ! Les projets du Maître de Ravenswood ont sans doute rencontré quelque obstacle qu'il ne pouvoit ni prévoir ni empêcher. Mais il doit excuser l'inquiétude et la curiosité de deux amis aussi dévoués que nous.

— D'amis, capitaine Craigengelt, dit Edgar avec hauteur. Je ne sache pas qu'il se soit passé entre nous la moindre chose qui puisse vous donner le droit de m'appeler ainsi. La seule relation qui existe entre nous consiste dans le projet que j'avois formé de partir d'Écosse avec vous, aussitôt que j'aurois visité l'ancien château de mes ancêtres, et que j'aurois eu une entrevue avec celui qui en est aujourd'hui le possesseur, — je ne dirai pas le propriétaire.

— Cela est vrai, Monsieur, répondit Bucklaw : mais, comme nous avions pensé que vos projets pouvoient attirer sur vous quelques dangers, peut-être vous mettre une corde autour du cou, nous nous étions exposés au même péril, en vous attendant. Quant à Craigengelt, ce seroit un bien petit accident, car la potence a été imprimée sur son front dès l'instant de sa naissance ; mais pour

moi; je dois avouer qu'une telle fin ne seroit pas de mon goût, et elle ne feroit pas honneur à ma famille.

— Messieurs, dit Edgar, je suis fâché de vous avoir causé tant d'embarras; mais il doit m'être permis de juger de ce que j'ai à faire, sans rendre compte à personne de mes motifs; j'ai changé de dessein, et je ne songe plus à partir d'Écosse pour le moment.

— Vous ne songez plus à partir! s'écria Craigengelt. Ne point partir après toutes les peines que j'ai prises, après les dépenses que j'ai faites pour assurer votre passage, après le risque que j'ai couru pour vous attendre!

— En adoptant pour un instant, Monsieur, l'idée de quitter ce pays avec tant de précipitation, j'ai accepté l'offre obligeante que vous m'avez faite de me procurer des moyens de départ; mais je ne vous ai nullement promis de partir si quelques raisons me déterminoient à rester. Je suis fâché des peines que je vous ai données, et je vous en remercie. Quant à vos dépenses, ajouta-t-il en mettant la main à sa poche, il existe des moyens plus solides de régler cette affaire: j'ignore en quoi elles peuvent consister; mais voici ma bourse, payez-vous suivant votre conscience.

En même temps il présenta au soi-disant capi-

taine une bourse dans laquelle il y avoit quelques pièces d'or, et celui-ci avançoit la main pour la prendre quand Bucklaw lui arrêta le bras.

— Je vois, Craigengelt, lui dit-il, que vos doigts ont des démangeaisons de tenir ce petit ouvrage de filet en soie verte; mais si vous avez le malheur d'y toucher, je vous jure que je les abats d'un coup de sabre. Je sais qu'il ne vous est rien dû. Puisque le Maître de Ravenswood a changé d'avis, rien ne l'oblige à nous suivre, et nous n'avons pas besoin de rester ici plus long-temps, mais je lui demande la permission de lui dire.....

— Dites-lui tout ce que vous voudrez, reprit le capitaine, mais laissez-moi d'abord lui faire sentir les inconvénients auxquels il s'expose en quittant notre société; les dangers qu'il court ici; les difficultés qu'il éprouvera pour se présenter convenablement à Versailles et à Saint-Germain, s'il n'y arrive escorté de gens qui y aient établi des relations utiles.

— Et le désagrément, dit Bucklaw, de compromettre l'amitié au moins d'un homme d'honneur.

— Messieurs, dit Edgar, permettez-moi de vous faire observer encore une fois que vous avez bien voulu attacher à notre liaison momentanée plus d'importance que je n'ai jamais eu dessein de lui en donner. Quand j'irai dans une cour étrangère,

je n'aurai pas besoin d'y être présenté par un aventurier intrigant et par une tête chaude.

Et sans attendre de réponse, il sortit de l'appartement, remonta à cheval, et partit.

— Morbleu! s'écria Craigengelt, voilà ma recrue au diable!

— Oui, capitaine, dit Bucklaw : Le poisson emporte l'hameçon et la ligne. Mais il faut que je le suive, car il m'a montré plus d'insolence que je ne puis en digérer.

— Vous accompagnerai-je? lui demanda le capitaine.

— Non, non. Restez au coin de la cheminée jusqu'à mon retour. Vous pourriez vous exposer à quelque estafilade.

A ces mots, il sortit en chantant :

« Bonne femme, au coin de son feu,
« Du grand vent s'inquiète peu. »

CHAPITRE VII.

« Deux mots, Bewick; as-tu du cœur ?
« Prends tes armes en diligence,
« Et derrière cette éminence
« Viens te battre en homme d'honneur. »

Ancienne ballade.

Le Maître de Ravenswood, voyant l'accident arrivé à son cheval de main, étoit reparti sur la haquenée qui l'avoit amené, et, pour la ménager, il s'éloignoit au pas de la Tanière du Renard pour retourner dans sa vieille tour de Wolfcrag, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit du galop d'un cheval. Il se retourna, et s'aperçut qu'il étoit poursuivi par le jeune Bucklaw, qui ne l'avoit pas rejoint plus tôt, parce qu'il n'avoit pu résister à la tentation puissante de donner au garçon d'écurie de la Tanière du Renard une recette pour traiter le coursier boiteux. Il regagna le temps qu'il avoit perdu en mettant son cheval au grand galop, et il atteignit Ravenswood dans un endroit où la route traversoit un vaste marécage.

— Arrêtez, Monsieur, s'écria Bucklaw; je ne suis point un agent politique, un capitaine Craigengelt, dont la vie est trop importante pour

qu'il veuille la hasarder pour défendre son honneur. Je suis Frank Hayston de Bucklaw ; et si quelqu'un m'insulte par un mot, un geste, un regard, il faut qu'il m'en rende raison.

— Tout cela est très-bien, monsieur Hayston de Bucklaw, reprit le Maître de Ravenswood du ton le plus calme et le plus indifférent ; mais je n'ai point de querelle avec vous, ni ne désire en avoir. Voilà ma route, voici, je crois, la vôtre ; celles que nous suivons dans ce monde ne sont pas dans des directions moins différentes ; pourquoi donc chercher à nous croiser ?

— Pourquoi ? reprit impétueusement Bucklaw ; parce que vous m'avez fait une insulte, que je ne puis ni ne dois souffrir : vous nous avez appelés des aventuriers intrigants.

— Votre mémoire vous sert mal, monsieur Bucklaw, rappelez-vous mieux les circonstances ; ce fut à votre compagnon seul que j'appliquai cette épithète, et vous savez s'il la mérite.

— Et qu'importe, Monsieur ? il étoit mon compagnon alors, et personne n'insultera jamais mon compagnon, qu'il ait tort ou raison, tant qu'il sera dans ma compagnie.

— Alors, monsieur Hayston, reprit Edgar avec le même sang-froid, vous devriez choisir mieux votre société, ou vous aurez probablement beaucoup d'ouvrage en votre qualité de champion de

tous ceux qui la composent. Croyez-moi, retournez chez vous, faites un bon somme, et demain vous serez plus raisonnable.

— Non, non, Monsieur, vous ne connoissez pas votre homme; de grands airs et de belles phrases ne vous tireront point d'affaire avec moi. D'ailleurs vous m'avez traité de mauvaise tête, et il faut que vous rétractiez ce mot, avant que nous nous quittions.

— De bonne foi, il me sera difficile de le faire, si vous ne me fournissez pas de meilleures raisons que celles que vous produisez en ce moment, pour me convaincre que je me suis trompé dans l'application que j'ai faite de ce mot.

— Eh! bien, Maître de Ravenswood, s'écria Bucklaw, si vous ne voulez ni justifier votre expression incivile, ni la rétracter, nommez l'endroit où nous nous reverrons; sinon, malgré le regret que j'éprouverois de faire un pareil affront à un homme de votre condition, je saurai bien vous infliger le châtiment qu'a provoqué votre insolence.

— Je vous épargnerai ces regrets, dit Edgar; j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter une affaire avec vous, ce ne sera donc que vous seul que vous devrez accuser des conséquences. Si vous parlez sérieusement, ce lieu peut servir tout aussi bien qu'un autre à vider notre querelle.

— Mettez donc pied à terre et l'épée à la main,

s'écria Bucklaw en lui en donnant le premier l'exemple. J'ai toujours pensé, et j'ai toujours dit que vous étiez un homme d'honneur, je serois fâché d'être obligé de changer de langage.

— Vous n'en aurez pas sujet, Monsieur, dit Edgar en descendant de cheval et en se mettant en état de défense.

Leurs épées se croisèrent aussitôt, et le combat commença avec beaucoup d'ardeur de la part de Bucklaw, qui, accoutumé à ces sortes d'affaires, manioit son épée avec une adresse et une dextérité singulières. Mais dans cette occasion il ne put déployer toute sa science avec avantage ; son sang-froid l'avoit abandonné ; il s'étoit échauffé graduellement, et il avoit fini par ne plus se posséder en voyant l'air de froideur et de mépris avec lequel le sire de Ravenswood lui avoit long-temps refusé satisfaction, et la lui avoit ensuite accordée. Emporté par son impatience, il ne songea qu'à l'attaque, et pressa son adversaire avec plus de fougue que de prudence. Ravenswood, avec autant d'adresse et beaucoup plus de sang-froid, se tint principalement sur la défensive, et évita même de profiter de l'avantage que l'impétuosité téméraire de Bucklaw lui fournit plusieurs fois. A la fin, Bucklaw ayant voulu se précipiter sur son adversaire avec un nouvel acharnement, Edgar profita du

moment, lui fit sauter son épée hors de la main, et comme le terrain étoit glissant, la violence du coup fit tomber son ennemi sur l'herbe courte et épaisse qui couvroit le lieu du combat.

— Je vous donne la vie, Monsieur, dit Ravenswood; tâchez de vous amender, s'il est possible.

— Ma foi, à parler franchement, je crains que cela ne soit assez difficile, dit Bucklaw en se relevant lentement, et en ramassant son épée, beaucoup moins déconcerté de l'issue du combat qu'on n'auroit pu l'attendre de l'impétuosité de son caractère. Je vous remercie, ajouta-t-il, voici ma main: je ne vous garde pas rancune, quoique vous m'ayez vaincu, et que je sois obligé de vous reconnoître pour mon maître en fait d'escrime.

Ravenswood le regarda fixement, puis il lui tendit la main. — Bucklaw, lui dit-il, vous êtes un brave, et je ne vous ai pas rendu justice. Je vous demande pardon franchement et du fond du cœur de l'expression qui vous a offensé. Je l'ai employée sans réflexion, et dans un moment de vivacité, et je suis convaincu que c'étoit à tort que je vous l'avois appliquée.

— Maître de Ravenswood, dit Bucklaw, en reprenant l'air d'insouciance et d'audace qui le caractérisoit, par ma foi, c'est plus que je n'attendois de vous; car on dit que vous n'êtes pas

généralement trop porté à rétracter vos opinions ni vos discours.

—Jamais, lorsque j'ai conçu les unes et tenu les autres après avoir pris le temps d'y bien réfléchir.

—Je vois qu'à tout prendre vous êtes un peu plus sage que moi; car je commence toujours par donner satisfaction à mon ami, sauf à entrer ensuite en explication. Si l'un des deux succombe, tous les comptes sont réglés; sinon, on n'est jamais plus disposé à la paix qu'après la guerre.

—Mais que veut ce petit braillard, ajouta Bucklaw. Je voudrois pour tout au monde qu'il fût venu quelques minutes plus tôt.... Mais, bah! il falloit bien que cette affaire finît un jour ou l'autre; et après tout, autant vaut la manière dont elle s'est terminée.

Tandis qu'il parloit, l'enfant en question s'avançoit vers lui monté sur un âne, dont il excitoit la vitesse à coups de bâton.—Messieurs, Messieurs, s'écria-t-il, en envoyant sa voix devant lui, comme l'un des héros d'Ossian, sauvez-vous, car la femme de l'auberge vous fait dire qu'il y avoit dans sa maison des gens qui ont arrêté le capitaine Craigengelt, et qui cherchent M. Bucklaw; vous ferez bien de décamper au plus vite.

—Grand merci de l'avertissement, mon gar-

çon, dit Bucklaw; tiens voilà une belle pièce de douze sous pour tes peines, et j'en donnerois deux de bon cœur à celui qui pourroit me dire quelle route je devrois suivre.

— Je vais te faire, Bucklaw, dit Ravenswood; venez chez moi, il y a dans ma vieille tour un endroit où je défierois à un millier d'espions de vous découvrir.

— Non, non, Maître de Ravenswood; ce seroit vous mettre vous-même dans l'embarras; et à moins que vous ne soyez déjà comme moi dans les filets des Jacobites, il est inutile que je vous y entraîne.

— N'ayez aucune inquiétude; je n'ai rien à craindre.

— Eh! bien, s'il en est ainsi, je profiterai sans façon de votre offre; car, à vous dire vrai, je ne connois pas le lieu de rendez-vous où Craigengelt devoit nous conduire ce soir; et je suis sûr que s'il est pris, il dira toute la vérité sur mon compte, et vingt mensonges sur le vôtre, tout cela pour sauver son cou.

Ils montèrent alors à cheval, et s'éloignèrent ensemble, évitant la route ordinaire, et suivant des sentiers marécageux et peu fréquentés, que l'habitude de la chasse leur avoit rendus familiers, mais à travers lesquels d'autres eussent eu beaucoup de peine à se diriger. Ils gardèrent pen-

dant quelque temps le silence, et s'avancèrent aussi rapidement que la fatigue du cheval de Ravenswood leur permettoit de le faire, jusqu'à ce que les ténèbres de la nuit se fussent de plus en plus épaissies autour d'eux. Ils modérèrent alors le pas de leurs chevaux, autant par la difficulté de reconnoître leur chemin, que parce qu'ils se croyoient enfin à l'abri des poursuites et de tous les regards.

— Maintenant que nous respirons un peu, dit Bucklaw, je voudrois bien vous faire une question, Ravenswood?

— Parlez, reprit celui-ci, mais permettez-moi de ne pas vous répondre si je ne le juge pas convenable.

— Ma question est toute simple, et la voici. Au nom du vieux Satan, vous qui tenez si fort à votre réputation, quelle raison avez-vous pour vous enrôler avec un fripon comme Craigengelt, et avec une mauvaise tête comme Bucklaw?

— Parce que j'étois désespéré, et que je cherchois des compagnons qui ne le fussent pas moins.

— Pourquoi, dans ce cas, nous avoir quittés brusquement au moment où nous commencions à peine à lier connoissance? demanda de nouveau le questionneur opiniâtre.

— Parce que j'avois changé d'intention, dit Ravenswood, et que j'avois renoncé, du moins

pour le moment, à mon entreprise. Maintenant que j'ai répondu franchement à vos questions, dites-moi, à votre tour, comme il se peut que je vous aie trouvé dans la compagnie de Craigengelt, qui vous est si inférieur par la naissance et les sentiments.

— En deux mots, parce que je suis un fou, dit Bucklaw, et que j'ai perdu au jeu toute ma fortune. Ma grand'tante, lady Girningham, que je croyois voir expirer à chaque instant, vient tout à coup de se prendre de belle passion pour la vie, et se porte à présent mieux que jamais ; je ne pouvois espérer de gagner quelque chose que par un changement de gouvernement. J'avois fait au jeu la connoissance de Craigengelt ; il vit ma position, et comme le diable est toujours dans la compagnie de quelqu'un, il me fit mille histoires sur les lettres de créance qu'il avoit de Versailles, me promit que j'aurois un brevet de capitaine dès mon arrivée à Paris, et j'ai fait la folie de me laisser prendre dans ses filets. Je suis sûr que dans ce moment il a déjà fait une douzaine de jolies histoires sur mon compte au gouvernement. Oui, Ravenswood, voilà ce que m'ont valu le vin, les dés et les femmes, les coqs, les chiens et les chevaux.

— Il n'est que trop vrai, Bucklaw; vous avez

nourri dans votre sein les serpents qui vous tourmentent à présent.

— C'est parler en oracle, reprit son compagnon ; mais, soit dit sans vous déplaire, vous avez aussi nourri dans votre sein un bon serpent qui a englouti tous les autres, et qui est aussi sûr de vous dévorer, que ma demi-douzaine l'est de se repaître de tout ce qui reste à Bucklaw, et je puis bien dire que je porte tout avec moi.

— Je ne saurois me plaindre d'une liberté dont je vous ai donné le premier l'exemple, reprit le Maître de Ravenswood. Mais, pour parler sans métaphore, quelle est cette passion monstrueuse que vous m'accusez de nourrir ?

La vengeance. Croyez-vous qu'elle ne puisse figurer à côté de la passion du vin, du jeu, des femmes, etc., etc. C'est un penchant tout aussi peu chrétien, et beaucoup moins innocent. Il vaut mieux briser une palissade pour se mettre à l'affût d'un daim ou d'une jeune beauté, que d'aller guetter un vieillard pour lui mettre du plomb dans la cervelle.

— Je nie que ce fût là mon projet! dit le Maître de Ravenswood; sur mon honneur, je n'avois pas cette intention. Je voulois seulement confondre l'oppresseur de ma famille avant de quitter ma terre natale, et lui reprocher sa tyrannie et les conséquences terribles qui en

avoient résulté. Je lui aurois fait le tableau de ses injustices de manière à le graver au fond de son âme, pour y porter à jamais le trouble et les remords.

— Projet bien innocent sans doute, reprit Bucklaw; mais le vieillard vous eût pris au collet; il eût crié au secours, et au lieu de porter le trouble dans son âme, vous auriez bien pu lui envoyer une balle dans la tête. Vos regards seuls et vos gestes furieux auroient même suffi pour éteindre le souffle de vie qui lui reste.

— Avez-vous oublié sa barbarie et mes souffrances? Ne savez-vous pas quels maux sa cruauté a accumulés sur ma tête? Ma famille détruite, mes biens ravis, le plus tendre des pères mort de douleur, voilà les images qui justifient, qui commandent ma vengeance. Eh! quoi, autrefois en Écosse celui qui, après d'aussi sanglants outrages, seroit resté tranquille, n'eût été jugé digne ni de soutenir un ami, ni de combattre un ennemi!

— Ma foi, je ne suis pas fâché de voir que le diable ne tourne pas ses ruses contre moi seul. Toutes les fois que je suis sur le point de commettre une folie, il me persuade toujours que c'est la chose du monde la plus noble, la plus généreuse, la plus nécessaire, et je m'enfonce dans la fondrière jusqu'à la selle avant de voir

que la terre est molle. C'est ainsi que vous auriez pû devenir vous-même un meurtr..., un homicide, et cela par pur respect pour la mémoire de votre père.

— Il y a plus de sens dans ce raisonnement, Bucklaw, qu'on n'auroit pu en attendre de vous après votre conduite. Il n'est que trop vrai que nos vices se glissent dans notre âme sous des formes aussi aimables que celles de ces démons, qui, selon les gens superstitieux, séduisent le cœur des hommes, et dont nous ne découvrons la difformité naturelle qu'après les avoir serrés dans nos bras.

— Mais nous pouvons toujours les chasser loin de nous, dit Bucklaw, et c'est ce que je verrai à faire un de ces jours, c'est-à-dire lorsque lady Girningham mourra.

— Avez-vous jamais entendu cette expression du théologien anglais, dit Ravenswood : *L'enfer est pavé de bonnes intentions;* comme pour dire : elles sont plus souvent formées qu'exécutées.

—Eh bien! reprit Bucklaw, je commencerai ma réforme dès ce soir; et je m'engage à ne pas boire plus d'une bouteille de vin, à moins que votre Bordeaux ne soit d'une qualité extraordinaire.

— Ma cave ne vous offrira pas de grandes tentations, dit le maître de Ravenswood. Je ne sache point que je puisse vous promettre rien de plus

que l'abri de montoit. Nos vins, comme toutes nos provisions, ont été épuisés pour la cérémonie funèbre.

— Puisse-t-il s'écouler un siècle avant qu'il soit nécessaire de les renouveler pour une occasion semblable, répondit Bucklaw; mais vous n'auriez pas dû épuiser jusqu'au dernier tonneau à un enterrement, cela porte malheur.

— Le malheur s'attache, je crois, à tout ce qui m'appartient, dit Ravenswood. Mais voilà mon antique demeure, et tout ce qu'elle contient est à votre service.

Le bruit toujours croissant des vagues de la mer leur avoit annoncé depuis long-temps qu'ils approchoient des rochers sur le sommet desquels les ancêtres de Ravenswood avoient construit leur forteresse, comme l'aigle son aire. La lune, qui jusqu'alors n'avoit jeté qu'une foible lueur, sortit tout à coup radieuse du milieu des nuages, et éclaira la tour nue et solitaire, située sur un rocher qui s'avançoit sur la mer, et contre lequel venoient se briser les vagues de l'océan germanique. De trois côtés le roc escarpé sembloit inabordable. Du seul côté qui regardât la terre, il avoit été fortifié dans l'origine par un fossé et un pont-levis; mais le pont n'étoit plus que ruines et que décombres; et le fossé avoit été comblé en partie, de manière à ce qu'un homme

à cheval pût pénétrer dans la cour, entourée de deux côtés d'écuries et autres bâtiments en ruines, tandis que du côté de la terre elle étoit défendue par un mur crénelé. Le quatrième angle étoit occupé par la tour elle-même, qui, haute, étroite et construite en pierres grisâtres, apparoissoit à la clarté de la lune comme le spectre d'un énorme géant.

Il eût été difficile de se figurer rien de plus sombre, rien de plus sauvage et de plus triste que cette habitation. Le murmure sourd des flots qui frappoient continuellement contre le rocher, étoit pour l'oreille ce que le site étoit pour la vue, un symbole de deuil, de monotonie, et même d'horreur.

Quoique la nuit ne fût pas très-avancée, rien n'indiquoit qu'il y eût aucun être vivant dans cette triste demeure, si ce n'est une foible lueur aperçue à travers une des fenêtres étroites, percées à des hauteurs et à des distances irrégulières, dans les murs du château.

— C'est la chambre du seul domestique qui reste encore à la maison de Ravenswood, dit son jeune représentant ; et il est heureux que je l'aie conservé, car autrement nous aurions bien pu ne trouver ni feu ni lumière. Mais suivez-moi avec précaution ; le passage est étroit, et ne permet l'entrée qu'à un seul cheval de front.

En effet, le sentier traversoit une espèce d'isthme, et c'étoit à l'extrémité de cette péninsule que la tour étoit située. Tout avoit été sacrifié pour la fortifier et pour la défendre : c'étoit l'usage de tous les barons écossais, qui, dans le choix qu'ils faisoient d'un emplacement pour leurs châteaux et pour le style de leur architecture, n'avoient en vue que de les rendre d'un accès difficile.

En employant les précautions recommandées par le propriétaire de cette lugubre habitation, Bucklaw arriva bientôt sain et sauf dans la cour. Mais, quoique Ravenswood frappât à coups redoublés à la porte, et qu'il criât à Caleb de descendre, il fut long-temps sans recevoir aucune réponse. Il faut que le vieillard soit mort, commença-t-il à penser, ou bien qu'il ait quelque vertige, car le bruit que j'ai fait auroit éveillé les Sept Dormans.

A la fin une voix timide et tremblante répondit en bégayant : — Est-ce vous? est-ce le Maître de Ravenswood?

— Oui, c'est moi, Caleb, ouvrez vite la porte.

— Mais est-ce bien vous en chair et en os? car j'aimerois mieux voir cinquante diables que le spectre ou l'esprit de mon maître. Ainsi donc, éloignez-vous, quand vous seriez dix fois mon

maître, si vous ne venez pas sous une forme bien et dûment humaine.

— C'est moi, vieux fou, reprit Ravenswood, moi-même, en corps et en esprit, quoique mourant de froid.

La lumière disparut alors du faîte de la tour; et, reparaissant successivement de croisée en croisée, annonça que celui qui la portoit avec lui descendoit un escalier tournant, pratiqué dans l'une des tourelles qui ornoient les angles du vieux bâtiment. La lenteur de sa marche arrachoit quelques exclamations d'impatience à Ravenswood, et quelques jurements à son compagnon, moins endurant encore. Caleb s'arrêta de nouveau avant de lever les barreaux de fer, et demanda une seconde fois si c'étoient bien des hommes formés du limon terrestre qui vouloient entrer à cette heure de la nuit.

— Si j'étois près de vous, vieux fou, s'écria Bucklaw, je vous ferois bien voir par des preuves irrécusables que je suis de chair et d'os comme vous.

— Ouvrez la porte, Caleb, dit son maître d'un ton plus conciliant, un peu par égard pour un vieux et fidèle serviteur, et parce qu'il sentoit que les menaces seroient inutiles tant que Caleb auroit une grosse porte de chêne doublée en fer entre sa personne et ceux qui lui parloient.

A la fin, Caleb, d'une main tremblante, souleva les barres de fer, ouvrit la porte pesante, et resta un moment immobile devant eux. Ses cheveux gris, courts et très-rares, son front chauve et ses traits sillonnés de rides, mais perçans et caractéristiques, étoient éclairés par la lueur d'une lampe qu'il tenoit d'une main, tandis qu'il la couvroit de l'autre pour en protéger la flamme contre le vent. Le regard craintif et tout à la fois respectueux qu'il jeta autour de lui, l'effet de la lumière sur ses traits et ses cheveux blancs, auroient pu faire le sujet d'un fort bon tableau; mais nos voyageurs étoient trop impatients de se mettre à l'abri de l'orage qui commençoit à obscurcir l'horizon, pour s'amuser à étudier le pittoresque. — Est-ce vous, mon cher maître? est-ce vous? s'écria le vieux domestique. Je suis fâché, bien fâché que vous ayez attendu si long-temps à la porte de votre propre château; mais qui eût pensé que vous reviendriez si tôt et accompagné d'un étranger? Dans cet endroit il s'interrompit, se retourna et se mit à parler dans le corridor, comme dans un *à parte*, à quelque habitant de la tour qu'on ne voyoit point, et assez bas à ce qu'il croyoit pour ne pas être entendu des deux amis qui étoient toujours dans la cour. — Mysie, Mysie, ma chère, remuez-vous au nom du ciel, et arrangez vite le feu; prenez

le vieil escabeau à trois pieds, ou tout autre chose qui vous tombera sous la main pour faire un peu de flamme. Puis, se retournant vers son maître : Je crains, lui dit-il, que nous ne soyons pas très-bien pourvus de provisions, attendu que nous ne vous attendions que dans quelques mois; et alors nous aurions eu soin de tout préparer pour que vous fussiez reçu avec les honneurs dus à votre rang et à votre naissance. Néanmoins....

— Néanmoins, Caleb, dit Edgar, il faut que vous nous traitiez de votre mieux nous et nos chevaux; soyez tranquille, nous saurons nous accommoder aux circonstances. J'espère que vous n'êtes point fâché de me revoir plus tôt que vous ne vous y étiez attendu.

— Fâché, milord !... car vous serez toujours milord pour les honnêtes gens, comme vos nobles ancêtres l'ont été pendant trois cents ans, sans demander pour cela la permission à un *whig*... fâché de voir le lord de Ravenswood de retour dans un de ses châteaux ! — Puis s'adressant de nouveau à voix basse à sa compagne invisible : Mysie, lui dit-il, tuez la poule qui couve, sans y penser à deux fois, et mettez-la à la broche : cette tour n'est pas notre meilleure habitation, ajouta-t-il en se tournant vers Bucklaw; mais c'est ce qu'il faut au lord de Ravenswood dans ces temps de troubles, lorsqu'il ne sauroit habiter une de ses terres prin-

cipales. Cette tour est une forteresse excellente, remarquable par son antiquité; et tous les nobles étrangers qui y ont reçu l'hospitalité n'ont jamais manqué d'en admirer l'extérieur.

— Et je vois que vous voulez nous laisser le temps de satisfaire notre admiration, dit Edgar, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant les ruses que le vieillard employoit pour les retenir à la porte, tandis que son associée Mysie faisoit en dedans les préparatifs nécessaires pour leur réception.

— Oh! nous nous inquiétons fort peu de l'extérieur de la maison, mon cher ami, dit Bucklaw : voyons plutôt l'intérieur; et nos chevaux ne seront pas fâchés non plus de faire connaissance avec l'écurie.

— Rien de plus juste, Monsieur.... rien de plus juste assurément. Milord et un de ses honorables compagnons!....

— Mais nos chevaux, mon vieil ami, nos chevaux! ils gagneront une courbature si vous les laissez se morfondre ici, après la course qu'ils viennent de faire; et le mien est trop bon pour que je ne sois pas jaloux de le conserver. Ainsi donc, encore une fois, occupez-vous de nos chevaux, fût-ce au détriment des maîtres.

— Au détriment des maîtres! comme si nous n'avions personne.... Attendez, attendez; je vais

appeler les valets d'écurie; et Caleb cria d'une voix de stentor, qui retentit dans toute la tour : Eh! John! William! Saunder! — Les drôles sont sortis ou bien sont déjà couchés, ajouta-t-il, après avoir attendu quelque temps une réponse qu'il ne pouvoit recevoir. Tout va mal lorsque le maître est absent; mais j'aurai soin moi-même de vos chevaux.

— Je crois que vous ferez bien, dit Ravenswood; autrement les pauvres animaux courroient grand danger de n'avoir personne pour les servir.

— Chut! chut! pour l'amour de Dieu, dit Caleb, bas à son maître, du ton le plus suppliant; si vous n'êtes pas jaloux de votre honneur, pensez au mien; nous aurons encore assez de mal à donner une tournure décente à tout ceci, malgré tous les contes que je pourrai inventer.

— Allons, allons, ne vous tourmentez pas, mon cher Caleb, lui dit son maître; conduisez les chevaux à l'écurie. J'espère qu'il y a du foin et de l'avoine.

— Oh! beaucoup, beaucoup de foin et d'avoine! Ces mots furent prononcés hautement et d'un air fier; mais il dit à l'oreille de son maître : J'ai retrouvé quelques mesures d'avoine et un peu de paille hachée, dans un coin de l'écurie, après l'enterrement.

— Très-bien, dit Edgar en prenant la lampe

des mains de son domestique, qui sembloit avoir de la répugnance à la lui céder, je vais montrer moi-même le chemin à mon hôte.

— Y pensez-vous, milord? impossible! Si vous vouliez seulement avoir cinq ou six minutes, ou tout au plus un quart d'heure de patience, et jouir de la vue superbe qu'on découvre d'ici, pendant que je m'occuperai des chevaux, je reviendrois aussitôt après chercher votre seigneurie et son honorable ami, et je vous introduirois dans le château avec les égards convenables. D'ailleurs j'ai eu soin d'enfermer sous clé les candélabres d'argent, et la lampe n'est pas assez belle....

— Nous saurons nous en contenter, dit Edgar; et pour vous, vous n'aurez pas besoin de lumière dans l'écurie; car, si je me le rappelle bien, le toit est maintenant en grande partie à jour.

— Il est vrai, milord, reprit le fidèle serviteur; et il ajouta, avec beaucoup de présence d'esprit: c'est une vilaine engeance que ces charpentiers et ces maçons; croirez-vous bien, milord, que depuis tout ce temps ils ne sont pas encore venus le raccommoder?

— Si j'étois disposé à rire des malheurs de ma maison, dit Edgar, lorsqu'il fut seul avec son hôte, le pauvre Caleb m'en fourniroit ample matière. Sa manie est de représenter toutes les parties de notre misérable *ménage*, non pas telles

qu'elles sont, mais telles que, suivant lui, elles devroient être; et, à parler franchement, j'ai souvent admiré les expédients du bon vieillard pour suppléer à ce qu'il regardoit comme essentiel pour l'honneur de la famille, et ses excuses encore plus ingénieuses pour expliquer le manque des objets que toute son adresse ne pouvoit parvenir à remplacer. Mais en vérité je suis presque fâché à présent qu'il ne nous ait pas accompagnés; car je vois que, quoique la tour ne soit pas très-grande, j'aurai quelque peine à trouver l'appartement où il a fait allumer du feu.

En disant ces mots il ouvrit la porte du salon. — Je vois déjà que ce n'est pas ici, ajouta-t-il en étouffant un soupir.

Le salon offroit en effet le coup d'œil le plus triste et le plus déplorable. Une grande chambre voûtée, dont le plafond consistoit en poutres grossièrement sculptées qui se croisoient les unes les autres, étoit encore exactement dans le même état où elle avoit été laissée après le festin qui avoit suivi les funérailles de lord Allan Ravenswood. Des cruches renversées, des pots de terre ou d'étain couvroient encore la grande table de chêne; et le plancher étoit semé des débris des verres, objets plus fragiles, dont la plupart avoient été sacrifiés par les convives, dans l'enthousiasme avec lequel ils portoient leurs toasts

favoris. Quant à la vaisselle ou à l'argenterie, que des amis ou des parents avoient prêtée pour cette occasion, ils avoient eu soin de la reprendre aussitôt après la fin d'une orgie aussi indécente que déplacée. Rien, en un mot, dans cette salle, n'offroit la moindre trace d'opulence : naguère théâtre d'un joyeux festin, ce n'étoit plus qu'un lieu de deuil et de désolation.

Les tentures de drap noir, qui, lors de la cérémonie funèbre, avoient remplacé les vieilles tapisseries, avoient été détachées en partie, et, pendant le long du mur en festons irréguliers, laissoient voir par intervalles les pierres grossières qui formoient les murs du bâtiment. Les siéges renversés ou épars çà et là annonçoient la confusion et le désordre de ce festin funèbre.

— Cette chambre, dit Ravenswood, en tenant la lampe élevée, cette chambre, monsieur Bucklaw, fut consacrée à la dissipation, lorsqu'elle auroit dû l'être au deuil et à la tristesse; il est juste que le deuil y règne à son tour dans un moment où vous devriez y être accueilli par la gaîté.

Ils quittèrent ce lugubre appartement, et montèrent l'escalier. Après avoir ouvert inutilement deux ou trois portes, Ravenswood entra enfin dans une petite antichambre couverte de nattes, où, à leur grande joie, ils trouvèrent un assez bon feu, que Mysie, grâce à quelque expédient

de la nature de celui que Caleb lui avoit suggéré, étoit parvenue à allumer en un instant. Charmé au fond du cœur de trouver une chambre beaucoup plus agréable que le reste du château ne lui avoit fait espérer, Bucklaw sentit renaître son courage, et, tout en se frottant les mains devant le feu, il écouta très-complaisamment les excuses que le Maître de Ravenswood crut ne pouvoir pas se dispenser de lui faire. — Vous ne trouverez point ici l'aisance, lui dit-il; il y a long-temps que ces murs y sont étrangers s'ils l'ont jamais connue : un abri et la sécurité, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— Ce sont d'excellentes choses en vérité, reprit Bucklaw; et, avec une bouchée de pain et un verre de vin, c'est absolument tout ce que je puis désirer.

— Je crains, dit Ravenswood, que nous ne fassions un pauvre souper; j'entends Caleb et Mysie qui sont en grande consultation à ce sujet. Le pauvre Balderston a le malheur d'être un peu sourd, de sorte que la plupart de ses *à parte* sont entendus par tout l'auditoire, et particulièrement par ceux auxquels il est le plus jaloux de cacher ses manœuvres secrètes.... Écoutez !

Ils prêtèrent l'oreille et entendirent la voix du vieux domestique, qui paroissoit en discussion avec Mysie. — Faites pour le mieux, femme,

faites pour le mieux. Il est facile de donner une bonne tournure à tout cela. —

— Mais la poule qui couve !.... elle sera aussi dure que des cordes d'arc ou de cuir tendu.

— Dites que vous avez fait une méprise; dites que c'est une méprise, Mysie, reprit le fidèle sénéchal, d'une voix douce et suppliante; — Prenez tout sur vous, l'essentiel est de sauver l'honneur de la famille. —

— Mais la poule qui couve ! dit l'opiniâtre Mysie; vous savez bien qu'elle est dans le fournil tout au bout de la basse-cour, et je crains d'y entrer le soir de peur de voir un esprit; d'ailleurs si je ne voyois pas l'esprit, je ne verrois pas mieux la poule, car il fait noir comme au fond d'un puits; et il n'y a pas d'autre lumière dans la maison que cette bienheureuse lampe que notre maître tient en main. Et quand même j'aurois la poule, ne faut-il pas la plumer, la vider, la cuire; comment en venir à bout lorsqu'ils sont assis auprès du seul feu que nous ayons.

— Allons, allons, Mysie, dit le vieux serviteur, laissez-moi faire; attendez-moi un instant, je vais aller voir s'il n'y auroit pas moyen de leur retirer adroitement la lampe.

Caleb Balderston entra donc tout doucement dans la chambre, ne se doutant guère que son

dialogue avec Mysie avoit été entendu. — Eh bien! Caleb, mon vieil ami, y a-t-il quelque espoir de souper ? demanda le Maître de Ravenswood.

— Quelque espoir de souper, milord ! répéta Caleb, vivement offensé du doute qu'impliquoit cette question ; quelque espoir de souper ! Comment en douter, quand nous sommes dans la maison de votre seigneurie!.... Mais je suis sûr que vous n'aimerez pas de la viande de boucherie ? Non, non ; il vous faut quelque chose de plus délicat. Nous avons par exemple des volailles en abondance, qui sont toutes prêtes à mettre à la broche..... Un chapon gras, Mysie, cria-t-il avec autant d'assurance que si le garde-manger en eût été rempli.

— Cela n'est pas nécessaire, dit Bucklaw, qui crut par charité devoir soulager le pauvre intendant d'une partie de ses peines et de ses inquiétudes. Si vous avez seulement quelque viande froide, et un morceau de pain.....

— Les meilleurs petits pains d'avoine ! s'écria Caleb, qui se sentit déchargé d'un grand poids ; et quant à la viande froide, Dieu merci, nous n'en manquons pas. Il est vrai qu'après la cérémonie de l'enterrement, les viandes, les gâteaux, les friandises, tout cela fut donné aux pauvres, suivant l'usage ; mais cependant.....

Allons, Caleb, dit Edgar, il faut en finir; servez-nous ce que vous avez, et trève aux excuses. Mon ami, le jeune laird de Bucklaw ne sera pas difficile. Il est obligé de se cacher, et vous sentez....

— Oh! j'entends très-bien, très-bien, répondit Caleb en inclinant la tête, tandis que sa figure s'éclaircissoit de plus en plus; monsieur ne pourra pas alors trouver beaucoup à redire sur la manière dont notre maison est montée; car il paroît qu'il n'est guère dans de meilleurs draps que nous.... Non pas que nous soyons dans de mauvais draps, Dieu merci, ajouta-t-il aussitôt, en rétractant l'aveu qu'il avoit laissé échapper dans le premier élan de sa joie, mais que sommes-nous, auprès de ce que nous avons été, auprès de ce que nous devrions être! Mais pour en revenir au souper..... à quoi bon faire des mensonges?.... Il y a un reste d'épaule de mouton qui n'a encore figuré que trois fois sur la table; et plus on approche de l'os, plus la viande est tendre, comme vos honneurs le savent très-bien; et puis..... et puis il y a un morceau de fromage qui a des yeux à faire envie; puis du beurre tel qu'on n'en trouve pas à dix milles à la ronde.... puis.... puis.... mais je crois que cela sera bien suffisant pour un simple ordinaire.

Il apporta ses petites provisions avec un empressement incroyable, et les plaça avec beaucoup

de symétrie sur une petite table ronde, entre les deux amis, qui se mirent en devoir de faire honneur à ce repas modeste. Pendant ce temps Caleb se tenoit debout derrière eux, avec une gravité solennelle, et cherchoit par ses soins officieux à compenser ce qui manquoit au festin.

Mais hélas ! il fallut bientôt que le pauvre Caleb appelât de nouveau son esprit inventif à son secours. Bucklaw, qui avoit déjà dévoré une partie considérable du morceau de mouton, servi pour la quatrième fois, commençoit à demander de la bière.

— Je ne voudrois pas vous vanter précisément notre bière, dit Caleb; le houblon étoit de mauvaise qualité, et elle est un peu tournée au vinaigre; mais je ne crois pas, Monsieur, que vous ayez souvent goûté de l'eau pareille à celle de la tour; c'est un vrai nectar.

— Mais si votre bière est mauvaise, ne pouvez-vous pas nous donner un peu de vin? dit Bucklaw, faisant la grimace au seul nom du breuvage limpide que Caleb recommandoit si vivement.

— Du vin? répond effrontément Caleb; Dieu merci, il n'en manque pas. Il n'y a que deux jours...... Puisse pareille cérémonie ne jamais revenir !.... Il s'est bu dans cette maison plus de vin qu'il n'en faudroit pour mettre une chaloupe à flot. On n'a jamais manqué de vin chez lord Ravenswood.

— Apportez-nous en donc, au lieu d'en parler, lui dit son maître, et Caleb sortit hardiment.

Tous les tonneaux vides qui se trouvoient dans la cave, furent tour à tour secoués et renversés dans l'attente désespérée de trouver assez de lie de vin pour remplir un grand pot qu'il avoit à la main. Hélas ! ils n'avoient été vidés qu'avec trop de soin ; et il eut beau lever tous les tonneaux et faire toutes les manœuvres que son expérience, comme sommelier, lui suggéra, il ne put en rassembler qu'environ une demi-pinte qui fût présentable.

Mais Caleb étoit trop bon général pour quitter le champ de bataille, sans avoir un stratagème tout prêt afin de couvrir sa retraite. Lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il lança intrépidement à terre un flacon vide, comme s'il avoit fait un faux pas au moment d'entrer, maudit sa maladresse, cria à Mysie de venir essuyer le vin qui n'avoit jamais été répandu, et, plaçant l'autre flacon sur la table, il témoigna l'espoir qu'il en restoit encore assez pour leurs honneurs. Il en restoit bien assez en effet ; car Bucklaw lui-même, partisan outré de la grappe, ne se sentit pas le courage de renouveler sa première attaque sur le vin de Wolfcrag, et fut obligé, malgré toute sa répugnance, de se contenter d'un verre d'eau claire.

Il fallut alors songer aux arrangements à faire pour la nuit; et comme la chambre secrète fut choisie pour le logement du nouvel hôte, Caleb se trouva muni d'une excellente excuse pour expliquer le mauvais état de l'ameublement, etc.

— En effet, dit-il, qui jamais eût pu s'imaginer qu'on auroit besoin de la chambre secrète ? On ne s'en est pas servi depuis le temps de la fameuse conspiration; et je n'ai jamais osé en laisser voir l'entrée à aucune femme, autrement votre honneur conviendra que ce n'eût pas été long-temps une chambre secrète.

CHAPITRE VIII.

« On cherche en vain du feu dans la cuisine,
« On ne voit plus la coupe du festin :
« — Triste séjour, dit l'héritier de Line. »
Vieille ballade.

Les sentiments de l'héritier prodigue de Line, tels qu'ils sont exprimés dans cette vieille chanson, lorsqu'après avoir dissipé toute sa fortune il se trouva l'habitant solitaire d'une maison déserte, devoient avoir quelque ressemblance avec ceux du Maître de Ravenswood renfermé dans sa triste demeure : celui-ci avoit cependant cet avantage sur l'enfant prodigue de la ballade, que s'il se trouvoit réduit à la même détresse, il ne pouvoit du moins l'imputer à son imprudence; sa misère étoit un héritage que son père lui avoit transmis avec sa noblesse; c'est-à-dire un titre que la courtoisie pouvoit lui accorder, et l'impolitesse lui refuser à plaisir : c'étoit tout ce que lui avoient légué ses ancêtres.

Peut-être cette réflexion mélancolique, mais en même temps consolante, contribua-t-elle, avec la fraîcheur salutaire du matin, à calmer un peu les passions orageuses qui l'avoient agité la veille.

Il se sentoit alors en état d'analiser les sentiments divers auxquels il étoit en proie, et il résolut fortement de les combattre et de les vaincre. Le jour, qui s'étoit levé calme et radieux, donnoit un aspect agréable même aux profonds marécages du côté de la terre; tandis que de l'autre l'Océan se déployoit en mille vagues d'azur, légèrement soulevées, jusqu'aux dernières limites de l'horizon où il sembloit s'étendre avec complaisance et majesté. Le spectacle de ce calme sublime fait naître dans le cœur de l'homme, même lorsqu'il est le plus agité, une douce mélancolie, et son influence inspire souvent l'honneur et la vertu.

Après avoir fait scrupuleusement l'examen de son cœur, la première occupation d'Edgar fut d'aller rejoindre Bucklaw dans la retraite qu'il lui avoit choisie. — Eh bien, Bucklaw, comment vous trouvez-vous ce matin? lui dit-il en entrant; que dites-vous du lit sur lequel le comte d'Angus dormit autrefois en sûreté dans son exil, quoiqu'il fût poursuivi avec toute l'énergie du ressentiment d'un roi?

— Ma foi, reprit Bucklaw, il me siéroit mal de me plaindre d'un appartement dont un si grand homme s'est contenté; seulement les matelas ne m'ont point paru des plus doux; les murs sont un peu humides, les rats ont été plus mutins que je ne m'y serois attendu, d'après l'état du garde-

manger de Caleb ; et il me semble que s'il y avoit des volets à cette fenêtre grillée, et des rideaux au lit, la chambre n'en seroit pas moins agréable pour cela.

— Elle est assez nue, il est vrai, dit Edgar ; mais si vous voulez vous lever et me suivre, Caleb tâchera de vous procurer un déjeuner meilleur que votre souper d'hier au soir.

— De grâce, qu'il ne soit pas meilleur, dit Bucklaw, en se levant et en cherchant à s'habiller aussi bien que l'obscurité du lieu le permettoit; qu'il ne soit pas meilleur, je vous le répète, si vous voulez que je persiste dans mes projets de réforme; le souvenir seul du breuvage de Caleb a été plus efficace pour réprimer le désir de commencer la journée en buvant un coup d'eau-de-vie, que vingt sermons n'auroient pu l'être. Et vous, mon cher hôte, avez-vous déjà attaqué bravement le serpent qui vous dévore? vous voyez que pour moi, je suis en train d'étouffer mes vipères l'une après l'autre.

— J'ai commencé du moins le combat, Bucklaw, et j'ai eu une vision charmante dans laquelle un ange descendoit à mon secours.

— Diable, dit son hôte, moi je n'ai aucune vision à attendre, à moins que ma tante, lady Girningham, ne s'avise de prendre congé de ce monde; et alors ce seroit la substance de son hé-

ritage plutôt que l'apparition de son fantôme qui pourroit me maintenir dans mes bonnes résolutions. Mais quant au déjeuner, dites-moi, est-ce que le daim qui doit en faire les frais court encore dans les bois, comme dit la chanson?

—Je vais voir, dit Edgar; et il sortit pour se mettre à la recherche de Caleb, qu'il finit par découvrir dans une sorte de donjon obscur qui avoit été autrefois la sommellerie du château. Le vieillard étoit occupé à frotter un vieux vase d'étain qu'il s'efforçoit de faire reluire.—Je crois qu'il sera présentable... Oh! oui, il pourra passer, pourvu qu'ils n'aillent pas le mettre trop près de la fenêtre, se disoit-il de temps en temps à voix basse, comme pour s'encourager dans son entreprise, lorsqu'il fut interrompu par la voix de son maître.

—Prenez ceci, lui dit le Maître de Ravenswood, et allez acheter ce qui sera nécessaire. Et en disant ces mots, il donna au vieux sommelier la bourse qui, la veille, avoit échappé de si près aux griffes de Craigengelt. Le vieillard branla la tête, et regarda son maître avec l'expression de la plus vive douleur, tandis qu'il pesoit dans ses mains le mince trésor, et qu'il disoit d'un ton plaintif: Est-ce là tout ce qui reste?

—Oui, tout ce qui reste à présent, dit son maître, en affectant plus gaîté qu'il n'en éprou-

voit sans doute réellement; mais il faut espérer que quelque jour nous serons mieux en fonds, mon cher Caleb.

—Avant que ce jour arrive, je crains bien que le pauvre Caleb ne soit plus de ce monde; mais il ne me convient pas de parler de la sorte à votre honneur, surtout quand je vous vois si pâle. Reprenez la bourse, et gardez-la pour faire quelque étalage devant le monde; car si j'osois prendre la liberté de vous donner un avis, je vous conseillerois de la faire sonner de temps en temps en compagnie; il n'y auroit personne qui refuseroit de nous prêter, et nous établirions notre crédit solidement

—Mais, Caleb, je me propose toujours de quitter bientôt ce pays, et je veux le faire avec la réputation d'un honnête homme, ne laissant aucunes dettes, du moins aucunes que j'aie contractées moi-même.

—Eh, sans doute, il faut que vous le quittiez en honnête homme, et ce sera ainsi que vous le quitterez; car le vieux Caleb peut prendre comme pour son compte tout ce qui est nécessaire à la maison, devenir responsable de tout; et, s'il faut qu'il aille en prison, qu'importe? l'honneur de la famille sera sauvé.

Ravenswood s'efforça, mais en vain, de lui faire entendre que, s'il ne pouvoit consentir à

contracter des dettes, à plus forte raison ne voudroit-il jamais que son sommelier s'en rendît responsable : il parloit à un homme trop occupé des expédients et des ressources de son génie inventif, pour s'arrêter à réfuter les arguments qui les combattoient.

— D'abord, il y a Eppie Smatrash qui nous donnera bien de la bière à crédit, dit Caleb en se parlant à lui-même; elle a passé toute sa vie près du château, et a toujours été protégée par la famille; je pourrai peut-être en tirer aussi un peu d'eau-de-vie; mais, pour du vin, il n'y faut pas compter; elle vit seule, et n'en achète qu'un petit tonneau à la fois; il peut se faire cependant que, de manière ou d'autre, je parvienne à en obtenir quelques bouteilles; pour des volailles, il faudra bien que les vassaux en fournissent, quoique Lucie Chirusile dise qu'elle a déjà payé deux fois sa redevance....... Nous en viendrons à bout, votre honneur, nous en viendrons à bout; prenez courage, et laissez-moi faire : tant que Caleb vivra, l'honneur de la famille ne recevra pas la moindre atteinte.

Les repas que Caleb, au moyen de tous ses expédients, servit pendant trois ou quatre jours, n'étoient pas splendides, mais les convives ne se montrèrent pas très-difficiles; et même les excuses, les ressources et les stratagèmes de Caleb

amusoient les deux jeunes gens, et servoient en quelque sorte d'assaisonnement au festin. Telle étoit en effet la vie triste et monotone qu'ils menoient dans la tour, qu'ils saisissoient avidement toutes les circonstances qui pouvoient la varier.

Bucklaw, forcé de s'interdire ses amusements ordinaires et ses courses à cheval dans la campagne, étoit devenu morose et taciturne. Lorsque le Maître de Ravenswood étoit las de faire des armes ou de jouer au galet avec lui; lorsque lui-même, pour passer le temps, il avoit bien bouchonné, bien étrillé son palefroi, peigné sa crinière, fait reluire son harnois; lorsqu'il l'avoit vu manger sa provende, et se coucher ensuite tranquillement dans son écurie, il ne pouvoit s'empêcher d'envier la résignation avec laquelle ce noble animal sembloit se soumettre à un genre de vie aussi monotone.

— Il ne regrette ni les courses ni la chasse, se disoit-il, et il est tout aussi heureux dans cette masure que s'il y étoit né; et moi, qui jouis du moins de la liberté de parcourir les donjons de cette misérable tour, à peine puis-je venir à bout, tout en sifflant, tout en chantant, de passer le temps jusqu'au dîner.

Avec ces réflexions consolantes, il se dirigeoit vers les créneaux, et là il épioit, pendant des heures entières, s'il n'apercevroit rien dans la

plaine, ou il s'amusoit à jeter des cailloux et des morceaux de briques aux mouettes et aux cormorans qui avoient l'imprudence de s'établir dans le voisinage d'un jeune homme désœuvré.

Ravenswood, avec un esprit beaucoup plus ferme et plus solide que Bucklaw, avoit aussi ses sujets de réflexions qui n'étoient pas moins tristes que celles que l'ennui et le manque d'occupation suggéroient à son compagnon. Lucie Ashton avoit fait, à la première vue, moins d'impression sur son âme, que son image n'en produisit lorsqu'il se rappela toutes les circonstances qui avoient accompagné cette première entrevue. A mesure que la violence de cette soif de vengeance qui l'avoit porté à braver tout pour avoir une entrevue avec le père commençoit à perdre de sa force et à faire place à des sentiments plus modérés, sa conduite envers sa fille lui sembloit dure et inhumaine, indigne d'un homme d'honneur, et souverainement déplacée à l'égard d'une jeune personne de son rang et de sa naissance; les regards pleins de reconnoissance qu'elle avoit attachés sur lui, les tendres paroles qu'elle lui avoit adressées, avoient été repoussés avec un orgueil qui approchoit du dédain; et si le Maître de Ravenswood avoit été outragé par sir William Ashton, sa conscience lui disoit qu'il n'auroit pas dû étendre son ressentiment jusque sur sa fille.

Une fois que ses pensées eurent pris ce cours, et qu'il eut commencé à s'accuser lui-même, le souvenir des traits enchanteurs de Lucie, rendus plus intéressants encore par les circonstances qui lui avoient fait rencontrer la fille du chancelier, le remplit d'une émotion tout à la fois délicieuse et pénible. Il se rappeloit sa voix douce et touchante, ses regards expressifs, sa tendresse filiale qui avoit éclaté avec tant de force; et ces images, en se réunissant pour lui offrir le tableau le plus séduisant, rendoient plus amer le regret d'avoir repoussé avec rudesse l'expression naïve de sa reconnoissance.

Le jeune Ravenswood trouva même dans ses principes et dans son honneur des motifs pour nourrir ces pensées et se livrer sans contrainte à ses souvenirs. Fermement résolu comme il l'étoit de vaincre, s'il étoit possible, le vice dominant de son caractère, il recevoit avec empressement toutes les impressions, rassembloit même toutes les idées qui pouvoient contribuer le plus efficacement à le déraciner; et lorsqu'il eut formé cette résolution généreuse, pénétré de l'indignité de sa conduite envers Lucie, il se sentit porté à lui accorder, comme par dédommagement, plus de grâces et d'attraits qu'elle n'en avoit peut-être réellement en partage.

Si quelqu'un avoit dit alors au Maître de Ravenswood que, quelques jours auparavant, il avoit juré vengeance contre toute la postérité de celui qu'il regardoit, avec assez de justice, comme l'auteur de la ruine et de la mort de son père, il auroit peut-être d'abord repoussé ce propos comme une calomnie atroce; cependant après de mûres réflexions, il eût été forcé de reconnoître qu'il n'étoit pas dénué de fondement, quoique dans l'état présent de son cœur il eût été difficile de croire qu'un pareil serment lui fût jamais échappé.

Il existoit déjà en lui deux passions contradictoires : le désir de venger son père, et une admiration sans bornes pour la fille de son ennemi; il avoit combattu vivement la première, au point qu'il la croyoit presque subjuguée, il ne cherchoit pas à résister à la seconde, car il n'en soupçonnoit pas même l'existence, et il le prouva en prenant la résolution de quitter l'Écosse. Néanmoins, quoiqu'il eût formé ce projet, il restoit toujours à Wolfcrag sans prendre de mesure pour le mettre en exécution. Il est vrai qu'il avoit écrit à un ou deux de ses parents qui demeuroient dans un comté éloigné de l'Écosse, et particulièrement au marquis d'Athol, pour leur faire part de son intention; et lorsque Bucklaw le pressoit de partir,

il ne manquoit pas d'alléguer la nécessité d'attendre leur réponse, et surtout celle du marquis, avant de prendre une mesure aussi décisive.

Le marquis étoit riche et puissant, et quoiqu'on le soupçonnât d'entretenir des sentiments peu favorables au gouvernement actuel, il avoit eu néanmoins l'adresse de se mettre à la tête d'un parti dans le conseil privé d'Écosse; et ce parti, en relation avec la faction presbytérienne en Angleterre, étoit assez puissant pour donner quelques craintes à ceux dont le lord chancelier étoit le chef, et pour les menacer de la perte prochaine de leur pouvoir. La nécessité de consulter un personnage d'une aussi grande influence étoit une excuse plausible que Ravenswood fit valoir auprès de Bucklaw, et sans doute auprès de lui-même, pour prolonger son séjour à Wolfcrag; d'autant plus que le bruit commença à courir alors qu'il alloit s'opérer un changement dans le ministère, et par suite dans l'administration écossaise.

Ces nouvelles, déclarées authentiques par les uns, et de toute fausseté par les autres, suivant que leurs désirs ou leur intérêt les entraînoient vers tel ou tel parti, pénétrèrent jusque dans la tour en ruines de Wolfcrag, par l'intermédiaire de Caleb le sommelier, qui, entre autres qualités, avoit celle d'être un politique ardent et infati-

gable, et qui ne faisoit jamais une excursion de la vieille forteresse au village voisin de Wolfhope, sans revenir chargé de tous les *on dit* des environs.

Mais si Bucklaw ne pouvoit opposer aucune objection solide aux motifs que son hôte lui donnoit pour différer de quitter l'Écosse, il n'en éprouvoit pas moins d'impatience de se voir obligé de rester indéfiniment dans l'état d'inaction dont la prudence lui faisoit un devoir; et il fallut tout l'ascendant que sa nouvelle connoissance avoit acquis sur lui pour l'engager à se soumettre à un genre de vie si contraire à ses habitudes et à son inclination.

— J'avois toujours entendu dire que vous étiez un jeune homme rempli d'activité, lui disoit-il à chaque instant; et cependant vous semblez déterminé à vivoter éternellement ici, comme un rat dans un trou, avec cette petite différence que le rat, beaucoup plus sage, se choisit un ermitage dans quelque endroit où du moins il trouvera des aliments; mais quant à nous, les excuses de Caleb deviennent plus longues de jour en jour, tandis qu'il nous diminue les vivres en proportion, et je crains que bientôt nous ne réalisions ce qu'on raconte de l'animal appelé *Unau :* nous avons presque achevé de dévorer la dernière feuille verte qui se trouvoit sur l'arbre, il ne

nous reste plus qu'à en tomber et à nous casser le cou.

— Ne craignez rien, dit Ravenswood, il est une destinée qui veille sur nous; et nous aussi nous sommes intéressés à la révolution qui est près d'éclater, et qui a déjà répandu l'alarme dans bien des cœurs.

— Quelle destinée? quelle révolution? reprit Bucklaw. Nous avons déjà eu une révolution de trop, ce me semble.

Ravenswood l'interrompit en lui remettant une lettre entre les mains.

— Oh! oh! ajouta son compagnon; par ma foi, voici mon rêve expliqué. Il me sembloit que j'avois entendu ce matin Caleb presser quelque pauvre diable de boire un verre d'eau, en l'assurant que, comme il étoit encore à jeun, elle seroit beaucoup plus salutaire pour son estomac que de la bière ou de l'eau-de-vie.

— C'étoit le courrier de lord Athol, dit Ravenswood; il a cruellement éprouvé l'hospitalité d'ostentation de Caleb, qui a fini, je crois, par lui donner de la petite bière sure et des harengs. Mais lisez, et vous verrez les nouvelles qu'il nous a apportées.

— Oui, dit Bucklaw. Mais j'aurai, je crois, assez de peine; car je ne me pique pas de lire parfaitement; et le griffonnage de sa seigneurie ne fait pas honneur à son maître d'écriture.

Voici en quels termes la lettre du marquis étoit conçue :

« Notre très-honorable cousin,

« Après vous avoir salué de cœur, cette lettre est pour vous assurer de l'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne. Si nous n'avons pas mis à vous témoigner notre bonne volonté à votre égard toute l'activité qu'en qualité de tendre parent nous aurions désiré pouvoir employer, nous vous prions de l'imputer au manque d'occasions de vous donner des preuves efficaces de notre amitié, et non à aucune espèce d'indifférence. Pour ce qui regarde votre résolution de voyager dans les pays étrangers, nous ne saurions en ce moment vous donner le conseil de l'exécuter, attendu que nos ennemis pourroient, suivant l'usage de ces sortes de gens, imputer à votre voyage des motifs aussi loin de votre pensée, nous n'en doutons point, qu'ils le sont de la nôtre; mais leurs discours pourroient être écoutés avec complaisance dans des endroits où ils vous nuiroient probablement beaucoup : ce que nous verrions avec d'autant plus de déplaisir, qu'il nous seroit impossible d'y remédier.

« Vous ayant ainsi dit notre façon de penser sur le sujet de votre voyage en pays étranger, nous y ajouterions volontiers d'autres raisons im-

portantes pour vous convaincre que, si vous restez à Wolfcrag jusqu'à ce que le temps de la moisson soit passé, il peut survenir des circonstances qui seroient d'un avantage matériel, et pour nous et pour la famille de votre père. Mais, comme dit le proverbe, *Verbum sapienti*, un mot est plus pour un sage qu'un sermon pour un fou. Et, quoique nous ayons écrit cette lettre de notre propre main, et que nous soyons convaincu de la fidélité de notre messager, attendu qu'il nous est attaché sous plus d'un rapport, néanmoins, pénétré comme nous le sommes de la vérité de cette maxime, qu'il faut marcher avec prudence lorsque le sentier est glissant, nous n'osons confier au papier des secrets que nous vous communiquerions volontiers de vive voix.

« Nous avions d'abord eu l'intention de vous prier de venir nous voir dans nos montagnes stériles, pour chasser ensemble le cerf, et parler des choses que nous sommes obligés de taire aujourd'hui. Mais le temps n'est point propice pour cette réunion que nous désirons vivement, et qui doit être différée jusqu'à ce que nous puissions causer librement sur le sujet que nous nous interdisons dans la présente. En attendant, nous vous prions de croire que nous sommes, et que nous serons toujours votre très-affectionné parent qui ne soupire qu'après l'occasion (et nous

commençons à en apercevoir comme l'aurore) de vous témoigner par des effets tout l'intérêt qu'il vous porte. Et, dans cette espérance, nous nous disons bien sincèrement,

« Votre très-affectionné cousin,

De notre maison de B. — « A. — »

Et sur l'enveloppe étoit écrit : « A notre très-honorable et très-honoré parent, le Maître de Ravenswood, pour lui être porté en toute hâte, train de poste, au grand galop. Ne quittez pas l'étrier que cette lettre ne soit remise entre ses mains. »

— Que pensez-vous de cette épître, Bucklaw ? dit Ravenswood, après que son ami l'eut déchiffrée, non sans peine, en totalité.

— Ma foi, je pense que la lettre du marquis n'est guère plus facile à comprendre qu'elle ne l'est à lire. Il a en vérité grand besoin du *Manuel épistolaire*, ou de l'*Interprète de l'esprit ;* et, si j'étois à votre place, je lui en enverrois un exemplaire par la première occasion. Il vous écrit avec la plus grande bienveillance de rester à perdre votre temps, et à dépenser votre argent dans ce chien de pays, cette terre de vénalité et d'oppression, sans même vous offrir son appui : à mon avis, il a en vue quelque projet dans lequel il

présume que vous pourrez lui être utile; et il désire vous avoir sous la main pour vous employer, lorsqu'il sera mûr, se réservant la faculté de vous planter là, si son complot vient à échouer.

— Son complot? Vous pensez donc qu'il s'agit de quelque projet de révolte contre le gouvernement.

— Et de quoi donc? Il y a long-temps qu'on soupçonne le marquis d'avoir les yeux tournés vers Saint-Germain.

— Qu'il prenne garde de m'engager témérairement dans une pareille entreprise, dit Ravenswood. Lorsque je me rappelle les règnes des deux Charles et de Jacques II, franchement je ne vois pas trop pourquoi, par amour pour l'humanité ou pour ma patrie, je tirerois l'épée pour leurs descendants.

— Bah! bah! reprit Bucklaw, allez-vous vous mettre à pleurer pour ces puritains, que le brave Claverhouse traita comme ils le méritoient?

— On les dit enragés pour avoir le droit de les tuer, dit Ravenswood. J'espère voir le jour où, wighs et torys, tous seront égaux aux yeux de la justice; et où ces sobriquets ne seront plus employés que parmi les politiques de café, de même que ceux de coquins et d'autres le sont parmi les fruitières, comme de vains termes d'animosité,

— Ce ne sera pas de nos jours, mon cher hôte. Le fer a pénétré trop avant dans notre sein.

— Ce jour viendra pourtant, n'en doutez pas. Ces sobriquets ne feront pas toujours tressaillir les hommes, comme le cheval qui tressaille au son de la trompette. Lorsque la vie sociale sera plus efficacement protégée, on en sentira trop bien tout le prix et tous les avantages pour les hasarder en n'écoutant qu'une politique spéculative.

— Tout cela est bel et bon, reprit Bucklaw, mais moi je suis pour la vieille chanson :

« Voir de beaux épis sur leur tige,
« Voir pour les wighs un haut gibet,
« Voir faire droit à qui droit est,
« Rien de tout cela ne m'afflige. »

— Vous pouvez chanter tout aussi haut qu'il vous plaira, *cantabit vacuus*, dit Ravenswood; mais je crois que le marquis est trop sage, ou du moins trop prudent, pour faire chorus avec vous. Je soupçonne qu'il veut parler dans sa lettre d'une révolution dans le conseil privé d'Écosse, plutôt que dans les royaumes britanniques.

— Oh! maudits soient vos croc-en-jambes politiques, s'écria Bucklaw, vos manœuvres froides et symétriques que des vieillards, dans leur bonnet de nuit et leur robe de chambre fourrée,

peuvent exécuter comme autant de parties d'échecs; en déplaçant un trésorier ou un ministre comme ils prendroient une tour ou un pion. A défaut de batailles à livrer, la paume est mon passe-temps, ma raquette m'amuse, mon épée me donne du pain; et vous, profond raisonneur, tout sage et tout réfléchi qu'on seroit tenté de vous croire, vous avez dans les veines quelque chose qui fait bouillonner votre sang plus vite que ne devroit le permettre l'humeur où vous êtes à présent de faire des sermons moraux sur la politique. Vous êtes de ces sages qui voient tout avec beaucoup de sang-froid jusqu'à ce que leur sang leur monte à la tête, et alors........ Oh! alors, malheur à quiconque s'aviseroit de leur rappeler leurs prudentes maximes!

— Peut-être lisez-vous mieux dans mon cœur que je ne puis le faire moi-même, reprit Ravenswood; mais je crois que penser avec justesse, c'est faire un grand pas pour se mettre en état d'agir de même. Mais écoutez. Je crois que Caleb sonne la cloche pour dîner.

— Grand Dieu! au bruit qu'il fait, je ne puis m'empêcher de trembler, s'écria Bucklaw; car il ne sonne jamais avec plus de fracas que lorsqu'il a résolu de nous faire faire maigre chère; comme si ce carillon infernal qui, un jour ou l'autre, fera écrouler la vieille tour, pouvoit changer une

poule étique en un chapon gras, et un os d'épaule de mouton en un pâté de venaison.

— A la solennité avec laquelle Caleb place sur la table ce plat unique symétriquement couvert, je crains bien que vos conjectures ne soient encore loin de la réalité.

— Otez le couvercle, Caleb, au nom du Ciel, ôtez le couvercle, dit Bucklaw; montrez-nous ce que vous nous avez préparé, sans préambule. Allons donc; le plat est fort bien posé, je vous assure, ajouta-t-il, en s'adressant d'un ton d'impatience au vieux sommelier, qui, sans répondre, continua à le changer à chaque instant de place, jusqu'à ce qu'il l'eût posé avec une précision mathématique dans le beau milieu de la table.

— Qu'avez-vous là, Caleb? demanda Ravenswood à son tour.

— Assurément, milord, vous auriez déjà dû le savoir; mais son honneur le laird de Bucklaw a tant d'impatience! répondit Caleb, tenant toujours le plat d'une main et le couvercle de l'autre, et éprouvant une répugnance évidente à le lever.

— Mais qu'est-ce enfin, au nom du Ciel? J'espère que ce n'est pas une paire d'éperons dorés, suivant l'usage de nos ancêtres des frontières.

— Ah! ah! votre honneur aime à plaisanter.... Néanmoins j'oserois dire que c'étoit une mode fort convenable et en usage, à ce que j'ai appris,

dans une bonne et honorable famille. Mais quant au dîner actuel, j'ai pensé que comme c'étoit aujourd'hui la veille de Sainte-Marguerite, qui étoit de son vivant une brave et digne reine d'Écosse, vos honneurs pourroient juger à propos, sinon de jeûner entièrement, du moins de ne faire qu'une légère collation, de ne manger qu'un rien, un hareng, ou quelque chose de cette sorte. Et découvrant le plat, il laissa voir quatre des poissons savoureux qu'il venoit de nommer, ajoutant d'un ton plus humble que ce n'étoient pas non plus des harengs communs, attendu qu'ils avoient été choisis et salés avec un soin particulier par la femme de charge, pour l'usage spécial de sa seigneurie.

— De grâce, épargnez-nous les excuses, dit son maître; et nous, mangeons les harengs, puisque c'est tout ce que nous pouvons avoir. Mais je commence à penser comme vous, mon cher Bucklaw, que nous mangeons la dernière feuille verte, et qu'en dépit de toutes les intrigues politiques du marquis, il nous faudra déloger, faute de vivres, sans en attendre l'issue.

CHAPITRE IX.

« Quand le cor, de la chasse a donné le signal,
« Et fait dans la forêt entendre un son fatal,
« Quiconque est animé du feu de la jeunesse
« Sent tressaillir son cœur, s'arrache à la mollesse,
« Se livre avec transport au plus noble plaisir. »
Ethwald, acte 1, sc. 1. Miss Joanne Baillie.

Une nourriture légère procure, dit-on, un léger sommeil; si nous nous rappelons le repas que la conscience de Caleb, ou plutôt la nécessité, qui emprunte souvent ce nom pour se déguiser, avoit destiné aux habitants de Wolfcrag, nous ne serons pas surpris de voir Bucklaw déjà levé et habillé dès la pointe du jour.

— Debout! debout! s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre de son hôte, et en poussant des cris qui auroient pu réveiller les morts, levez-vous, levez-vous vite, au nom du Ciel. Les chasseurs sont dans la plaine; c'est la seule partie de chasse que j'aie aperçue depuis un mois... Allons, allons, vous ne devez pas regretter beaucoup un lit qui n'a d'autre mérite que d'être un peu plus doux que la pierre du caveau de vos ancêtres.

— J'aurois été charmé, monsieur Bucklaw, dit Ravenswood en levant la tête d'un air d'humeur,

que vous eussiez remis à un autre moment vos plaisanteries; il n'est pas très-agréable de perdre un instant de sommeil que je commençois à peine à goûter, après une nuit consacrée à réfléchir sur ma cruelle position.

— Bah! bah! reprit son hôte; allons, levez-vous, j'ai sellé moi-même nos chevaux; car le vieux Caleb s'époumonoit à appeler des palefreniers et des laquais, et, avant de pouvoir obtenir de lui le moindre service, il m'eût fallu avaler, pendant deux heures, des excuses interminables sur l'absence d'hommes qui n'ont jamais existé... Allons, je vous répète que les meutes sont lancées; la chasse commence! Et Bucklaw disparut comme un éclair.

— Et je vous répète aussi que rien ne peut m'être plus indifférent. Quel est donc le seigneur qui vient chasser si près de la tour?

— C'est l'honorable lord Littlebrain, répondit Caleb, qui avoit suivi Bucklaw dans la chambre de son maître; et je voudrois bien savoir à quel titre il se permet de venir chasser sur les terres et dans les propres domaines de votre seigneurie!

— A quel titre, Caleb? Oh! par une raison toute simple; c'est qu'il a acheté les terres et les domaines, et qu'il se croit autorisé à exercer des

droits qui lui ont été vendus, et à chasser sur des propriétés qui maintenant sont les siennes.

— Cela se peut, milord; mais je n'en dirai pas moins que ce n'est pas agir en gentilhomme et en brave et digne seigneur, que de venir exercer ici de pareils droits, lorsque votre seigneurie est dans son château de Wolfcrag. Lord Littlebrain feroit bien de se rappeler ce que ses ancêtres étoient autrefois.

— Et nous ce que nous sommes aujourd'hui, dit son maître en s'efforçant, mais en vain, de sourire. Donnez-moi mon manteau, mon cher Caleb, je vais contenter Bucklaw, et aller voir avec lui cette chasse. Il y auroit par trop d'égoïsme à sacrifier le plaisir de mon hôte à mon inclination.

— Sacrifier! répéta Caleb, indigné que son maître dérogeât à sa dignité au point de faire le moindre sacrifice par égard pour qui ce fût, sacrifier, en effet!... Mais pardon, quel habillement vous plaît-il de porter aujourd'hui?

— Celui que vous voudrez, Caleb. Il me semble que ma garde-robe n'est pas très-nombreuse.

— Pas nombreuse! répéta le vieillard. Et qu'est-ce donc que l'habit gris que votre seigneurie donna à Hildebrand, son premier coureur; et celui de velours français de lord votre

père, de glorieuse mémoire; et tous ses autres vêtements qui furent distribués, à sa mort, aux différents domestiques; et le manteau de drap de Berry?...

— Que je vous ai donné, Caleb; et qui, je crois, est le seul que vous puissiez me proposer, à l'exception des habits que je portois hier, et que je vous prie de m'apporter sans autre discussion.

— Si c'est la volonté de votre honneur...., dit Caleb, en les lui présentant; il est vrai qu'ils sont d'une couleur sombre, et par conséquent plus convenables, attendu que vous êtes en deuil. Néanmoins, je crois que, dans ce moment, le manteau de drap de Berry..., et je ne l'ai pas même essayé, sachant qu'il ne me convenoit pas de le porter; je crois, dis-je, que dans ce moment, comme il est bien brossé, et qu'il y a des dames dans la plaine....

— Des dames, dit Ravenswood; et quelles dames, Caleb?

— C'est ce que je ne sais pas, votre honneur; je sais seulement que, comme je regardois les chasseurs de l'une des croisées de la tour, j'en ai aperçu quelques-unes qui avoient de grandes plumes blanches sur leurs chapeaux, et qui couroient au grand galop avec la même intrépidité que les plus braves cavaliers.

— C'est bien, c'est bien, Caleb. Aidez-moi

maintenant à mettre mon manteau, et donnez-moi mon ceinturon. Mais quel est ce bruit que j'entends dans la cour?

— C'est le laird de Bucklaw qui amène les chevaux, dit Caleb, après avoir regardé par la fenêtre, comme s'il n'y avoit pas assez de valets au château, ou que je ne pusse pas remplacer ceux qui ne se trouvent point à leur poste.

— Hélas! Caleb, il nous manqueroit peu de chose, si votre pouvoir égaloit votre zèle et votre bonne volonté!

— Je me flatte que votre seigneurie n'a pas lieu d'être mécontente. Car il me semble que, tout considéré, nous soutenons l'honneur de la famille aussi bien que le permettent les circonstances. Seulement M. Bucklaw est toujours si brusque et si impatient! Et tenez, voilà qu'il a amené le palefroi de votre honneur, sans que la selle fût décorée du drap écarlate dont je la couvre ordinairement, et que j'aurois pu brosser en une minute.

— Oh! c'est très-bien, mon cher Caleb, dit son maître en s'échappant, et en descendant l'escalier étroit qui conduisoit dans la cour.

— Il se peut que ce soit très-bien, dit Caleb un peu sèchement; mais, si votre seigneurie veut seulement m'écouter, je lui dirai ce qui vaudroit encore mieux.

— Eh bien! qu'est-ce encore? dit Ravenswood en se retournant d'un air d'impatience.

— C'est qu'il seroit bon que vous prissiez vos mesures pour ne pas revenir dîner au château, ni vous ni M. Bucklaw; car, quoique la reine Marguerite m'ait servi si bien hier, je ne saurois faire un jour de jeûne d'un jour de fête; et, grâce à ce moment de répit, j'aurois le temps d'aviser aux moyens de déjeuner demain. Si, par exemple, votre honneur pouvoit s'arranger de manière à se faire inviter à dîner par le lord Littlebrain?... Ou bien, si vous alliez dîner avec eux à l'auberge, vous trouveriez toujours bien quelque excuse pour ne point payer votre écot; vous pourriez dire que vous avez oublié votre bourse, ou bien, que l'aubergiste ne vous a point payé sa redevance, et que cela entrera dans le compte.

— Ou tout autre mensonge qui me viendra le premier à l'esprit, n'est-ce pas, Caleb? lui dit son maître. Adieu; j'admire vos expédients pour sauver, comme vous dites, l'honneur de la famille. Et, se jetant sur son cheval, il suivit Bucklaw, qui, au risque manifeste de se rompre le cou, s'étoit mis à descendre au grand galop le sentier étroit et presque perpendiculaire qui conduisoit de la tour dans la plaine, dès qu'il avoit vu Ravenswood mettre le pied dans l'étrier.

Caleb Balderston les suivit d'un œil inquiet,

craignant à chaque instant qu'il n'arrivât quelque malheur à l'héritier du nom de Ravenswood, et il ne quitta la croisée que lorsqu'il les vit en sûreté dans la plaine.

Excité par l'impétuosité naturelle de son caractère, le jeune Bucklaw voloit comme un tourbillon rapide que rien ne pouvoit arrêter dans sa course. Ravenswood ne le suivoit pas avec moins d'ardeur; car, bien qu'il ne sortît qu'à regret de l'inactivité contemplative qui formoit comme la base de son existence, une fois qu'il en étoit tiré, il devenoit tout de feu. Sa fougue n'étoit pas toujours proportionnée au motif de l'impulsion; elle étoit en quelque sorte purement machinale, comme une pierre qui roule avec la même vitesse du haut d'un roc dans un précipice, soit qu'elle ait été jetée par un enfant, ou lancée par la main d'un Hercule. Il se livroit donc impétueusement au plaisir de la chasse, passe-temps si naturel à la jeunesse de tous les rangs et de toutes les conditions, qu'il semble être plutôt une passion inhérente en nous, qu'un goût acquis et inspiré par l'habitude.

Le son éclatant du cor, dont alors on se servoit toujours pour animer et pour diriger les meutes, les aboiements prolongés des chiens, les cris des chasseurs qu'on entendoit dans l'éloignement, la vue des cavaliers qu'on apercevoit tantôt

sortant de derrière des collines, tantôt courant dans la plaine, ou bien franchissant les marécages qui leur barroient le chemin, tout contribuoit à animer le Maître de Ravenswood, et à bannir de son esprit, du moins pour le moment, les souvenirs pénibles qui le poursuivoient sans cesse.

La première circonstance qui réveilla dans son âme des idées amères et douloureuses fut de s'apercevoir que son cheval, malgré tous les avantages que lui donnoit la connoissance parfaite que son maître avoit du pays, étoit incapable de suivre la chasse. Pour le ménager il venoit de le mettre au pas, et songeoit avec amertume que sa pauvreté l'empêchoit de goûter l'amusement favori de ses ancêtres, et même leur unique occupation en temps de paix, lorsqu'il se vit abordé par un cavalier bien monté qui l'avoit suivi depuis quelques moments sans qu'il s'en aperçût, et qui paroissoit être une espèce d'intendant ou d'homme de confiance.

— Votre cheval est essoufflé, Monsieur, dit cet homme avec une complaisance qu'on trouve bien rarement dans un chasseur; oserois-je prier votre honneur de vous servir du mien?

— Monsieur, dit Ravenswood, plus surpris que content d'une pareille proposition, je ne sais en vérité pas comment j'ai pu mériter une telle faveur de la part d'un étranger.

—Hé, parbleu! qu'importe comment vous l'avez méritée? dit Bucklaw, qui, avec beaucoup de répugnance, avoit jusqu'alors retenu son coursier fougueux pour ne point se séparer de son hôte; il vous l'offre, c'est l'essentiel; et acceptez toujours, sauf à vous expliquer après la chasse. Prenez les biens que les dieux vous envoient, comme dit le grand Dryden; ou plutôt... attendez... Écoutez, mon ami; prêtez-moi ce cheval; je vois que vous avez de la peine à le gouverner, et je vous réponds qu'il sera d'une docilité charmante lorsque je vous le rendrai. Quant à vous, Ravenswood, montez sur le mien, et vous n'aurez pas besoin de lui faire sentir vos éperons pour lui donner de l'ardeur. Et, jetant la bride de son cheval au Maître de Ravenswood, il s'élança sur celui que l'étranger lui avoit cédé, et continua sa course au grand galop.

— A-t-on jamais vu un pareil fou? dit Edgar; et vous, Monsieur, comment avez-vous pu lui confier votre cheval?

—Le cheval appartient à quelqu'un qui se fera toujours un plaisir de le prêter à votre seigneurie ou aux personnes qu'elle honore de son amitié.

— Et quel est le nom de celui...?

— Votre honneur voudra bien m'excuser, mais vous l'apprendrez de lui-même. Si vous voulez bien prendre le cheval de votre ami et me laisser

le vôtre, je vous rejoindrai à la curée, qui ne tardera pas long-temps, car le son du cor nous apprend que le cerf est déjà aux abois.

— Je crois, en effet, que ce sera le meilleur moyen de retrouver votre cheval, dit Ravenswood. Et, montant sur le coureur de Bucklaw, il se dirigea avec toute la vitesse possible vers l'endroit où les sons du cor annonçoient que le cerf étoit au moment de terminer sa carrière.

A ces sons bruyants se méloient les bruits des veneurs et les aboiements impatients des chiens, qui étoient alors presque suspendus sur leur proie. Les cavaliers épars commencèrent à accourir de différents côtés vers le lieu de l'action; mais Bucklaw, qui étoit parti avant les autres, conserva son avantage et arriva le premier à l'endroit où le cerf, épuisé de fatigue et hors d'état de courir plus long-temps, s'étoit retourné sur la meute, et, comme disent les chasseurs, tenoit les abois. La tête penchée en avant, les flancs couverts d'écume, les yeux étincelants, et exprimant tout à la fois la rage et la peur, il étoit à son tour devenu un objet d'alarme pour ceux qui le poursuivoient.

Les chasseurs arrivèrent l'un après l'autre, et ils sembloient épier l'occasion de l'attaquer; ce qui, dans ces circonstances, demande une certaine prudence. Les chiens se tenoient à l'écart, et

redoubloient leurs aboiements sans se hasarder à approcher de leur ennemi; chaque cavalier sembloit vouloir céder à son camarade l'honneur dangereux de porter le premier coup. Le terrain étoit creux dans cet endroit, ce qui offroit peu d'avantage pour approcher du cerf sans qu'il s'en aperçût; et l'air retentit de cris de joie lors que Bucklaw, avec cette dextérité qui distinguoit en général les cavaliers de ce temps, sauta tout à coup à bas de son cheval, courut sur le cerf, et le fit tomber en lui coupant le jarret avec un couteau de chasse. Les chiens, se précipitant sur leur ennemi, hors d'état de se défendre, eurent bientôt mis fin à ses souffrances, et proclamèrent sa mort par de longs aboiements; tandis que les fanfares des cors de chasse et les cris de joie des cavaliers faisoient retentir une *mort* [1] jusque sur les vagues de la mer.

Le veneur rappela alors la meute, et alla présenter, à genoux, son couteau à une dame montée sur un beau palefroi blanc, et qui, par crainte ou peut-être par compassion, s'étoit tenue jusqu'alors à quelque distance. Elle avoit un masque de soie noire, mode qui, dans ce temps, étoit généralement adoptée autant pour préserver le teint contre les ardeurs du soleil que d'après certaines

[1] *Chant de mort*, expression de vénerie.

idées de bienséance qui ne permettoient pas à une dame de paroître la figure découverte au milieu d'une troupe de chasseurs, ou de toute autre bande bruyante, dans laquelle il se trouvoit nécessairement des personnes de toutes les classes.

A la richesse de sa parure, à la beauté de son palefroi, ainsi qu'au compliment champêtre que lui fit le veneur, Bucklaw reconnut que c'étoit la reine de la chasse; mais ce ne fut pas sans un sentiment de pitié, qui approchoit même du mépris, que ce chasseur enthousiaste la vit refuser le couteau que le veneur lui présenta afin qu'elle fît la première incision dans la poitrine du cerf pour reconnoître la qualité de la venaison. Il avoit une sorte d'envie de lui présenter ses hommages; mais par malheur la vie que Bucklaw avoit menée jusqu'alors ne lui avoit pas fait connoître parfaitement la bonne société, et les femmes dont il avoit recherché l'intimité n'étoient pas précisément de la classe la plus honorable et la plus distinguée; aussi, malgré son audace naturelle, éprouvoit-il de l'embarras et une sorte de honte lorsqu'il vouloit parler à une dame de qualité.

A la fin, rassemblant tout son courage, il se décida à saluer la belle chasseresse, et à lui exprimer l'espoir qu'il avoit que son amusement ne trompoit pas son attente. La réponse de la jeune

dame fut modeste et polie, et elle témoigna quelque reconnoissance au brave cavalier qui avoit terminé la chasse avec tant d'adresse, lorsque les chiens et les chasseurs sembloient intimidés et n'osoient avancer.

— Soit dit entre nous, Madame, reprit Bucklaw, que cette observation ramena sur son terrain, il n'y a pas grand mérite à ce que j'ai fait, attendu que rien n'est plus facile, pourvu seulement qu'on n'ait pas trop peur de recevoir une paire d'andouillers dans la poitrine. J'ai chassé cinq cents fois à forcer le cerf, Madame, et je ne l'ai jamais vu aux abois que je ne me sois hardiment avancé sur lui. L'usage et la pratique, Madame, voilà tout le secret; cependant il faut aussi de la prudence et de l'attention, et je vous conseille d'avoir toujours un couteau de chasse bien affilé et à deux tranchants, afin de pouvoir frapper en avant ou en arrière, suivant l'occasion; car une blessure faite par un coup de corne est dangéreuse et sujette à s'envenimer.

— Je vous remercie de ce conseil, Monsieur, dit la jeune dame, dont le masque cachoit mal le léger sourire; mais je crains de n'avoir pas souvent occasion de le mettre en pratique.

— Ce que ce monsieur dit n'en est pas moins très-sensé, dit un vieux veneur qui avoit écouté

la harangue de Bucklaw avec beaucoup d'admiration; et j'ai souvent entendu dire à mon père, qui étoit garde des bois, que les défenses du sanglier faisoient des blessures moins dangereuses que les cornes d'un cerf.

— Très-bien parlé, mon ami; mais à présent, ajouta Bucklaw, qui étoit alors dans son élément et qui désiroit diriger toutes les opérations, il me semble que les chiens étant fatigués et ayant bien fait leur devoir, il faut songer à leur donner la curée; et, s'il m'est permis de dire mon avis, le veneur qui le dépecera doit commencer par vider, à la santé de madame, un pot de bière ou un verre d'eau-de-vie; car, s'il néglige de remplir cette formalité, la venaison ne pourra pas se conserver.

Ce conseil très-agréable fut, comme on se l'imagine, suivi strictement par le veneur, qui, en revanche, présenta à Bucklaw le couteau que la jeune dame avoit refusé, et sa maîtresse pria celui-ci de ne point rejeter cet honneur.

— Je suis persuadée, Monsieur, dit-elle en se retirant du cercle qui s'étoit formé autour d'elle, que mon père, pour l'amusement duquel lord Littlebrain a fait sortir aujourd'hui sa meute, s'en rapportera volontiers, pour tout ce qui est d'usage, à un homme qui a votre expérience.

A ces mots elle le salua d'un air gracieux, et

s'éloigna suivie de deux domestiques qui sembloient attachés plus particulièrement à son service. A peine Bucklaw s'aperçut-il de son départ; il étoit trop enchanté de trouver l'occasion de déployer son talent, pour qu'il y eût homme ou femme au monde qui, dans un pareil moment, pût occuper la moindre place dans ses pensées. Déjà il s'étoit débarrassé de son habit; et, retroussant les manches de sa chemise, il s'enfonça les bras nus jusqu'au coude dans le sang et dans la graisse, coupant, taillant et dépeçant avec toute la précision du chasseur ou du boucher le plus accompli, tandis qu'en même temps il avoit soin de faire ronfler tous les termes de l'art aux oreilles des chasseurs qui l'entouroient, ne parlant que de nombles, de daintiers, et autres expressions techniques dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Lorsque Ravenswood, qui avoit suivi d'assez près son ami, vit que le cerf avoit succombé, l'ardeur momentanée qui l'avoit entraîné vers le lieu de la chasse fit place à ce sentiment de répugnance qu'il éprouvoit à rencontrer, dans son abaissement, le regard de ses égaux ou de ses inférieurs. Il retint son cheval, et monta sur le sommet d'une colline peu élevée, d'où il observa la scène bruyante et animée qui se passoit dans la plaine, écoutant les cris des chasseurs, les

aboiements des chiens et les hennissements des chevaux.

Mais ces sons de joie n'inspiroient au jeune Edgar que des sentiments bien opposés. La chasse et tous ses plaisirs, depuis les temps féodaux, ont toujours été regardés comme les priviléges presque exclusifs des grands; et c'étoit autrefois leur principale occupation en temps de paix. Se voir privé, par ses malheurs, de prendre part à un amusement champêtre qu'il devoit regarder comme une prérogative spéciale de son rang et de sa naissance; penser que des étrangers chassoient alors librement sur des domaines dont ses ancêtres s'étoient toujours réservé la jouissance exclusive, tandis que lui, qui auroit dû être l'héritier de leurs biens et de leurs titres, étoit obligé de se tenir à l'écart, et de dévorer en silence sa honte et son humiliation; c'étoit un spectacle, c'étoient des réflexions de nature à faire une impression profonde sur une âme telle que celle de Ravenswood, naturellement portée à la tristesse et à la mélancolie.

Sa fierté finit cependant par triompher de son abattement, qui fit place à une vive impatience lorsqu'il vit que Bucklaw, avec son étourderie ordinaire, ne pensoit pas à revenir pour ramener le cheval qu'on lui avoit prêté, et que Ravenswood, avant de s'éloigner, désiroit voir rendre

à son maître complaisant. Il s'apprêtoit à se diriger vers le groupe au milieu duquel Bucklaw s'évertuoit pour montrer son talent, lorsqu'il fut rejoint par un cavalier qui, comme lui, s'étoit tenu à l'écart pendant la fin de la chasse.

Ce personnage paroissoit d'un âge avancé; il portoit un grand manteau d'écarlate qui étoit croisé jusque sur son menton, et son chapeau étoit rabattu sur ses yeux, sans doute par précaution contre les injures du temps. Sa monture, cheval d'amble, doux et docile, convenoit à un cavalier qui se proposoit de voir la chasse plutôt que d'y prendre part; un domestique le suivoit à quelque distance, et tout sembloit indiquer que c'étoit un seigneur de distinction. Il aborda Ravenswood très-poliment, mais non sans quelque embarras. — Vous paroissez plein d'ardeur et de courage, Monsieur, lui dit-il, et cependant vous semblez regarder ce noble amusement avec autant d'indifférence que si vous étiez chargé du poids de mes années.

— Il fut un temps où je m'y livrois aussi avec enthousiasme, répondit Edgar; aujourd'hui des événements récemment arrivés dans ma famille doivent me servir d'excuse... d'ailleurs, ajouta-t-il, j'étois assez mal monté au commencement de la chasse.

— Je crois, dit l'étranger, qu'un de mes domes-

tiques a eu le bon sens de donner un cheval à votre ami.

— Il a eu en effet cette complaisance ; et permettez-moi de vous en remercier au nom de mon ami, M. Hayston de Bucklaw, l'un des chasseurs les plus intrépides qu'il soit possible de voir : il ne tardera pas, je l'espère, à rendre le cheval à votre domestique, et il joindra alors lui-même tous ses remercîments à ceux que je vous prie d'agréer de ma part.

En disant ces paroles le Maître de Ravenswood salua l'étranger et prit le chemin de Wolfcrag de l'air d'un homme qui a fait ses adieux définitifs ; mais l'étranger n'étoit pas d'avis de se séparer de lui si promptement, et, prenant la même route, il dirigea son cheval si près de celui de Ravenswood, que celui-ci, à moins de passer devant lui, ce que la civilité, l'étiquette du temps et le respect dû à l'âge ne lui permettoient guère de faire, ne pouvoit aisément s'échapper de sa compagnie.

Le vieillard ne garda pas long-temps le silence. — Voici donc l'ancien château de Wolfcrag dont il est si souvent parlé dans l'histoire d'Écosse, dit-il en regardant la vieille tour sur laquelle un épais nuage, qui s'étoit détaché de l'horizon, commençoit à jeter un voile sombre ; car, à la distance de moins d'un mille, le cerf,

ayant fait un détour dans sa fuite, avoit ramené les chasseurs à peu près au même endroit où ils étoient lorsque Ravenswood et Bucklaw étoient partis pour les rejoindre.

Ravenswood ne répondit à cette observation que par un signe de tête.

— C'est, à ce que j'ai entendu dire, ajouta l'étranger sans se laisser déconcerter par sa froideur, l'une des plus anciennes propriétés de l'honorable famille de Ravenswood.

— La plus ancienne, Monsieur, et probablement la dernière.

— Je... je... j'espère que non, Monsieur, dit le vieillard, toussant à plusieurs reprises pour s'éclaircir la voix, et faisant un effort sur lui-même pour surmonter une certaine hésitation. L'Écosse sait ce qu'elle doit à cette ancienne famille, et n'a pas oublié les exploits éclatants par lesquels elle s'est signalée. Je ne doute pas que, si l'on représentoit d'une manière convenable à sa majesté l'état de misère... je veux dire de décadence où se trouve une famille si noble et si illustre, on ne pût trouver des moyens *ad reædificandum antiquam domum*...

— Je vous épargnerai la peine de pousser plus loin cette discussion, Monsieur, dit Edgar avec une noble fierté. Je suis l'héritier de cette malheureuse maison, je suis le Maître de Ravens-

wood; vous avez vous-même des sentiments trop nobles et trop généreux pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler que, s'il est quelque chose de plus pénible que le malheur, c'est la mortification de se voir l'objet d'une pitié qu'on ne réclame point.

— Je vous demande mille fois pardon, Monsieur, dit l'étranger. Je ne savois pas... je sens fort bien que je n'aurois pas dû parler... rien n'étoit plus éloigné de ma pensée que de supposer...

— Aucune excuse n'est nécessaire, Monsieur, répondit Ravenswood. Voici l'endroit où il faut sans doute nous séparer ; et je vous assure que je n'emporte pas le moindre sentiment d'aigreur.

En disant ces mots il s'apprêtoit à prendre le sentier étroit qui conduisoit à Wolfcrag, lorsque la jeune dame dont nous avons déjà parlé arriva près du vieillard, suivie de ses domestiques.

— Ma fille, lui dit l'étranger, voici le Maître de Ravenswood.

Il sembloit naturel qu'Edgar adressât quelques mots à celle à qui il se voyoit ainsi présenté, ou qu'il s'informât du moins du nom du vieillard, qui sembloit déterminé à faire malgré lui sa connoissance; mais, quel que fût le sentiment qui le dominoit, il resta complétement muet et immobile. Dans ce moment le nuage qui s'abaissoit depuis long-temps sur Wolfcrag, et qui, en

s'avançant, couvroit l'horizon de ténèbres de plus en plus épaisses, commença, par deux ou trois coups éloignés, à annoncer le tonnerre qu'il portoit dans son sein, tandis que deux éclairs, se succédant presque aussitôt, firent voir dans le lointain les tourelles noircies de Wolfcrag, et plus près les vagues agitées de la mer, qui brillèrent un moment d'une rouge lueur.

Le cheval de la jeune dame se montra rétif; et se mit à bondir et à se dresser sur ses pieds de derrière au point de donner quelques inquiétudes; et Ravenswood avoit trop d'honneur, trop d'humanité pour s'éloigner brusquement dans un pareil moment et l'abandonner aux soins d'un foible vieillard et de ses domestiques. Il fut donc, ou du moins se crut obligé par la politesse de saisir la bride du cheval indocile, et d'aider la belle chasseresse à le diriger. Tandis qu'il remplissoit ce devoir, le vieillard fit l'observation que l'orage sembloit augmenter... Ils étoient très-éloignés de la maison de lord Littlebrain, chez lequel ils logeoient alors, et il seroit fort obligé au Maître de Ravenswood de vouloir bien lui indiquer où il pourroit trouver quelque endroit pour se mettre à l'abri. En même temps il jeta un regard timide et embarrassé du côté de la tour, et il étoit impossible de n'en pas comprendre l'expression.

Dans une circonstance semblable, Ravenswood ne pouvoit éviter avec bienséance d'offrir l'usage momentané de sa maison à un vieillard et à sa fille, surpris par l'orage et éloignés de toute autre habitation. L'état même où se trouvoit la jeune dame rendoit cet acte de politesse indispensable; car, tandis qu'il tenoit la bride de son cheval, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle trembloit beaucoup et qu'elle étoit extrêmement agitée, ce qui provenoit sans doute de ce qu'elle redoutoit l'orage, qui menaçoit d'être terrible.

Je ne sais si le Maître de Ravenswood partageoit ses craintes; mais il ne paroissoit pas non plus très-calme lorsqu'il répondit : — La tour de Wolfcrag n'a rien à offrir que l'abri de son toit; mais s'il peut être agréable dans un pareil moment... Il s'arrêta comme s'il lui eût été impossible de proférer le reste de l'invitation; mais le vieux gentilhomme, qui s'étoit constitué de son chef son compagnon, ne lui laissa pas le temps de battre en retraite quand même il en auroit eu envie, et regarda ce peu de mots comme une invitation suffisante.

— L'orage, dit-il, devoit être une excuse pour bannir toute cérémonie... La santé de sa fille étoit très-foible; elle avoit beaucoup souffert des suites d'une frayeur qu'elle avoit eue récemment.

Il espéroit que ce ne seroit pas une indiscrétion d'accepter, en pareille circonstance, l'hospitalité que leur offroit le Maître de Ravenswood. La vie de son enfant devoit lui être plus chère que l'étiquette.

Il ne restoit plus aucun moyen d'employer une défaite. Ravenswood montra donc le chemin à ses hôtes, en continuant à tenir par la bride le cheval de la jeune dame, de peur qu'il ne prît de nouveau l'alarme à quelque explosion du tonnerre. Il n'étoit pas encore plongé assez profondément dans ses réflexions pour ne point remarquer que la pâleur mortelle qu'il avoit aperçue sur la partie de son visage que le masque de soie ne cachoit pas entièrement avoit fait place à une vive rougeur; et il sentoit avec la plus grande confusion que, par une sympathie secrète, ses joues se couvroient de couleurs non moins vives.

L'étranger épioit tous les mouvements de son jeune compagnon avec une attention qu'il attribuoit à son inquiétude sur la santé de sa fille. Ils arrivèrent enfin devant l'antique forteresse, et Ravenswood sembloit toujours en proie à des sentiments d'une nature très-compliquée; mais il fit un effort sur lui-même pour reprendre son calme et son sang-froid; et lorsqu'il fut arrivé à la tour, et qu'il appela Caleb, il y avoit dans

son ton et dans ses manières quelque chose de sec et de sévère qui pouvoit surprendre de la part d'un gentilhomme s'apprêtant à recevoir chez lui des hôtes de distinction.

Caleb ne se fit pas long-temps attendre; mais ni la pâleur de la belle étrangère, lorsque le tonnerre avoit commencé à gronder, ni celle de toute autre personne, dans quelque circonstance de terreur qu'on l'eût placée, n'étoient rien auprès de celle qui se répandit sur les joues amaigries du vieux sommelier lorsqu'il vit ses nouveaux hôtes, et qu'il réfléchit que l'heure du dîner approchoit rapidement.

— Est-il fou? murmura-t-il tout bas; est-il complétement fou? nous amener des seigneurs et des grandes dames, et une foule de laquais à leur suite, lorsque midi va sonner! il faut qu'il ait perdu la tête. S'approchant alors de son maître il le pria de l'excuser s'il avoit permis au reste de ses gens d'aller voir la chasse, et il ajouta que, comme il ne s'attendoit point que sa seigneurie rentreroit avant la nuit, il craignoit qu'ils ne revinssent que fort tard.

— Silence, Balderston! dit Ravenswood d'un ton ferme; vos folies sont déplacées. — Monsieur, dit-il en se tournant vers son hôte, ce vieillard et une servante encore plus vieille et plus infirme composent toute ma maison. Les rafraîchisse-

ments que nous pouvons vous offrir sont encore plus chétifs que vous ne pourriez vous le figurer; mais, quels qu'ils soient, ils vous seront offerts de bon cœur.

L'étranger, frappé de la vétusté et du délabrement de la tour, à laquelle les ténèbres, qui continuoient à couvrir l'horizon, donnoient un air encore plus sombre, et peut-être aussi intimidé par le ton sévère et décidé dont son hôte avoit parlé, jeta autour de lui un regard inquiet, comme s'il se fût repenti d'avoir accepté si précipitamment l'hospitalité qui lui étoit offerte. Mais il n'étoit plus possible alors de revenir sur ses pas, ni de sortir d'une position dans laquelle il s'étoit placé lui-même.

Pour Caleb, il fut si étourdi de l'aveu public et sans réserve que son maître venoit de faire de sa misère, que, pendant deux minutes, il ne put que marmotter dans sa barbe hebdomadaire, qui depuis six jours n'avoit pas senti le rasoir : — Décidément il est fou... fou à lier... complément fou! Mais que Caleb soit à jamais maudit, ajouta-t-il en appelant à son secours toutes les ressources de son génie inventif, que Caleb soit maudit s'il ne parvient pas à sauver l'honneur de la famille, fût-il aussi fou que les sept sages! Il s'avança alors hardiment, et, malgré les regards de dépit et d'impatience que lui lançoit son

maître, il demanda gravement s'il ne serviroit pas quelques rafraîchissements à la jeune dame, un verre de Tockai ou de vieux vin d'Espagne, ou bien...

Trève encore une fois à vos folies, dit Ravenswood d'un ton sévère; conduisez les chevaux à l'écurie, et ne nous tourmentez pas davantage de vos absurdités.

— Votre honneur sera toujours scrupuleusement obéi dans tout ce qu'il lui plaira de commander, dit Caleb; néanmoins, quant au Tockai et au vin d'Espagne dont vos honorables hôtes paroissent ne pas vouloir...

Mais dans ce moment la voix de Bucklaw, qui perçoit au milieu des aboiements des chiens et des hennissements des chevaux, annonça qu'il s'approchoit à la tête de la plus grande partie des chasseurs.

—Que je meure, dit Caleb, prenant courage en dépit de cette nouvelle invasion de Philistins, que je meure s'ils parviennent à me dérouter! Cet écervelé ne sauroit rien faire de bien. M'amener une pareille engeance qui va s'attendre à trouver ici de l'eau-de-vie en aussi grande abondance que de l'eau de puits! et cela lorsqu'il sait si parfaitement la position dans laquelle nous nous trouvons! Voyons un peu.., Si nous pouvions nous débarrasser en même temps de ces

faquins de laquais qui se sont faufilés dans la cour à la suite de leurs supérieurs... : ce seroit un coup de maître, et je pourrois alors parer encore à tout !

Le lecteur verra, dans le chapitre suivant, quelles mesures le bon Caleb prit pour exécuter cette difficile entreprise.

CHAPITRE X.

« Leur gosier altéré, leurs lèvres desséchées,
« Leur estomac à jeun, sembloient déjà jouir
« Du repas qu'ils croyoient qu'on alloit leur offrir. »
COLERIDGE.

Hayston de Bucklaw étoit un de ces hommes inconsidérés qui n'hésitent jamais entre un ami et une plaisanterie. Quand on sut que le principal personnage de la compagnie s'étoit rendu à Wolfcrag, les chasseurs proposèrent, comme une marque de civilité, d'y porter le cerf qu'on venoit de tuer. Bucklaw accepta cette offre avec empressement, car il s'amusoit déjà de la consternation que le pauvre Caleb Balderston éprouveroit en voyant arriver à la tour une troupe si nombreuse, et il s'inquiétoit fort peu de l'embarras dans lequel tant de nouveaux hôtes jetteroient son ami. Mais il avoit dans le vieux Caleb un antagoniste aussi rusé qu'habile, et dont le génie fertile ne manquoit jamais de trouver en toute occasion des défaites et des subterfuges propres, comme il le pensoit, à sauver l'honneur de la famille.

—Dieu soit loué! pensa-t-il, un des battants de la grande porte de la tour a été solidement

fermé ce matin à cause du grand vent, et je crois qu'il ne me sera pas bien difficile de fermer l'autre.

Mais, en gouverneur prudent, il pensa qu'il feroit sagement de se débarrasser d'abord des ennemis qui s'étoient déjà introduits dans la place (car il regardoit comme ennemi tout ce qui mangeoit et buvoit), avant de prendre des mesures pour empêcher l'entrée de ceux dont les cris joyeux annonçoient la prochaine arrivée. Il attendit donc avec impatience que son maître eût fait entrer dans la tour ses deux principaux hôtes, et, arrêtant leur suite sur le seuil de la porte, il commença sur-le-champ ses opérations.

— Il me semble, dit-il, que les chasseurs apportent le cerf au château en grande cérémonie, et je crois qu'il convient que nous, qui pouvons en être considérés comme les habitants, nous restions à la porte pour les recevoir honorablement.

Cette proposition insidieuse n'éprouva point de contradiction; mais le vieux Caleb, faisant adroitement quelques pas en arrière, rentra dans la tour, et ferma, sans perdre de temps, le second battant de la porte avec une telle force que le bruit s'en fit entendre dans tout le bâtiment. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de la place, il crut pouvoir parlementer avec l'ennemi; et, ouvrant un petit guichet pratiqué dans la porte, et qui

servoit autrefois à reconnoître ceux qui s'y présentoient : — Messieurs, leur dit-il, son honneur le Maître de Ravenswood va faire servir un festin à votre maître et à quelques personnes de distinction qui se trouvent chez lui; mais c'est un usage observé de temps immémorial dans son château, que jamais, pour quelque raison que ce soit, la porte ne s'en ouvre pendant qu'on est à table; précaution dont la sagesse a été reconnue plus d'une fois en temps de guerre, et dont nous ne nous écartons jamais, même en temps de paix. Il ajouta qu'à Wolfhope, au bas de la colline, il y avoit une auberge où il leur conseilloit de se rendre, attendu qu'ils y trouveroient d'excellente eau-de-vie. Il leur donna même à entendre que son maître feroit tous les frais de l'écot; mais il prononça cette dernière partie de son discours d'une manière confuse, ambiguë, en style d'oracle, et qu'on pouvoit interpréter comme on le vouloit : car, tel que Louis XIV, Caleb Balderston craignoit de pousser la finesse jusqu'à la fausseté; et il évitoit, autant que possible, de mentir directement pour tromper les autres.

Une pareille annonce surprit les uns, fit rire les autres, et indigna surtout les laquais, qui prétendirent que, quant à eux, ils avoient le droit incontestable d'entrer pour servir à table leur maître et leur maîtresse. Mais Caleb n'étoit pas

d'humeur à faire des distinctions. Il tint à sa résolution avec cette opiniâtreté inébranlable qui est sourde à tous les raisonnements et inaccessible à la conviction. Il leur dit que leur maître et leur maîtresse ne manqueroient pas au château de domestiques pour les servir; et ce fut en vain que Bucklaw, qui arriva en ce moment à la tête de l'arrière-garde, lui ordonna d'un ton courroucé d'ouvrir la porte à l'instant; il n'en resta pas moins inexorable.

— Le roi sur son trône seroit à la porte, lui dit-il, qu'il ne pourroit forcer mes dix doigts à l'ouvrir contre les règles établies dans la famille de Ravenswood, et qu'il est de mon devoir de faire observer comme principal domestique de la maison.

Bucklaw, extrêmement irrité, jura avec plus d'énergie que nous n'oserions le rapporter; il dit à Caleb qu'il le feroit repentir de l'avoir traité de cette manière, demanda à parler au Maître de Ravenswood lui-même; mais rien ne put émouvoir l'inflexible vieillard.

— Il peut dire tout ce qu'il voudra, pensa-t-il, mais du diable s'il voit aujourd'hui la face de mon maître. Il peut aller dîner, souper et dormir où bon lui semblera. Demain en s'éveillant il se rendra justice. C'est bien à lui de m'amener ici une bande de chasseurs altérés, quand il sait qu'il

s'y trouve à peine de quoi étancher notre soif. Ce disant il ferma le guichet et rentra dans la tour, les laissant se consoler comme ils purent de ce mauvais accueil.

Cette scène avoit eu, à l'insu de Caleb, un témoin qui avoit gardé le silence jusqu'alors ; c'étoit le principal domestique de l'étranger, son homme de confiance, celui qui, pendant la chasse, avoit prêté son cheval à Bucklaw. Il avoit suivi son maître de fort près sans que Caleb s'en aperçût, avoit conduit son cheval à l'écurie pendant que le vieux domestique formoit et exécutoit son plan d'opérations, et avoit évité par là d'être compris dans l'exclusion générale.

En voyant la manœuvre de Caleb il devina le motif qui le faisoit agir, et, connoissant les intentions de son maître, il n'eut pas de difficulté à se prescrire la marche qu'il devoit suivre. Il se tint à l'écart jusqu'à ce que Caleb fût parti, et, dès qu'il le vit éloigné, il s'approcha du guichet, l'ouvrit à son tour, et dit aux domestiques et aux piqueurs, qui étoient encore assemblés, que son maître l'avoit chargé de donner ordre à ses gens, ainsi qu'à ceux de lord Littlebrain, d'aller se rafraîchir à Wolfhope à ses frais.

La troupe de chasseurs abandonna alors la porte inhospitalière de la tour de Wolfcrag, et descendit la colline en maudissant de bon cœur le vieux

coquin qui les avoit trompés, et en donnant au diable le château et tous ceux qui l'habitoient. Bucklaw, avec des qualités naturelles qui auroient pu en faire un homme estimable dans de plus heureuses circonstances, avoit été si négligé dans toutes les parties de son éducation qu'il étoit toujours porté à penser et à agir comme ceux dont il partageoit les plaisirs. Les éloges qu'il venoit de recevoir faisoient dans son esprit un contraste frappant avec les injures et les imprécations qu'il entendoit prononcer généralement contre Ravenswood; il se rappeloit les jours ennuyeux et monotones qu'il avoit passés à Wolfcrag, comparés à la vie joyeuse et dissipée à laquelle il avoit été accoutumé; enfin son exclusion du château lui paroissoit un affront impardonnable : et de toutes ces réflexions résulta la résolution de rompre en visière avec le Maître de Ravenswood.

En arrivant à l'auberge du village de Wolfhope il y rencontra inopinément une ancienne connoissance qui descendoit de cheval : c'étoit le digne et respectable capitaine Craigengelt, qui, paroissant avoir perdu le souvenir de la manière au moins indifférente dont ils s'étoient séparés peu de temps auparavant, s'approcha de lui avec empressement et lui serra la main de l'air le plus cordial. C'étoit une politesse que Bucklaw ne se dispensoit jamais de rendre; et Craigengelt n'eut pas plutôt senti la

pression de sa main qu'il vit qu'il pouvoit encore lui parler sur le ton de l'intimité.

— Bonjour donc, mon cher Bucklaw, s'écria-t-il. Je suis ravi de vous rencontrer : je vois qu'il y a encore place dans ce méchant monde pour des honnêtes gens.

Il faut savoir que les jacobites à cette époque, nous ne prétendons pas dire si c'étoit avec raison, avoient adopté le terme d'*honnêtes gens* pour désigner leur parti.

— Et pour d'autres aussi, à ce qu'il paroît, répondit Bucklaw : sans cela comment oseriez-vous vous hasarder ici, noble capitaine ?

— Qui ? moi ? je suis libre comme l'air, qui n'a ni rentes ni dîmes à payer. Tout a été expliqué et arrangé avec les vieux fous du conseil privé. Ils n'auroient pas osé détenir un homme comme moi en prison, même pour une seule semaine. Un homme d'une certaine sorte a plus d'amis que vous ne le pensez, Bucklaw, et dans l'occasion ils savent le servir.

— Allons, allons, dit Bucklaw, qui connoissoit parfaitement le caractère de Craigengelt et qui avoit pour lui le plus souverain mépris, faites-moi grâce de vos fanfaronnades, et dites-moi si vous êtes bien véritablement libre et en sûreté.

— Aussi libre qu'un bailli peut l'être sur le pavé du bourg dont il a l'administration ; aussi en sûreté

qu'un prédicateur presbytérien dans sa chaire; et je vous cherchois pour vous apprendre que vous n'avez plus besoin de vous cacher : il n'y a eu ni amende, ni condamnation prononcée contre vous.

—Alors je comprends que vous vous disiez mon ami?

— Votre ami, Bucklaw! je suis votre fidèle Achate, comme je l'ai entendu dire à des savants. Nous sommes le gant et la main, l'arbre et l'écorce, à la vie et à la mort.

— C'est ce que je vais voir dans un moment : écoutez-moi. Je sais que vous n'êtes jamais sans argent, quoique j'ignore comment il vous arrive. Prêtez-moi une couple de pièces d'or pour balayer la poussière qui s'est arrêtée au gosier de tous ces braves gens, et alors je pourrai croire...

—Une couple! j'en ai vingt à votre service, mon garçon, et vingt autres encore par-derrière.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria Bucklaw en le regardant fixement; car il avoit assez de pénétration naturelle pour juger qu'un tel excès de générosité devoit avoir quelque cause extraordinaire.—Craigengelt, ou vous êtes réellement un brave garçon, ce que j'ai quelque peine à croire, ou vous êtes plus rusé que je ne le soupçonnois, ce que je ne crois pas plus facilement.

—L'un n'empêche pas l'autre. Au surplus,

voyez et jugez. Voilà de l'or qui ne craint pas la pierre de touche.

En parlant ainsi il plaça dans la main de Bucklaw une poignée de pièces d'or, que celui-ci mit dans sa poche sans les compter, en disant seulement que, dans la circonstance où il se trouvoit, il falloit qu'il empruntât, fût-ce du diable lui-même. Et se tournant alors vers les chasseurs : — Allons, mes amis, leur dit-il, suivez-moi ; c'est moi qui régale.

— Longue vie au laird de Bucklaw, crièrent-ils en chœur.

— Et au diable, s'écria un piqueur, celui qui, après avoir couru la bête, laisse les chasseurs aussi secs que la peau d'un tambour !

— La maison de Ravenswood, dit un vieux domestique, étoit autrefois aussi bonne, aussi honorable qu'aucune du pays ; mais elle vient de perdre aujourd'hui tout ce qui lui restoit de crédit, car celui qui la représente prouve qu'il est aussi ladre qu'un juif.

Les applaudissements que reçut ce discours prouvèrent que tel étoit le sentiment général, et l'on se précipita dans l'auberge, où l'on resta à table jusqu'à la nuit. Le caractère jovial de Bucklaw ne lui permettoit pas d'être fort délicat sur le choix de la compagnie qu'il fréquentoit ; et, après un régime de sobriété forcée et presque d'absti-

nence chez le Maître de Ravenswood, après avoir été privé plusieurs jours des jouissances qui faisoient le bonheur de sa vie, il se trouvoit aussi content, aussi heureux en ce moment de présider à une table autour de laquelle étoient assis des piqueurs et des laquais que s'il avoit eu pour convives des ducs et des princes. Craigengelt avoit ses raisons pour se plier à son humeur, il se mit donc à l'unisson avec lui; et, comme il joignoit à un grand fonds d'impudence une gaîté inaltérable et le talent de chanter agréablement quelques couplets joyeux, il contribua beaucoup à l'allégresse générale, et s'établit complétement dans les bonnes grâces de Bucklaw.

Pendant ce temps une scène toute différente se passoit à Wolfcrag. Le Maître de Ravenswood, trop occupé de ses réflexions pour faire attention à la manœuvre de Caleb, après avoir traversé la cour, fit entrer ses hôtes dans la grand'salle où avoit été servi le repas des funérailles.

L'infatigable Caleb, qui, par goût ou par habitude, travailloit du matin au soir, en avoit fait disparoître peu à peu toutes les traces de l'orgie qui y avoit eu lieu; mais tout son talent et tout le soin qu'il avoit pris pour placer de la manière la plus avantageuse le peu de meubles qui s'y trouvoient n'empêchoient pas que des murailles nues et dépourvues de tout ornement ne don-

nassent à cet appartement un air sombre et lugubre; d'étroites fenêtres sembloient avoir été percées dans les murs plutôt pour favoriser le renouvellement de l'air que pour donner passage à la lumière, et les épais nuages qui voiloient le ciel ajoutoient encore à l'obscurité habituelle de cette salle.

Ravenswood, avec toute la grâce d'un jeune homme galant de cette époque, mais non sans une certaine roideur et un air d'embarras, conduisit la jeune personne à l'extrémité du salon, tandis que son père, debout près de l'entrée, sembloit vouloir se débarrasser de son chapeau et de son manteau. En ce moment le bruit de la porte, que Caleb venoit de fermer avec violence, se fit entendre; l'étranger tressaillit, s'approcha assez vivement de la fenêtre, et jeta sur Ravenswood un coup d'œil qui annonçoit l'alarme, quand il vit que ses gens étoient exclus de la tour.

— Vous n'avez rien à craindre, Monsieur, lui dit gravement Ravenswood, qui ignoroit ce qui venoit de se passer. Si ce château est trop pauvre pour recevoir dignement ses hôtes, il peut encore les protéger. Mais il me semble qu'il est temps que je m'informe quelles sont les personnes qui daignent honorer de leur présence ma modeste demeure?

La jeune dame resta en silence et immobile,

tandis que son père, à qui cette question sembloit plus particulièrement adressée, étoit dans la situation d'un acteur qui s'est chargé d'un rôle qu'il se sent incapable de jouer, ou dont la mémoire le trahit à l'instant où il doit parler. Il s'efforça cependant de déguiser son embarras, en appelant à son secours toutes les cérémonies d'usage; mais il est évident qu'après avoir fait sa révérence un pied en avant, comme pour s'approcher de son hôte, et l'autre en arrière, comme s'il eût voulu en être bien loin, ses mains, en détachant son manteau et en ôtant son chapeau de dessus sa tête, sembloient avoir autant de peine que si l'un eût été attaché avec des agrafes de fer rouillé, et que si l'autre eût été une lourde masse de plomb. L'impatience d'Edgar croissoit en proportion des délais de l'étranger, et il paroissoit éprouver une agitation qui partoit probablement d'une cause toute différente. Il tâchoit de réprimer son désir de parler, tandis que l'étranger cherchoit, suivant toute apparence, des termes pour exprimer ce qu'il avoit à dire. Enfin Ravenswood, qui venoit de le reconnoître, ne put garder plus long-temps le silence.

— Il me semble, dit-il, que sir William Ashton n'est pas disposé à décliner son nom dans le château de Wolfcrag?

— J'avois espéré que cette formalité ne seroit

pas nécessaire, répondit le lord chancelier, d'un ton aussi contraint qu'un malin esprit forcé de répondre à un exorciste, et je vous suis obligé, Maître de Ravenswood, d'avoir rompu la glace tout d'un coup. On est toujours maladroit quand il faut s'annoncer soi-même, surtout si des circonstances, de malheureuses circonstances, permettez-moi de dire....

— Je ne dois donc pas, dit Ravenswood, regarder l'honneur de cette visite comme purement accidentel ?

— Distinguons un peu, dit le chancelier en affectant une aisance qui n'existoit pas au fond de son cœur. C'est un honneur que j'ai vivement désiré depuis quelque temps, et que je n'aurois peut-être jamais eu sans l'accident de cet orage. Ma fille et moi nous ne pouvions manquer de rechercher une occasion pour offrir nos remercîments à l'homme brave et généreux à qui nous sommes tous deux redevables de la vie.

Les haines qui divisoient les grandes familles dans les siècles de la féodalité n'avoient encore perdu que bien peu de leur intensité, quoiqu'elles n'éclatassent plus en actes de violence ouverte. Ni les sentiments qu'Edgar avoit commencé à concevoir pour Lucie, ni l'hospitalité dont il se faisoit un devoir sacré, n'eurent le pouvoir de subjuguer entièrement les passions qui s'élevoient

malgré lui dans son cœur, en voyant le plus cruel ennemi de son père sous le toit d'une famille dont il avoit en grande partie accéléré la ruine. Ses regards se portoient du père sur la fille avec un air d'irrésolution dont sir William ne jugea pas à propos d'attendre le résultat. Il s'étoit alors débarrassé de son manteau; et, s'approchant de Lucie, il dénoua le ruban qui attachoit son masque.

Ma chère Lucie, lui dit-il, c'est sans déguisement et à visage découvert qu'il faut offrir nos remercîments à notre libérateur.

— Pourvu qu'il daigne les accepter, répondit seulement Lucie, mais d'une voix si douce qu'elle sembloit reprocher et pardonner en même temps au Maître de Ravenswood le froid accueil qu'il faisoit à ses hôtes. Ce peu de mots prononcés par une créature aussi belle qu'ingénue pénétrèrent jusqu'au fond du cœur d'Edgar; il s'accusa intérieurement de dureté, murmura quelques mots d'excuses, parmi lesquels on distingua ceux de surprise et de confusion, et finit par lui exprimer avec chaleur et vivacité le bonheur qu'il éprouvoit en lui offrant un asile chez lui. Il l'embrassa, suivant l'usage du temps en pareille circonstance; et, après avoir accompli cet agréable cérémonial, il ne put se résoudre à laisser échapper la main qu'il tenoit entre les siennes, et Lucie

sentit ses joues se couvrir d'une rougeur qui sembloit donner à cet acte de politesse plus d'importance qu'on n'y en attachoit ordinairement.

En ce moment un éclair si vif éclaira tout l'appartement, qu'il en bannit complétement l'obscurité. Tous les objets devinrent en un instant visibles. — La taille légère et élégante de Lucie, qui, dans son émotion, pouvoit à peine se soutenir; les traits prononcés de Ravenswood, et l'expression fière et encore incertaine de ses yeux; la figure pâle et l'air craintif du lord chancelier, fixant ses regards sur les armoiries de la famille, sculptées sur le plafond, comme elles l'étoient dans la bibliothéque du château de Ravenswood, furent éclairés tout à coup par une lueur passagère, immédiatement suivie d'un coup de tonnerre si violent que la vieille tour en fut ébranlée jusque dans ses fondements. L'orage grondoit précisément au-dessus du château; la suie, qui depuis des siècles s'étoit amassée paisiblement dans le tuyau de la cheminée du salon, s'en précipitoit à gros flocons; des torrents de poussière et des fragments de plâtre se détachoient des murailles; et, soit que le tonnerre fût véritablement tombé sur le toit, soit que ce ne fût que l'effet de la violente percussion de l'air, de grosses pierres arrachées du haut du bâtiment tombèrent dans la cour avec

un fracas épouvantable. On auroit dit que l'ancien fondateur de la maison de Ravenswood excitoit cette horrible tempête pour annoncer qu'il ne devoit pas y avoir de réconciliation entre le représentant de sa famille et celui qui en avoit toujours été l'ennemi.

La consternation devint générale, et il fallut tous les efforts du lord chancelier et de Ravenswood pour empêcher Lucie de s'évanouir. C'étoit la seconde fois qu'Edgar se trouvoit chargé de la plus délicate, de la plus dangereuse de toutes les tâches, celle de prodiguer des soins à la beauté souffrante; tâche dont le danger s'accroît encore quand elle a pour objet une jeune personne que vos souvenirs pendant le jour, vos rêves pendant la nuit, présentent sans cesse à votre imagination. Si le génie de la maison de Ravenswood condamnoit véritablement une union entre le descendant de sa famille et la jeune personne charmante qui se trouvoit chez lui en ce moment, il faut convenir qu'il prenoit, pour exprimer sa désapprobation, des moyens aussi mal choisis que s'il n'eût été qu'un simple mortel: les petites attentions absolument indispensables pour tranquilliser l'esprit d'une jeune fille, et l'aider à calmer ses craintes, établirent nécessairement entre son père et Edgar des relations qui, du moins pour le moment, sembloient devoir briser la

barrière qu'une inimitié féodale avoit élevée entre eux. Parler avec humeur, avec froideur même, à un homme dont la fille, et une fille telle que Lucie, étoit devant lui, accablée d'une terreur bien naturelle, et sous son propre toit, c'étoit une chose impossible; et, tandis que Lucie tendoit une main à chacun d'eux pour les remercier de leurs soins, Edgar sentit que la haine contre le chancelier n'étoit pas le sentiment qui dominoit dans son cœur.

Le tonnerre grondoit encore, quoique moins violemment; la pluie tomboit par torrents, et il n'étoit guère possible que miss Ashton, après la secousse que la frayeur venoit de lui faire éprouver, retournât ce soir chez le lord Littlebrain, dont le château étoit à plus de cinq milles de distance. Le Maître de Ravenswood ne pouvoit donc, sans manquer aux règles les plus ordinaires de la politesse, se dispenser de lui offrir, ainsi qu'à son père, le couvert pour cette nuit. Il fit cette offre de la manière la plus agréable; mais ses traits prirent une expression plus sombre quand il y ajouta qu'il regrettoit de se trouver toujours dépourvu de tout ce qui seroit nécessaire pour recevoir dignement ses hôtes.

N'y pensez pas, s'écria le lord chancelier empressé d'écarter de la conversation tout ce qui pouvoit les ramener à un sujet qui ne le laissoit pas

sans quelque inquiétude : je sais que vous projetez un voyage sur le continent ; il est tout naturel que votre maison soit démeublée et manque de bien des objets qui peuvent être regardés comme nécessaires. Tout cela se comprend aisément : ainsi donc, si vous nous parlez encore de cette manière, c'est nous dire que nous devons chercher à nous établir, comme nous le pourrons, dans quelque chaumière du village voisin.

Comme le Maître de Ravenswood se disposoit à lui répondre, la porte du salon s'ouvrit, et l'on y vit entrer précipitamment Caleb Baldelston, les yeux égarés et le visage décomposé.

CHAPITRE XI.

« Préparez un repas où tout soit à foison ;
« La moitié d'un poulet, ce reste de saumon
« Qui m'a servi trois jours, et qui doit être tendre ;
« Et, pour que l'odorat n'y puisse rien reprendre,
« Joignez-y force ognons et n'épargnez point l'ail. »

Le Pèlerinage de l'amour.

Le coup de tonnerre qui avoit étourdi tous ceux qui avoient pu l'entendre n'avoit servi qu'à éveiller le génie hardi et fécond de la fleur des majordomes. A peine étoit-on bien assuré que la tour ne s'écrouloit pas de fond en comble, que Caleb, se levant comme ravi en extase, s'écria : — Dieu soit loué! cela arrive tout à point; c'est comme un bouchon sur une bouteille. — Voyant alors le domestique du lord chancelier qui s'avançoit vers la cuisine, il courut en fermer la porte à la clef, en murmurant entre ses dents : Comment diable celui-là est-il entré? mais n'importe, j'ai bien à penser à autre chose! Eh bien! Mysie, que faites-vous là à geindre et à trembler au coin de la cheminée? venez ici bien vite, ou restez où vous êtes, et criez bien haut : après tout, vous n'êtes bonne qu'à cela. Eh bien! m'entendez vous, vieille diablesse? Criez donc plus haut!

encore plus haut! il faut que les maîtres vous entendent du salon je vous ai entendu crier bien plus fort sans en avoir tant de raison. Un instant, il faut que je fasse danser toute cette vaisselle.

Et en même temps il se mit à jeter au milieu de la cuisine les plats, les assiettes, les marmites, et tous les ustensiles de fer, d'étain, de cuivre et de fer-blanc qui se trouvèrent sous sa main, épargnant avec soin la faïence et la poterie qui auroient pu se briser. Il poussoit en même temps des cris ou plutôt des hurlements qui firent crier véritablement Mysie à son tour, convaincue que son vieux camarade avoit perdu l'esprit.

— Eh mais! que fait-il donc là? Il a renversé l'émincé de mouton, reste du gigot d'avant-hier, et qui devoit faire aujourd'hui le dîner de notre maître. Bon, le voilà qui jette la demi-pinte de lait qui devoit servir demain pour son déjeuner! Il n'y a que le chat qui en profitera. Est-ce que le tonnerre lui a tourné la tête?

— Taisez-vous, vieille folle, taisez-vous! dit Caleb à demi-voix en se frottant les mains d'un air de triomphe. Tout est arrangé maintenant. Le dîner est prêt. Le tonnerre l'a préparé en un tour de main.

— Le pauvre homme est bien réellement fou, dit Mysie en le regardant d'un air de compassion

et d'alarme. Je crains qu'il ne revienne jamais dans son bon sens.

— C'est vous qui êtes folle; mais écoutez-moi bien, dit Caleb, enchanté de pouvoir sortir avec honneur, grâce à son imagination, d'un embarras qui lui avoit paru insurmontable. D'abord ayez soin de ne pas laisser entrer cet étranger dans la cuisine; ensuite jurez que le tonnerre y est tombé par la cheminée et vous a gâté le meilleur dîner que vous ayez jamais apprêté. Bœuf, alouettes, veau, venaison, lard, levreau, volaille, tout ce que vous voudrez; ne craignez pas la dépense, faites un excellent dîner. Moi, je vais au salon raconter tout ce désastre. Mais surtout ne laissez pas entrer ici ce domestique étranger.

Après avoir donné ses instructions à son alliée, Caleb courut au salon; mais, avant d'y entrer, il voulut, en général habile, faire une reconnoissance. A cet effet, il appliqua l'œil contre une fente que le temps, par complaisance pour les domestiques curieux, avoit faite à la porte; et, voyant la situation de miss Asthon, il eut la prudence d'attendre quelques instants, de peur d'ajouter à ses craintes par son air effrayé, et parce qu'il désiroit qu'elle fût en état d'écouter avec attention la relation qu'il avoit à faire des effets désastreux du tonnerre.

Mais, quand il la vit bien revenue à elle, et

qu'il entendit la conversation rouler sur l'état de dénûment du château, il jugea qu'il étoit temps de se montrer, et il entra de la manière que nous avons décrite en finissant le chapitre précédent.

— Quel malheur! quel malheur! s'écria-t-il : faut-il qu'un pareil accident soit arrivé au château de Ravenswood, et que j'aie vécu pour en être témoin!

— Qu'est-il donc arrivé, Caleb? demanda son maître un peu alarmé à son tour : quelque partie du château est-elle écroulée?

— Écroulée? non; mais le tonnerre est tombé par la cheminée de la cuisine, a renversé toutes les casseroles, a jeté de la suie partout, et cela dans un moment où vous avez à recevoir des personnes de qualité, des hôtes respectables, ajouta-t-il en saluant profondément le lord chancelier et sa fille; de sorte qu'il ne reste rien dans le château qui puisse servir pour le dîner ou pour le souper, comme vous voudrez l'appeler.

— Il ne m'est pas difficile de vous croire, Caleb, lui dit son maître d'un air soucieux.

Caleb se tourna vers lui en lui adressant un regard moitié suppliant, moitié de reproche; et continuant sa harangue : — Ce n'est pas, dit-il, qu'on eût fait des préparatifs bien considérables. On avoit seulement ajouté quelques bagatelles à

votre ordinaire habituel, à votre *petit couvert*, comme on dit à Versailles, trois services et le dessert, voilà tout.

— Gardez pour vous vos ridicules sornettes, vieux fou, s'écria Ravenswood, mortifié de le trouver si maladroitement officieux, et n'osant pourtant le contredire ouvertement, de peur de donner lieu à quelque scène plus ridicule encore.

Caleb sentit son avantage, et résolut d'en profiter. Mais d'abord, ayant remarqué que le domestique du lord chancelier venoit d'entrer dans le salon, et parloit à son maître dans l'embrasure d'une croisée, il saisit cette occasion pour dire de son côté quelques mots à l'oreille du sien. — Pour l'amour du ciel, milord, lui dit-il, retenez votre langue. Si c'est mon plaisir de risquer mon âme pour sauver l'honneur de la famille, ce ne sont pas vos affaires. Si vous me laissez aller mon chemin tranquillement, je ne ferai pas de folles dépenses; mais si vous me contrariez, du diable si je ne vous sers pas un dîner comme pour un prince.

Ravenswood pensa qu'en effet le parti le plus sage étoit de laisser couler le torrent, et de souffrir que son officieux maître d'hôtel dît tout ce que bon lui sembleroit. Caleb, levant donc une main en l'air, et comptant sur ses doigts, reprit la parole en ces termes : — Comme je vous le di-

sois, on n'avoit pas fait grande cérémonie, mais il y avoit de quoi contenter trois personnes d'honneur. Premier service : deux chapons à la sauce blanche, du veau et du lard, sauf votre respect. Second service : un levreau à la broche, des écrevisses, une galantine. Troisième : un faisan d'une blancheur éblouissante, et qui est maintenant noirci de suie comme s'il avoit été deux ans dans la cheminée; une tarte aux prunes et un flan. Dessert : quelques friandises, des confitures, et.... et voilà tout, dit-il en remarquant l'impatience de son maître; voilà tout, sauf deux compotes de poires et de pommes.

Miss Asthon, assez bien remise alors de son mouvement de frayeur, avoit écouté avec quelque attention le récit du vieux Caleb. Le sérieux imperturbable avec lequel il racontoit le menu de son repas imaginaire, et les efforts qu'Edgar faisoit pour cacher son impatience et son mécontentement, offroient un contraste si singulier, et lui parurent si plaisants, qu'il lui fut impossible de retenir un grand éclat de rire. La gravité de son père échoua en ce moment, et il ne put s'empêcher d'imiter sa fille, quoique avec plus de modération; et Ravenswood lui-même, quoique sentant fort bien que c'étoit rire un peu à ses propres dépens, prit part aussi à cette gaîté. Leurs éclats de rire firent retentir la voûte du

vieux salon; car telle scène dont nous lisons quelquefois le récit sans émotion a souvent beaucoup diverti ceux qui en étoient témoins. Quand l'un avoit fini, l'autre recommençoit. La gravité silencieuse de Caleb, son air de surprise et presque de dépit, ajoutoient encore au ridicule de cette scène, et inspiroient une nouvelle envie de rire à ceux qui en étoient spectateurs.

— Je vois ce que c'est, s'écria Caleb sans cérémonie, quand ils eurent repris un peu de sang-froid, les gens de qualité font de si bons déjeuners, que la perte du meilleur dîner que cuisinier ait jamais apprêté ne leur paroît qu'une plaisanterie. Mais, si vos honneurs avoient l'estomac aussi creux que l'est celui de Caleb Balderston, vous ne trouveriez pas le moindre sujet pour rire dans un événement si sérieux.

Ce discours ne fit que donner naissance à un nouvel accès de gaîté, ce que Caleb regarda non-seulement comme une agression contre la dignité de la famille, mais comme un mépris spécial de l'éloquence avec laquelle il avoit fait le résumé des prétendues pertes occasionées par le tonnerre, et la description d'un dîner qui, comme il le dit ensuite à Mysie, auroit donné de l'appétit à un mort, et dont ils ne firent que rire.

—Mais, dit miss Asthon avec autant de sérieux qu'elle en put montrer, toutes ces bonnes choses

sont-elles tellement gâtées qu'il n'en reste absolument rien qui soit en état d'être servi ?

— Pas la moindre parcelle, milady; tout est plein de suie et de cendres et n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. Je voudrois que vous pussiez descendre à la cuisine, vous y verriez une belle confusion, les porcelaines brisées, les casseroles renversées, la cuisinière, qui a presque perdu l'esprit, occupée à remettre un peu d'ordre, et toutes les provisions absolument perdues. Il y avoit pour le dessert un plat de blanc-manger qui devoit être excellent et que le tonnerre a renversé comme tout le reste au milieu de la cuisine; j'y ai trempé le bout du doigt pour y goûter, et l'on diroit que ce n'est que du lait aigre. Je voudrois pour beaucoup que vos honneurs descendissent afin de voir tout cela, à moins, ajouta-t-il par prudence, de crainte que sa proposition ne fût acceptée, à moins que la cuisinière n'ait déjà tout balayé, comme c'est son devoir. Il est impossible, milord, dit-il à sir William, que votre domestique n'ait pas entendu le bruit qu'a fait la vaisselle en tombant, quand le tonnerre a tout renversé.

Le domestique du lord chancelier, quoique au service d'un grand, et par conséquent habitué à composer son visage en toute circonstance, fut cependant un peu décontenancé par cet appel

imprévu, et se contenta d'incliner respectueusement la tête.

— Je crois, monsieur le maître d'hôtel, dit le lord chancelier, qui commençoit à craindre que cette scène trop prolongée déplût au Maître de Ravenswood, je crois que vous feriez bien de tenir conseil à ce sujet avec Lockard. Il a beaucoup voyagé; il est accoutumé aux inconvénients de toute espèce et aux accidents imprévus, et j'espère qu'en vous consultant ensemble vous trouverez quelque expédient pour sortir d'embarras.

— Son honneur sait, répondit Caleb, qui, quoique sans espoir de se tirer d'affaire, plutôt que d'avoir recours à l'aide d'un étranger seroit mort à la peine, comme le généreux éléphant qui voulut à tout prix faire ce qu'attendoit de lui son maître; son honneur sait que je n'ai pas besoin de conseiller quand il s'agit de l'honneur de la famille.

— Je serois injuste si je disois le contraire, Caleb, lui dit son maître; mais votre talent consiste principalement à trouver des excuses, et elles ne nous rassasieront pas plus que le menu de votre dîner frappé du tonnerre. Je désire donc que vous cherchiez, avec M. Lockard, quelque moyen de suppléer à ce qui n'existe plus, à ce qui probablement n'a jamais existé.

— Votre honneur a toujours le mot pour rire,

dit Caleb. Bien certainement je n'aurois qu'à aller jusqu'à Wolfhope, et j'aurois bientôt de quoi donner à dîner à quarante personnes. Mais ces gens-là ne méritent pas qu'on s'adresse à eux. Ils ont été malavisés dans l'affaire du beurre et des œufs ; je ne l'ai pas oublié.

— N'importe, Caleb, allez au village, et faites de votre mieux. Il ne faut pas laisser jeûner nos hôtes pour l'honneur de la famille, comme vous le dites, et d'une famille ruinée. Tenez, Caleb, prenez cette bourse ; je crois que ce sera votre meilleur conseiller.

— Votre bourse ! de l'argent ! s'écria Caleb en reculant d'un air d'indignation, que voulez-vous que j'en fasse ? Ne sommes-nous pas sur vos domaines ? Quel est celui de vos vassaux qui voudroit vous faire payer ses services ?

Les deux domestiques se retirèrent, et, dès que la porte du salon fut fermée, le lord chancelier crut devoir adresser quelques mots d'excuse à son hôte sur la manière dont il s'étoit permis de rire, et Lucie dit qu'elle espéroit que sa gaîté n'avoit ni offensé ni mortifié le bon vieillard.

— Caleb et moi, miss Ashton, nous devons apprendre à supporter avec résignation et patience le ridicule qui s'attache partout à la pauvreté, répondit Ravenswood.

— Vous ne vous rendez pas justice, Maître de Ravenswood, lui dit sir William : sur ma parole d'honneur je crois que je connois vos affaires mieux qne vous-même, et j'espère vous prouver que j'y prends intérêt, et que.... en un mot que vous avez devant vous une perspective plus belle que vous ne le pensez. Cependant permettez-moi de vous assurer que je ne trouve rien de plus respectable qu'un homme dont le caractère s'élève au-dessus de l'infortune, et qui préfère s'imposer d'honorables privations, plutôt que de contracter des dettes ou de se soumettre à un état de dépendance.

Soit désir de ne pas blesser la délicatesse du Maître de Ravenswood, soit crainte d'éveiller son orgueil, le lord chancelier ne lui parla ainsi qu'avec une sorte de réserve timide. Il hésitoit, et sembloit, à chaque mot, appréhender d'aller trop loin en touchant à un pareil sujet, quoique son hôte y eût lui-même donné occasion. En un mot, il étoit partagé entre le désir de donner des preuves d'amitié, et la crainte de déplaire. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Edgar n'ayant encore que peu d'expérience des hommes, supposât à ce courtisan consommé plus de sincérité qu'on n'en trouveroit probablement dans une vingtaine de personnes de cette classe. Il lui répondit cependant avec assez de froideur qu'il étoit

redevable à tous ceux qui vouloient bien avoir de lui une opinion favorable, et lui faisant ses excuses ainsi qu'à sa fille, il sortit du salon pour aller donner quelques ordres indispensables.

Les arrangements pour la nuit furent bientôt faits, de concert avec la vieille Mysie; et dans le fait on n'étoit pas tourmenté par l'embarras du choix. Edgar céda son appartement à miss Ashton, et il fut décidé que Mysie lui serviroit de femme de chambre, et mettroit, pour jouer ce rôle, une robe de satin noir qui avoit servi à l'aïeule de Ravenswood, et figuré dans les bals de cour d'Henriette-Marie. Il demanda ce qu'étoit devenu Bucklaw; et ayant appris qu'il étoit à Wolfhope avec les chasseurs, il chargea Caleb d'aller lui expliquer l'embarras dans lequel il se trouvoit, et de lui dire qu'il l'obligeroit s'il pouvoit trouver un lit pour cette nuit dans le village, attendu qu'il n'en existoit pas d'autre au château que celui qui étoit dans la chambre secrète, et qu'il falloit bien offrir à sir William. Caleb dit qu'il donneroit son lit au domestique étranger, afin qu'il ne vît pas qu'on étoit un peu au dépourvu dans le château, et qu'il dormiroit lui-même sur la paille dans le grenier. Pour le Maître de Ravenswood, il se détermina à passer la nuit dans le salon, enveloppé d'un grand manteau.

Quant au reste, Lockard avoit reçu ordre de

son maître d'aller chercher un morceau de venaison à l'auberge où les chasseurs s'étoient rendus, et Caleb comptoit sur ses ressources ordinaires pour sauver l'honneur de la famille. Son maître avoit une seconde fois voulu lui donner sa bourse; mais, comme c'étoit en présence du domestique étranger, il n'avoit pas cru devoir l'accepter, quoiqu'il sentît que ce seroit un secours bien utile. — Ne pouvoit-il point me la glisser en cachette? pensa-t-il : mais jamais son honneur ne saura comment il faut se conduire dans les circonstances délicates.

Cependant Mysie, d'après l'usage reçu en Écosse, offrit aux hôtes de son maître le produit de sa petite laiterie, en attendant que le dîner fût prêt. Suivant une autre coutume qui n'est pas encore tout-à-fait en désuétude, Edgar, pour gagner du temps, promena ses hôtes dans tout le château; et, comme l'orage étoit dissipé, il les fit monter au haut de la tour pour leur faire admirer la belle perspective dont on y jouissoit.

CHAPITRE XII.

« Une aile du poulet que vous avez nourri,
« Quelques morceaux du pain que vous avez pétri,
« De ce cochon de lait la tête appétissante,
« Seroient, auprès de vous, une chère excellente. »

CHAUCER.

Ce ne fut pas sans une inquiétude secrète que Caleb partit pour son expédition. Dans le fait, il se trouvoit dans une situation assez embarrassante. Il n'osoit dire à son maître la manière dont il avoit fermé la porte du château à Bucklaw dans la matinée; il ne vouloit pas lui avouer qu'il avoit eu tort de ne pas accepter sa bourse; enfin il craignoit qu'il ne résultât quelques conséquences peu agréables de sa rencontre avec Bucklaw, dont la tête, probablement alors échauffée de vin ou d'eau-de-vie, n'en ressentiroit que plus vivement l'affront qu'il avoit reçu.

Caleb, pour lui rendre justice, étoit brave comme un lion quand il s'agissoit de l'honneur de la famille de son maître; mais il avoit ce courage réfléchi qui n'aime point à s'exposer à des dangers inutiles. Ceci n'étoit pourtant qu'une considération secondaire; le point important étoit de cacher le dénûment de toutes choses qui ré-

gnoit à Wolfcrag, et de prouver qu'il étoit en état de procurer de quoi dîner sans le secours de Lockard, et sans recourir à la bourse de son maître. C'étoit un point d'honneur pour lui, comme pour le généreux éléphant avec lequel nous l'avons déjà comparé, qui, chargé d'une tâche au-dessus de ses forces, perdit la vie dans son dernier effort pour venir à bout de ce qu'on demandoit de lui, quand il vit qu'on en amenoit un autre pour l'aider.

Le village dans lequel il se rendoit alors avec Lockard lui avoit plus d'une fois fourni des ressources dans des cas de détresse semblable; mais, depuis quelque temps, il n'y jouissoit plus du même crédit.

C'étoit un petit hameau nommé Wolfhope, composé de quelques maisons éparses çà et là sur les bords d'une petite crique formée par un ruisseau qui se jetoit dans la mer. C'étoit autrefois une dépendance de Wolfcrag, dont il étoit séparé par une petite colline formant un promontoire. Les habitants de ce village gagnoient une subsistance précaire en s'occupant de la pêche du hareng pendant la saison, et en faisant la contrebande le reste de l'année. Ils avoient une espèce de respect héréditaire pour les seigneurs de Ravenswood; mais la plupart d'entre eux avoient profité du besoin d'argent de cette famille pour

racheter à bon marché les rentes dont étoient chargées leurs maisons et leurs terres, de sorte qu'ils se trouvoient alors délivrés de toutes les chaînes de la dépendance féodale, et n'avoient plus à craindre les diverses exactions que, sous tous les prétextes possibles, et même sans en chercher avoir aucun, les lairds écossais, à cette époque, peu riches eux-mêmes, exerçoient sans pitié sur leurs vassaux encore plus pauvres.

Ils pouvoient donc, au total, être regardés comme indépendants, ce qui étoit une mortification très-sensible pour Caleb, accoutumé autrefois à exercer sur eux une autorité aussi despotique que celle dont étoient investis en Angleterre, dans des temps plus reculés, les pourvoyeurs royaux, qui, sortant de leurs châteaux gothiques, armés de leurs droits et de leurs prérogatives, s'en servoient, au lieu d'argent, pour acheter leurs provisions, rapportoient chez eux les dépouilles de cent marchés, arrachées à une population tremblante, mise en fuite à leur approche, et déposoient dans cent cavernes le produit de leur pillage [1].

Caleb chérissoit le souvenir de ce bon temps, et déploroit la chute d'une autorité qui imitoit

[1] Discours de Burke sur la réforme économique. Voyez ses OEuvres, vol. III, pag. 250.

en petit les exactions des souverains féodaux. Il se flattoit que cette loi respectable et cette juste suprématie, qui devoient rendre les barons de Ravenswood les premiers maîtres, les propriétaires incontestables de toutes les productions de la nature à quelques milles de leur château, ne faisoient que sommeiller, et se réveilleroient un jour pour l'armer de toute leur force. Aussi se permettoit-il de temps en temps de rappeler aux habitants de Wolfhope le souvenir du passé par quelques petites exactions. Ils s'y soumirent d'abord avec plus ou moins de bonne volonté; car ils étoient accoutumés depuis si long-temps à regarder les besoins du baron et de sa famille comme devant passer avant les leurs, que leur indépendance actuelle ne pouvoit les persuader qu'ils fussent libres. Ils ressembloient à un homme qui, long-temps chargé de fers, s'imagine encore en sentir le poids, même après en avoir été délivré. Mais la jouissance de la liberté est naturellement bientôt suivie du sentiment intime des droits qui en sont l'apanage; de même que le prisonnier élargi, en faisant librement usage de ses membres, ne tarde pas à reconnoître que ses chaînes sont véritablement tombées.

Les habitants de Wolfhope commencèrent donc à murmurer, à résister, et enfin à refuser positi-

vement de se soumettre aux exactions de Caleb Balderston. Ce fut en vain qu'il leur rappela que lorsque le onzième lord Ravenswood, surnommé le marin, à cause du goût qu'il avoit pour tout ce qui tenoit à la marine, eut facilité le commerce de leur petit port en y faisant construire une jetée (espèce de digue en pierres grossièrement accumulées les unes sur les autres, qui mettoit les barques des pêcheurs à l'abri des gros temps), il avoit été convenu qu'il auroit droit, dans toute l'étendue de sa baronnie, à la motte de beurre qui seroit faite avec le lait de toute vache qui auroit vêlé, et aux œufs qui seroient pondus par chaque poule tous les lundis de l'année.

Les redevanciers l'écoutèrent paisiblement, se grattèrent la tête, se mirent à tousser, à bâiller, à éternuer; et, sommés de faire une réponse, répondirent *qu'ils ne savoient que dire*, phrase qui est le refuge universel des paysans d'Écosse, quand on leur fait une demande dont leur conscience reconnoît la justice, mais contre laquelle s'élève la voix de leur intérêt.

Caleb transmit pourtant aux notables de Wolfhope une réquisition de lui fournir tel nombre d'œufs, et telle quantité de beurre pour les arrérages de la redevance qu'il réclamoit; il eut même la complaisance de leur dire que, s'ils trouvoient quelque inconvénient à la payer en

nature, il ne se refuseroit pas à recevoir en place de l'argent ou quelques autres denrées; et il les laissa pour qu'ils pussent se concerter entre eux sur le mode qu'ils préféreroient adopter.

Ils prirent cependant une détermination toute différente, celle de résister opiniâtrément à cette demande. Le tonnelier, personnage fort important dans un village où la pêche des harengs étoit la principale occupation, et qui étoit un des pères conscrits de l'endroit, dit que leurs poules avoient assez long-temps caqueté pour les lords de Ravenswood, et qu'il étoit bien temps qu'elles caquetassent pour ceux qui leur fournissoient de l'orge et des juchoirs. Des applaudissements universels témoignèrent l'approbation de l'assemblée; mais la seule difficulté étoit de savoir sur quoi on motiveroit le refus.

Si vous le voulez, reprit le même orateur, je donnerai un coup de pied jusqu'à Dunse; j'irai voir Davy Dingwall, et il y aura du malheur s'il ne trouve pas quelque bonne raison pour sauver notre beurre et nos œufs.

On convint donc d'un jour pour tenir une nouvelle assemblée dans laquelle on prendroit un parti définitif sur les réquisitions de Caleb, et on lui en donna avis en l'invitant à s'y trouver.

Il y arriva les mains ouvertes et l'estomac vide,

comptant bien remplir les unes au profit de son maître, et se garnir l'autre pour son propre compte, le tout aux dépens des redevanciers de Wolfhope. Mais il ne tarda pas à perdre toute espérance, quand, en entrant dans le village du côté de l'est, il y vit arriver par le bout opposé un homme qu'il n'avoit que trop appris à connoître. C'étoit Davy Dingwall, rusé procureur, fin matois, qui avoit conduit tous les procès de sir William Asthon contre lord Ravenswood, et qui, armé de toutes les chartes féodales de ce village, venoit prendre fait et cause pour ses habitants.

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre, monsieur Balderston, lui dit le procureur d'un air goguenard. Je suis prêt à discuter, régler et terminer avec vous la petite contestation qui s'élève entre M. Norman Ravenswood....

— Entre *le très-honorable* Norman, *lord* de Ravenswood, s'écria Caleb avec emphase : car, quoique prévoyant que la victoire ne se déclareroit pas pour lui dans cette affaire, il vouloit du moins sauver l'honneur, s'il falloit sacrifier l'intérêt.

— Soit, reprit Dingwall, je ne disputerai point avec vous sur ce qui n'est qu'affaire de politesse. Je dirai donc : entre lord Ravenswood, propri-

taire de la tour de Wolfcrag, d'une part, et John Whitefish et autres, habitants du hameau de Wolfhope, d'autre part.

Une triste expérience avoit appris à Caleb qu'il avoit affaire à forte partie, et que ce champion mercenaire étoit plus redoutable lui seul que tous les redevanciers de la baronnie ensemble. Car il auroit pu en appeler à leurs souvenirs, mettre en jeu leur ancienne prédilection pour leurs seigneurs, faire valoir de vieux usages, et employer avec succès contre eux cent raisonnements qui ne devoient produire aucun effet sur leur impassible représentant. L'événement prouva que les craintes de Caleb n'étoient que trop bien fondées. En vain il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son éloquence; en vain il rassembla une masse d'arguments tirés des anciens usages, du respect dû aux lords de Ravenswood, des services qu'ils avoient rendus au village de Wolfhope, et de ceux qu'ils pourroient lui rendre encore par la suite; le procureur s'en tenoit à ses chartes; l'objet réclamé n'avoit pas été excepté lors du rachat des rentes, il ne pouvoit plus exister. Et quand Caleb, voulant tenter si un peu d'audace pourroit réussir, parla des conséquences qui résulteroient si le lord retiroit sa protection au village, et donna même à entendre qu'il pourroit bien prendre

des mesures de rigueur pour faire valoir ses droits, l'homme de loi lui rit au nez.

— Mes clients, lui dit-il, veulent bien se contenter de la protection qu'ils peuvent assurer eux-mêmes à leur village, et je crois que *lord* Ravenswood, puisqu'il faut l'appeler lord, a bien assez d'ouvrage à protéger le château qui lui reste. Quant aux menaces de voies de fait, d'actes arbitraires, d'oppression, dont M. Balderston semble vouloir nous inspirer la crainte, je le prie de faire attention que le temps actuel n'est pas comme le siècle où vivoient nos pères. Nous demeurons au sud du Forth, bien loin du montagnard; mes clients se croient en état de se protéger eux-mêmes; mais, en cas de besoin, ils demanderoient au gouvernement la protection d'un caporal et de quatre habits rouges, qui seroient plus que suffisants pour mettre le hameau à l'abri de tout acte de violence que le lord de Ravenswood ou les gens de sa suite pourroient méditer.

Si Caleb avoit pu concentrer dans ses yeux toutes les foudres de l'aristocratie, il les auroit lancées contre ce rebelle aux priviléges féodaux, sans s'inquiéter des conséquences; mais il fut obligé de retourner au château, où il resta une demi-journée invisible et inaccessible pour qui que ce fût, même pour Mysie; enfermé dans sa

chambre, et sifflant le même air pendant six heures de suite, il passa tout ce temps à frotter un seul plat d'étain, dans l'espoir de lui donner un brillant qui pût le faire passer pour de l'argenterie.

Le résultat de cette malheureuse réquisition avoit été de priver Caleb de toutes les ressources que Wolfhope et sa banlieue, qui étoient pour lui le Pérou et l'Eldorado, lui présentoient dans les circonstances urgentes, et dont il avoit plus d'une fois profité. — Que le diable m'emporte, avoit-il dit en sortant, ce jour mémorable, dans un transport de colère, si jamais je remets le pied sur le pavé de ce misérable village! — Il avoit tenu sa parole jusqu'alors; mais ce qui est assez étrange, c'est que cette mesure avoit été, comme il se le proposoit, une sorte de punition pour les redevanciers réfractaires. M. Balderston étoit à leurs yeux un homme qui n'étoit pas sans quelque importance; il avoit des relations avec des êtres d'une condition supérieure; il daignoit embellir leurs petites fêtes de sa présence; ses avis se trouvoient utiles en bien des occasions; on l'écoutoit comme un oracle. Enfin, disoit-on, il semble qu'il manque quelque chose au village, depuis que M. Caleb ne bouge plus du château. Mais, quant au beurre et aux œufs, c'étoit une

demande déraisonnable, comme M. Dingwall le lui a bien prouvé.

Telle étoit la situation respective des deux parties, lorsque Caleb, à son grand désespoir, se trouva dans l'alternative d'avouer, en présence d'un homme de qualité, ou, ce qui étoit encore bien pis, de son domestique, l'impossibilité de se procurer à Wolfcrag de quoi dîner, ou d'aller à Wolfhope recourir à la compassion des habitants. C'étoit une cruelle dégradation; mais il falloit bien se soumettre à la nécessité, et il passa tout le temps de son voyage de la tour au village à réfléchir sur les manœuvres qu'il devoit employer.

Désirant se débarrasser le plus promptement possible de son compagnon, il conduisit Lockard vers l'auberge d'où partoit un bruit causé par l'orgie de Bucklaw et de ses compagnons, et qu'on entendoit du milieu de la rue. Un grand feu, allumé dans la chambre, dissipoit l'obscurité du crépuscule, et jetoit vers les fenêtres une lueur rougeâtre sur un tas de vieux tonneaux, de cuves et de barils entassés dans la cour du tonnelier, de l'autre côté de la rue.

— Si vous voulez, monsieur Lockard, dit alors Caleb, entrer dans l'auberge où vous voyez cette clarté, et où il me paroît qu'on chante en ce moment Catherine d'Aberdeen, vous pourrez faire la

commission de votre maître relativement à la venaison, et je m'acquitterai de ce celle du mien pour le laird de Bucklaw, quand je me serai procuré le reste des vivres. Ce n'est pas que la venaison soit bien nécessaire, ajouta-t-il en le retenant par un bouton de son habit; mais vous sentez que c'est une politesse à faire aux chasseurs. Et je vous dirai aussi, monsieur Lockard, que, si par hasard on vous offre un verre de vin, vous ne ferez pas mal de l'accepter, dans le cas où le tonnerre auroit fait tourner le nôtre au château : ce qui me paroît fort à craindre, vu le ravage qu'il a fait à la cuisine.

Il permit alors à Lockard de partir, et, traversant la rue d'un pas ralenti, le cœur accablé par ses sombres pensées ; il s'arrêta un instant pour déterminer sur qui il feroit sa première attaque. Il falloit trouver quelqu'un qui fût moins flatté de son indépendance que de l'honneur de rendre service à un homme de haute condition, et qui regardât la demande qui lui seroit adressée comme un acte de dignité et de noble clémence. Mais à qui iroit-il s'adresser ? quel étoit l'habitant du village qui fût dans de pareilles dispositions? Le ministre devoit sa place au feu lord; mais ils avoient eu une querelle pour les dîmes. La veuve du brasseur avoit fait crédit depuis long-temps; mais son mémoire étoit encore dû, et elle en

avoit demandé plusieurs fois le paiement. Enfin, de tous ceux à qui il pensoit, il n'y en avoit aucun dont le nom ne fût suivi de quelque *mais*, qui devoit empêcher Caleb de s'adresser à lui. Gilbert Girder, l'homme aux tonneaux, dont nous avons déjà parlé, étoit, sans contredit, le coq du village; personne n'étoit plus en état que lui de pourvoir en ce moment d'urgence à l'approvisionnement du château; mais personne n'étoit probablement moins disposé à le faire, car il avoit été le chef de l'insurrection qui avoit éclaté dans l'affaire du beurre et des œufs.

— Après tout, pensa Caleb, il ne s'agit que de savoir prendre les gens. Il est vrai que j'ai eu le malheur de lui dire qu'il n'étoit qu'un blanc-bec; et, depuis ce temps, il en a toujours voulu à la famille; mais il a épousé une brave fille, Jeanne Lightbody, la fille du vieux Lightbody, qui avoit lui-même épousé Marion, qui étoit alors au service de lady Ravenswood. J'ai ri plus d'une fois avec la mère de Jeanne, et l'on dit qu'elle demeure avec eux. Le drôle a des Jacobus et des Georges; mais il les tient bien serrés. Certes, en m'adressant à lui, c'est lui faire plus d'honneur qu'il ne mérite; quand il devroit ne pas être payé de ce que je pourrai en obtenir, il en seroit encore quitte à bon marché, et il est en état de faire cette perte.

Caleb se dépouille de son irrésolution, tourne tout à coup sur ses talons, s'avance lestement vers la maison du tonnelier, lève le loquet sans cérémonie, et se trouve dans un corridor d'où il peut reconnoître l'intérieur de la cuisine par la porte, sans être lui-même aperçu.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux étoit plus gai que celui dont il étoit journellement témoin à la tour de Wolfcrag. Un excellent feu brilloit dans la cheminée. La femme du tonnelier, debout devant un dressoir sur lequel étoit rangée une vaisselle de faïence et d'étain brillante de propreté, mettoit la dernière main à une toilette qui annonçoit quelque recherche; à l'aide d'un petit miroir elle contemploit avec complaisance ses traits assez agréables et son air de bonne humeur. Sa mère, la vieille Marion, la gaillarde la plus adroite qui fût à vingt milles, au dire de toutes les commères du pays, étoit assise devant le feu, vêtue d'une robe de gourgouran, avec un tablier blanc, fumant une pipe, et veillant aux soins de la cuisine; car (spectacle bien plus intéressant pour le cœur et l'estomac famélique du digne sommelier que celui de la jeune femme ou de la vieille mère), au-dessus du foyer étoit suspendue une grande marmite, dans laquelle Caleb soupçonna qu'il y avoit du bœuf ou du lard, ou peut-être l'un et l'autre; et devant le feu étoient

deux broches que faisoient tourner deux enfants assis à chaque coin de la cheminée, l'une chargée d'un quartier de mouton, l'autre d'une oie grasse et de deux canards sauvages.

La vue de cette abondance et le fumet qui frappoit son odorat rendirent Caleb presque immobile, lorsque, tournant la tête vers une porte qui conduisoit dans une autre pièce servant de salle à manger, il y aperçut un tableau presque aussi intéressant. Une grande table ronde, préparée pour dix à douze personnes, et *décorée*, pour nous servir de son expression favorite, d'une nappe blanche comme la neige; de grands pots d'étain contenant une liqueur probablement digne de leur extérieur brillant, des gobelets d'argent, des couteaux, des cuillers et des fourchettes, placés à des distances égales: tout annonçoit qu'on n'attendoit plusque les convives d'un grand festin.

— A quoi, diable, pense donc ce rustre de tonnelier? pensa Caleb, qui contemploit tous ces préparatifs avec autant d'envie que d'étonnement. C'est une honte que de voir de pareilles gens se remplir le ventre d'une telle manière, tandis que....; mais patience! si une partie de cette bonne chère ne prend pas le chemin de Wolfcrag, mon nom n'est pas Caleb Balderston.

Dans cette intention, il entra hardiment dans la cuisine, et alla embrasser la mère et la fille

avec un air de politesse et d'affection. Wolfcrag étoit la cour des environs, et Caleb en étoit le premier ministre. Or, on a toujours remarqué que, quoique les sujets du sexe masculin, qui paient les taxes, voient souvent d'assez mauvais œil les courtisans qui les imposent, ceux-ci n'en sont pas moins favorablement accueillis par le beau sexe à qui ils fournissent le détail des nouvelles modes, et des sujets de conversation. Les deux femmes sautèrent donc au col du vieux Caleb, et il eut lieu d'être content de la cordialité de cette réception.

— Est-ce donc bien vous, monsieur Balderston? dit la jeune dame. C'est un miracle de vous voir ici! Asseyez-vous, asseyez-vous donc: mon mari sera bien content de vous voir, vous ne l'aurez jamais trouvé de si bonne humeur dans toute votre vie. Nous faisons aujourd'hui le baptême de notre premier enfant, qui a maintenant six semaines. Mais vous en avez sans doute entendu parler; nous avons tué un mouton, et mon mari a été se promener dans les marais avec son fusil. J'espère que vous resterez à la cérémonie, monsieur Balderston, et que vous souperez avec nous.

— Non, non, la ménagère, répondit Caleb; je ne suis venu que pour vous faire mon compliment de félicitation. J'aurois été bien aise de dire un mot à votre mari; mais je suis pressé, et,

puisqu'il n'est pas ici..... Et il fit un mouvement, comme s'il eût voulu partir.

— Vous ne vous en irez point comme cela (— s'écria la vieille en l'arrêtant, et usant du privilége de leur ancienne connoissance pour le retenir), — vous ne vous en irez pas sans rien accepter : cela porteroit malheur à notre nouveau-né.

— Mais je vous dis que je suis très-pressé, la bonne mère, répliqua le majordome, en se laissant retenir sans trop de résistance : mais quant à ce qui est de manger(—ajouta-t-il en voyant la maîtresse de la maison s'empresser de mettre devant lui une assiette, une fourchette et un couteau), — quant à ce qui est de manger, cela m'est impossible. Je crois qu'on nous trouvera quelque jour morts d'indigestion au château, car nous sommes à table du matin au soir. J'en suis honteux, en vérité.

— Oh? peu m'importe, monsieur Balderston, dit la jeune femme, il faut que vous goûtiez des puddings de ma façon. En voici du noir ou du blanc; voyez lequel vous préférez.

— Tous deux, ma chère amie, tous deux. Je garantis que l'un et l'autre sont excellents. Mais l'odeur m'en suffit après le dîner que j'ai fait.

Le pauvre diable n'avoit pris qu'un verre d'eau de toute la journée.

—Cependant, continua-t-il, je ne veux pas

vous faire un affront, et, avec votre permission, je vais les envelopper dans une serviette, et je les emporterai pour mon souper; car je suis las des pouddings de Mysie; elle y met tant d'ingrédients différents, tant de choses recherchées... Vous le savez bien, Marion, j'ai toujours aimé les pouddings du pays, et les jolies filles du pays, dit-il en se tournant vers la femme du tonnelier. Savez-vous bien que votre fille est tout votre portrait? Voilà comme vous étiez lors de votre mariage avec Gilly. Il n'y avoit pas une plus jolie fille dans notre paroisse. Mais belle brebis, joli agneau, comme on dit.

Les femmes sourirent du compliment adressé à chacune d'elles, et un peu aussi du soin avec lequel Caleb enveloppoit les deux pouddings dans une serviette blanche qu'il avoit apportée dans sa poche, comme un dragon qui va en maraude se charge d'un sac pour y entasser tout ce qu'il trouvera à piller.

— Et quelles nouvelles au château? demanda la femme du tonnelier.

— Quelles nouvelles? ma foi! aucune de bien importante, si ce n'est que nous y avons en ce moment le lord chancelier avec sa fille, qu'il est disposé à jeter à la tête du Maître de Ravenswood, à moins que celui-ci n'ouvre les bras pour la recevoir; et je garantis qu'il attachera à la

queue de sa robe au moins tous nos anciens domaines.

— Vraiment ! s'écrièrent en même temps les deux femmes. Est-elle jeune ? est-elle jolie ? quelle est la couleur de ses cheveux ? comment s'habille-t-elle ? à l'anglaise, ou à la mode du pays ?

— Ta, ta, ta ! Il me faudroit une journée pour répondre à toutes ces questions, et je n'ai pas une minute. Vous devez juger qu'avec de pareils hôtes je ne manque pas d'ouvrage au château. Mais où est donc Girder ?

— Il est allé chercher le ministre, répondit mistress Girder, le digne et révérend père Pierre Bidebent, demeurant à Mosshead. Le brave homme souffre d'un rhumatisme qu'il a gagné en couchant dans les cavernes, pendant la persécution.

— Oui, oui, un wigh, un puritain, dit Caleb avec un mouvement d'aigreur dont il ne fut pas maître. Mais je me souviens qu'autrefois, Marion, vous et vos enfants, vous ne vous chauffiez pas de ce bois, et que, comme tant d'autres braves femmes, vous vous contentiez des sermons et des prières d'un ministre de l'église du pays.

— Cela est bien vrai, monsieur Balderston ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut bien que Jeanne se coiffe de la manière qui convient à

son mari, et qu'elle chante ses psaumes sur l'air qui lui plaît; car il est le maître à la maison, monsieur Balderston, et plus que le maître, je puis vous l'assurer.

— Et tient-il aussi les cordons de la bourse? demanda Caleb, aux projets duquel la suprématie masculine ne paroissoit pas favorable.

— Il tient jusqu'au dernier sou. Cependant elle n'a pas à se plaindre; elle est bien nourrie, bien vêtue, comme vous le voyez, monsieur Balderston; dix fois mieux que bien des femmes qui valent mieux qu'elle.

— Fort bien, fort bien, Marion, — dit Caleb un peu découragé, mais ne perdant pas tout espoir, — vous conduisiez votre mari tout différemment; au surplus chacun à sa guise. Mais il faut que je m'en aille. J'aurois voulu voir un moment Girder, parce que j'ai entendu dire que Pierre Puncheon, tonnelier des magasins de la reine à Leith, vient de mourir; et je pensois qu'un mot que mon maître diroit au lord chancelier pourroit être utile à votre gendre, Marion; puisqu'il n'est pas ici....

— Vous attendrez qu'il revienne, n'est-ce pas? Je lui ai toujours dit que vous lui vouliez du bien, mais il prend la mouche au moindre mot qui le pique.

— Eh bien, j'attendrai jusqu'à la dernière minute que j'aurai de libre.

— Et ainsi donc, dit la jeune épouse de M. Girder, vous pensez que miss Asthon est jolie; il faut bien qu'elle le soit pour qu'elle puisse prétendre à notre jeune lord, qui est lui-même si beau garçon; il a une tournure! une main! un maintien à cheval! on le prendroit pour le fils d'un roi! Il faut que vous sachiez, monsieur Balderston, qu'il lève toujours la tête du côté de ma fenêtre quand il passe dans le village; ainsi vous jugez que je dois le connoître aussi bien que qui que ce soit.

— A qui dites-vous cela, ma chère amie? Mon maître ne m'a-t-il pas dit cent fois que la femme du tonnelier de Wolfhope a les plus beaux yeux noirs à vingt milles à la ronde? Ce sont les yeux de sa mère, milord, lui dis-je, je les ai connus à mes dépens. Eh! Marion! ah! ah! ah! combien de fois avons-nous ri ensemble dans notre jeune temps!

— Taisez-vous, vieux fou! s'écria mistres Lightbody: est-ce ainsi qu'il faut parler devant de jeunes femmes? Eh! mais Jeanne, n'entends-je pas crier l'enfant? Oui, c'est bien lui. Qu'est-ce donc qu'il peut avoir?

Et vite la mère et l'aïeule se précipitèrent hors de la cuisine, se coudoyant et courant à l'envi l'une de l'autre, pour voir ce qui pouvoit avoir troublé le repos du jeune héros de la soirée.

qui étoit dans une chambre au premier étage.

Dès que Caleb vit qu'il avoit le champ libre, il prit une bonne prise de tabac pour se donner du courage et s'affermir dans sa résolution. Je veux être pendu, pensa-t-il, si Girder et Bidebent touchent à cette oie et à ces deux canards sauvages. Et s'adressant alors à un enfant d'environ dix ans qui tournoit la broche chargée de ces deux morceaux friands : — Mon garçon, lui dit-il en lui mettant une pièce de deux sous dans la main, allez m'acheter un peu de tabac chez mistress Smallrash ; elle vous donnera un morceau de pain d'épice pour votre peine ; et ne soyez pas inquiet de la broche, je la tournerai jusqu'à ce que vous soyez de retour.

Dès qu'il fut parti, Caleb, regardant d'un air grave et sévère le second marmiton, ôta du feu la broche dont il s'étoit chargé d'avoir soin, couvrit d'une seconde serviette qu'il avoit en poche l'oie et les canards ; et, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il sortit en triomphe de la cuisine et de la maison, appuyant sur son épaule les trophées de sa victoire.

Il ne fit que s'arrêter un instant à la porte de l'auberge, pour dire que le laird de Bucklaw ne pourroit avoir cette nuit un lit au château. Si ce message fut accompli par Caleb d'une façon un peu trop laconique, il devint une véritable insulte

en passant par la bouche d'une servante; et un homme plus calme et plus patient que Bucklaw auroit pu s'en fâcher comme lui. Le capitaine Craigengelt, aux applaudissements unanimes de toute la compagnie, proposa de donner la chasse au vieux renard, avant qu'il pût regagner son terrier, et de le faire danser sur une couverture. Caleb auroit couru de grands risques, si Lockard n'eût dit tout doucement aux domestiques de son maître et à ceux de lord Littlebrain que sir William Asthon se trouveroit très-offensé qu'on fît la moindre insulte à un serviteur du Maître de Ravenswood. Leur ayant parlé d'un ton assez ferme pour leur ôter toute envie de se divertir aux dépens du vieux majordome, il partit de l'auberge avec deux domestiques portant les provisions qu'il avoit pu s'y procurer, et il rejoignit Caleb à la sortie du village.

CHAPITRE XIII.

« Dois-je accepter de vous un semblable présent ?
« Mais ce que vous m'offrez de vous-même à présent
« Je vous l'ai demandé, j'ai même osé le prendre. »

Esprit sans argent.

La figure de l'enfant, seul témoin de l'infraction faite par Caleb aux lois de la délicatesse et de l'hospitalité, auroit fourni le sujet d'un excellent tableau. Il resta immobile, comme s'il eût vu paroître devant lui un de ces spectres dont il avoit entendu raconter l'histoire pendant les longues soirées d'hiver. Ne songeant plus aux devoirs dont il étoit chargé, il oublia de tourner la seconde broche, et ajouta aux infortunes de cette journée celle de laisser brûler le quartier de mouton, maintenant seul espoir du dîner du révérend Bitebent. Il ne sortit de son état de stupéfaction qu'à l'aide d'un vigoureux soufflet que lui appliqua la dame Lightbody, femme fortement constituée, et qui savoit parfaitement se servir de ses mains, comme on dit que son défunt mari en avoit eu la preuve plus d'une fois.

— Pourquoi ce rôti est-il brûlé, petit vaurien?

— Je n'en sais rien.

— Et qu'est devenu ce mauvais garnement de Gilles?

— Je n'en sais rien.

— Et où est M. Balderston? — Eh! mon Dieu! où est donc la seconde broche avec l'oie et les deux canards sauvages?

Mistress Girder, entrant en ce moment, joignit ses exclamations à celles de sa mère. Toutes deux criant en même temps aux oreilles du pauvre enfant, et l'étourdissant de questions sans lui laisser le temps d'y répondre, elles n'apprirent ce qui s'étoit passé qu'au retour de Gilles, qui avoit vu de loin Caleb, chargé de la broche, prendre d'un pas délibéré le chemin de Wolfcrag.

— Fort bien, dit mistress Lightbody, qui eût jamais cru que Caleb Balderston joueroit un pareil tour à une ancienne connoissance?

— C'est une indignité, s'écria mistress Girder: et que vais-je dire à mon mari? il me tuera, quand je serois la dernière femme de Wolfhope.

— Vous êtes une folle, lui dit sa mère: c'est un malheur sans doute, mais il ne sera pas suivi d'un plus grand. Vous tuer! il faudroit qu'il me tuât auparavant, et j'en ai fait reculer de plus braves que lui. Dieu merci, je sais jouer des mains: il ne s'agit que de savoir s'y prendre.

Un bruit de chevaux annonça l'arrivée du tonnelier et du ministre. Ils n'eurent pas plus tôt mis

pied à terre qu'ils se rendirent dans la cuisine pour se chauffer, car l'orage avoit refroidi le temps. La route étoit mauvaise, et les arbres de la forêt chargés encore de pluie. La jeune femme, forte de tout le charme de ses atours des dimanches, se précipita en avant pour soutenir le premier choc, tandis que sa mère, comme la division de vétérans des légions romaines, se tenoit à l'arrière-garde, prête à la soutenir en cas de nécessité. Toutes deux cherchoient à retarder la découverte de l'événement fatal, — la mère en se plaçant devant le feu auquel elle faisoit un rempart de sa personne, — la fille en faisant l'accueil le plus cordial à son mari et au ministre, et en leur exprimant son inquiétude qu'ils n'eussent gagné un rhume.

— Un rhume, dit brusquement Girder, qui n'étoit pas de ces maris dociles et humbles vice-rois de leurs femmes, c'est ce qui pourra bien nous arriver, si vous ne nous laissez pas approcher du feu.

En parlant ainsi, il se fit jour à travers les deux lignes de circonvallation; et, comme il avoit le coup d'œil aussi sûr que rapide, il s'aperçut à l'instant même qu'une des deux broches n'étoit plus devant le feu.

— Pourquoi, diable, ma femme, s'écria-t-il....

— Fi donc! fi, s'écrièrent en même temps

mistress Girder et sa mère, et devant le digne M. Bidebent!

— J'ai tort, dit le tonnelier; mais...

— Prononcer le nom du plus grand ennemi de nos âmes, dit M. Bidebent, c'est...

— J'ai tort, répéta le tonnelier, mais...

— C'est nous exposer, continua le révérend ministre, à toutes ses tentations. C'est l'inviter, le forcer en quelque sorte à oublier les misérables qui sont l'objet de ses soins particuliers, pour s'occuper de ceux qui invoquent ainsi son nom.

— J'ai tort, dit une troisième fois le tonnelier: qu'est-ce qu'un homme peut faire de plus que de convenir qu'il a tort? Mais permettez-moi de demander à ces femmes pourquoi elles ont ôté de la broche l'oie grasse et les canards sauvages avant que nous fussions arrivés?

— Nous n'y avons pas touché, Gilbert, lui dit sa femme, c'est... c'est un accident qui...

— Un accident! dit Girder en lui lançant un regard courroucé. J'espère qu'il ne leur est point arrivé malheur... Eh bien, parlerez-vous?

Sa femme, qui en sa présence éprouvoit toujours une crainte respectueuse, n'osa lui répliquer, mais sa mère vint courageusement à son secours.

— C'est moi, Gilbert, lui dit-elle, qui en ai

fait présent à une de mes connoissances. Qu'avez-vous à dire maintenant ?

Cet excès d'assurance rendit Girder muet pendant quelques instants.

— Et vous avez donné mes canards sauvages, s'écria-t-il enfin, le meilleur plat de mon repas de baptême, à un de vos amis, vieille sorcière ! Et quel est donc cet ami, s'il vous plaît ?

— Le digne M. Caleb Balderston de Wolfcrag, répondit la matrone, les poings sur les hanches, et prête à soutenir l'assaut.

A ces mots, la rage de Girder ne connut plus de bornes. Si quelque chose pouvoit ajouter à sa colère, c'étoit d'apprendre que c'étoit à notre ami Caleb qu'on avoit eu l'extravagance de faire un tel présent; car il nourrissoit contre lui le plus vif ressentiment, et nos lecteurs en connoissent déjà les motifs. Il leva sur la vieille une houssine qu'il tenoit à la main; mais mistress Lightbody ne recula point, et, faisant brandir une grande cuiller de fer avec laquelle elle venoit d'arroser le mouton qui étoit à la broche, elle l'en menaça à son tour. Elle avoit certainement l'avantage des armes, et son bras n'étoit pas le moins vigoureux des deux. Girder trouva donc plus prudent de tourner sa colère sur sa femme; celle-ci faisoit entendre une espèce de gémissement convulsif qui excitoit la compas-

sion du digne ministre, le plus simple et le meilleur des hommes.

— Et vous, sotte que vous êtes, lui dit-il, vous avez laissé tranquillement donner mon dîner à un fainéant, à un vaurien, à un insolent, à un valet, parce qu'il vient chatouiller les oreilles d'une vieille femme par de belles cajoleries! Eh bien, c'est vous qui me paierez les pots cassés.

La houssine fut encore levée. Le ministre retint le bras de Girder, et mistress Lightbody se jeta devant sa fille, toujours avec sa formidable cuiller à la main.

— Est-ce qu'il ne me sera pas permis de châtier ma femme? s'écria le tonnelier.

— Vous pouvez châtier votre femme tant qu'il vous plaira, Girder, lui dit mistress Lightbody avec beaucoup de sang-froid; mais, si vous touchez ma fille seulement du bout du doigt, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Fi! monsieur Girder, fi! dit le ministre; c'est à quoi je ne m'attendois guère de votre part. Eh! quoi, vous abandonner ainsi à une colère criminelle contre la personne qui doit vous être la plus chère! Et, dans quel instant? quand vous êtes sur le point de remplir le devoir le plus important pour un père chrétien! Et pour quoi? pour le plus misérable des biens de ce monde! pour une bagatelle frivole, superflue, inutile!

— Bagatelle ! s'écria Girder : jamais plus belle oie n'a nagé sur un étang; jamais plus beaux canards sauvages n'ont été abattus par un chasseur.

— Soit, mon voisin, reprit le ministre, je veux bien le croire. Mais voyez combien il reste encore de superfluités devant votre feu. J'ai connu le temps où un seul de ces pains que je vois sur ce buffet auroit été un don précieux pour des hommes persécutés, qui mouroient de faim en errant sur les rochers et dans les cavernes.

— Et c'est là ce qui me vexe le plus, dit le tonnelier, qui auroit voulu faire partager par quelqu'un une colère qui n'étoit pas tout-à-fait sans fondement : je n'y penserois pas si la vieille coquine en avoit fait présent à quelque saint en souffrance, à tout autre qu'à ce misérable tory, à ce mécréant, à ce menteur, à cet oppresseur qui faisoit partie autrefois du corps de milice que ce vieux tyran, Allan Ravenswood, leva contre le duc d'Argyle. Mais donner la meilleure partie de mon repas à un pareil garnement !...

— Eh bien ! monsieur Girder, dit M. Bidebent, ne voyez-vous pas en cela le doigt de la Providence. On ne voit pas les enfants du juste mendier leur pain. Représentez-vous le fils d'un puissant oppresseur réduit à couvrir sa table du superflu de la vôtre.

— Et d'ailleurs, dit mistress Girder, on ne l'a

donné ni pour M. Balderston ni pour le Maître de Ravenswood, comme Gilbert le sauroit déjà s'il vouloit nous laisser parler. C'est pour le lord chancelier, comme on l'appelle, qui est en ce moment à Wolfcrag.

— Sir William Ashton à Wolfcrag ! s'écria d'un air étonné le fabricant de tonneaux.

— Oui, dit mistress Lightbody, et il est avec le Maître de Ravenswood comme le gant avec la main.

— Et il va lui donner sa fille en mariage, dit la jeune femme.

— Et lui rendre tous ses biens, ajouta la mère.

— Allons! allons ! dit le tonnelier, vous êtes deux idiotes. Ce vieux fourbe vous feroit croire que la lune n'est qu'un fromage mou. Le lord chancelier et le Maître de Ravenswood amis ensemble ! ils sont comme le chien et le chat, comme le lièvre et le lévrier.

— Je vous dis qu'ils sont aussi bien que mari et femme, dit la belle-mère, et encore mieux peut-être. Et puis voilà Pierre Puncheon, tonnelier des magasins de la reine à Leith, qui vient de mourir.....

— Et sa place est à donner, dit mistress Girder.

— Et qui la donnera, si ce n'est le lord chancelier? dit sa mère.

— Et qui parlera de vous au lord chancelier, si ce n'est le Maître de Ravenswood ? reprit la fille.

— Et comment le Maître de Ravenswood lui parleroit-il de vous, ajouta mistress Lightbody, si ce n'est à la prière de M. Balderston ?

— Paix donc ! paix donc ! s'écria Girder, je ne sais laquelle entendre, et vous ne me donnez pas le temps de vous écouter, ni de réfléchir à ce que vous me dites. — Que pensez-vous de tout cela, William ? demanda-t-il à son maître ouvrier, qui étoit entré pendant la querelle.

— Notre maîtresse a raison, répondit celui-ci. Elle n'a rien dit qui ne soit vrai. J'ai vu les domestiques du lord chancelier boire et manger aujourd'hui à l'auberge de Lucy Smalltrash.

— Et leur maître est à Wolfcrag ?

— Oui, sur ma foi, il y est.

— Et en bonne amitié avec Edgar Ravenswood ?

— Il faut bien que cela soit, puisqu'il est chez lui.

— Et Pierre Puncheon est mort ?

— Oui, oui. Plus d'une barrique d'eau-de-vie a été vidée par lui de son temps ! mais il a lui-même coulé enfin comme un vieux tonneau ! — Quant à la broche et aux rôtis, la selle est encore sur le dos de votre cheval; et, si vous le voulez, en un temps de galop je rejoindrai aisément

M. Balderston, et je lui ferai faire restitution. Il ne peut pas encore être bien loin du village.

— Fort bien, William, vous allez partir à l'instant. Mais d'abord suivez-moi, je vous instruirai de ce que vous aurez à lui dire quand vous l'aurez rejoint.

Il sortit pour lui donner ses instructions particulières, et ni les deux femmes, ni même le ministre, ne furent très-fâchés de le voir s'éloigner.

— Voilà une belle imagination, dit mistress Lightbody, envoyer ce pauvre innocent à la poursuite d'un homme armé! Ne sait-il pas que M. Balderston porte toujours une rapière ?

— Je ne sais, dit le ministre, si vous avez bien réfléchi à ce que vous avez fait. Vous voyez qu'il peut en résulter une querelle, et il est de mon devoir de vous dire que celui qui cause le mal par son imprudence ne peut prétendre qu'il en est innocent.

— Ne vous en inquiétez pas, monsieur Bidebent : entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. Je sais comment je dois pétrir mon pain, et les ministres n'ont rien à voir entre la femme et le mari, la mère et les enfants. Allons, Jeanne, servez le souper, et qu'on n'en parle plus.

On se mit à table, on soupa moins somptueu-

sement qu'on ne l'avait espéré; mais Girder avait repris sa belle humeur, et l'harmonie fut parfaitement rétablie entre toutes les parties.

Cependant le premier ouvrier du tonnelier, monté sur un excellent cheval, et chargé des ordres spéciaux de son maître, couroit à toute bride à la poursuite du maraudeur.

Le vieux majordome, comme on peut bien se l'imaginer, ne s'amusoit pas en chemin. Quoiqu'il aimât un peu à bavarder, et surtout à raconter quelques vieilles histoires en l'honneur de la famille de Ravenswood, il marchoit silencieusement, afin de pouvoir aller plus vite, et il se contenta de dire à M. Lockard qu'il avoit fait donner quelques tours de broche au gibier par la femme du pourvoyeur, de crainte que Mysie, à qui la peur du tonnerre avoit presque fait tourner la tête, n'eût pas un feu bien brillant quand ils arriveroient au château. Cependant, faisant valoir la nécessité d'y arriver promptement, il alloit d'une telle vitesse que ses compagnons avoient peine à le suivre.

Il commençoit à se croire à l'abri de toute poursuite au haut de la colline qui séparoit Wolfcrag de Wolfhope, quand il entendit le bruit éloigné du pas d'un cheval, et une voix qui crioit par intervalles : — M. Caleb, M. Balderston,

M. Caleb Balderston, holà ! attendez-moi donc !

C'étoit ce que Caleb, comme on peut bien s'en douter, n'avoit nullement envie de faire. D'abord il fit la sourde oreille, et soutint hardiment à ses compagnons que ce qu'ils entendoient n'étoit que le bruit du vent. Ensuite il dit que c'étoit quelque paysan qui l'appeloit, et que ce n'étoit pas la peine de ralentir leur marche pour l'attendre. Mais enfin, se voyant au moment d'être atteint par celui qui le poursuivoit, il s'arrêta tout à coup, fit volte-face, et résolut de défendre sa proie avec autant de courage qu'il lui avoit fallu d'adresse pour s'en emparer. Prenant une attitude formidable, il saisit des deux mains la broche, qui, chargée comme elle l'étoit, pouvoit lui servir en même temps de pique et de bouclier, et résolut de mourir plutôt que de renoncer à son butin.

Mais quel fut son étonnement quand l'ouvrier tonnelier, s'avançant vers lui d'un air presque respectueux, lui dit que son maître étoit bien fâché de ne pas s'être trouvé chez lui lorsque M. Balderston lui avoit fait l'honneur d'y passer, et qu'il regrettoit beaucoup qu'il n'eût pu assister au repas du baptême ; mais sachant qu'il y avoit des hôtes au château, et qu'on n'avoit pas eu le temps d'y faire les préparatifs nécessaires pour les

recevoir, il avoit pris la liberté de lui envoyer un petit baril de vin d'Espagne et un autre d'eau-de-vie.

J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme poursuivi par un ours qui avoit trouvé moyen de se débarrasser de sa muselière: épuisé de fatigue et par désespoir, l'homme se retourna et leva sa canne. A la vue de cet instrument, que l'ours n'avoit que trop bien appris à connoître, l'instinct l'emporta, et Bruin [1], se levant sur ses pates de derrière, se mit à danser une sarabande. La surprise de l'homme, qui s'attendoit à être déchiré par cet animal furieux, et qui se voyoit tout à coup délivré de ce péril, avoit été à peine égale à celle qu'éprouva Caleb quand il vit que le valet qui le poursuivoit, bien loin de vouloir lui disputer son butin, ne venoit que pour y ajouter. Ce mystère cessa d'en être un pour lui, quand William, descendant de sa selle, où il étoit perché entre les deux barils, lui dit à l'oreille: — Si l'on pouvoit faire quelque chose relativement à la place de Pierre Puncheon, Gilbert Girder agiroit de manière à ce que le Maître de Ravenswood fût content de lui, et il seroit bien aise de causer à ce sujet avec M. Balderston, qui le trouveroit aussi souple qu'un jonc pour tout ce qu'il pourroit désirer de lui.

[1] *Bruin*, l'ours. (*N. d. T.*)

Caleb prit alors un air de dignité, et ne lui fit d'autre réponse que celle qui étoit souvent dans la bouche de Louis XIV : Nous verrons cela. Puis il ajouta tout haut, pour l'édification de Lockard : Votre maître a fait ce qu'il devoit, en vous chargeant de m'envoyer ces deux barils que je n'aurois pu emporter, et je ne manquerai pas de rendre compte de son attention au Maître de Ravenswood. Et maintenant, mon garçon, allez jusqu'au château, et s'il n'y a aucun domestique, ce qui est à craindre, attendu qu'ils courent les champs dès que j'ai les talons tournés, vous déposerez ces provisions dans la loge du portier qui est à main droite de la porte d'entrée. Le portier n'y sera point, parce qu'on lui a permis d'aller voir ses amis; ainsi vous ne trouverez probablement personne à qui parler.

William continua sa course; et après avoir déposé les deux barils dans la loge déserte du portier, il revint sans avoir vu personne au château: ayant salué poliment Caleb et ses compagnons en repassant près d'eux, il retourna chez son maître, pour avoir sa part de la fête du baptême.

CHAPITRE XIV.

« Ainsi qu'en nos forêts le souffle de l'automne
« Aux arbres dépouillés fait perdre leur couronne,
« De même les projets, les désirs d'un mortel
« Sont bien souvent changés, détruits au gré du ciel. »

Anonyme.

Nous avons laissé Caleb Balderston ivre de joie en voyant le succès des ruses qu'il avoit imaginées pour sauver l'honneur de la famille de Ravenswood. Lorsqu'il eut posé sur le buffet les mets divers, et qu'il en eut réglé la symétrie, il resta un instant comme en extase devant le repas le plus somptueux qu'il eût servi à Wolfcrag depuis les funérailles du feu lord.

Le cœur du sommelier battoit d'orgueil, tandis qu'il *décoroit* la table de chêne d'une nappe bien blanche, et qu'il y étaloit l'oie, les deux canards et les autres provisions, en jetant de temps en temps un regard sur son maître et sur ses hôtes, comme pour leur reprocher leur incrédulité : aussi pendant la soirée Lockard fut régalé de maintes et maintes histoires, plus ou moins constatées, sur l'ancienne grandeur des barons de Wolfcrag, et sur l'autorité qu'ils exerçoient sur tous les environs.

— Un vassal regardoit à peine un veau ou un mouton comme à lui, monsieur Lockard, avant d'avoir demandé d'abord si c'étoit le plaisir du Maître de Ravenswood de l'accepter; il étoit obligé d'obtenir le consentement du seigneur avant de se marier; et l'on raconte mille anecdotes plaisantes sur ce droit ainsi que sur d'autres. Hélas! ce vieux bon temps n'est plus, ajouta Caleb en soupirant; mais, quoique l'autorité ne jouisse plus de tous ses droits, encore est-il vrai, monsieur Lockard, et vous avez pu vous-même le remarquer jusqu'à un certain point, encore est-il vrai que, nous autres membres de la famille de Ravenswood, nous faisons tous nos efforts pour maintenir ces relations convenables qui doivent exister entre un supérieur et ses vassaux, et qui sont en danger de se relâcher de plus en plus, grâce à la licence générale qui règne malheureusement aujourd'hui.

— Mais, dites-moi, je vous prie, monsieur Balderston, les habitants du village qui est la dépendance de la tour sont-ils généralement assez traitables? car je dois avouer qu'au château de Ravenswood, qui appartient aujourd'hui à mon maître, le lord chancelier, vous n'avez pas laissé derrière vous les vassaux les plus complaisants et les plus dociles.

— Ah! monsieur Lockard, considérez que ces

domaines ont changé de mains, et l'ancien seigneur pouvoit tout attendre d'eux, tandis que le nouveau venu n'en peut rien tirer. Ils ont toujours été inquiets et turbulents ces vassaux de Ravenswood; il n'est point facile de les conduire lorsqu'ils n'aiment point leur maître; et, si une fois ils prennent le mors aux dents, du diable si personne vient jamais à bout de les arrêter.

— Ma foi, s'il en est ainsi, reprit M. Lockard, je crois que ce qu'il y auroit de mieux à faire pour nous tous, ce seroit d'arranger un mariage entre le jeune laird de Ravenswood et notre jeune et jolie maîtresse. Sir William pourroit coudre à la robe de la mariée votre ancienne baronnie, et il sauroit bientôt s'en procurer quelque autre de manière ou d'autre, habile et savant comme il est.

— Caleb secoua la tête. Je souhaite, dit-il, que tout cela ne tourne pas à mal. Il y a sur cette famille d'anciennes prophéties... A Dieu ne plaise que je les voie s'accomplir à la fin d'une vie qui n'a déjà vu arriver que trop de malheurs!

— Bah! bah! laissez là les prédictions et les prophéties, lui dit son collègue sommelier; si ces jeunes gens viennent à s'aimer, ce sera un couple charmant. Allons, buvons à leur santé, et je suis sûr que mistress Mysie se joindra à nous; n'est-ce pas, ma bonne mistress Mysie? Approchez

votre verre, que je vous donne du vin du brave M. Girder.

Tandis que l'harmonie et la joie régnoient ainsi à la cuisine, la compagnie du salon ne passoit pas une soirée moins agréable. Dès que Ravenswood se fut déterminé à donner au lord chancelier l'hospitalité, telle du moins qu'il pouvoit la lui offrir, il crut de son devoir de prendre un air ouvert, et de paroître charmé de la visite qu'il recevoit. — C'est une remarque qu'on a souvent faite, que lorsqu'un homme commence par jouer un rôle, il finit presque toujours par s'y identifier tout de bon. En moins d'une heure ou deux Raveuswood, à sa propre surprise, se trouva dans la position d'un hôte qui fait franchement tous ses efforts pour se rendre agréable à ses convives. A quelle cause falloit-il attribuer ce changement singulier? à la beauté de miss Asthon, à son aimable enjouement, à la facilité avec laquelle elle s'accommodoit aux inconvénients de sa position, ou bien à la conversation douce et paisible du lord chancelier, doué de cette éloquence insinuante qui flatte et captive le cœur. Nous ne prétendons pas prononcer positivement sur cette question; mais nous croyons qu'Edgar n'étoit insensible ni aux charmes de la fille, ni aux avances du père.

Le lord chancelier étoit un politique con-

sommé, au fait de toutes les intrigues des cours et des cabinets, et connoissant à fond toutes les plus petites particularités des événements qui s'étoient succédés pendant les dernières années du dix-septième siècle. Il savoit parler, d'après ce qu'il avoit vu lui-même, des hommes et des choses d'une manière qui ne manquoit pas de séduire l'attention; et, sans dire jamais un mot qui pût le compromettre, il avoit cependant l'art de persuader à l'auditeur qu'il lui parloit sans la moindre réserve et avec le plus grand abandon. Ravenswood, malgré ses préjugés et les motifs trop fondés de ressentiment qu'il avoit contre lui, s'amusoit et s'instruisoit tout à la fois en l'écoutant, tandis que le chancelier, qui avoit éprouvé tant d'embarras lorsqu'il s'étoit agi de se faire connoître, s'exprimoit alors avec toute la facilité et l'élégance d'un avocat à langue dorée.

Sa fille ne parloit pas beaucoup, mais elle sourioit; et le peu qu'elle disoit indiquoit une douceur aimable et un désir de plaire, qui, pour un homme aussi fier que Ravenswood, étoit plus séduisant que l'esprit le plus brillant. Il ne pouvoit s'empêcher de remarquer aussi que, soit par reconnoissance, ou par quelque autre motif, il étoit pour ses hôtes, au milieu de son salon vide et délabré, l'objet d'attentions aussi respectueuses que s'il eût été entouré de la splendeur et de la

magnificence qui convenoient à sa haute naissance.

Ils sembloient ne pas s'apercevoir que rien leur manquât, ou si quelquefois ils remarquoient l'absence de quelque objet d'utilité ou d'agrément, c'étoit pour louer l'adresse avec laquelle Caleb savoit y suppléer. Lorsqu'ils ne pouvoient s'empêcher de laisser échapper un sourire, il n'avoit rien d'ironique ni d'injurieux : c'étoit un sourire de bonne humeur; et ils y joignoient alors quelque compliment pour montrer combien ils estimoient le mérite de leur généreux hôte, et combien ils pensoient peu aux privations qu'ils étoient forcés de s'imposer. Je ne sais si l'orgueil de voir reconnoître que son mérite personnel contre-balançoit tous les avantages de la fortune, ne fit pas une impression aussi favorable sur le cœur du Maître de Ravenswood, que la conversation du lord chancelier et la beauté de sa fille.

L'heure du repos arriva. Lucie Asthon et son père se retirèrent dans leurs appartements, qui avoient été *décorés* beaucoup mieux qu'on n'auroit pu s'y attendre. Il est vrai que, pour faire les arrangements nécessaires, Mysie avoit eu l'aide d'une commère du village, qui étoit venue à la tour pour recueillir les propos et les nouvelles, mais que Caleb avoit retenue pour l'enrôler sous ses ordres, et en faire l'aide de camp de Mysie;

de sorte qu'au lieu de retourner chez elle pour décrire l'habillement de la jeune dame, et faire mille commentaires sur cette visite, elle se trouva obligée par le rusé Caleb de faire assaut d'activité avec la vieille femme de charge pour mettre tout en ordre dans les chambres destinées aux étrangers.

Suivant l'usage du temps, le Maître de Ravenswood accompagna le lord chancelier jusque dans son appartement, suivi de Caleb, qui posa sur la table, avec toute la cérémonie réservée aux bougies, deux chandelles grossières dans des plaques d'étain en guise de chandeliers. Caleb sortit et rentra bientôt, portant à la main deux flacons de terre; car, dit-il, la porcelaine avoit été rarement employée depuis la mort de milady: l'un de ces flacons étoit rempli de vin d'Espagne, l'autre d'eau-de-vie. Pour le vin d'Espagne, sans s'arrêter à considérer combien il étoit facile de le convaincre d'imposture, il déclara effrontément qu'il étoit depuis vingt ans dans la cave de Wolfcrag; quant à l'eau-de-vie, quoique ce ne fût pas à lui à parler devant leurs honneurs, c'étoit bien la liqueur la plus précieuse qui eût jamais paru sur aucune table; elle étoit douce comme l'hydromel, et forte comme Samson. C'étoit exactement la même qu'on avoit servie le jour de cette fête mémorable dans laquelle le vieux Mickletob-

avoit été tué sur le palier par Jamie de Jonklebrae, par suite d'une dispute qui intéressoit l'honneur de lady Mairend, dame alliée de la famille ; néanmoins.....

— Mais, pour abréger, monsieur Caleb, dit le chancelier, peut-être voudrez-vous bien me faire le plaisir de me donner un peu d'eau ?

— De l'eau! à Dieu ne plaise que votre honneur boive de l'eau dans cette maison, au déshonneur et à la honte d'une famille aussi illustre !

— Si tel est le plaisir de sa seigneurie, Caleb, dit Edgar en souriant, je crois que vous pouvez vous y conformer sans crainte; car, si je ne me trompe, il n'y a pas très-long-temps qu'on a bu de l'eau ici, et même d'assez bon cœur.

— En effet, si c'est le plaisir de milord, je ne vois pas grand inconvénient..... Et Caleb revint, tenant à la main un pot rempli de l'élément désiré. Il est bien vrai qu'on ne trouve point partout de l'eau pareille à celle du puits de Wolfcrag; néanmoins.....

—Néanmoins il est temps que nous laissions le lord chancelier goûter quelque repos, dit Ravenswood en interrompant l'éloquence du sommelier, qui, se tournant aussitôt vers la porte, fit un profond salut, et se mit en devoir de reconduire son maître.

Mais le lord chancelier s'opposa au départ de

son hôte..... — J'aurois un mot à dire au Maître de Ravenswood, M. Caleb, et je crois qu'il vous dispensera de l'attendre.

Caleb fit un second salut encore plus profond que le premier, et se retira; tandis que son maître, pâle et immobile, attendoit avec beaucoup d'embarras le résultat d'une conversation qui devoit terminer une journée déjà si fertile en incidents inattendus.

— Maître de Ravenswood, dit sir William Ashton d'un air un peu embarrassé, j'espère que vous connoissez trop bien la loi chrétienne pour souffrir que le soleil se couche sur votre colère ?

— Edgar rougit et répondit qu'il n'avoit pas sujet ce soir-là de pratiquer le devoir que lui imposoit sa religion.

— J'osois à peine m'en flatter, dit son hôte, après les divers sujets d'altercation qui, par malheur, ne se sont présentés que trop souvent entre le feu lord votre père et moi.

— Je désirerois, milord, dit Ravenswood agité par une émotion qu'il avoit peine à retenir, qu'aucune allusion à ces circonstances ne fût faite dans la maison de mon père.

— J'approuverois en toute autre occasion la justesse de cette remarque, dit sir William Ashton, mais maintenant il est nécessaire que je m'explique sans réserve. Je n'ai déjà que trop

souffert moi-même par suite de la fausse délicatesse qui m'empêcha d'insister avec assez de force sur ce que j'avois, il est vrai, demandé plusieurs fois..... une entrevue avec votre père. Si je l'avois fait, que de malheurs et d'inquiétudes ne nous serions-nous pas épargnés mutuellement !

— Il est vrai, dit Ravenswood après un moment de réflexion, je me rappelle avoir entendu dire à mon père que votre seigneurie lui avoit proposé une conférence.

— Proposé, mon jeune ami (car c'est ainsi que je veux vous appeler) ! Sans doute je l'ai proposée ; mais ce n'étoit pas assez ; j'aurois dû la solliciter, l'implorer comme une grâce. J'aurois dû déchirer le voile que des gens intéressés à nous désunir avoient étendu entre nous, et me montrer, comme je l'étois en effet, prêt à sacrifier une partie considérable même de mes droits légaux par égard pour des sentiments aussi naturels que ceux qui l'animoient. Mais je dois dire pour ma justification que si votre père et moi nous nous étions jamais trouvés ensemble le même espace de temps que ma bonne fortune m'a permis de passer aujourd'hui dans votre compagnie, ce pays posséderoit peut-être encore l'un des membres les plus respectables de son ancienne noblesse, et je n'aurois pas eu la douleur de me séparer à jamais, dans des sentiments d'inimitié, d'un homme

dont j'admirai, dont j'honorai toujours le caractère.

Il porta son mouchoir à ses yeux. Ravenswood aussi étoit ému; mais il attendit en silence la suite de ces révélations extraordinaires.

— Il est juste, il est nécessaire que vous sachiez, ajouta le lord chancelier, qu'il existe encore bien des points à régler entre nous, et que, quoique j'aie cru devoir consulter une cour de justice afin de connoître l'étendue exacte de mes droits légaux, il n'a jamais été dans mon intention de les faire valoir au delà des bornes qu'impose l'équité.

— Milord, dit le Maître de Ravenswood, il est inutile de poursuivre plus loin ce sujet. Tout ce que la loi vous donne, tout ce qu'elle peut vous donner encore, vous en jouissez; personne n'y met obstacle. Ni mon père, ni moi, nous n'aurions jamais rien accepté à titre de faveur.

— De faveur? Non, vous ne me comprenez pas, ou, pour mieux dire, vous n'êtes pas jurisconsulte. Des droits peuvent être valides aux yeux de la loi, et reconnus comme tels, sans qu'un homme d'honneur veuille, dans tous les cas, s'en prévaloir, ou même le puisse équitablement.

— J'en suis fâché, milord.

— Allons, allons, vous parlez comme un jeune

avocat qui s'échauffe sans sujet, au lieu de garder son sang-froid. Écoutez, mon jeune ami. Il reste encore, je vous le répète, beaucoup de points à décider entre nous. Pouvez-vous blâmer un vieillard qui aime la paix et la tranquillité, et qui se trouve dans la maison d'un jeune seigneur qui a sauvé sa vie et celle de sa fille, de désirer ardemment de tout régler à l'amiable et généreusement?

Tout en parlant ainsi, il avoit pris la main d'Edgar, et il la serroit dans les siennes. Quelque résolution que celui-ci eût pû former d'avance, il lui étoit impossible de ne pas faire alors une réponse conforme aux désirs de son hôte, et ils se séparèrent, remettant la suite de la conférence au lendemain matin.

Ravenswood courut se renfermer dans le salon où il devoit passer la nuit; et pendant quelque temps il le parcourut d'un pas rapide et d'un air agité, sans savoir ce qu'il faisoit. Son ennemi mortel étoit dans sa maison; cependant les sentiments qu'il éprouvoit envers lui n'étoient ni ceux d'un ennemi déclaré, ni ceux d'un vrai chrétien. Il sentoit qu'à ce premier titre il eût dû donner un libre cours à sa vengeance, et qu'au second il devoit lui pardonner; l'un et l'autre lui sembloient également impossibles, et il sentoit qu'il faisoit un compromis lâche et déshonorant entre son ressentiment contre le père et son affection

pour la fille. Il se maudissoit lui-même, tandis qu'il marchoit précipitamment dans la chambre, où la lune, alors sur son déclin, et les restes d'un feu presque consumé, jetoient une foible lueur. Il ouvroit et refermoit avec violence les fenêtres grillées de l'appartement, comme s'il eût eu besoin tantôt de respirer un air frais, tantôt de l'exclure entièrement. A la fin, cependant, son agitation se calma, et il se jeta sur le fauteuil qu'il avoit choisi pour en faire son lit de repos pendant la nuit.

— S'il est vrai, se dit-il lorsque le calme eut enfin succédé à l'orage des passions, s'il est vrai que cet homme ne désire rien de plus que ce que la loi lui accorde; s'il est même prêt à régler d'après l'équité des droits valides et reconnus, quel sujet mon père pouvoit-il avoir de se plaindre? quel sujet en ai-je moi-même? Ceux de qui nous obtînmes nos anciennes possessions succombèrent sous l'épée de mes ancêtres, et laissèrent leurs biens et leurs domaines aux conquérants; nous succombons sous la force de la loi, aujourd'hui trop puissante pour que rien puisse lui résister. Entrons donc en pourparler avec les vainqueurs du jour, comme si nous étions assiégés dans notre forteresse, sans espoir d'être secourus. Peut-être cet homme est-il tout autre que je ne l'avois cru

d'abord; et sa fille..... mais j'ai résolu de ne point penser à elle.

Il s'enveloppa dans son manteau, s'assoupit, et rêva de Lucie Ashton, jusqu'à ce que le jour vînt luire à travers les barreaux des fenêtres.

CHAPITRE XV.

> « Nous autres gens du monde,
> « Quand nous voyons des amis, des parents,
> « Ayant perdu rang, dignités, richesse,
> « Nous n'allons pas, pour charmer leur détresse,
> « Leur prodiguer des soins compatissants;
> « Du pied plutôt nous leur frappons la tête :
> « C'est, j'en conviens, ce que j'ai toujours fait :
> « Mais aujourd'hui tout vous vient à souhait;
> « Vous arrivez de la grandeur au faîte;
> « Comptez sur moi, je serai votre ami :
> « Je le serai, mais non pas à demi. »
>
> SHAKSPEARE.

Le lord chancelier porta sur la couche la plus dure que peut-être il eût encore rencontrée, les mêmes pensées ambitieuses et la même perplexité qui chassent le sommeil des lits de duvet. Il avoit navigué assez long-temps sur l'océan politique pour connoître les écueils dont il étoit rempli, et pour sentir la nécessité de faire manœuvrer sa barque dans la direction du vent dominant, pour éviter le naufrage. La nature de ses talents, et son caractère timide et craintif lui avoient donné la flexibilité et la souplesse du vieux comte de Northampton, qui, pour expliquer comment il avoit pu se maintenir en place pendant tous les changements de gouvernement, depuis

le règne de Henri VIII jusqu'à celui d'Élisabeth, avoua franchement qu'il tenoit de la nature du saule plutôt que de celle du chêne.

Sir William Asthon avoit donc toujours fait son étude d'épier les variations de l'horizon politique; avant que le combat fût décidé, son système étoit de se ménager un appui auprès du parti qu'il croyoit devoir remporter la victoire. Son caractère vacillant et toujours prêt à se plier aux circonstances étoit bien connu, et excitoit le mépris des chefs plus entreprenants des deux factions qui divisoient l'état. Mais ses talents étoient utiles, et ses connoissances en jurisprudence compensoient même tellement ce qui lui manquoit sous d'autres rapports, que ceux qui étoient au timon des affaires étoient bien aises de se prévaloir de ses services, et de les récompenser sans lui accorder ni leur confiance ni leur estime.

Le marquis d'Athol avoit employé toute son influence, et mis en jeu tous les ressorts de l'intrigue, pour effectuer un changement dans le cabinet en Ecosse; et ses projets étoient alors si bien conçus, et secondés avec tant de force et d'habileté, qu'il sembloit très-probable qu'il finiroit par réussir. Il n'étoit pas néanmoins assez sûr de la victoire, pour négliger aucun moyen d'attirer des partisans sous son étendard. S'atta-

cher le lord chancelier étoit une mesure assez importante; et un ami, qui connoissoit parfaitement son caractère et sa disposition d'esprit, lui répondit de sa conversion politique.

Lorsque cet ami arriva au château de Ravenswood, où il ne se présenta que sous le prétexte de rendre une simple visite, il vit que la crainte dominante qui agitoit en ce moment le lord chancelier étoit celle du danger qu'il couroit personnellement de la part du Maître de Ravenswood. Le langage dont la sibylle aveugle, la vieille Alix, s'étoit servie; l'apparition soudaine d'Edgar, armé et dans l'enceinte de ses domaines, au moment même où elle venoit de l'avertir de se méfier de lui; l'air de froideur et de dédain avec lequel il avoit reçu l'expression de sa reconnoissance pour le secours qu'il lui avoit accordé si à propos, ainsi qu'à sa fille; toutes ces circonstances réunies avoient fait une impression profonde sur son imagination.

Dès que l'agent politique du marquis vit de quel côté le vent soufflоit, il commença à insinuer dans l'âme de sir William des craintes et des doutes d'une autre espèce, mais non moins propres à l'agiter. Il s'informa d'un air d'intérêt si le procès compliqué que le lord chancelier avoit avec la famille de Ravenswood étoit réglé définitivement, de manière à ce qu'il ne restât

aucun moyen d'en appeler. Celui-ci répondit affirmativement; mais l'homme qui l'interrogeoit étoit lui-même trop bien au fait de l'affaire pour se laisser tromper. Il lui démontra, par des arguments sans réplique, que plusieurs des points les plus importants qui avoient été décidés en sa faveur contre la maison de Ravenswood pouvoient, si la partie lésée interjetoit appel du jugement, subir un nouvel examen devant les états du royaume, c'est-à-dire devant le parlement d'Écosse qui prononceroit en dernier ressort.

Sir William commença par soutenir qu'une pareille mesure seroit illégale, et finit par avouer qu'il regarderoit comme impossible que le jeune Ravenswood eût, dans le parlement, des amis assez puissants pour proposer de prendre en considération une affaire aussi importante.

—Ne vous bercez point de cet espoir trompeur, lui dit son insidieux ami; il se peut que, dans la prochaine session, le jeune Ravenswood ait plus d'amis et de protecteurs dans le parlement que votre seigneurie elle-même.

— Ce seroit quelque chose d'assez curieux! reprit sir William d'un air de dédain.

— Et cependant on a vu de pareilles choses avant nous et même de notre temps. Ne voyons-nous pas maintenant à la tête des affaires des gens qui, il y a quelques années, étoient obligés

de se cacher pour sauver leur vie? Plus d'un homme qui se fait servir aujourd'hui dans une belle vaisselle d'argent n'avoit pas, il y a dix ans, une assiette de bois pour manger sa bouillie de farine d'avoine; et tel autre, à présent confondu dans la foule, levoit alors la tête par-dessus tous les autres. L'*État chancelant des hommes d'état en Écosse*, ouvrage curieux de Scostarvet, dont vous m'avez fait voir le manuscrit, est devenu de nos jours susceptible de nombreuses applications.

Le lord chancelier répondit avec un profond soupir que ces vicissitudes n'étoient pas un spectacle nouveau en Écosse, et que ce royaume en avoit été témoin long-temps avant la naissance de l'auteur satirique dont il venoit de parler. Il y avoit long-temps, dit-il, que Fordun avoit cité ces mots comme un ancien proverbe : *Neque dives, neque fortis, sed nec sapiens scotus, prædominante invidiâ diù durabit in terrâ.*

— Et soyez assuré, mon estimable ami, que ni les longs services que vous avez rendus à l'état, ni vos connoissances profondes en jurisprudence ne pourront vous conserver ni votre place ni votre fortune, si le marquis d'Athol parvient à composer un parlement tel qu'il le désire. — Vous savez que le feu lord de Ravenswood étoit son allié; car lady Ravenswood descendant, comme

le marquis, du baron de Tillibardin, étoit sa cousine au cinquième degré. Je suis sûr qu'il épousera les intérêts du jeune héritier, et qu'il favorisera son avancement dans le monde. Pourquoi ne le feroit-il pas? C'est un jeune homme actif et intelligent, capable de s'aider lui-même, que ses amis et ses parents porteront avec plaisir, parce qu'il ne restera jamais comme un fardeau sur leurs bras. Or, si l'on vient à agiter encore devant le parlement toutes vos anciennes affaires avec lord Ravenswood, je vous réponds que le marquis vous taillera des croupières.

— Ce seroit bien mal récompenser les longs services que j'ai rendus à l'état, et le respect dont j'ai toujours fait profession pour l'honorable marquis et sa famille.

— Oh! oh! dit l'agent du marquis, il ne faut pas compter sur les services passés ni sur les anciens respects; ce sont des services actuels, des preuves actuelles d'égards qu'un homme comme le marquis attend dans les circonstances où nous nous trouvons.

Le lord chancelier vit alors clairement quel étoit le but où tendoit tout ce que l'ami commun venoit de lui dire; mais il étoit trop prudent pour se lier par une réponse positive.

— Il ne savoit pas, dit-il, quels services le marquis pouvoit attendre de ses foibles talents

qu'il n'eût pas toujours été disposé à lui rendre, s'ils ne blessoient en rien ses devoirs envers son roi et son pays.

N'ayant ainsi rien dit, tout en paroissant dire beaucoup, car l'exception étoit calculée de manière à pouvoir y faire entrer par la suite tout ce que bon lui sembleroit, sir William choisit un autre sujet de conversation, et trouva le moyen d'en bannir la politique. Son hôte partit donc sans avoir pu tirer du rusé d'homme d'état la promesse de favoriser les projets du marquis, mais avec la certitude d'avoir éveillé ses craintes sur un sujet qui lui tenoit fort à cœur, et qu'il avoit par-là jeté les fondements d'un traité plus facile à conclure.

Lorsqu'il rendit compte au marquis du résultat de sa négociation, il fut convenu entre eux qu'on ne permettroit pas au lord chancelier de reprendre son ancienne sécurité, mais qu'on l'entretiendroit dans cet heureux état d'inquiétude, surtout pendant l'absence de sa femme. Ils savoient que l'esprit orgueilleux et vindicatif de celle-ci lui prêtoit le courage qui lui manquoit; qu'elle étoit irrévocablement attachée au parti qui dominoit alors, et avec les chefs duquel elle entretenoit une correspondance active; enfin que, sans craindre la famille Ravenswood, elle la haïssoit mortellement, parce que l'ancienne splen-

deur de cette maison tenoit encore dans l'ombre la grandeur toute nouvelle de la famille Ashton ; de sorte qu'elle auroit risqué, sans hésiter, ses propres intérêts, dans l'espoir de donner le dernier coup à la fortune de ses ennemis.

Mais lady Ashton étoit absente en ce moment. L'affaire qui l'avoit retenue long-temps à Édimbourg l'avoit déterminée ensuite à faire le voyage de Londres, non sans espoir de contribuer pour sa part à déjouer les intrigues du marquis à la cour, car elle étoit en grande faveur auprès de la célèbre Sarah, duchesse de Marlborough, dont le caractère avoit avec le sien des points frappants de ressemblance.

Il étoit donc nécessaire de presser vigoureusement son mari avant son retour. La lettre que le marquis avoit écrite au Maître de Ravenswood, et que nous avons rapportée dans un des chapitres précédents, étoit un des préliminaires de ce plan d'opérations. Elle avoit été rédigée avec soin, de manière à laisser à celui qui l'écrivoit la liberté de s'intéresser au sort de celui à qui elle étoit écrite, seulement autant que l'exigeroit le succès de ses propres projets. Mais quelque peu disposé que fût le marquis, comme homme d'état, à se compromettre, ou à se donner les airs de protecteur, quand il n'avoit aucune grâce à accorder, nous devons dire à son honneur que, tout en

se servant du nom de Ravenswood pour entretenir des alarmes continuelles dans l'esprit du lord chancelier, il désiroit véritablement trouver l'occasion d'être utile à son jeune parent.

Comme le messager chargé de cette lettre devoit passer près du château du lord chancelier, on mit dans ses instructions que son cheval se déferreroit dans le village situé près de l'avenue de Ravenswood, et on lui recommanda d'avoir soin, pendant que le maréchal du hameau feroit son métier, de se plaindre vivement du retard occasioné par cet accident, et de laisser échapper, dans son impatience, qu'il étoit porteur d'une dépêche très-importante du marquis d'Athol pour le Maître de Ravenswood.

Cette nouvelle, avec toutes les exagérations d'usage, parvint par différents canaux aux oreilles du lord chancelier, et on appuya sur le temps que le courrier avoit mis à son voyage, et sur l'impatience qu'il avoit témoignée pour un délai d'une petite demi-heure. Sir William écouta ces rapports en silence, mais Lockard reçut ordre en particulier de guetter le messager à son retour, pour tâcher de l'enivrer, et de s'emparer de ses dépêches, de gré ou de force, pour en connoître le contenu. Le projet ne réussit pourtant point, parce qu'il avoit été prévu, et que l'exprès avoit reçu ordre de revenir par une autre route.

Lorsqu'on jugea qu'il étoit inutile de l'attendre plus long-temps, M. Dinwall fut prié de faire une enquête spéciale parmi ses clients de Wolfhope pour savoir si tel jour, vers telle heure, il étoit arrivé à la tour de Wolfcrag un messager fait et vêtu de telle et telle manière. La chose ne fut pas difficile à constater, car le même jour Caleb s'étoit rendu dans ce hameau pour y emprunter de quoi donner à dîner à un exprès envoyé à son maître par le marquis d'Athol; et le pauvre diable avoit été malade vingt-quatre heures chez mistress Smallrash, pour avoir mangé de mauvais saumon salé, et bu de la petite bière aigre. Il étoit donc bien certain qu'il existoit une correspondance entre le marquis et son jeune parent, ce que sir William avoit quelquefois été tenté de regarder comme un faux épouvantail.

Les alarmes du lord chancelier devinrent alors plus sérieuses. Le droit d'appeler au parlement des décisions des cours civiles d'Écosse avoit été rarement exercé, mais il savoit qu'il en existoit des exemples, et si le cours des événements amenoit un parlement disposé à accueillir l'appel du jeune Ravenswood, et à examiner attentivement l'affaire, sa conscience lui disoit que l'issue pourroit bien n'en pas être favorable pour lui; car dans ce cas la contestation devoit se juger, non pas d'après la lettre stricte de la loi, mais d'après

les principes d'équité, ce qui ne lui permettoit pas d'espérer un triomphe aussi complet que celui qu'il avoit obtenu dans tous les tribunaux.

Cependant tous les rapports qu'il recevoit ne tendoient qu'à rendre plus probable le succès des intrigues politiques du marquis, et sir William Ashton commença à penser qu'il étoit temps de chercher une protection contre l'orage. Son caractère timide et irrésolu le portoit toujours à des mesures de conciliation. Un compromis lui sembloit préférable au meilleur procès. Il jugea que l'événement du taureau, mis à profit, pouvoit lui faciliter une entrevue et une réconciliation avec le Maître de Ravenswood. En ce cas, il lui seroit aisé de savoir de lui quelles étoient ses idées sur l'étendue de ses droits, et sur les moyens de les faire valoir. Il pourroit peut-être lui faire accepter quelques propositions avantageuses d'arrangement à l'amiable, ce qui n'est jamais bien difficile quand une des parties est riche et l'autre pauvre. D'ailleurs une réconciliation avec Ravenswood lui donneroit les moyens de faire ses conditions avec le marquis d'Athol. Enfin, se disoit-il à lui-même, ce sera un acte de générosité que de relever la fortune du chef de cette famille ruinée, et, s'il arrive qu'il soit chaudement et efficacement protégé par un nouveau gouvernement, qui sait si cette générosité ne trouvera pas sa récompense?

C'étoit ainsi que pensoit sir William Ashton; c'étoit ainsi qu'il donnoit à ses vues intéressées une couleur de générosité, comme cela se voit assez fréquemment; et son imagination alla plus loin encore. Il commença à se dire que si Ravenswood devoit obtenir quelque poste important dans une nouvelle administration, et si cette union parvenoit à le rendre plus modéré dans ses réclamations contre lui, il pourroit y avoir de plus mauvais mariages pour sa fille Lucie; on obtiendroit bientôt la révocation de l'arrêt qui avoit dégradé de noblesse la famille des lords de Ravenswood, dont le titre étoit fort ancien. Enfin cette alliance même légitimeroit en quelque sorte, en sa personne, la possession de la plus grande partie des dépouilles de cette maison, et rendroit moins pénible la restitution du reste.

Pendant que ce plan compliqué se mûrissoit dans la tête du lord chancelier, il se rappela que le lord Littlebrain l'avoit souvent invité avec instance à venir passer quelques jours chez lui. Le château de ce lord n'étoit situé qu'à très-peu de distance de Wolfcrag, et ce motif le décida à lui écrire sur-le-champ que, pouvant disposer de quelques jours, il se rendroit à son invitation dès le lendemain. Lors de son arrivée, le maître du logis étoit absent, mais il fut accueilli de la manière la plus aimable par lady Littlebrain, qui

attendoit incessamment son mari. Elle parut enchantée de voir miss Ashton, et ordonna une partie de chasse pour amuser le lord chancelier. Ce n'étoit pas le divertissement favori de sir William, mais il accepta cette proposition avec empressement, parce qu'elle pouvoit lui fournir l'occasion de reconnoître Wolfcrag, et peut-être de se rencontrer avec le propriétaire de cette tour ruinée, si le bruit des chiens et des cors lui inspiroit le désir de se joindre à la chasse. Enfin il recommanda à Lockard de chercher toutes les occasions possibles de se lier avec quelques-uns des habitants de Wolfcrag, et nous avons déjà vu de quelle manière Lockard s'acquitta de son rôle.

L'orage qui survint fut un incident qui favorisa plus que le lord chancelier n'auroit osé l'espérer, le plan qu'il avoit formé de faire personnellement connoissance avec Edgar. La crainte qu'il avoit eue que ce jeune homme, emporté par la soif de la vengeance, n'en vînt à quelque voie de fait contre lui, étoit considérablement diminuée depuis qu'il le croyoit spécialement protégé par le marquis d'Athol, ce qui pouvoit lui donner les moyens de faire valoir ses droits par des voies légales; car il pensoit, avec assez de raison, qu'on ne se porte guère à des actes de violence que lorsqu'on se trouve absolument dépourvu de tout

autre moyen pour atteindre son but. Ce ne fut pourtant pas sans une émotion secrète de terreur involontaire qu'il se trouva enfermé dans la tour solitaire de Wolfcrag, espèce de forteresse isolée, et qui sembloit faite exprès pour devenir un théâtre de vengeance. La froideur de l'accueil que le Maître de Ravenswood lui fit d'abord, ainsi qu'à sa fille, et la difficulté qu'il éprouvoit à vaincre son embarras quand il fallut apprendre à un jeune homme habitué à le regarder comme le plus cruel ennemi de sa famille, à quels hôtes il venoit d'accorder un asile, ne calmèrent pas ses alarmes; et lorsqu'il entendit fermer avec violence la porte de la tour, sans qu'on eût permis à ses domestiques d'y entrer, les paroles de la vieille Alix se représentèrent à son esprit; il pensa qu'il avoit porté les choses trop loin avec une race aussi fière que celle des Ravenswoods, et que le représentant de cette famille pouvoit bien, comme Malisius Ravenswood, avoir attendu et trouvé le moment de la vengeance.

La franchise avec laquelle Edgar s'acquitta ensuite des devoirs de l'hospitalité, le changement qu'il remarqua dans son ton et dans ses manières, à mesure qu'il causoit avec lui, calmèrent les appréhensions que ces souvenirs avoient fait naître, et sa pénétration découvrit sans peine que c'étoit aux grâces et à la beauté de Lucie

qu'il étoit redevable des dispositions plus favorables de son hôte.

Toutes ces pensées se retracèrent à son esprit quand il eut pris possession de la chambre secrète. Une lampe de fer, un appartement sans meubles qui ressembloit à une prison plutôt qu'à une chambre à coucher, le bruit continuel des vagues, tout contribuoit à jeter le trouble et la mélancolie dans son âme. C'étoit à lui, c'étoit à ses manœuvres adroites qu'étoit due en grande partie la ruine de la famille dont il habitoit en ce moment le dernier asile; mais son caractère étoit plus intéressé que cruel, et la vue d'une détresse qu'il avoit occasionée lui étoit aussi pénible qu'il le seroit à une maîtresse de maison de voir tuer les poulets et les pigeons qu'elle auroit ordonnés pour son dîner.

En même temps, quand il pensoit à l'alternative d'être forcé, par une décision du parlement, à rendre à Ravenswood la plus grande partie de ses dépouilles, ou d'adopter comme membre de sa propre famille l'héritier de cette maison appauvrie, il éprouvoit ce qu'on peut supposer qu'éprouve une araignée quand elle voit sa toile, objet de tant de soins et de travaux, emportée par un malheureux coup de balai. D'une autre part, s'il s'engageoit trop avant dans ses nouveaux projets, cela donnoit lieu à une ques-

tion que plus d'un bon mari, tenté d'agir comme s'il eût été le maître, s'est adressée sans pouvoir se faire une réponse satisfaisante : *Que dira ma femme?* Au total il prit enfin la résolution qui sert de refuge aux esprits foibles : il se détermina à attendre les événements, à profiter des circonstances qui se présenteroient et à y conformer sa conduite ; dans cet esprit de temporisation politique, il finit par dormir d'un sommeil paisible.

CHAPITRE XVI.

« Vous voudrez bien m'excuser si je m'acquitte
« d'un petit message que j'ai pour vous. C'est un
« service que l'amitié exige de moi, et qui ne doit
« pas vous offenser, puisque je ne veux que justice
« pour les deux parties. »

Le Roi qui n'est pas roi, comédie.

Le Maître de Ravenswood avoit repris en partie son humeur sombre, quand il revit le lord chancelier le lendemain matin. Il avoit passé la nuit à réfléchir plutôt qu'à goûter quelque repos. Les sentiments qu'il ne pouvoit s'empêcher de nourrir pour Lucie Asthon avoient eu à soutenir un terrible combat contre ceux qu'il avoit voués à son père depuis si long-temps. Prendre avec amitié la main de l'ennemi de sa famille, le recevoir dans sa maison, faire avec lui un échange de courtoisie, c'étoit à ses yeux une dégradation à laquelle il ne pouvoit se soumettre sans que sa fierté en fût révoltée.

Mais la glace ayant été rompue, sir William avoit résolu de ne pas lui laisser le temps de se réunir. Il entroit dans son plan de confondre toutes les idées de Ravenswood, de l'étourdir en quelque sorte, en lui donnant une explication

compliquée, en termes techniques, des querelles qui avoient divisé leurs familles; pensant avec raison qu'il seroit difficile à un jeune homme de suivre un jurisconsulte adroit dans tous les détours du labyrinthe de la chicane; et que, tout en paroissant vouloir l'éclairer, il ne feroit que redoubler les ténèbres dont il étoit entouré, et diminueroit peut-être la confiance qu'il pouvoit avoir dans la justice de sa cause. — Par-là, pensoit le lord chancelier, j'aurai l'avantage de paroître agir à son égard avec une franchise sans réserve, tandis qu'il ne pourra tirer que peu de profit de tout ce que je voudrai bien lui dire.

Avant le déjeuner, il prit donc à part Ravenswood, et l'ayant conduit vers l'embrasure d'une croisée, il reprit la conversation de la veille, et exprima l'espérance que son jeune ami voudroit bien s'armer d'un peu de patience pour entendre un détail explicatif et circonstancié des causes malheureuses qui avoient donné naissance aux fâcheuses contestations des deux familles. Une vive rougeur monta au visage du Maître de Ravenswood à ce propos; mais il garda le silence; et sir William Asthon, quoique peu satisfait de ce symptôme de mécontentement qui ne lui avoit pas échappé, commença l'histoire d'un prêt de vingt mille marcs que son père avoit fait au père de son auditeur; il alloit expliquer les voies

légales par lesquelles cette somme considérable étoit devenue *debitum fundi*, quand Edgar l'interrompit.

— Ce n'est point ici, lui dit-il, que je puis écouter l'explication que sir William Asthon peut me donner sur toutes ces affaires..... Ce n'est pas dans le château où mon père mourut de chagrin, que je puis m'occuper à rechercher la cause de ses malheurs. Je pourrois ne me rappeler que les devoirs de la piété filiale et oublier ceux de l'hospitalité. Le moment viendra où ces objets seront discutés dans un lieu plus convenable, et en présence de personnes devant lesquelles nous aurons tous deux la liberté de parler et d'écouter.

— Le lieu, le temps et les personnes, dit le lord chancelier, sont des choses indifférentes pour ceux qui ne cherchent que la justice. Cependant, puisque je vous offre toutes les explications convenables, il me semble que de votre côté il seroit juste que vous me donnassiez quelques renseignements sur les motifs que vous pouvez avoir pour revenir contre des décisions prononcées par les cours de justice compétentes.

— Sir William Asthon, répondit le Maître de Ravenswood avec un peu de chaleur, les domaines que vous occupez aujourd'hui ont été accordés à mes ancêtres par nos rois, pour les

récompenser des services qu'ils avoient rendus en défendant leur pays contre les invasions des Anglais. Comment sont-ils sortis de nos mains par une suite de transactions qui ne sont ni vente amiable, ni adjudication judiciaire, ni hypothèques, mais qui offrent un mélange confus et inconcevable de toutes ces choses. Comment les intérêts ont-ils dévoré le principal ? Comment tous nos biens ont-ils été fondus comme la neige aux rayons du soleil ? C'est ce que vous pouvez concevoir plus facilement que moi. Je suis pourtant disposé à croire, d'après votre franchise à mon égard, que je puis m'être trompé sur vos motifs et sur votre caractère ; et qu'un jurisconsulte éclairé comme vous a pu croire équitable ce qui a paru injuste et oppressif à un homme aussi ignorant que je le suis dans ces sortes de matières.

— Et permettez-moi de vous dire aussi, mon cher Ravenswood, répondit le rusé chancelier, que j'étois moi-même dans l'erreur à votre sujet. On m'avoit appris à vous regarder comme un jeune homme fier, impérieux, bouillant, prêt, à la moindre provocation, à jeter votre sabre dans la balance de la justice, et à recourir à ces actes de violence, à ces voies de fait qu'une sage politique et une administration protectrice ne permettent plus en Écosse depuis bien des an-

nées. Puisque nous nous étions réciproquement mal jugés, pourquoi donc le jeune homme loyal ne voudroit-il pas écouter l'explication franche que le vieux jurisconsulte désire lui donner sur toutes les contestations qui ont eu lieu entre leurs familles ?

— Non, milord, répondit Edgard; c'est dans les états de la nation, c'est devant la cour suprême du parlement que cette explication doit avoir lieu. Les barons et chevaliers, les lords et pairs d'Écosse auront à décider si une maison qui n'est pas une des moins nobles de ce royaume, doit rester dépouillée de toutes ses possessions ; de même qu'un misérable ouvrier est privé du gage qu'il a mis entre les mains d'un usurier, dès qu'il a laissé passer l'heure à laquelle il devoit le racheter. Si les droits du créancier sont reconnus légitimes ; s'il faut que la loi nous ravisse tous les biens que nous tenions à titre de glorieuse récompense, cet exemple sera peut-être d'une conséquence funeste pour la postérité de mes juges eux-mêmes; mais je saurai m'en consoler, il me restera mon épée, et je pourrai suivre la profession des armes partout où j'entendrai le son d'une trompette.

Comme il prononçoit ces mots d'un ton ferme et pourtant mélancolique, il leva les yeux, et rencontra ceux de Lucie Asthon, qui étoit sur-



venue pendant leur entretien sans qu'il s'en fût aperçu. Ses regards étoient fixés sur Ravenswood avec une expression d'intérêt et d'admiration qu'elle ne cherchoit pas à cacher. L'air noble et les traits distingués d'Edgar, animés par l'orgueil de sa naissance et le sentiment de sa propre dignité; le son doux et expressif de sa voix; la patience avec laquelle il sembloit supporter l'indigence à laquelle il étoit réduit; l'indifférence qu'il témoignoit sur l'avenir, tout contribuoit à rendre sa présence dangereuse pour une jeune fille dont l'esprit n'étoit que trop disposé à se livrer à des souvenirs dont il étoit le principal objet. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, ils rougirent tous deux en éprouvant une secrète émotion, et ils évitèrent de se regarder de nouveau.

Sir William n'avoit pas manqué d'examiner avec grande attention l'expression de leur physionomie.—Je n'ai besoin de craindre, pensa-t-il, ni appel, ni parlement. J'ai un moyen sûr de me réconcilier avec ce jeune étourdi, dans le cas où il me deviendroit formidable. Mon premier soin en ce moment doit être, avant tout, de ne me compromettre en rien. Le poisson a mordu à l'hameçon; mais ne nous hâtons pas de tirer la ligne, afin de pouvoir couper le fil et le laisser dans l'eau, s'il ne vaut pas la peine d'en être retiré.

Dans ce calcul inspiré par un égoïsme cruel, et fondé sur l'attachement qu'il croyoit remarquer dans le Maître de Ravenswood pour Lucie, il ne faisoit entrer pour rien les chagrins qu'il pouvoit occasioner à sa fille en se jouant ainsi de ses affections, et le danger de laisser pénétrer dans son âme une passion si dangereuse. On eût dit qu'il se flattoit de pouvoir l'allumer et l'éteindre à son gré, comme la flamme d'un flambeau. Mais la Providence préparoit une punition terrible à cet homme qui avoit passé toute sa vie à faire servir les passions des autres à ses intérêts.

Caleb Balderston vint annoncer en ce moment que le déjeuner étoit prêt. Les restes du dîner ou plutôt du souper de la veille avoient abondamment pourvu à ce repas, plus substantiel à cette époque que de nos jours ; il n'oublia pas de présenter au lord chancelier, avec tout le cérémonial d'usage, ce qu'on appeloit le coup du matin, dans un grand gobelet d'étain, garni de feuilles de persil. Il lui demanda pardon de ne pas le lui avoir servi dans la grande coupe d'argent de son maître ; mais, ajouta-t-il, on l'a envoyée il y a quelques jours chez un orfévre à Édimbourg, pour être dorée.

— Il est en effet probable, dit Ravenswood en souriant, qu'elle est à Édimbourg ; mais chez

qui est-elle, et à quel usage y sert-elle? c'est ce que ni vous ni moi ne pouvons savoir.

— Ce que je puis savoir, du moins, dit Caleb d'un ton d'humeur, c'est qu'il y a déjà à la porte de la tour quelqu'un qui désire vous parler. Votre honneur sait-il s'il veut le recevoir?

— Demande-t-il à me voir, Caleb?

— Il dit qu'il n'a affaire qu'à vous. Mais avant de le laisser entrer, je voudrois que vous jetassiez un coup d'œil sur lui par le guichet. Ce château n'est pas une auberge ouverte à tout venant.

— Craignez-vous que ce ne soit un officier de justice chargé de m'arrêter pour dettes?

— Un officier de justice! dans votre château, et pour vous arrêter! en vérité votre honneur a bien envie de rire aux dépens du vieux Caleb ce matin. Quoi qu'il en soit, dit-il tout bas à son maître en sortant avec lui, jetez un coup d'œil sur lui. Je ne voudrois nuire à personne dans l'esprit de votre honneur, mais c'est un homme de mauvaise mine, et j'y regarderois à deux fois avant de le laisser entrer dans la tour.

Ce n'étoit pourtant pas un officier de police, mais le respectable capitaine Craigengelt; le nez rougi par l'eau-de-vie dont il s'abreuvoit largement, avec un chapeau galonné un peu de côté

sur le haut de sa perruque noire, un sabre, des pistolets aux arçons de sa selle, et un habit de chasse usé, garni de vieux galons : le véritable portrait de l'homme qui, rencontrant la nuit un voyageur dans un endroit écarté, est prêt à lui dire : La bourse ou la vie !

Lorsque le Maître de Ravenswood l'eut reconnu, il fit ouvrir la porte, et Craigengelt étant entré dans la cour : — Je présume, capitaine, lui dit-il, que les affaires que nous avons ensemble ne sont pas assez importantes pour que nous ne puissions les discuter ici ; j'ai compagnie en ce moment au château, et la manière dont nous nous sommes séparés il n'y a pas long-temps doit me faire excuser si je ne vous invite pas à y entrer.

Quoique doué d'une impudence sans égale, Craigengelt fut un peu déconcerté par un accueil si peu flatteur. Il se remit pourtant bientôt. — Je ne viens pas ici, lui dit-il, demander l'hospitalité au Maître de Ravenswood. Je m'acquitte d'une mission honorable que m'a confiée un de mes amis ; sans ce motif le Maître de Ravenswood ne me verroit pas dans son château.

— Eh bien, Monsieur, terminons en peu de mots ; ce sera la meilleure apologie. Quel est l'homme assez heureux pour pouvoir vous employer à porter ses dépêches ?

— Mon ami M. Hayston de Bucklaw, répondit Craigengelt avec un air d'importance, et avec la confiance que lui inspiroit le courage reconnu de celui au nom duquel il parloit. — Il trouve que vous ne l'avez pas traité avec les égards qui lui étoient dus, et il est résolu à en avoir satisfaction. Je vous apporte la mesure exacte de la longueur de son épée, et il vous somme de vous trouver aujourd'hui avec un ami et des armes égales, en tel endroit qu'il vous plaira de choisir, à la distance d'un mille de ce château. Je l'accompagnerai moi-même comme second.

— Satisfaction ! armes égales ! s'écria Ravenswood, qui, comme le lecteur doit se le rappeler, n'avoit aucune raison de croire qu'il eût offensé Bucklaw le moins du monde. Sur ma parole, capitaine Craigengelt, ou vous avez inventé la plus invraisemblable de toutes les faussetés, ou votre coup-du matin a été aujourd'hui trop copieux. Quel motif auroit pu engager Bucklaw à m'envoyer un pareil message?

— Je suis chargé, Monsieur, de vous répondre que c'est l'insulte que vous lui avez faite en le chassant de votre maison, sans lui en donner de raisons.

— Cela est impossible : il ne peut être assez fou pour regarder comme une insulte ce qui étoit

affaire de nécessité ; et je ne puis croire que, connoissant ma façon de penser sur votre compte, capitaine, il eût choisi pour une telle mission un homme qui a droit à si peu d'égards et de considération. Où trouverois-je uu homme d'honneur qui voulût être mon second contre vous ?

— A si peu d'égards et de considération ! — répéta Craigengelt en portant la main sur son sabre, — morbleu ! si la querelle de mon ami ne devoit être vidée la première, je vous ferois bien voir...

— Je n'ai rien de plus à écouter de votre part, capitaine. Vous avez entendu ma réponse ; faites-moi le plaisir de vous retirer.

— Morbleu ! répéta le fanfaron. Et voilà tout ce que vous avez à répondre à un message honorable ?

— Si le laird de Bucklaw vous a réellement député vers moi, ce que j'ai peine à croire, dites-lui que lorsqu'il m'enverra quelque message par un homme digne de servir d'intermédiaire entre lui et moi, je lui donnerai toutes les explications convenables.

— Au moins, Monsieur, vous voudrez bien me faire remettre tous les bagages que mon ami a laissés dans votre château.

— Tout ce que Bucklaw peut y avoir laissé lui sera reporté par mon domestique. Je ne vous

remettrai rien, attendu que vous ne me justifiez pas de lettres de créance.

— Fort bien, Monsieur ! s'écria Craigengelt, emporté par la colère au delà des bornes de sa prudence ordinaire. Il faut convenir que vous m'avez reçu ce matin d'une manière fort honnête ; mais la honte en retombera sur vous plutôt que sur moi. Un château ! continua-t-il en jetant les yeux autour de lui, cette demeure ressemble plutôt à un de ces coupe-gorges où l'on reçoit les voyageurs pour s'emparer de leurs dépouilles.

— Insolent! s'écria Ravenswood en saisissant la bride de son cheval, et en levant un bâton sur lui, si vous ne partez à l'instant sans proférer une syllabe, je vous ferai périr sous le bâton!

En voyant le bâton levé sur ses épaules, Craigengelt ne se fit pas prier une seconde fois de partir. Il donna à son cheval un si grand coup d'éperon, que l'animal se câbrant pensa le jeter hors de selle. Il parvint pourtant à s'y maintenir, et disparut au grand galop.

Ravenswood, en se retournant pour rentrer dans la maison, vit à la porte du vestibule le lord chancelier qui, quoique à la distance que la politesse prescrivoit, avoit été témoin de cette scène.

— Je suis sûr, dit sir William, d'avoir vu cet

homme il n'y a pas très-long-temps. Ne se nomme-t-il pas Crai... Craigen...

— Craigengelt, dit Ravenswood : c'est du moins le nom qu'il se donne à présent.

— Craig-en-danger, Craig-en-l'air, s'écria Caleb, jouant sur le mot *Craig*, qui, en écossais, signifie *cou*. Le coquin a la potence gravée sur le front, et je gagerois deux sous et un plak [1] que le chanvre qui doit lui filer une cravate est déja semé.

— Vous êtes bon physionomiste, mon cher monsieur Caleb, dit le lord chancelier en souriant, et je vous assure que ce brave homme a déjà été bien près de vérifier votre prédiction; car je me souviens parfaitement que, pendant un voyage que je fis à Édimbourg, il y a environ quinze jours, je vis ce M. Craigengelt, ou.... n'importe son nom, subir un interrogatoire très-sévère devant le conseil privé.

— Quel en étoit le sujet? demanda le Maître de Ravenswood avec quelque intérêt.

La réponse qu'exigeoit cette question conduisoit à une conversation à laquelle le lord chancelier étoit très-empressé d'arriver, et il ne pouvoit en trouver une meilleure occasion. Il prit le bras d'Edgar, et l'entraînant vers le salon : — Cette affaire n'est d'aucune importance, lui dit-il;

[1] Le tiers d'un sou d'Écosse.

cependant je ne puis vous en parler qu'en particulier.

En arrivant dans le salon, il conduisit le Maître de Ravenswood près d'une fenêtre située à l'une de ses extrémités; et l'on pense bien que miss Ashton, qui étoit à l'autre bout, n'osa pas changer de place pour aller prendre part à leur entretien.

CHAPITRE XVII.

« Parlez-moi d'un tel père ! il adore sa fille,
« Et sans regret pourtant il la sacrifieroit
« A l'orgueil, à la crainte, au plus vil intérêt.
« Si les flots irrités l'exigeoient pour victime,
« Sa main la pousseroit sans pitié dans l'abîme. »

Anonyme.

Le lord chancelier commença son discours avec l'air de la plus grande aisance, quoiqu'il eût soin d'examiner avec attention l'effet qu'il produisoit sur Ravenswood.

— Vous savez, mon jeune ami, lui dit-il, que la méfiance est une maladie naturelle du temps où nous vivons, et qu'elle expose l'homme le plus vertueux et le plus sage à se laisser tromper par les artifices du premier intrigant. Si j'avois été disposé, il y a quelque temps, à ouvrir mon cœur au soupçon; si j'avois été le rusé politique pour lequel on m'a fait passer à vos yeux, au lieu d'être aujourd'hui bien tranquille dans votre château, en pleine liberté de solliciter et d'agir contre moi comme bon vous semble, pour faire valoir ce que vous croyez votre droit, vous seriez enfermé dans le château d'Édimbourg ou dans quelque prison d'état, à moins que vous

n'eussiez réussi à vous sauver en pays étranger, au risque d'une sentence de confiscation des biens qui vous restent.

— Je crois, milord, dit Ravenswood, que vous ne voudriez pas plaisanter sur un tel sujet. J'ai pourtant peine à croire que vous me parliez sérieusement.

— L'innocence est toujours pleine de confiance, elle la porte même quelquefois jusqu'à la présomption; quoique, au surplus, cela soit bien excusable en pareil cas.

— Je ne conçois pas que la confiance qu'on doit avoir en son innocence puisse jamais passer pour présomption.

— On peut du moins la traiter d'imprudence, dit sir William, puisqu'elle nous induit en erreur, en nous faisant croire que ce qui n'est connu que de notre conscience doit être évident aux autres. C'est pour cette raison que j'ai vu plus d'une fois un coquin se défendre beaucoup mieux qu'un honnête homme, faussement accusé, n'auroit pu le faire dans les mêmes circonstances. N'ayant pas pour support le sentiment de son innocence, un tel misérable ne perd aucun des avantages que la loi lui accorde; et, si son avocat est un homme à talents, il parvient souvent à forcer ses juges à le déclarer innocent. Je me rappelle à ce sujet la fameuse affaire de sir

Cooly Condiddle, qui avoit été traduit en justice pour un abus de confiance dont tout le monde savoit qu'il étoit coupable. Ses juges furent pourtant obligés de l'absoudre, et il jugea ensuite à son tour des gens qui valoient mieux que lui.

— Me permettez-vous, dit Edgar, de vous prier d'en revenir au sujet qui nous occupoit? Il me semble que vous me disiez qu'on avoit conçu contre moi quelques soupçons?

— Des soupçons, Maître de Ravenswood! Oui vraiment. Et je puis vous en montrer les preuves, si je les ai ici, comme je le pense. —

Il sonna, et demanda qu'on fît venir Lockard, qui se présenta à l'instant.

— Lockard, lui dit-il, apportez-moi le portefeuille fermant à clef dont je vous ai recommandé d'avoir un soin tout particulier. Vous savez ce que je veux vous dire.

— Oui, milord, répondit Lockard: et il sortit à l'instant pour exécuter les ordres de son maître.

— Je crois que ces pièces doivent s'y trouver, continua le lord chancelier. Il me semble que je les ai laissées dans ce portefeuille, où j'avois mis quelques affaires pour les examiner pendant mon séjour chez lord Littlebrain. Au surplus, je suis bien sûr de les avoir au château de Ravenswood, et peut-être mon jeune ami pourroit-il consentir à me faire l'honneur....

Lockard rentra en ce moment, et remit à son maître un portefeuille en maroquin vert, dont sir William avait la clef dans sa poche. Il en tira, en ayant l'air de chercher beaucoup, deux ou trois pièces relatives à ce qui s'étoit passé lors des funérailles du feu de Ravenswood, et aux démarches qu'il avait faites pour empêcher qu'on ne donnât suite à cette affaire. Il les avait choisies avec soin parmi plusieurs autres, comme étant propres à exciter, sans la satisfaire, la curiosité que son jeune ami devoit naturellement éprouver à ce sujet, et à lui prouver que sir William Ashton lui avoit servi d'avocat auprès du conseil privé; et avait joué le rôle de pacificateur.

Laissant ces papiers entre les mains d'Edgar pour qu'il les examinât, le lord chancelier s'approcha de la table sur laquelle le déjeuner étoit servi, et entra en conversation d'abord avec sa fille, puis avec Caleb, dont le ressentiment contre celui qu'il appeloit l'usurpateur des domaines de la famille commençoit à s'adoucir, grâces au ton de familiarité avec lequel il daignoit lui parler.

Après avoir lu ces pièces, le Maître de Ravenswood resta quelques instants le front appuyé sur une main, comme plongé dans de profondes réflexions. Il les relut ensuite avec encore plus d'attention, comme s'il eût voulu y trouver quelque dessein secret, qu'une première lecture ne

lui avoit pas permis d'y découvrir. Il paroît pourtant qu'elle ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'il avoit déjà conçue; car il quitta brusquement le banc de pierre sur lequel il étois assis; et, s'avançant vers le lord chancelier, il lui prit la main, la serra fortement, et lui demanda pardon, à plusieurs reprises, de l'avoir si mal jugé, et d'avoir été coupable d'injustice à son égard, dans le moment où il avoit en lui, sans le savoir, un homme qui protégeoit sa personne et qui défendoit son honneur.

L'homme d'état l'écouta d'abord avec une surprise bien jouée, et ensuite avec toutes les démonstrations d'une franche cordialité. Des pleurs couloient des beaux yeux bleus de Lucie, en voyant cette scène inattendue et attendrissante. le Maître de Ravenswood, naguère si hautain et si réservé, et qu'elle avoit toujours regardé comme la partie injuriée, suppliant son père de lui accorder son pardon; c'étoit un changement inespéré dont elle n'était pas moins flattée que surprise.

— Essuyez vos yeux, Lucie, lui dit sir William : faut-il pleurer, parce qu'on reconnoît que votre père, quoique attaché au barreau, est un homme juste, un homme d'honneur? Vous ne me devez pas de remercîments, dit-il alors à Edgar : ce que j'ai fait pour vous, vous l'auriez fait pour moi, si vous aviez été à ma place *Suum*

cuique tribuito étoit la maxime favorite des jurisconsultes romains, et je l'ai apprise en étudiant Justinien. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas payé au centuple en sauvant la vie de cette chère enfant?

Ah! répondit Ravensvood, continuant à s'accuser lui-même, le faible service que je vous rendis ne fut qu'un acte d'instinct, produit par l'impulsion du moment; mais vous, en prenant ma défense alors que vous connoissiez mes préventions contre vous, et sachant combien j'étois disposé à être votre ennemi, vous avez fait un trait de délicatesse et de générosité.

—Eh bien, dit lord chancelier, chacun de nous a agi comme il devoit le faire naturellement d'après sa position et son caractère; vous en jeune homme, moi en vieillard réfléchi, en juge intègre. Nous n'aurions peut-être pas pu changer de rôle. Du moins, quant à moi, je suis sûr que j'aurois été un fort mauvais *Toreador;* et vous, mon jeune ami, malgré la bonté de votre cause, vous l'auriez peut-être moins bien plaidée que moi devant le conseil privé.

Mon généreux ami! s'écria Edgar: et en donnant au chancelier ce titre que celui-ci lui avoit déjà prodigué si souvent, mais qu'il prononçoit lui-même pour la première fois, il accorda à son ancien ennemi l'entière confiance d'un cœur où l'honneur ne régnoit pas moins que la fierté. Il

étoit d'un caractère réservé, opiniâtre et irascible, mais franc et équitable; et ses préjugés, quelque profondément enracinés qu'ils fussent, devoient céder devant l'amour et la reconnoissance. Les charmes véritables de la fille, joints aux prétendus services que lui avoit rendus le père, effacèrent de sa mémoire le vœu solennel de vengeance qu'il avoit prononcé dans la nuit qui avoit suivi les funérailles de son père; mais ce vœu avoit été gravé dans le livre du destin.

Caleb étoit présent à cette scène extraordinaire, et il ne pouvoit y assigner d'autre raison qu'une alliance entre les deux familles et le château de Ravenswood, avec tous les domaines qui en dépendoient, donnés en dot à miss Ashton. Quant à Lucie, lorsque Edgar lui adressa les excuses les plus passionnées pour l'air de froideur avec lequel il l'avoit d'abord accueillie, elle versa encore quelques larmes à travers lesquelles brilla le plus doux sourire, et sans chercher à retirer une main qu'il lui avoit prise, elle ne put que l'assurer avec émotion du plaisir avec lequel elle voyoit une réconciliation complète entre son père et celui qui lui avoit sauvé la vie.

Le chancelier lui-même fut un instant ému et affecté de l'abandon généreux et sans réserve avec lequel le fier Ravenswood abjuroit en un instant toute son inimitié, et il lui demanda, sans hésiter,

pardon de l'injustice dont il se croyoit coupable. Ses yeux s'animèrent en se fixant sur les deux jeunes gens, qui paroissoient faits l'un pour l'autre, et déjà unis par les nœuds d'un secret attachement. Il songea à quel point d'élévation pourroit parvenir le caractère entreprenant et chevaleresque de Ravenswood dans les circonstances dont l'obscurité de sa naissance et sa timidité naturelle ne lui permettoient pas de profiter lui-même. Et sa fille, son enfant favori, sa compagne fidèle, ne sembloit-elle pas formée pour trouver le bonheur avec un époux tel qu'Edgar ? C'étoit une tendre vigne, qui, pour élever ses rameaux vers le ciel, avoit besoin d'être soutenue par un ormeau vigoureux. Il se plaisoit donc à regarder leur union comme un événement possible, et ce ne fut qu'une heure après, que son imagination fut arrêtée dans ses rêves en songeant à la pauvreté du Maître de Ravenswood, et à l'impossibilité de faire jamais consentir lady Ashton à un pareil mariage.

Il est certain que le sentiment extraordinaire de bienveillance et d'attendrissement par lequel le lord chancelier venoit de se laisser surprendre fut une des circonstances qui contribuèrent le plus à donner un encouragement tacite à l'affection mutuelle qui commençoit à se former entre Edgar et Lucie, en portant les amants à se flatter

qu'il verroit leur union avec plaisir. Il parut reconnoître lui-même cette vérité par la suite ; car, long-temps après la catastrophe qui termina leurs amours, on l'entendit déclarer plusieurs fois qu'on ne devoit jamais permettre à la sensibilité de l'emporter sur le jugement, assurant que le plus grand malheur de toute sa vie avoit été dû à un instant de pareille foiblesse. Il faut convenir que, si cette faute qu'il se reprochoit fut de courte durée, il en fut long-temps et sévèrement puni.

Après quelques instants de silence, le lord chancelier reprit la parole. — Dans la surprise que vous avez éprouvée en me trouvant meilleur que vous ne me supposiez, dit-il, Edgar, vous avez perdu de vue la curiosité que vous m'aviez montrée relativement à ce Craigengelt, et cependant il fut encore question de vous dans cette affaire.

— Le misérable! s'écria Ravenswood, je n'eus jamais avec lui qu'une liaison très-momentanée : mais il est vrai que jamais je n'aurois dû en avoir aucune. Et que put-il dire de moi ?

— Assez pour exciter les appréhensions de quelques-uns de nos grands personnages qui, dans leur loyauté exagérée, sont toujours disposés à prendre un parti violent sur de simpes soupçons, même sur les rapports d'un délateur mercenaire.

Ce furent quelques sottes déclarations sur votre projet d'entrer au service du roi de France ou du prétendant : je ne saurois dire duquel des deux ; mais un de vos meilleurs amis, le marquis d'Athol, et un homme que vous regardiez comme votre ennemi acharné, et qui avoit peut-être quelque intérêt à l'être, ne purent y ajouter foi, et prirent votre défense.

— J'en ai beaucoup d'obligation à mon honorable ami, dit Edgar en prenant la main du lord chancelier, mais encore plus à mon estimable ennemi.

— *Inimicus amicissimus*, dit sir William en lui serrant la main à son tour. Mais j'ai entendu ce misérable prononcer le nom de M. Hayston de Bucklaw : je crains que ce pauvre jeune homme ne suive un bien mauvais guide.

— Il est assez âgé pour pouvoir se diriger lui-même.

— Assez âgé peut-être ; mais je doute qu'il soit assez prudent, s'il a choisi ce drôle pour son *fidus Achates*. Craigengelt avoit fait au conseil privé une sorte de dénonciation contre lui, non pas une dénonciation directe et formelle ; mais on auroit pu regarder sous ce point de vue certaines réponses qu'il fit lors de son interrogatoire, si nous n'avions eu moins d'égard à son témoignage qu'au caractère d'un pareil témoin.

— M. Hayston de Bucklaw, dit Ravenswood, est homme d'honneur, et je le crois incapable de bassesse ou de trahison.

— Au moins est-il capable de beaucoup d'inconséquences, Maître de Ravenswood, et c'est ce que vous ne pouvez nier; la mort le mettra bientôt en possession de superbes propriétés, si elle ne l'a pas déjà fait. Lady Girningham, excellente femme, si ce n'est que son caractère acariâtre la rend insupportable à tout le monde, est probablement morte à l'instant où je vous parle. Elle est immensément riche, et tous ses biens doivent passer à Bucklaw. Je connois ses propriétés : ce sont de nobles domaines qui valent, ma foi, les miens.

— J'en suis charmé, dit Ravenswood, et je le serois encore plus si j'espérois que les mœurs et les habitudes de Bucklaw changeassent avec sa fortune. Mais le choix qu'il vient de faire de Craigengelt pour servir d'intermédiaire entre nous ne me permet guère de compter sur sa conversion.

— C'est bien certainement un oiseau de mauvaise augure, dit le lord chancelier : son chant annonce la prison et la potence. Mais occupons-nous du déjeuner. Je vois dans les yeux du digne M. Caleb qu'il pense que nous l'oublions trop long-temps.

CHAPITRE XVIII.

« Ne fermez pas l'oreille aux avis d'un vieillard,
« Quel motif avez-vous pour ce brusque départ ?
« Vous faites, j'en conviens, ici fort maigre chère,
« Et vous pourriez dîner mieux sur une autre terre;
« Mais chez les étrangers si tout est à foison,
« Leurs mets les plus exquis sont souvent du poison.
« Restez chez vous. Leur feu vaut-il notre fumée? »

Le Courtisan français.

Le lord chancelier et sa fille s'étant retirés après le déjeuner pour se préparer à partir, le Maître de Ravenswood profita de ce moment pour faire ses arrangements de manière à pouvoir aussi quitter Wolfcrag un jour ou deux. Il étoit indispensable qu'il fît part de ses intentions au vieux Caleb; et il trouva ce fidèle serviteur dans l'office, occupé à calculer combien de temps les restes du dîner de la veille et du déjeuner du jour pourroient entretenir la table de son maître, en les ménageant avec économie. Heureusement, pensoit-il, il ne fait pas un dieu de son ventre; et, pour comble de bonheur, nous n'avons plus ici ce Bucklaw qui auroit avalé en un seul repas un cheval avec sa selle. Pour le déjeuner, mon maître n'est pas plus difficile que Caleb; un peu de cresson ou de pourpier, et un morceau de

pain d'avoine, en voilà autant qu'il lui en faut. Quant au dîner, voyons : il ne reste des deux canards qu'une carcasse un peu sèche; mais n'importe, cela suffira pour aujourd'hui. Oh! oui, cela suffira. Pour demain, cette cuisse d'oie...

Il fut interrompu dans ses calculs par l'arrivée du Maître de Ravenswood, qui l'informa, non sans quelque hésitation, qu'il avoit dessein d'accompagner le lord chancelier au château de Ravenswood, et d'y passer un jour ou deux.

— Que la bonté du Ciel ne le permette pas! s'écria le vieillard, devenant aussi pâle que la nappe qui avoit servi pour le déjeuner, et qu'il s'occupoit à plier.

— Et pourquoi, Caleb, lui demanda son maître, pourquoi désirez-vous que la bonté du Ciel ne me permette pas de rendre à sir William la visite qu'il m'a faite.

— O monsieur Edgar, répondit Caleb, je ne suis qu'un domestique. Il ne me convient pas de parler. Mais je suis un vieux serviteur. J'ai servi votre père et votre grand-père. J'ai même vu lord Randal, votre bisaïeul. Il est vrai que je n'étois encore qu'un enfant.

— Et qu'est-ce que tout cela a de commun, Caleb, avec une visite d'honnêteté que j'ai dessein de rendre à un voisin?

— Ce que cela a de commun, monsieur Edgar?

Votre conscience ne vous dit-elle pas que ce n'est pas au fils de votre père à aller chez de tels voisins ? Que deviendroit l'honneur de la famille ? Ah! s'il venoit à entendre raison, s'il vous rendoit ce qui vous appartient, quand même vous penseriez à honorer sa famille de votre alliance, je ne dirois pas non ; car la jeune demoiselle est une créature bien douce, bien aimable. Mais jusque-là il faut vous tenir à votre place. Je les connois. Ils ne vous en priseront que plus.

Caleb frappoit assez juste, et Ravenswood le sentit ; mais ne voulant pas en convenir, il tourna la chose en plaisanterie. — Vous allez plus vite en besogne que moi, Caleb, lui dit-il : vous me cherchez déjà une épouse dans une famille où vous ne voulez pas que je rende une visite. Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâle comme la mort !

— Vous vous moqueriez de moi, monsieur Edgar, si je le vous disois. Et cependant Thomas le Rimeur n'a jamais menti ; jamais ses prédictions n'ont manqué de s'accomplir, et il en a fait une sur votre famille qui me fait trembler si vous allez à Ravenswood. Faudroit-il que j'eusse assez vécu pour en voir l'accomplissement !

— Et quelle est donc cette prédiction terrible, Caleb ? lui demanda Edgar, qui désiroit calmer les craintes de son fidèle serviteur.

—Jamais, répondit Caleb, je n'ai récité ces vers à âme qui vive, pas même à Mysie : je les ai appris d'un vieux prêtre qui avoit été confesseur de votre grand-père, dans le temps que la famille étoit catholique. Mais combien de fois ne me suis-je pas répété ces paroles mystérieuses ? Je ne pensois guère ce matin qu'elles me reviendroient à l'imagination aujourd'hui.

—Trève de sottises, Caleb ! s'écria son maître, d'un ton d'impatience. Dites-moi ces vers sur-le-champ ; je veux les connoître.

Caleb n'osant résister, leva les yeux et les mains vers le ciel, et, les joues pâles de crainte, récita d'une voix tremblante les vers suivants :

« Quand le dernier des Ravenswood [1] ira
« Dans le château qui ce nom portera,
« Pour fiancée une morte il prendra,
« Dans le Kelpy son coursier logera,
« Et pour jamais sa famille éteindra. »

Je connois le Kelpy, Caleb, dit le Maître de Ravenswood, n'est-ce pas ainsi qu'on nommoit autrefois les sables mouvants qui se trouvent le long de la mer entre Wolfcrag et Wolfhope? Mais jamais homme de bon sens ne s'avisera d'y loger son cheval.

—Ne cherchez pas à expliquer la prophétie, monsieur Edgar. A Dieu ne plaise que nous en

[1] Prononcez *Ravensvoud* en trois syllabes.

connoissions jamais le sens ! Mais restez chez vous, et laissez les étrangers retourner chez eux. Nous en avons fait pour eux bien assez; et en faire davantage seroit agir contre l'honneur de la famille.

Je vous sais le meilleur gré de vos avis, Caleb; mais je ne vais pas au château de Ravenswood pour y chercher une fiancée ni morte ni vivante, et je tâcherai de trouver pour mon cheval une meilleure écurie que le Kelpy. D'ailleurs, je ne me suis jamais hasardé dans cet endroit, depuis qu'une patrouille de dragons anglais y fut engloutie il y a environ dix ans. Mon père et moi nous les vîmes du haut de la tour lutter contre la marée qui s'avançoit, et qui les entraîna avant qu'on pût leur donner aucun secours.

— Et ils l'avoient bien mérité, les coquins ! dit Caleb. Qu'avoient-ils besoin d'aller faire le métier d'espions sur nos côtes, et d'empêcher d'honnêtes gens de rapporter chez eux un petit baril d'eau-de-vie ? Combien de fois n'ai-je pas été tenté de faire feu sur eux avec la vieille coulevrine qui étoit alors sur la tourelle du sud ! Mais je craignois que le coup, en partant, ne fît crever la pièce.

Caleb étoit alors tellement occupé à maudire les soldats anglais qui empêchoient la contrebande, que son maître échappa à de nouvelles

remontrances, et alla rejoindre ses hôtes. Tout étoit prêt pour leur départ. Lockard avoit sellé les chevaux, et l'on se disposa à se mettre en route.

Caleb avoit, non sans peine, ouvert les deux battants de la grande porte, et s'y tenant debout il tâchoit, en prenant un air d'importance respectueuse, de faire oublier qu'on n'y voyoit ni portier, ni gardes, ni domestiques en livrée.

Le chancelier lui rendit d'un air de bonté le salut qu'il lui adressa, et, se baissant sur son cheval, lui glissa dans la main le présent qu'il étoit alors d'usage que tout hôte en partant fît aux domestiques de la maison où il avoit été reçu. Lucie sourit au vieillard avec sa douceur ordinaire, lui dit adieu, et lui remit aussi son présent avec tant de grâce, avec un accent si doux, qu'elle auroit entièrement gagné le cœur de Caleb s'il avoit pu oublier long-temps la prophétie de Thomas le Rimeur et le tort que la famille Ashton avoit fait à celle de Ravenswood. Quoi qu'il en soit, il se seroit volontiers écrié comme le duc, dans *Comme il vous plaira* [1] :

« Vous trouveriez bien mieux le moyen de me plaire,
« Si vous aviez reçu le jour d'un autre père. »

Ravenswood, à côté de Lucie, encourageoit sa

[1] Shakspeare.

timidité; et, tenant la bride de son cheval, le guidoit le long du sentier rocailleux et étroit par où l'on descendoit du château, quand il entendit Caleb l'appeler à grands cris. Il craignit que ses compagnons de voyage ne trouvassent singulier qu'il ne voulût pas s'arrêter un instant pour écouter ce que son domestique pouvoit avoir à lui dire, et, tout en maudissant le zèle déplacé de son fidèle serviteur, il retourna vers la porte de la tour, laissant Lockard s'acquitter d'une fonction qui lui sembloit si douce.

Il commençoit à demander au vieillard, d'un ton un peu brusque, pourquoi il le rappeloit ainsi, quand Caleb répéta à demi-voix : — Paix! Monsieur, paix! je n'ai qu'un mot à vous dire; mais je ne pouvais pas le dire devant tous ces gens-là. Voilà trois bonnes pièces d'or, ajouta-t-il en lui mettant dans la main ce qu'il venoit de recevoir, prenez-les, vous aurez besoin d'argent là-bas. Mais, chut! dit-il, en voyant son maître prêt à se récrier : il ne faut pas qu'on sache cela. Seulement ayez soin de les changer dans la première ville, car elles sont toutes neuves, et il est possible qu'elles gagnent quelque chose.

— Vous oubliez, Caleb, lui dit son maître en le forçant à reprendre cet argent, que ma bourse est encore suffisamment garnie. Gardez cela pour vous, mon vieil ami, et laissez-moi partir (car

Caleb retenoit son cheval par la bride); je vous assure que je ne manque pas d'argent. Vous savez que vous avez l'art d'arranger les choses de manière que nous ne dépensons rien ou presque rien.

— Eh bien, elles serviront dans un autre moment. Mais êtes-vous bien sûr que vous avez assez d'argent? car pour l'honneur de la famille, il faudra que vous fassiez un don aux domestiques en vous en allant; et puis ne faut-il pas avoir quelque chose à montrer quand on vous dira : Allons, Maître de Ravenswood, je vous parie une pièce d'or... Alors, tirez votre bourse, faites voir que vous pourrez tenir la gageure; ayez soin de ne pas être d'accord sur les conditions, et remettez votre argent dans votre poche.

— Cela devient insupportable, Caleb; il faut que je parte.

— Et vous partirez donc, dit Caleb, passant rapidement du genre didactique au pathétique, vous partirez après tout ce que je vous ai dit de la prédiction, de la fiancée morte et du Kelpy? Allons, ajouta-t-il en soupirant et en lâchant la bride du cheval, il faut bien qu'un homme volontaire fasse ses volontés. Mais je vous en conjure, monsieur Edgar, si vous allez chasser ou vous promener dans le parc, ne buvez pas à la fontaine de la Syrène : vous savez.... Allons, le voilà parti,

courant après elle au grand galop; on diroit une flèche lancée par un bras aussi vigoureux que l'étoit le mien il y a cinquante ans. Hélas! hélas! que vont devenir les Ravenswoods!

Le vieux majordome suivit des yeux son maître aussi long-temps qu'il lui fut possible de le distinguer, en essuyant de temps en temps une larme qui mouilloit sa paupière. — A côté d'elle! dit-il, oui, tenant la bride dans sa main. Le saint homme a eu bien raison de dire : A cela vous reconnoîtrez que la femme a empire sur tous les hommes. Sans celle-ci, peut-être notre ruine n'auroit-elle pas été complète.

Le cœur plein de funestes présages, Caleb rentra dans la tour pour y reprendre ses occupations ordinaires, aussitôt que les voyageurs eurent disparu à ses yeux.

Cependant ceux-ci continuoient gaîment leur route. Le Maître de Ravenswood, ayant une fois pris son parti, n'étoit pas homme à chanceler dans sa résolution par un esprit de doute et d'inquiétude. Il s'abandonna sans réserve au plaisir qu'il trouvoit dans la compagnie de miss Ahston. Il lui montroit une galanterie empressée, et même de la gaîté, autant que le permettoient son caractère et la situation de ses affaires de famille. Le lord chancelier avoit été frappé de la justesse de ses observations, et de la manière

peu commune dont il avoit profité de ses études. Il apprécioit surtout en lui une qualité qu'il ne possédoit nullement lui-même, un caractère ferme et décidé qui ne laissoit entrer dans son cœur ni crainte ni hésitation. Sir William s'applaudissoit secrètement de s'être réconcilié avec un ennemi si redoutable, et il jouissoit d'avance de l'élévation à laquelle il prévoyoit que son jeune compagnon de voyage pourroit parvenir, si le vent des faveurs de la cour venoit jamais à enfler ses voiles.

— Que peut-elle désirer? pensoit-il, car son esprit évoquoit toujours pour lui une opposition dans la personne de lady Ahston; que peut désirer de plus une femme en mariant sa fille, que d'assoupir une réclamation très-dangereuse, et de s'assurer un gendre noble, brave, doué de grands talents, allié à des hommes puissants, sûr de conduire sa barque au port, de quelque côté que vienne le vent, fort précisément là où nous sommes foibles, par sa naissance et son courage? Certainement nulle femme raisonnable ne pourroit hésiter; mais, hélas!.. Ici il s'arrêta dans ses raisonnements, parce qu'il ne pouvoit se dissimuler que lady Ahston n'étoit pas toujours raisonnable, dans le sens qu'on doit attacher à ce mot. Préférer quelque laird campagnard, ajouta-t-il pourtant, à un jeune homme aussi noble que

brave; négliger de s'assurer la paisible possession du château et de la majeure partie des domaines de Ravenswood par un compromis si facile, ce seroit un acte de véritable folie.

Telles étoient les réflexions auxquelles se livroit ce vétéran en politique lorsqu'ils arrivèrent au château de lord Littlebrain, où il avoit été préalablement convenu qu'ils dîneroient, afin de se reposer, pour se remettre ensuite en marche.

Ils y furent reçus par les maîtres du logis avec une politesse marquée. Lord Littlebrain, qui étoit revenu la veille après l'orage, fit en particulier l'accueil le plus flatteur au Maître de Ravenswood. Il n'avoit été promu que depuis peu de temps à la dignité de pair d'Écosse; et il étoit arrivé à cette élévation autant par le bonheur qu'il avoit eu de se faire une réputation d'éloquence en employant dans son discours force lieux communs, que par son attention suivie à l'état du baromètre politique, et en cherchant constamment à rendre service à tous ceux de qui il pouvoit en attendre. Se trouvant l'air un peu emprunté dans sa nouvelle grandeur; et, ayant peine à en soutenir le poids, il faisoit une cour assidue à tous ceux qui, étant nés dans cette sphère élevée, consentoient à rabaisser leur vol pour lui permettre de les atteindre. Les attentions que son épouse et lui témoignèrent au

jeune Ravenswood ne manquèrent pas de lui donner une nouvelle importance aux yeux du lord chancelier, qui, quoiqu'il eût un certain degré de mépris pour les talents de lord Littlebrain, avoit une haute opinion de la justesse de son jugement dans tout ce qui concernoit son intérêt personnel.

— Je voudrois, pensoit-il, que lady Asthon fût témoin de cette réception. Personne ne sait aussi bien qne Littlebrain de quel côté le soleil se lève; et s'il fait sa cour au Maître de Ravenswood, c'est que peut-être est-il au courant des intrigues du marquis d'Athol, pour opérer un changement dans l'administration. Et sa femme! elle met en avant ses quatre filles si gauches et si maussades, comme si elle vouloit lui dire, voyez et choisissez; mais elles ne sont pas plus comparables à Lucie, qu'une chouette à un cygne; et elles peuvent essayer sur d'autres leurs grands sourcils noirs.

Le dîner terminé, nos voyageurs, qui avoient encore à faire la plus grande partie de leur course, se remirent en route, après que le lord chancelier et le Maître de Ravenswood et les domestiques eurent bu ce qu'on appelle en Écosse le *doch an dorroch*, ou le coup de l'étrier, avec les liqueurs réservées aux personnes de leur rang.

La nuit commençoit à tomber lorsqu'ils en-

trèrent dans la longue avenue bordée de vieux ormes qui conduisoit au château de Ravenswood. La superstition auroit cru, en entendant les feuilles agitées par le vent du soir, que les arbres soupiroient en voyant l'héritier de leurs anciens maîtres passer sous leur ombrage, dans la compagnie et presque à la suite de leur nouveau maître. Un secret sentiment, à peu près semblable, pesoit aussi sur le cœur de Ravenswood. Il devint par degré plus silencieux, et se trouva, sans s'en apercevoir, derrière Lucie, à côté de laquelle il avoit toujours marché jusqu'alors. Quoiqu'il fût bien jeune à cette époque, il se rappeloit encore le jour où, à la même heure, il avoit suivi son père, quittant, pour ne jamais y revenir, le château dont il tiroit son titre et son nom. La façade de l'antique édifice vers lequel il se souvenoit de s'être retourné plusieurs fois ce jour là, étoit aussi sombre qu'un vêtement de deuil; mais à présent elle étinceloit de lumières: les unes étoient stationnaires comme des étoiles fixes; et les autres erroient de croisée en croisée, indiquant les préparatifs qu'on faisoit pour recevoir le maître du logis, dont un courrier avoit annoncé l'arrivée. Ce contraste produisoit un effet si pénible dans le cœur d'Edgar, qu'il réveilla quelques-uns des sentiments qu'il nourrissoit encore naguère contre le nouveau propriétaire

du domaine de ses ancêtres ; sa physionomie prit un air de gravité sévère, lorsque, étant descendu de cheval, il se trouva dans un château qui n'étoit plus le sien, entouré des nombreux domestiques de celui qui en étoit alors le maître.

Sir William Asthon se tourna vers lui, pour lui dire, avec la cordialité que leur nouvelle liaison sembloit autoriser, qu'il étoit le bienvenu au château de Ravenswood ; mais il s'aperçut des idées qui l'occupoient, et il se contenta de lui faire un profond salut, témoignant ainsi avec délicatesse qu'il savoit apprécier les sentiments qui agitoient le cœur de son jeune hôte.

Deux domestiques, portant de superbes chandeliers d'argent, introduisirent la compagnie dans un salon que Ravenswood crut reconnoître, mais où de nombreux embellissements annonçoient l'opulence des habitants actuels du château. La vieille tapisserie qui, du temps de son père, couvroit de ses lambeaux les murs de cet appartement, avoit été remplacée par une élégante boiserie ; les panneaux sculptés représentoient des guirlandes de fleurs et des oiseaux qui, quoique l'ouvrage du ciseau, étoient si bien imités, qu'ils sembloient battre des ailes et enfler leur gosier pour chanter. De vieux portraits de famille et quelques trophées d'armes avoient fait place aux portraits en pied du roi Guillaume et de la reine

Marie, de sir Thomas Hope et de lord Stair, célèbres jurisconsultes écossais : on y voyoit aussi ceux du père et de la mère du lord chancelier ; celle-ci ayant un air guindé, rechigné et acariâtre, avec un manteau noir et un bonnet serré, tenant à la main un livre de dévotion ; le premier montrant, sous une calotte de soie noire à la génevoise, collée sur sa tête comme si elle eût été rasée, une véritable figure de puritain où l'orgueil paroissoit dans toute sa petitesse, et terminée par une barbe rousse taillée en pointe ; physionomie dans laquelle l'hypocrisie sembloit le disputer à l'avarice et à la cupidité.

—Et c'est pour leur faire place, pensa Ravenswood, que mes ancêtres ont été chassés de cette salle qu'ils avoient occupée si long-temps.

Il les regarda encore une fois, et plus il les regardoit, moins le souvenir de Lucie Ashton, qui n'étoit pas entrée avec lui dans le salon, avoit de pouvoir sur son imagination. On y voyoit aussi deux ou trois *drôleries hollandaises*, comme on nommoit alors les tableaux de Van Ostade et de Téniers, et un assez bon morceau de l'école italienne ; mais on remarquoit surtout deux grands portraits en pied, de grandeur naturelle, représentant : l'un, le lord chancelier en grand costume ; l'autre, sa noble épouse, couverte de soie et d'hermine : beauté

altière exprimant tout l'orgueil de la maison des Douglas, dont elle étoit descendue. La vérité avoit triomphé du talent du peintre, et il n'avoit pu donner sur la toile à la figure du mari cet air d'autorité légitime qui indique la pleine et entière jouissance du pouvoir domestique ; de sorte qu'au premier coup d'œil il étoit facile de juger qu'en dépit de sa masse et de ses broderies en or, c'étoit le mari qui, dans l'intérieur de son ménage, portoit les jupons. Le parquet de ce beau salon étoit couvert de riches tapis. De grands feux brilloient dans deux cheminées ; et dix bras d'argent, réfléchissant dans les plaques dont ils étoient garnis la lumière des bougies qu'ils soutenoient, rendoient la clarté égale à celle du plus beau jour.

— Le Maître de Ravenswood voudroit-il accepter quelques rafraîchissements? demanda sir William Asthon, qui commençoit à trouver le silence embarassant.

Il ne reçut aucune réponse. Ravenswood étoit si occupé à examiner les divers changements qui avoient eu lieu dans cet appartement, qu'il ne s'aperçut point que le lord chancelier lui parloit. Celui-ci réitéra les mêmes offres, en ajoutant que le souper ne tarderoit pas à être servi. Edgar sortit alors de son état de distraction, et vit qu'il jouoit un rôle ridicule, ou du moins qu'il montroit trop de foiblesse, en se laissant abattre par

les circonstances dans lesquelles il se trouvoit. Il fit donc un effort sur lui-même pour entrer en conversation avec sir William, et tâcha de prendre un air d'aisance autant que cela lui fut possible.

— Vous ne pouvez être surpris, sir William, lui dit-il, de l'attention avec laquelle j'examine les changements que vous avez faits dans ce salon. Du temps de mon père, lorsque nos infortunes l'eurent forcé de vivre dans la retraite, il n'étoit guère habité que par moi. C'étoit ma salle de récréation, quand le temps ne me permettoit pas de me promener dans le parc. Dans ce coin à gauche j'avois un petit établi de menuisier avec quelques outils que le vieux Caleb m'avoit procurés, et dont il m'apprenoit à me servir : dans celui-ci, je suspendois ma ligne, mes filets, mon arc et mes flèches.

— J'ai un jeune garçon dont les goûts sont absolument les mêmes, dit le lord chancelier qui désiroit changer la conversation; il n'est heureux que lorsqu'il est dans le parc occupé à la chasse ou à la pêche. — (Il sonna.) — Qu'on fasse venir Henry! Je présume qu'il est pendu au tablier de sa sœur; car il faut que vous sachiez, Maître de Ravenswood, que cette petite fille est le bijou de toute la famille.

Cette allusion à Lucie, quoique faite avec

adresse, ne fut pas en état de changer le cours des idées de Ravenswood.

— Nous fûmes obligés, dit-il, de laisser dans cet appartement quelques portraits de famille et des trophées d'armes. Oserai-je vous demander ce qu'ils sont devenus ?

— Cet appartement, répondit le lord chancelier en hésitant, a été arrangé pendant notre absence, et vous savez que *cedant arma togæ* est la maxime favorite des jurisconsultes; je crains qu'on ne l'ait suivie un peu trop à la lettre. Cependant j'espère... Je suis sûr que j'avois donné ordre... Certainement on en a pris soin. Puis-je me flatter que, lorsqu'on les aura retrouvés, vous voudrez bien les accepter en expiation de leur déplacement ?

Edgar lui fit un salut des plus froids; et, les bras croisés sur la poitrine, continua à examiner le salon.

Henry, enfant gâté d'environ quinze ans, y entra en sautant.—Voyez comme Lucie est contrariante aujourd'hui, papa, s'écria-t-il : elle ne veut pas descendre à l'écurie pour voir le petit cheval que Bob Wilson m'a ramené de Galloway.

— Vous avez eu tort de lui en faire la demande. La place d'une demoiselle n'est pas à l'écurie avec les palefreniers.

— Eh bien, vous aussi vous êtes contrariant;

mais patience! quand maman reviendra, elle vous dira votre fait à tous deux.

— Taisez-vous, petit impertinent! où est votre précepteur?

— Il est allé à la noce à Dunbar; et Henry se mit à chanter:

« De Dunbar vive le boudin!
» Tal de ral, tal de ral.
» De Dunbar vive le boudin,
» Quand on veut faire un bon festin! »

— Je suis fort obligé à M. Corders de son attention. Et qui a eu soin de vous pendant mon absence?

— Norman, Bob Wilson... et moi-même.

— Un garde-chasse, un palefrenier! voilà d'excellents précepteurs pour un jeune avocat! Vous ne connoîtrez jamais que les lois sur la chasse et contre les braconniers.

— A propos de chasse, Norman a tué un daim pendant votre absence. Mais Lucie m'a dit que vous avez tué avec la meute de lord Littlebrain un cerf dix cors. Cela est-il vrai?

— Il me seroit impossible de dire s'il en avoit dix ou vingt. Mais voilà quelqu'un, ajouta-t-il en lui montrant Edgar, qui vous parlera de chasse beaucoup mieux que je ne pourrois le faire: allez le saluer, et faites connoissance avec lui. C'est le Maître de Ravenswood.

Le père et le fils causoient ainsi près du feu, tandis qu'Edgar, le dos tourné de leur côté, examinoit un des tableaux qui étoient suspendus dans le salon. Henry courut à lui, le tira par le pan de l'habit, avec la liberté d'un enfant gâté. — Monsieur! Monsieur! s'écria-t-il, me direz-vous si c'étoit un cerf dix cors? Mais, dès que Ravenswood se fut retourné, et que Henry eut vu sa figure, celui-ci parut tout à coup déconcerté. Il se tut, fit quelques pas en arrière, et regarda Edgar avec un air de surprise, et la crainte bannit de ses traits toute la vivacité qui y brilloit habituellement.

— Approchez-vous, monsieur Henry, dit le Maître de Ravenswood; je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions.

— Qu'avez vous donc, Henry, lui demanda son père? vous n'avez pas coutume d'être si timide, si sauvage.

Tout fut inutile. Après avoir bien examiné Edgar, Henry décrivit autour de lui un demi-cercle pour s'en éloigner, marchant avec précaution sans le perdre de vue, et il alla rejoindre son père comme pour se mettre sous sa sauvegarde. Ravenswood, ne voulant pas écouter la discussion qui commençoit à s'établir entre le père et le fils, se retourna vers le tableau, et en

continua l'examen sans faire attention à leur entretien, qui avoit lieu à demi-voix.

— Pourquoi ne parlez-vous pas au Maître de Ravenswood, tête folle? dit le lord chancelier.

— C'est qu'il me fait peur, répondit Henry.

— Peur! répéta son père en le secouant par le bras. Et qu'a-t-il donc de si effrayant?

— C'est qu'il ressemble au portrait de sir Malise Ravenswood, dit Henry à voix basse.

— Quel portrait, imbécile? Je croyois que vous étiez un écervelé, mais je crains que vous ne soyez qu'un idiot.

— Le portrait de sir Malise de Ravenswood, vous dis-je. On croiroit que c'est sa figure qui s'est détachée de la toile. Je l'ai vu assez souvent pour le connoître, puisqu'il est dans la pièce où les filles font la lessive. La seule différence, c'est que le portrait a une barbe, des moustaches, et je ne sais quoi autour du cou.

— Et qu'y a-t-il de si surprenant que M. Edgar ressemble à un de ses ancêtres?

— Rien du tout. Mais s'il vient ici pour nous chasser du château? s'il a avec lui vingt hommes déguisés? s'il crie tout à coup avec une grosse voix: *J'attends le moment?* s'il vous tue comme sir Malise tua l'ancien maître du château?...

— Sottises! fadaises! s'écria le lord chancelier,

qui n'étoit pas très-charmé d'être forcé à se rappeler cette anecdote. Heureusement Lockard vint annoncer que le souper étoit servi ; ce qui mit fin à cette conversation.

Lucie entra au même instant par une autre porte : elle avoit changé de costume depuis son arrivée Ses traits charmants, qui n'étoient voilés que par de longues tresses de beaux cheveux blonds, sa taille de sylphide couverte d'une robe de soie bleu de ciel, sa grâce enchanteresse et son sourire, firent disparoître, avec une promptitude qui étonna Edgar lui-même, toutes les idées sombres qui avoient occupé son imagination depuis qu'il étoit entré dans le château. Il ne pouvoit trouver en elle aucune trace de ressemblance ni avec le puritain à barbe noire et son épouse à mine refrognée, ni avec l'air de duplicité du chancelier et la physionomie impérieuse de lady Ashton. Lucie lui sembloit un ange descendu du ciel, qui n'avoit rien de commun avec les simples mortels parmi lesquels il daignoit habiter. Tel est le pouvoir qu'exerce la beauté sur l'imagination d'un jeune homme ardent et enthousiaste.

CHAPITRE XIX.

« Un coupable mépris pour les ordres d'un père
« Ne doit-il pas du ciel attirer la colère
« Sur la tête d'un fils qui lui désobéit ?
« Oui, peut-être j'ai tort. Mais la raison nous dit
« Qu'un fils peut de son père oublier la défense,
« Quand, abusant des droits que donne la naissance,
« Ce père lui prescrit d'arracher de son cœur
« Un penchant approuvé par le ciel, par l'honneur. »

Le pourceau qui a perdu sa perle.

Le repas servi au château de Ravenswood fut aussi remarquable par la profusion qui y régnoit, que celui de Wolfcrag l'avoit été par une pénurie mal déguisée. Ce contraste pouvoit inspirer en secret quelque sentiment d'orgueil au lord chancelier; mais il avoit trop de tact pour le laisser percer. Au contraire il parut se rappeler avec plaisir ce qu'il appeloit le dîner de garçon apprêté par les soins de M. Balderston, et voir presque avec dégoût la prodigalité de sa table.

— Nous vivons ainsi, dit-il, parce que les autres en font autant; mais j'ai été accoutumé à la table frugale de mon père, et je voudrois que ma femme et ma famille me permissent de re-

tourner à mon épaule de mouton et à mon pudding de farine d'avoine.

Il y avoit dans ce discours un peu d'exagération. Le Maître de Ravenswood se contenta d'y répondre : — La différence de rang, c'est-à-dire, reprit-il, de fortune, exige une manière de vivre différente.

Cette remarque, faite d'un ton un peu sec, mit fin à toute conversation sur ce sujet; et il est assez inutile de rendre compte à nos lecteurs de celle qui y fut substituée. On passa la soirée avec gaîté et même avec cordialité; et Henry avoit si bien oublié ses premières appréhensions, qu'il avoit déjà arrangé une partie de chasse, pour courre le cerf avec le représentant et l'image vivante de sir Malise de Ravenswood, surnommé le Vengeur. Elle eut lieu le lendemain matin. La journée étoit superbe, et la chasse fut aussi agréable qu'heureuse; elle fut suivie d'un banquet et d'une invitation pressante de passer un jour de plus à Ravenswood. Edgar l'accepta, quoiqu'il eût cependant résolu de ne pas y rester plus long-temps; mais il se souvint qu'il n'avoit pas encore été voir la vieille Alix, l'ancienne protégée de sa famille, et il étoit bien aise de lui donner cette marque de souvenir et d'attention.

La matinée du lendemain fut donc destinée à cette visite, et Lucie servit de guide. Il est vrai

qu'Henry les accompagna, ce qui ôtoit à leur promenade l'air d'un *tête-à-tête*. Ce n'en fut pas moins un, attendu la foule de circonstances qui empêchèrent le jeune Henry de donner la moindre attention à ses compagnons. Tantôt un corbeau, perché sur un arbre, l'engageoit à s'arrêter pour essayer de l'abattre; tantôt il se mettoit avec son lévrier à la poursuite d'un lièvre qu'il apercevoit dans la plaine; une fois il se détourna pour examiner le terrier d'un blaireau; enfin, ayant rencontré le garde des bois, il resta en arrière pour causer avec lui.

Cependant la conversation entre sa sœur et Edgar prenoit une tournure intéressante et presque confidentielle. Elle ne put s'empêcher de lui témoigner combien elle avoit pris part au sentiment pénible qu'il avoit dû éprouver en revoyant des lieux qui lui étoient si bien connus, et qui devoient avoir pour lui un aspect si différent. Elle lui montra une sympathie si douce, que Ravenswood se crut un instant amplement dédommagé de tous ses malheurs. Il laissa échapper quelques mots pour exprimer à miss Ashton ce qui se passoit à cet égard dans son cœur, et elle l'écouta avec plus d'embarras que de déplaisir. Si elle commettoit une imprudence en prêtant l'oreille à un semblable langage, on peut la lui pardonner; la situation dans laquelle son père l'avoit

placée sembloit autoriser Edgar à le lui adresser. Elle fit pourtant un effort pour détourner la conversation, et elle y réussit; car le Maître de Ravenswood, de son côté, s'étoit avancé plus qu'il n'en avoit l'intention, et sa conscience lui fit de vifs reproches, quand il se sentit sur le point de parler d'amour à la fille de sir William Ashton.

Ils approchoient alors de la chaumière de la vieille Alix : on y avoit fait récemment des réparations qui lui donnoient un air moins pittoresque peut-être, mais qui la rendoient plus commode. La bonne femme étoit, à l'ordinaire, assise sur un banc placé sous le grand saule pleureur près de ses ruches, se réchauffant aux rayons bienfaisants d'un soleil d'automne, avec la calme insouciance de la vieillesse infirme.

Dès qu'elle entendit arriver des étrangers, elle tourna la tête de leur côté. — Je reconnois le bruit de vos pas, miss Ashton, lui dit-elle; mais ce n'est pas le lord votre père qui vous accompagne.

— Et comment le savez-vous, Alix? Comment est-il possible que le bruit des pas en plein air et sur la terre suffise pour vous faire distinguer quelles sont les personnes qui viennent vous voir?

— La perte de mes yeux, ma chère enfant, m'a rendu l'oreille plus fine, et je suis en état maintenant de juger de certaines choses, d'après

de légers sons auxquels autrefois je ne faisois pas plus d'attention que vous-même. La nécessité est une maîtresse excellente, quoique sévère; et celle qui a perdu le secours de la vue doit exercer d'autres organes à lui donner les informations dont elle a besoin.

— Mais, en supposant que vous puissiez reconnoître le pas d'un homme, comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas celui de mon père?

— Le pas de la vieillesse, miss Ashton, annonce toujours la prudence et la circonspection. Son pied se détache lentement de terre, et ne s'y repose qu'avec une sorte d'hésitation. Mais c'est le pas hardi et déterminé de la jeunesse que je viens d'entendre; et, si je pouvois admettre dans mon esprit une idée si étrange, je dirois que c'est celui d'un Ravenswood.

— Voilà, dit Edgar, une justesse d'organe à laquelle je n'aurois pu croire, si je n'en avois pas été témoin. Vous ne vous trompez pas, ma bonne Alix: je suis le Maître de Ravenswood, le fils de votre ancien maître.

— Vous! s'écria la vieille aveugle en poussant un cri de surprise, vous le Maître de Ravenswood! ici! en pareille compagnie! je ne puis le croire. Permettez-moi de passer la main sur votre visage, afin que je voie si le témoignage du toucher confirmera celui de l'ouïe.

Edgar s'assit près d'elle, et lui permit de promener sa main tremblante sur tous ses traits.

— Cela est pourtant vrai! dit-elle après avoir fini un examen auquel elle sembloit apporter beaucoup d'attention. Ce sont tous les traits des Ravenswoods; ce nez à la romaine, ce visage ovale, ce front élevé, siége de la fierté. Mais que faites-vous ici, Maître de Ravenswood? Pourquoi vous trouvez-vous sur les domaines de votre ennemi? pourquoi êtes-vous avec sa fille?

En parlant ainsi, la figure d'Alix s'animoit d'un nouveau feu. Elle éprouvoit sans doute le même sentiment dont auroit été transporté un fidèle vassal dans les siècles de la féodalité, s'il avoit vu son jeune seigneur suzerain déroger à la noblesse de ses ancêtres.

— Le Maître de Ravenswood est en visite chez mon père, dit Lucie, à qui les questions faites par Alix ne plaisoient nullement, et qui désiroit abréger l'entretien.

— Est-il bien possible! s'écria la vieille d'un ton de surprise.

— Je savois, continua Lucie, que je lui ferois plaisir en l'amenant chez vous.

— Et pour vous dire la vérité, Alix, dit Edgar, j'espérois y recevoir un meilleur accueil.

— Quoi de plus surprenant! dit l'aveugle en

se parlant à elle-même : mais les voies de la Providence sont mystérieuses, et il ne nous appartient pas de sonder ses desseins. Écoutez-moi, jeune homme, dit-elle à Ravenswood : vos pères ont été ennemis, ennemis jurés, mais ennemis honorables. Ils n'ont jamais abusé des droits de l'hospitalité pour satisfaire leur vengeance. Qu'avez-vous de commun avec Lucie Ashton ? Pourquoi vos pas sont-ils tournés dans la même direction que les siens ? Les sons de votre voix devroient-ils être d'accord avec ceux de la fille de sir William ? Jeune homme, celui qui a recours, pour se venger, à des moyens honteux...

— Paix ! lui dit Edgar avec force, paix ! de tels discours ne peuvent vous être inspirés que par l'ennemi du genre humain. Sachez que miss Ashton n'a pas sur la terre un ami plus empressé que moi à lui rendre service, à la protéger envers et contre tous.

— Et cela est-il bien vrai ? dit l'aveugle, dont les traits et la voix prirent en ce moment une expression de mélancolie. En ce cas, que le Ciel vous protége tous deux !

— Ainsi soit-il ! dit Lucie, qui ne comprenoit pas le sens que la vieille femme attachoit à ces paroles, et puisse-t-il vous rendre votre bon sens et votre bonne humeur ! car si vous tenez ce lan-

gage mystérieux aux amis qui viennent vous voir, vous les obligerez à penser de vous ce que les autres en pensent.

— Et qu'en pensent donc les autres? demanda Ravenswood, qui commençoit aussi à trouver quelque incohérence dans les discours d'Alix.

— Ils pensent, dit tout bas Henry Ashton, qui venoit d'arriver, ils pensent que c'est une sorcière qui auroit dû être brûlée avec celles qui l'ont été il n'y a pas long-temps à Haddington.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria Alix en se tournant vers lui le visage enflammé de colère : ne dites-vous pas que je suis une sorcière qu'on auroit dû traiter comme les malheureuses vieilles femmes qui ont été assassinées à Haddington?

— Là! dit Henry en parlant encore plus bas, vous voyez qu'elle ne peut pas m'entendre, et cependant elle sait ce que je vous dis.

— Si l'oppresseur et l'usurier, continua Alix; si l'usurpateur du bien d'autrui et celui qui ruine d'anciennes familles étoient enchaînés au même poteau, je dirois : Au nom du Ciel, allumez le bûcher.

— Cela est épouvantable! dit Lucie : je n'ai jamais vu l'esprit de cette pauvre femme dans une pareille situation; mais son âge et sa pauvreté font son excuse. Venez, Henry; peut-être désire-t-elle parler en particulier au Maître de Ravens-

wood. Nous retournerons au château, et nous nous reposerons près de la fontaine de la Sirène, ajouta-t-elle en regardant Edgar.

— Alix, dit Henry en partant, si vous connoissez quelque sorcière qui coure dans nos bois sous la forme d'un lièvre pour faire avorter nos biches, faites-lui mes compliments; et dites-lui que, si Norman n'a pas une balle d'argent à son service, je lui donnerai un des boutons de mon justaucorps.

Alix ne répondit rien, jusqu'à ce que l'éloignement du bruit des pas d'Henri et de sa sœur l'eût assurée qu'elle n'étoit entendue que de Ravenswood; elle dit alors à Edgar :

— Et vous aussi, m'en voulez-vous parce que je vous suis attachée? Que des étrangers soient offensés de mes discours, je le conçois facilement; mais vous, pourquoi être en colère?

— Je ne suis pas en colère, Alix; je suis seulement surpris que vous, dont j'ai souvent entendu vanter le bon sens, vous puissiez vous livrer à des soupçons si offensants, si peu fondés.

— Offensants! cela est possible. La vérité offense souvent, mais elle n'est jamais sans fondement.

— Il n'y en a pourtant aucun à tout ce que vous venez de dire.

— Alors le monde est bien changé, les Ravens-

woods ne sont plus ce qu'ils étoient jadis, et les yeux de l'esprit de la vieille Alix sont devenus encore moins clairvoyants que ceux de son corps. Quand est-il arrivé qu'un Ravenswood soit entré dans la maison de son ennemi sans quelque projet de vengeance? Je vous le dis, Edgar Ravenswood, vous avez été conduit ici par un funeste ressentiment, ou par un amour encore plus funeste.

— Ni par l'un ni par l'autre, Alix. Je vous assure, je vous proteste....

Alix ne put voir la rougeur qui couvroit ses joues, mais elle remarqua qu'il balbutioit, qu'il hésitoit, et qu'il ne finissoit pas la phrase qu'il avoit commencée.

— Voilà donc où en sont les choses! s'écria-t-elle douloureusement, et voilà pourquoi elle veut se reposer près de la fontaine de la Sirène! On a souvent dit que cet endroit étoit funeste à la maison de Ravenswood; il l'a été véritablement plus d'une fois, mais jamais il ne l'aura été autant qu'il va l'être aujourd'hui.

— Vous troubleriez ma raison, Alix; vous êtes encore plus bizarre et plus superstitieuse que le vieux Balderston. Voudriez-vous que je fisse une guerre sanguinaire à la famille Asthon, comme c'étoit l'usage des anciens temps? De ce que j'ai été victime de l'injustice, s'ensuit-il que je veuille

m'en venger par un crime? Enfin me croyez-vous assez foible pour ne pouvoir me promener avec une jeune personne sans en devenir amoureux?

— Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, répliqua Alix; et si les yeux de mon corps sont fermés sur tout ce qui m'entoure, ceux de l'esprit n'en sont peut-être que plus en état de percer les ténèbres qui couvrent l'avenir. Êtes-vous disposé à prendre la dernière place à la table où présidoit autrefois votre père; à devoir votre existence aux bontés de son orgueilleux spoliateur? Êtes-vous prêt à le suivre dans les détours de la chicane et de l'intrigue, que personne ne peut mieux vous montrer? Viendrez-vous ronger les os de la proie dont il aura dévoré la chair? Pourrez-vous penser comme sir William Ashton, parler comme lui, agir comme lui, être le gendre respectueux du meurtrier de votre père? Edgar Ravenswood, je suis depuis bien long-temps fidèlement attachée à votre maison; mais j'aimerois mieux vous savoir dans le cercueil.

Un trouble cruel s'éleva dans le cœur de Ravenswood; Alix venoit de réveiller en lui des pensées qu'il avoit heureusement assoupies depuis quelque temps. Il se promena à grands pas dans le petit jardin de la vieille aveugle, et s'arrêtant tout à coup vis-à-vis d'elle: — Alix, lui dit-il, est-ce bien vous, vous qui touchez presque au tombeau,

qui oseriez pousser le fils de votre maître à des actes de sang et de vengeance?

— A Dieu ne plaise! dit Alix d'un ton solennel; et c'est pourquoi je voudrois vous voir bien loin d'un endroit où votre amour aussi bien que votre haine ne peut occasioner que des malheurs pour vous et pour les autres. Je voudrois que cette main desséchée, étendue entre la famille Ashton et la vôtre, fût une barrière qu'aucun projet de vengeance de votre part ou de la sienne ne pût renverser. Je voudrois vous sauver tous de vos propres passions. Vous ne pouvez, vous ne devez rien avoir de commun avec eux. Fuyez-les donc, et si la vengeance du Ciel doit s'appesantir sur la maison de l'oppresseur, n'en devenez pas l'instrument.

— Je réfléchirai sur ce que vous venez de me dire, Alix, dit Ravenswood d'un ton grave : je crois que vous m'avez parlé ainsi par affection, mais vous avez porté un peu loin la liberté d'un ancien domestique. Adieu, si la fortune me devient favorable, je ne manquerai pas de rendre votre situation meilleure.

Il tira de sa bourse une pièce d'or, la lui mit dans la main, mais elle refusa de la prendre; et, dans les efforts qu'il fit pour la lui faire accepter, la pièce tomba par terre.

— Je n'en ai nul besoin, lui dit-elle, gardez-la:

qui sait à quoi elle peut vous servir? Mais laissez-la un instant par terre, ajouta-t-elle, en entendant qu'il se baissoit pour la ramasser. Croyez-moi, cette pièce d'or est l'emblème de celle que vous aimez. Lucie est d'un prix inestimable, j'en conviens; mais il faut que vous vous abaissiez pour l'obtenir. Quant à moi, les passions terrestres me sont étrangères; et la meilleure nouvelle que je puisse apprendre, c'est qu'Edgar Ravenswood est à cent milles du château de ses ancêtres avec la ferme résolution de ne jamais le revoir.

— Alix, lui dit le Maître de Ravenswood qui commençoit à croire qu'elle avoit, pour parler ainsi, quelque secret motif qu'il ne pouvoit concevoir, j'ai entendu ma mère faire l'éloge de votre fidélité, de votre bon sens, de vos bons conseils; vous n'êtes ni assez folle pour vous effrayer d'une ombre, ni assez superstitieuse pour craindre de vieilles prédictions comme Balderston. Si donc vous craignez pour moi quelque danger, dites-moi précisément en quoi il consiste : si je me connois bien moi-même, je n'ai pas sur miss Ashton les vues que vous me supposez. J'ai des affaires indispensables à régler avec sir William; dès qu'elles seront terminées, je partirai sans avoir, comme vous pouvez le croire, la moindre envie de revoir des lieux qui remplissent mon esprit d'idées aussi funestes que celles que vous avez en me voyant ici.

Alix baissa la tête, et resta quelques instants plongée dans une profonde méditation. Je vous dirai la vérité, lui dit-elle enfin en se tournant vers lui; je vous dirai quelle est la source de mes craintes, quoique je ne sache pas trop si j'ai tort ou raison de vous en informer. Lucie Ashton vous aime, lord de Ravenswood.

— Cela est impossible! s'écria-t-il.

— Mille circonstances me l'ont prouvé. Ses pensées n'ont eu que vous pour objet depuis que vous lui avez sauvé la vie, et mon expérience a deviné son secret en l'entendant parler. Instruit de sa foiblesse, si vous êtes un homme d'honneur, si vous êtes le fils de votre père, vous y trouverez un motif pour fuir sa présence : sa passion s'éteindra comme une lampe, faute d'aliments. Mais, si vous restez ici, sa perte ou la vôtre, celle de tous deux peut-être, sera la suite infaillible d'un attachement mal placé. Je vous dis ce secret malgré moi, mais il n'auroit pu vous être caché bien long-temps; vous l'auriez découvert vous-même, et il vaut peut-être mieux que vous l'ayez appris de moi. Partez donc, Ravenswood, vous avez mon secret : si vous restez une heure sous le toit de sir William Ashton, sans l'intention d'épouser sa fille, vous êtes un homme sans honneur; si vous concevez le projet de vous allier à sa famille, vous êtes un insensé qui courez à votre perte.

A ces mots, la vieille aveugle se leva, prit son bâton, et regagna sa chaumière, dont elle ferma la porte, abandonnant Edgar à ses réflexions.

CHAPITRE XX.

« Jamais Naïade, au bord d'un clair ruisseau,
« Aux yeux surpris n'offrit autant de charmes. »
WORDSWORTH.

Ravenswood avoit alors devant lui un champ vaste pour ses réflexions. Il se voyoit placé tout à coup dans l'embarras qu'il redoutoit depuis quelque temps. Il étoit en quelque sorte fasciné par le plaisir qu'il éprouvoit dans la compagnie de Lucie, et cependant ce n'étoit jamais sans une répugnance secrète qu'il laissoit approcher de son cœur l'idée qu'il pourroit un jour épouser la fille de l'ennemi de son père. Même en pardonnant à sir William Ashton les injures que sa famille en avoit reçues, en lui sachant gré des bonnes intentions qu'il lui montroit, il ne pouvoit se résoudre à regarder comme possible une alliance avec lui.

Il sentit donc qu'Alix avoit raison, et que l'honneur exigeoit de lui qu'il quittât à l'instant le château de Ravenswood, ou qu'il se déclarât l'amant de Lucie. Mais s'il faisoit la demande de sa main au lord chancelier, cet homme, fier de ses richesses et de sa puissance, ne pourroit-il pas la

luí refuser? Un Ravenswood demander en mariage une Ashton, et ne pouvoir l'obtenir! c'eût été une humiliation trop cruelle. Je désire qu'elle soit heureuse, pensa-t-il : je pardonne en sa faveur à son père tous les maux qu'il a faits à ma famille; mais jamais, non jamais je ne la reverrai.

Il venoit de former cette résolution, non sans qu'il lui en eût coûté beaucoup, lorsqu'il arriva à un endroit où le chemin se divisoit en deux branches, dont l'une conduisoit à la fontaine de la Syrène, où il savoit que Lucie l'attendoit, et l'autre directement au château. Avant de prendre ce dernier chemin, il s'arrêta un instant pour réfléchir à l'excuse qu'il pourroit alléguer à sir William sur son départ précipité : — des lettres d'Édimbourg! N'importe le prétexte; mais partons, — se disoit-il, quand il vit accourir vers lui Henry Ashton tout hors d'haleine.

— Arrivez donc, monsieur Edgar, arrivez donc il faut que vous donniez le bras à ma sœur pour la reconduire au château. Je viens de rencontrer Norman qui va faire sa tournée dans le bois, et je vais le suivre; c'est un plaisir auquel je ne renoncerois pas pour un jacobus d'or; ainsi donc je ne puis accompagner Lucie, et elle a peur de s'en aller seule, quoiqu'on ait tué tous les taureaux sauvages. Allons, venez, venez bien vite.

Quand les deux bassins d'une balance sont

chargés d'un poids égal, une plume jetée dans l'un d'eux suffit pour le faire pencher. — Il est impossible, pensa Edgar, que je refuse de servir d'escorte à miss Ashton jusqu'au château. Au surplus, après les nombreuses entrevues que nous avons eues ensemble, qu'importe que je la voie encore une fois. D'ailleurs la politesse exige que je lui apprenne l'intention où je suis de quitter aujourd'hui le château.

S'étant convaincu, par ce raisonnement, non-seulement qu'il prenoit le parti le plus sage, mais même qu'il ne pouvoit décemment en prendre un autre, il entra dans le chemin qui conduisoit à la fontaine, et Henry ne l'eut pas plutôt vu s'avancer de ce côté, qu'il disparut comme un éclair, et s'enfonça dans le bois pour y rejoindre le garde forestier et se livrer librement à son goût favori pour la chasse. Ravenswood n'osant se hasarder à de nouvelles réflexions sur ce qu'il devoit faire, doubla le pas pour les éviter, et ne tarda pas à arriver à l'endroit où Lucie l'attendoit.

Elle étoit au milieu des ruines, assise sur une grosse pierre au bord de la fontaine, et sembloit regarder les eaux se frayer un chemin à travers les débris de l'édifice dont un sentiment pieux ou peut-être le remords avoit autrefois entouré cette source. En voyant Lucie seule,

couverte du plaid écossais, avec ses longs cheveux échappés en partie au snood[1] qui les assembloit et retombant sur ses épaules de neige, un esprit superstitieux auroit pu la prendre pour la naïade qui jadis avoit embelli ces lieux. Edgar ne vit en elle qu'une mortelle, mais la plus belle des mortelles; et elle le devenoit encore davantage à ses yeux, quand il songeoit que, s'il pouvoit en croire la vieille Alix, il étoit l'objet de son affection secrète. En la regardant, il sentoit la résolution qu'il venoit de former s'affoiblir dans son cœur, comme on voit fondre la cire aux rayons ardents du soleil. Il se hâta de s'approcher d'elle, et elle le salua d'une légère inclination de tête, sans changer de position.

— Mon étourdi de frère vient de m'abandonner, lui dit-elle, mais il ne tardera pas à revenir; car si tout lui plaît, heureusement ses fantaisies ne sont pas de longue durée.

Ravenswood ne se sentit pas la force de lui dire qu'elle ne devoit pas attendre son frère; et, s'abandonnant entièrement au dangereux plaisir de la voir, il s'assit sur le gazon à côté d'elle.

Tous deux restèrent quelques minutes sans parler. — J'aime cet endroit, dit enfin Lucie, commme si ce silence lui eût paru embarrassant. Le murmure de ces belles eaux, le feuillage des

[1] Ruban des vierges écossaises; prononcez *snoud*.

arbres, le gazon et les fleurs champêtres qui croissent dans ces ruines, le rendent tout-à-fait pittoresque.

— Il passe pour être fatal à ma famille, dit Edgar, et j'ai quelque raison pour le croire; car c'est ici que j'ai vu miss Ashton pour la première fois, et c'est ici que je dois lui faire mes adieux pour toujours.

Une vive rougeur et une pâleur mortelle se succédèrent rapidement sur les joues de Lucie pendant qu'Edgar prononçoit ce peu de mots.

— Vos adieux! s'écria-t-elle: quel motif peut donc vous obliger à nous quitter si promptement? Est-ce qu'Alix?... Je sais qu'elle hait mon père, qu'elle ne l'aime pas du moins, et elle a tenu aujourd'hui des propos si singuliers, si mystérieux! Mais je sais que mon père est sincèrement reconnoissant du service signalé que vous nous avez rendu. Permettez-moi d'espérer qu'ayant gagné votre amitié depuis si peu de temps, nous ne la perdrons pas si vite.

— La perdre, miss Ashton! oh, non! en quelque lieu que m'appelle la fortune, de quelque manière qu'elle me traite, je serai toujours votre ami, votre ami sincère. Mais il faut que j'obéisse à mon destin; il faut que je parte, si je ne veux ajouter la ruine des autres à la mienne.

— Vous ne nous quitterez pas, dit Lucie avec

la simplicité de l'innocence, en posant la main sur le pan de son habit, comme pour le retenir; vous ne nous quitterez pas. Mon père est puissant, il a des amis qui le sont encore davantage. Ne partez pas sans savoir ce que sa reconnoissance pourra faire pour vous. Je sais qu'il travaille déjà en votre faveur auprès du conseil privé.

—Cela peut être, dit Ravenswood d'un air de fierté; mais ce n'est point à votre père, miss Ashton, c'est à mes propres efforts que je veux devoir des succès dans la carrière où je me propose d'entrer. Mes préparatifs sont déjà faits : — Un manteau et une épée, un cœur brave et un bras déterminé.

Lucie se couvrit le visage de ses deux mains, et des pleurs se frayèrent un chemin malgré elle entre ses doigts.

—Pardonnez-moi, lui dit Edgar en lui prenant la main droite, qu'elle lui abandonna après une légère résistance tandis qu'elle continuoit à se cacher les yeux avec l'autre; pardonnez-moi : mon caractère est trop rude, trop sauvage, trop indomptable, pour un être si doux, si aimable, si sensible. Oubliez que j'ai paru un instant devant vos yeux; laissez-moi obéir au destin. Il ne peut me préparer de chagrin plus amer que celui que j'éprouve en me séparant de vous.

Lucie continuoit à pleurer, mais ses larmes lui sembloient plus douces. Chaque tentative que faisoit Edgar pour lui prouver la nécessité de son départ ne servoit qu'à prouver son désir de ne jamais la quitter. Enfin, au lieu de lui faire ses adieux, il lui engagea sa foi et reçut la sienne en échange. Tout cela se passa si soudainement, et fut tellement le résultat de l'impulsion irrésistible du moment, qu'avant que Ravenswood eût eu le temps de réfléchir à la démarche qu'ils venoient de faire, leurs lèvres comme leurs mains s'étoient donné le gage d'une tendresse éternelle.

—Maintenant, dit-il après un moment d'hésitation, il est convenable que je parle à sir William Ashton. Il faut qu'il connoisse nos sentiments. Ravenswood ne peut rester sous son toit pour s'emparer clandestinement du cœur de sa fille.

— Parler à mon père! dit Lucie d'un air timide. Oh! non, non! ajouta-t-elle plus vivement : pas encore. Attendez que votre état, votre rang dans le monde soient déterminés et fixés. Mon père vous aime, j'en suis sûre ; je crois qu'il consentira... mais ma mère!

Elle s'arrêta, n'osant exprimer le doute qu'elle avoit que son père osât prendre à ce sujet une résolution positive avant d'avoir obtenu le consentement de lady Ashton.

— Votre mère, Lucie! répliqua Ravenswood. C'est une Douglas. Elle est d'une famille qui, même lorsqu'elle étoit au plus haut point de sa gloire et de sa puissance, a contracté plusieurs alliances avec la mienne. Quelle objection pourroit faire votre mère?

— Je ne dis pas qu'elle en feroit, répondit Lucie; mais elle est jalouse de ses droits, et elle peut croire qu'une mère doit être consultée la première sur l'établissement de sa fille.

— Eh bien! dit Edgar, Londres, où votre père m'a dit qu'elle a été obligée de se rendre en quittant Édimbourg, est bien loin d'ici; mais une lettre peut y arriver, et la réponse nous parvenir en moins de quinze jours. Je ne presserai pas le lord chancelier d'accepter sur-le-champ mes propositions.

— Mais, dit Lucie en hésitant, ne vaudroit-il pas mieux attendre... attendre quelques semaines, jusqu'à ce que ma mère soit de retour? Si ma mère vous voyoit, si elle vous connoissoit, je suis sûre qu'elle ne feroit pas d'objections; mais jusque là... je crains que la haine qui a divisé les deux familles...

Ravenswood fixa sur elle ses yeux perçants, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Lucie, lui dit-il, je vous ai sacrifié des projets de vengeance que j'avois nourris long-temps;

j'avois fait serment de les exécuter avec des cérémonies plus convenables à un païen qu'à un chrétien. Je les ai sacrifiés à votre image avant de connoître toutes vos vertus. Pendant la nuit qui suivit les funérailles de mon père, je me coupai une mèche de cheveux, je la jetai dans un brasier que j'avois allumé tout exprès; et je fis le serment que ma rage et ma vengeance poursuivroient ses ennemis jusqu'à ce que je les visse s'anéantir de la même manière.

— Vous fûtes bien coupable! s'écria Lucie en pâlissant, de prononcer un vœu si fatal.

— Je me reprocherois bien davantage encore de songer à l'exécuter. Mais à peine vous eus-je vue que je sentis ma fureur se calmer. J'abjurai mes projets de vengeance, sans savoir encore quelle cause opéroit ce changement dans mon cœur, et ce ne fut que lorsque je vous revis que je reconnus l'influence que vous exerciez sur moi.

— Et pourquoi, demanda Lucie, rappeler des sentiments si terribles, — des sentiments si incompatibles avec ceux que vous prétendez avoir conçus pour moi, avec ceux dont vous venez de m'arracher l'aveu?

— Parce que je veux que vous sachiez à quel prix j'ai acheté votre tendresse; quel droit j'ai de compter sur votre constance. Je ne dis pas que j'ai sacrifié l'honneur de ma maison, le seul bien

qui lui reste; mais quoique je ne le dise ni ne le pense, le monde le pensera peut-être, et je ne puis me le dissimuler.

— Si vous pensez ainsi, vous avez agi bien cruellement avec moi; mais il n'est pas encore trop tard pour revenir sur vos pas. Reprenez cette foi que vous ne pouvez me donner sans qu'il vous en coûte votre honneur. Ne songeons plus au passé, oubliez-moi, et je m'efforcerai d'oublier moi-même.....

— Vous ne m'entendez pas, Lucie. Vous me faites la plus cruelle des injustices. Si je vous ai parlé du prix auquel j'ai acheté votre tendresse, ce n'étoit que pour vous prouver combien elle m'est précieuse; pour serrer nos engagements de nœuds encore plus solides, pour vous montrer par ce que j'ai fait pour obtenir votre affection, combien je serois à plaindre si vous deveniez inconstante.

— Et pourquoi, Edgar, croiriez-vous un tel événement possible? Pourquoi me blesser par ce soupçon injuste? Est-ce parce que je vous ai engagé à attendre quelque temps avant d'en parler à mon père? Liez-moi par tels serments qu'il vous plaira : s'ils ne sont pas nécessaires pour assurer la constance, ils peuvent du moins bannir le soupçon.

Ravenswood eut recours aux prières et aux

supplications, et il employa tous les moyens que l'amour put lui suggérer pour apaiser Lucie. Lucie auroit-elle pu conserver un ressentiment durable contre celui qu'elle aimoit? Cette petite querelle ainsi terminée, les deux amants se donnèrent un gage de leur foi, de la manière qui étoit alors en usage; et dont il reste encore quelques traces parmi le peuple en Écosse. Ils rompirent et se partagèrent la pièce d'or qu'Alix avoit refusée.

Toujours elle restera sur mon cœur, dit Lucie en prenant la moitié qui lui étoit destinée; et, la suspendant à un ruban, elle se le passa autour du cou, et le cacha soigneusement sous son fichu. Je la porterai toujours, jusqu'à ce que vous me la redemandiez; et tant que je la porterai, — jamais mon cœur n'admettra un autre amour.

Ravenswood plaça l'autre moitié de la pièce d'or sur son sein, en faisant les mêmes protestations. Ils s'aperçurent alors que le temps s'étoit écoulé bien vite pendant leur entretien, et ils craignirent que leur longue absence ne fût remarquée au château, si elle n'y causoit pas d'alarmes. Ils se levèrent pour y retourner, mais, au même instant, ils entendirent siffler une flèche; elle perça un corbeau perché sur un vieux chêne, sous lequel ils venoient de s'asseoir, et l'oiseau

tomba aux pieds de Lucie, dont la robe fut tachée de quelques gouttes de sang.

Miss Ashton fut fort alarmée. Ravenswood, surpris et mécontent, se retourna pour voir quel étoit celui qui venoit de leur donner une preuve d'adresse aussi peu attendue que peu désirée, et il vit Henry Ashton qui accouroit à eux, un arc à la main.

— Ah ! ah ! dit-il, vous m'aviez vu ? vous aviez l'air si affairés que je croyois que le corbeau vous tomberoit sur la tête sans que vous vous en aperçussiez. De quoi vous parloit donc le Maître de Ravenswood, Lucie?

— Je disois à votre sœur que vous êtes un jeune étourdi de nous faire attendre ici si long-temps, répondit Edgar, voulant venir au secours de la confusion de Lucie.

— Vous faire attendre? Ne vous ai-je pas dit de reconduire Lucie au château, attendu que j'allois faire une tournée dans les bois avec Norman. Nous avons couru pendant plus d'une heure tandis que vous étiez assis près de Lucie en vrai paresseux.

— Mais, monsieur Henry, dit Ravenswood, comment vous justifierez-vous envers moi d'avoir tué cet oiseau? Ne savez-vous pas que tous les corbeaux sont sous la protection spéciale des lords

de Ravenswood [1], et qu'il est de mauvais augure d'en tuer un en leur présence?

— C'est ce que me disoit Norman, car il m'a accompagné jusqu'ici, et il m'a dit qu'il n'avoit jamais vu un corbeau perché aussi près de quelqu'un que celui-ci l'étoit de vous, et qu'il souhaitoit que cela fût de bon augure, car c'est l'oiseau le plus farouche. Aussi je me suis avancé pas à pas, bien doucement, et quand j'ai été à portée, paf, le trait est parti, et je n'ai pas mal visé, je crois : je n'ai pourtant pas tiré dix fois de l'arc.

— Parfaitement, dit Ravenswood, et vous promettez de devenir un bon tireur si vous vous exercez.

— C'est ce que dit Norman, et si je ne m'exerce pas davantage ce n'est pas ma faute, car, par goût, je ne ferois pas autre chose du matin au soir; mais mon père et mon précepteur se fâchent quelquefois, et miss Lucie elle-même, tandis qu'elle peut passer des heures entières au bord d'une fontaine, pourvu qu'elle ait un beau jeune homme pour babiller. C'est pourtant ce que je l'ai vue faire vingt fois, vous pouvez m'en croire.

Henry regardoit sa sœur en parlant ainsi, et au

[1] *Raven*, en anglais, signifie *corbeau*.

(*Note du Traducteur.*)

milieu de son malin bavardage il avoit assez de pénétration pour voir qu'il la contrarioit, quoiqu'il n'en connût pas la véritable cause.

— Allons, allons, Lucie, lui dit-il, je n'ai pas voulu vous chagriner, je n'ai fait que plaisanter, et si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, je suis prêt à me rétracter. D'ailleurs il n'y a ici que le Maître de Ravenswood, et quand vous auriez une centaine d'amoureux, qu'est-ce que cela lui fait?

C'étoit tout au plus si Edgar étoit satisfait de ce qu'il venoit d'entendre. Il avoit cependant assez de bon sens pour ne regarder le propos que Henry venoit de tenir que comme le babil d'un enfant gâté, qui cherche à tourmenter sa sœur en l'attaquant du côté où il la croit le plus vulnérable. Il n'étoit pas d'un caractère à se livrer promptement aux premières impressions, quoiqu'il conservât long-temps celles qu'il avoit une fois conçues. Cependant le badinage du jeune Ashton servit à entretenir dans son cœur quelque vague soupçon, et il fut tenté de craindre que tout ce qu'il gagneroit à l'engagement qu'il venoit de contracter seroit d'être traîné comme les captifs des Romains à la suite du char de triomphe du vainqueur, et de satisfaire son orgueil aux dépens du vaincu. Cette crainte, nous le répétons, n'avoit pas le moindre fondement,

et l'on ne peut même dire que Ravenswood la conçut sérieusement. Il étoit impossible de regarder les yeux de Lucie et de conserver le plus léger doute sur sa sincérité; mais cependant sa fierté naturelle, lui rendant plus pénible le sentiment de sa pauvreté, contribuoit à ouvrir au soupçon un cœur qui, dans des circonstances plus heureuses auroit été inaccessible à un sentiment si bas.

Ils arrivèrent au château, où sir William Ashton, qui avoit été un peu surpris de la longueur de leur promenade, se trouva dans le vestibule à leur arrivée.

—Si Lucie n'avoit pas été si bien accompagnée, dit-il, j'aurois eu beaucoup d'inquiétudes, et j'aurois envoyé à la chaumière d'Alix pour en avoir des nouvelles; mais avec le Maître de Ravenswood, avec un homme aussi brave et aussi généreux, je savois que ma fille n'avoit rien à craindre.

Lucie chercha à alléguer quelque motif pour justifier leur longue absence du château, mais sa conscience lui reprocha de tergiverser, et elle resta court au milieu de la première phrase. Le Maître de Ravenswood voulut venir à son secours, et s'efforça de compléter son explication d'une manière satisfaisante, mais il éprouva le même embarras. Il ressembloit à un homme qui, vou-

lant tirer son compagnon d'un bourbier dans lequel celui-ci est retenu, finit par s'y enfoncer lui-même.

On doit bien supposer que la confusion des deux amants ne put échapper aux regards pénétrants du rusé légiste, habitué par sa profession à suivre la nature humaine dans tous ses détours. Mais il n'entroit pas dans ses vues politiques de paroître s'en apercevoir. Il désiroit voir Ravenswood complétement enchaîné, tout en restant lui-même parfaitement libre; et il ne pensa point un instant que Lucie, en partageant la passion qu'elle inspireroit, pouvoit déconcerter tous ses plans. Il ne se dissimuloit pas qu'il étoit possible qu'elle conçût pour Ravenswood ce qu'il appeloit quelques sentiments romanesques, et que les circonstances ou la volonté positive et absolue de lady Ashton exigeassent qu'elle y renonçât; mais il s'imaginoit qu'il seroit bien facile de les lui faire oublier par un voyage à Édimbourg ou même à Londres, par un nouvel ajustement de dentelles, ou enfin par les soins empressés d'une demi-douzaine de rivaux, jaloux de remplacer dans son cœur celui qui s'en seroit rendu le maître, et auquel on lui prescriroit de renoncer. Ainsi, et sous tous les points de vue possibles, il étoit plus disposé à favoriser le penchant mutuel des deux amants qu'à y opposer des obstacles.

D'ailleurs, en envisageant les choses sous un aspect plus favorable, le mariage de sa fille avec Ravenswood ne lui paroissoit ni impossible ni à dédaigner. Il éteignoit une haine de famille qui ne le laissoit pas sans inquiétude; il confondoit les intérêts de cette maison avec ceux de la sienne; il apaisoit quelques secrets murmures de conscience; et il se donnoit pour gendre un homme en qui il reconnoissoit les talents et les moyens nécessaires pour s'élever aux premières dignités de l'état. Une lettre qu'il avoit reçue dans la matinée, et qu'il s'empressa de communiquer à Edgar, l'avoit encore confirmé dans ces dispositions.

Cette lettre lui avoit été apportée par un exprès de l'ami dont nous avons déjà parlé, qui travailloit sous main à assurer le succès du parti des patriotes, à la tête duquel étoit l'homme qui inspiroit le plus de terreur au lord chancelier, l'actif et ambitieux marquis d'Athol. Celui-ci n'auroit pas été fâché d'enrôler sous la même bannière sir William Ashton; il avoit chargé ce même ami de le sonder avec précaution à ce sujet; et cet ami avoit réussi non pas à la vérité à obtenir du lord chancelier une réponse directe et favorable, mais à s'en faire écouter avec patience. Il en avoit informé le marquis, qui lui avoit répondu en citant l'ancien adage fran-

çais : *Château qui parlemente, et femme qui écoute, sont bien près de se rendre.* Un homme d'état qui écoute proposer un changement dans les mesures de l'administration, sans faire aucune objection, paroissoit au marquis dans la même situation qu'un château qui parlemente et qu'une femme qui écoute, et il résolut de presser le siége du lord chancelier.

En conséquence il chargea l'ami commun de faire parvenir à sir William Ashton une lettre par laquelle il lui mandoit qu'il iroit lui faire une visite sans cérémonie dans son château de Ravenswood. On savoit que le marquis devoit faire un voyage dans le sud de l'Écosse; les routes étoient mauvaises, les auberges détestables; quoiqu'il n'eût jamais eu de liaisons intimes avec le lord chancelier, ils étoient membres de la même administration, c'en étoit bien assez pour fermer la bouche à ceux qui auroient pu être tentés d'attribuer cette visite à quelque intrigue politique, et pour la faire paroître toute naturelle. Le chancelier lui répondit sur-le-champ qu'il se feroit un honneur et un plaisir de le recevoir, quoique bien déterminé à ne pas faire un pas en avant pour favoriser les vues du marquis, à moins que la raison, c'est-à-dire son intérêt personnel, ne le lui prescrivît.

Deux circonstances lui faisoient un plaisir par-

ticulier en cette occasion; la présence de Ravenswood et l'absence de lady Ashton. En paroissant accueillir favorablement chez lui le parent et l'ami du marquis d'Athol, il pouvoit faire passer sa conduite à son égard comme la preuve du désir qu'il avoit de prouver sa considération pour son collègue en administration, qui ne pouvoit qu'en être flatté; et dans le projet qu'il avoit de tergiverser, de louvoyer, de gagner du temps, Lucie devoit être une meilleure maîtresse de maison que sa mère, dont le caractère, altier et indomptable, auroit déconcerté de manière ou d'autre son système politique.

Edgar ne se fit pas prier long-temps pour rester au château jusqu'à l'arrivée de son noble parent; l'éclaircissement qui avoit eu lieu près de la fontaine de la Sirène bannissoit de son cœur tout désir du départ. Lucie et Lockard reçurent donc ordre de préparer dans leurs départements respectifs tout ce qui pouvoit être nécessaire pour recevoir le marquis avec un luxe et une pompe qu'on ne connoissoit guère encore en Écosse à cette époque.

CHAPITRE XXI.

« Ne me répliquez point; faites ce que j'ordonne.
« Veillez à ce qu'il soit parfaitement reçu :
« Un homme d'importance est toujours bien venu. »
Nouveau moyen pour payer de vieilles dettes.

Sir William Ashton étoit un homme de sens; il n'ignoroit aucun des détours du dédale des lois, il avoit une grande connoissance pratique du monde; cependant son caractère, en certains points, se ressentant de sa timidité naturelle et des moyens d'intrigue auxquels il devoit son élévation, et répondoit nullement au rang éminent où il étoit parvenu. On pouvoit remarquer souvent que, malgré le soin qu'il avoit pris de cultiver son esprit, il étoit resserré dans une médiocrité dont il ne savoit pas sortir, et que tous ses efforts ne pouvoient voiler la petitesse naturelle de ses inclinations. Il aimoit à faire parade de ses richesses, moins en homme à qui l'habitude en fait une nécessité, qu'en parvenu qui prend plaisir à étaler sa nouvelle opulence. Nul détail, quelque trivial qu'il fût, ne lui échappoit, et Lucie ne put s'empêcher de remarquer la rougeur du mépris qui se peignoit sur le visage

de Ravenswood, quand il entendoit le lord chancelier discuter gravement avec Lockard, et même avec sa vieille femme de charge, des minuties dont on ne s'inquiète jamais chez les personnes de haut rang, parce qu'il est impossible qu'elles soient oubliées.

—Je pardonne à sir William, dit un soir Ravenswood à Lucie, le désir qu'il a de recevoir convenablement le marquis d'Athol; car cette visite est un honneur pour lui, et il doit prouver qu'il y est sensible. Je trouve fort bon qu'il veuille que rien ne manque à sa réception; mais, quand je le vois descendre aux misérables détails du garde-manger, de l'office et même du poulailler, j'avoue que je perds patience. J'aimerois mieux alors la pauvreté de Wolfcrag, que toute l'opulence du château de Ravenswood.

— Et cependant, dit Lucie, ce fut en faisant attention à ces détails que mon père se trouva en état d'acquérir...

— Les biens que mes ancêtres furent obligés de vendre, grâce au défaut contraire, ajouta Edgar. Soit! mais un porteur ne peut soutenir que sa charge, fût-elle de l'or le plus pur.

Lucie soupira. Elle ne voyoit que trop clairement que son amant méprisoit les manières et les habitudes d'un père qu'elle avoit toujours regardé comme son meilleur, comme son seul ami,

et dont la tendre affection l'avoit souvent consolée de la froideur et des dédains de sa mère.

Les amants ne tardèrent pas à découvrir encore qu'ils différoient aussi d'opinion sur un autre point non moins important. La religion, cette mère de la paix, étoit si mal entendue dans ces temps de discorde, que ses formes et sa discipline étoient un sujet de dissensions perpétuelles et de haines envenimées. Le lord chancelier, attaché au parti des whigs, étoit par conséquent membre de l'église presbytérienne, pour laquelle il avoit cru devoir, en plusieurs occasions, montrer plus de zèle qu'il n'en avoit peut-être réellement; et, par une conséquence naturelle, sa famille avoit été élevée dans les mêmes principes. Ravenswood, au contraire, partageoit ceux des épiscopaux, et reprochoit quelquefois à Lucie le fanatisme de quelques-uns des ministres du culte qu'elle professoit; tandis que de son côté elle lui laissoit entrevoir sans intention l'horreur que lui inspiroient des pratiques religieuses qu'on lui avoit fait envisager comme contraires à l'esprit de la véritable piété.

Leur affection mutuelle n'en souffroit pourtant aucunement. Elle sembloit même augmenter à mesure qu'ils se connoissoient mieux; mais elle n'étoit pas sans mélange de quelques sensations pénibles. Ravenswood avoit l'âme plus élevée,

plus fière que les gens avec qui Lucie avoit habituellement vécu jusqu'alors; ses idées étoient plus nobles, plus libérales; il méprisoit ouvertement des opinions qu'on avoit appris à Lucie à respecter; aussi une sorte de crainte se mêloit-elle à la tendresse qu'elle avoit conçue pour lui. De l'autre côté, il voyoit dans miss Ashton un caractère doux et flexible qui lui sembloit trop susceptible de se prêter à toutes les formes que voudroient lui donner ceux avec qui elle vivoit; il lui sembloit qu'il auroit préféré dans son épouse un esprit plus indépendant, plus prononcé, capable, en s'embarquant avec lui sur l'océan de la vie, de jouir du calme et de braver la tempête. Mais elle étoit si belle, elle lui étoit si tendrement attachée, elle avoit une telle égalité d'âme, qu'en regrettant de ne pouvoir lui inspirer plus de résolution et de fermeté, en éprouvant parfois un peu d'impatience des craintes excessives qu'elle lui montroit que leur tendresse réciproque ne fût découverte trop tôt, il sentoit que ce caractère de douceur, qui alloit presque à la foiblesse, ne faisoit que la lui rendre encore plus chère. C'étoit un être timide qui s'étoit jeté sous sa protection, qui avoit fait de lui l'arbitre de sa destinée; enfin ses sentiments pour Lucie étoient ceux qui depuis ont été exprimés avec tant de charme par notre immortelle Joanna Baillie.

— « O ma douce bien aimée, veux-tu t'atta-
« cher à moi comme une de ces frêles plantes qui
« fixent leurs légers rameaux sur un âpre rocher ?
« J'ai été battu et endurci par les orages. — Ce-
« pendant, aime-moi toujours comme tu m'aimes,
« — tendrement. — Je t'aimerai dans la sincérité
« de mon cœur, tout en reconnoissant que je
« suis peu fait pour une compagne si douce et si
« aimable. »

S'ils avoient eu le temps de se connoître parfaitement avant de s'abandonner à la passion qui les dominoit, Ravenswood eût inspiré trop de crainte à Lucie pour qu'elle eût pu lui accorder de l'amour, et lui-même auroit regardé la douceur et la docilité de miss Ashton comme une foiblesse d'esprit qui la rendoit indigne de son attachement. Mais ils s'étoient donné leur foi, et ils se bornoient à craindre, Lucie, que l'orgueil de son amant ne lui fît regretter un jour de lui avoir donné sa tendresse ; et Edgar, que l'absence, les difficultés, les instances des parents de miss Ashton ne vinssent déraciner de son cœur trop flexible l'attachement qu'elle lui avoit voué.

— Bannissez une pareille crainte, lui dit-elle un jour qu'il la lui avoit laissée entrevoir. Les miroirs, qui réfléchissent successivement tous les objets, sont faits néanmoins de matériaux solides et compactes, comme le verre et l'acier ; mais les

substances d'une nature plus douce ne perdent jamais l'impression qu'elles ont une fois reçue.

— Ce que vous me dites est de la poésie, Lucie, répondit Edgar, et vous savez qu'elle se nourrit de fictions.

— Eh bien, croyez-moi donc, répliqua-t-elle, quand je vous dis en bonne prose qu'il est bien vrai que je n'épouserai jamais personne sans le consentement de mes parents, mais que ni la force ni la persuasion ne me feront jamais consentir à accorder ma main à un autre que vous, à moins que vous ne renonciez vous-même au droit que je vous y ai donné.

Les amants ne manquoient pas d'occasions pour avoir de semblables explications. Henry leur tenoit rarement compagnie; ou le lord chancelier le forçoit à écouter les leçons de son précepteur, ou son goût l'entraînoit dans les bois avec Norman et les autres gardes-forestiers. Quant à sir William, il passoit toutes les matinées dans son cabinet, occupé à entretenir des correspondances de toute espèce, à réfléchir non sans inquiétude sur les différentes nouvelles qu'il recevoit de toutes les parties de l'Écosse, et sur le changement qu'on prévoyoit dans le système d'administration publique; enfin à calculer la force des deux partis qui se disputoient l'autorité. Souvent, s'occupant des préparatifs de la réception du mar-

quis d'Athol dont l'arrivée avoit été retardée par une affaire imprévue, il donnoit à ce sujet des ordres à ses gens, les contre-mandoit ensuite, et finissoit encore par en revenir à ses premières idées.

Au milieu de ces diverses occupations politiques et domestiques, il ne sembloit pas s'apercevoir que sa fille n'avoit pas d'autre compagnie que celle de Ravenswood. Ses voisins, suivant l'usage des voisins de tous les pays, le blâmoient de souffrir qu'il s'établît une telle intimité entre ces deux jeunes gens, à moins qu'il ne les destinât l'un à l'autre, ce qu'on avoit peine à croire. Le fait est qu'il n'avoit d'autre but que de gagner du temps jusqu'à ce qu'il eût découvert à quel degré le noble marquis prenoit intérêt aux affaires d'Edgar, et pouvoit lui être utile. Jusqu'à ce qu'il ne lui restât aucun doute sur ces deux objets, il ne vouloit s'engager à rien, pour se conserver la liberté d'agir suivant que les circonstances et son avantage pourroient l'exiger; mais, de même que la plupart des personnes rusées et intrigantes, il avoit dépassé le but qu'il se proposoit d'atteindre.

Parmi les personnes disposées à blâmer avec le plus de sévérité la conduite de sir William Ashton, en permettant le séjour prolongé du Maître de Ravenswood et les soins constants qu'il ren-



doit à miss Lucie, étoit le nouveau laird de Girningham et son fidèle écuyer ou compagnon de bouteille, personnages que nous avons déjà connus sous les noms d'Hayston de Bucklaw et du capitaine Craigengelt. Le premier avoit hérité des biens immenses de sa vieille grand'tante, et avoit trouvé dans ses coffres une somme d'argent assez considérable pour lui permettre d'éteindre toutes les hypothèques qui grevoient son domaine paternel de Bucklaw, dont il avoit voulu continuer à porter le nom. Le capitaine Craigengelt lui avoit pourtant proposé un moyen plus avantageux de faire valoir cette somme, en la plaçant en France, où le système de Law étoit en ce moment dans la plus haute faveur, et lui avoit même offert de se rendre à Paris pour cette opération. Mais Bucklaw avoit reçu de l'adversité une leçon salutaire, et, malgré tous les efforts de Craigengelt, il ne voulut prêter l'oreille à aucun projet qui pouvoit compromettre la nouvelle fortune qu'il venoit d'acquérir. Celui qui a mangé du pain d'avoine, bu de l'eau, et couché sur un matelas de bourre dans la tour de Wolfcrag, disoit-il quelquelquefois, doit songer toute sa vie au prix de la bonne chère, du bon vin et d'un lit, et ne jamais risquer d'avoir besoin de recourir à une pareille hospitalité.

Craigengelt se vit donc trompé dans l'espérance

qu'il avoit d'abord conçue de trouver une dupe dans son ami. Mais il ne laissoit pas de tirer un avantage considérable de la fortune que Bucklaw venoit d'acquérir. Celui-ci, qui n'avoit jamais été bien délicat sur le choix de la compagnie qu'il fréquentoit, étoit charmé d'avoir près de lui un homme avec lequel, ou aux dépens duquel, il pouvoit rire quand bon lui sembloit, dont la complaisance étoit inépuisable, qui se prêtoit à toutes ses fantaisies, qui savoit dissiper l'ennui par sa grosse gaîté, et toujours prêt à lui épargner le désagrément de s'enivrer solitairement quand il lui prenoit envie de boire une bouteille de vin, ce qui lui arrivoit assez fréquemment. A ces conditions, Craigengelt étoit toujours bien reçu au château de Girningham, et il y faisoit presque sa résidence habituelle.

Dans aucun temps et dans aucune circonstance, une telle intimité ne pouvoit être avantageuse pour Bucklaw : elle ne lui étoit pourtant pas aussi dangereuse qu'elle auroit pu l'être s'il n'avoit parfaitement connu le caractère de ce vil parasite, et s'il n'avoit eu pour lui le plus souverain mépris. Cette mauvaise société tendoit néanmoins à détruire les bons principes que la nature avoit eu intention de lui inspirer.

Craigengelt n'avoit jamais pardonné au Maître de Ravenswood la manière méprisante dont il lui



avoit arraché le masque d'honneur et de courage dont il s'étoit couvert; et son caractère aussi méchant que lâche ne trouvoit pas de moyen plus commode pour assurer sa vengeance, que de tâcher d'enflammer contre lui le ressentiment de Bucklaw.

Il ne manquoit donc aucune occasion de remettre sur le tapis l'histoire du duel qu'Edgar avoit refusé d'accepter et il cherchoit à persuader à son patron, par toutes les insinuations possibles, que son honneur étoit intéressé à en demander satisfaction; mais Bucklaw finit par lui imposer péremptoirement silence à ce sujet.

— Je pense, lui dit-il, que Ravenswood ne m'a pas traité convenablement en cette occasion, et je ne vois pas quel droit il avoit de m'envoyer une réponse si cavalière. Mais il m'a donné la vie une fois, et en couvrant cette affaire des voiles de l'oubli je me considère comme quitte envers lui. S'il lui arrivoit de me faire quelque nouvelle insulte, je regarderois notre ancien compte comme balancé, et alors je sais ce que j'aurois à faire, et il pourroit prendre garde à lui.

— Bien certainement, s'écria Craigengelt, car avant la troisième botte vous l'auriez couché par terre.

— Ce que vous dites-là ne prouve qu'une chose, c'est que vous ne l'avez jamais vu se battre, ou que vous n'y entendez rien.

— Que je n'y entends rien! la plaisanterie est excellente! N'ai-je pas pris des leçons de M. Sagou, qui étoit le premier maître en fait d'armes de Paris; du signor Poco à Florence, et de mein herr Durchstossen à Vienne?

— Je ne sais pas si tout cela est vrai, mais en le supposant, qu'en résulte-t-il?

— Que je veux être damné, Bucklaw, si dans tous ces pays j'ai jamais vu Français, Italien ou Allemand, se tenir sous les armes, pousser une botte et la parer aussi bien que vous.

— Je crois maintenant que vous mentez, Craigengelt. Cependant j'ose me flatter que je sais manier l'épée, le sabre et le pistolet tout aussi bien qu'un autre.

— Et mieux que quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent, qui croient connoître le noble art de l'escrime quand ils ont appris à dégager le fer et à faire une feinte. Je me souviens qu'étant à Paris en 1695, je me trouvois un jour à l'Opéra avec le chevalier de Chapon. Nous y vîmes trois freluquets anglais qui....

— Est-ce une longue histoire que vous allez me conter? dit Bucklaw, en l'interrompant sans cérémonie.

— Elle sera longue ou courte, comme vous le voudrez, répondit le parasite.

— Eh bien qu'elle soit courte. Est-elle gaie ou sérieuse?

— Diablement sérieuse, car le chevalier et moi...

— En ce cas j'aime mieux que vous ne me la contiez pas du tout. Versez-moi un verre du Bordeaux de ma bonne vieille tante, et, comme disent les montagnards, ne me prêchez plus sur la vendange.

— C'est ce que me répétoit le vieux Evan Dhu, lorsque je servois dans son corps de montagnards en 1689 : Craigengelt, me disoit-il souvent, vous êtes un aussi brave garçon que quiconque ait jamais manié le sabre, mais vous avez un défaut : vous...

— Un défaut! s'écria Bucklaw : s'il vous avoit connu comme je vous connois, il en auroit trouvé vingt autres. Mais au diable vos histoires! proposez-moi une santé.

Craigengelt se leva, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, passa la tête en dehors pour voir si personne n'étoit dans les environs, la ferma avec soin, revint à sa place, resta debout, et tenant son verre d'une main, tandis qu'il plaçoit l'autre sur la poignée de son sabre, il dit à demi voix : A la santé du roi qui est de l'autre côté de l'eau.

— Écoutez-moi, capitaine, reprit Bucklaw, je vous dirai que, pour ce qui est de la politique, je garde ma façon de penser dans mon cœur. J'ai trop de respect pour la mémoire de ma vénérable tante lady Girnington, pour exposer ses

domaines à des amendes et à des confiscations par quelque sotte étourderie. Amenez-moi le roi Jacques à Édimbourg à la tête de trente mille hommes, et je vous dirai ce que je pense de ses droits. Mais pour me jeter dans la nasse corps et biens, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Ainsi, quand vous voudrez porter des santés la main sur le sabre, de manière à ce qu'on puisse les faire passer pour des actes de trahison contre l'autorité établie, vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

— Eh bien portez vous-même la santé qu'il vous plaira, Bucklaw : fût-ce celle du diable, je vous en ferai raison.

— Je vous en proposerai une qui vous semblera plus agréable. Que dites-vous de miss Lucie Ashton ?

— De tout mon cœur! s'écria le capitaine en levant son verre. C'est la plus jolie fille de tout le Lothian. C'est bien dommage que son vieux radoteur de père la jette à la tête de cet orgueilleux mendiant, Edgar Ravenswood.

— Il ne la tient pas encore, dit Bucklaw d'un ton qui, quoique assez indifférent, excita vivement la curiosité de son compagnon, et même l'espérance de tirer de lui quelque confidence qui pourroit le rendre nécessaire à son patron. Car il ne lui suffisoit pas d'être souffert chez lui,



il auroit voulu s'y établir sur un pied plus sûr et plus solide.

—Je croyois, dit-il, après un moment de silence, que c'étoit une affaire arrangée. Ils sont toujours ensemble, et l'on ne parle pas d'autre chose dans tout le pays.

— On peut dire ce qu'on veut, capitaine; mais je sais ce qui en est, et je bois à la santé de miss Lucie Ashton.

—J'y boirois à genoux, si je pouvois croire que la coquine eût l'esprit de congédier ce don Bouffi.

— Craigengelt, dit Bucklaw d'un ton sévère, je vous prie de faire attention à la manière dont vous parlerez de miss Ashton en ma présence et même ailleurs.

— Quoi! me suis-je trompé? n'ai-je pas dit coquette? c'est coquette que j'ai voulu dire. De par Jupiter! je voudrois qu'elle l'écartât comme une basse carte au piquet, et qu'elle prît en place le roi de cœur, vous savez qui je veux dire, le roi de cœur? Mais...

— Mais quoi?

— Mais je sais qu'ils passent des heures entières en tête-à-tête dans les champs, dans les bois, et...

— C'est la faute de son père; mais cette folie

sortira bientôt de la tête de miss Lucie, si elle y est jamais entrée. Et maintenant remplissez votre verre, capitaine, je veux vous rendre heureux. Je vais vous confier un secret, un projet dans lequel il s'agit d'un nœud, d'un lien, mais au figuré.

— Quelque projet de mariage? dit Craigengelt dont la figure s'allongea considérablement en faisant cette question; car il prévoyoit que, Bucklaw une fois marié, il se trouveroit à Girningham dans une situation beaucoup plus précaire que pendant le joyeux célibat de son patron.

—Oui, mon garçon, un mariage. Mais pourquoi cela rend-il si pâles les rubis de vos joues? Il y aura toujours un coin vacant à la table du château de Girningham. On placera sur ce coin une assiette, un couteau, une fourchette, un verre surtout; et vous serez toujours le bienvenu à vous y asseoir, quand tous les jupons de Lothian auroient juré le contraire. Croyez-vous que je sois homme à me remettre en lisières?

—J'ai entendu dire la même chose à bien des braves gens, à des bons amis; mais le diable m'emporte si je sais pourquoi les femmes ne m'ont jamais aimé. Elles ont toujours trouvé moyen de m'expulser avant la fin du premier mois de mariage.

— Il falloit tâcher de conserver votre terrain pendant ce mois, alors vous étiez bien sûr de la victoire.

— Je n'ai jamais pu y réussir, répondit le parasite d'un air abattu. J'étois ami intime de lord Castle Cuddy; nous étions comme les deux doigts de la main; je montois ses chevaux; j'empruntois en son nom de l'argent pour lui et pour moi; je dressois ses faucons; je lui montrois à faire ses paris avec avantage; quand il lui prit fantaisie de se marier, je lui fis épouser Katie Glegg dont je me croyois aussi sûr qu'on puisse l'être d'une femme: eh bien! quinze jours après, la porte du château me fut fermée.

— Mais j'ose croire, dit Bucklaw, que je ne ressemble pas plus à lord Castle Cuddy que miss Ashton ne ressemble à Katie Glegg. D'ailleurs que cela vous plaise ou non, ce n'est pas ce qui influera sur l'affaire. La question est de savoir si vous voulez m'obliger.

— Vous obliger! Vous, le meilleur de mes amis, pour qui je ferois nu-pieds le tour du monde! mettez-moi à l'épreuve; nommez-moi le temps, le lieu, les circonstances, et vous verrez si je ne vous suis pas tout dévoué en tout et partout.

— Eh bien, il faut que vous fassiez deux cents milles pour moi.

— Deux cents! j'en ferai mille, et j'appellerois

cela le saut d'une puce. Je vais faire seller mon cheval sur-le-champ.

— Un moment, il faut d'abord que vous sachiez où vous devez aller, et ce que vous aurez à faire. Vous savez, ou je vous apprends que j'ai dans le Northumberland une parente nommée lady Blenkensop. Pendant mon adversité elle perdit jusqu'au souvenir de mon nom : mais depuis qu'elle m'a vu réchauffé par le soleil de la fortune, elle s'est parfaitement rappelé notre parenté.

— Au diable soient ces misérables à double face! s'écria le capitaine avec un ton d'emphase. Du moins on pourra dire de John Craigengelt qu'il fut l'ami de ses amis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans la pauvreté comme dans l'opulence; et vous en savez quelque chose, Bucklaw.

— Je n'ai rien oublié, Craigengelt, je me souviens parfaitement que, lorsque je me trouvois sans ressource, vous avez voulu me garotter pour le service du roi de France et du prétendant, et que, peu de temps après, vous m'avez prêté une vingtaine de pièces d'or, parce que, comme je le crois fermement, vous veniez d'apprendre que lady Girnington étoit morte, la veille, d'une attaque de paralysie; mais n'importe, Craigengelt, je ne vous dis pas cela par forme de reproche,

c'est seulement pour vous prouver que je sais apprécier les choses, et je crois après tout, que vous m'aimez assez à votre manière, c'est-à-dire parce que vous y trouvez votre intérêt. C'est ce qui fait que je m'adresse à vous en ce moment, parce que mon malheur veut que je n'aie pas de meilleur conseiller. Mais pour en revenir à cette lady Blenkensop, il faut que vous sachiez qu'elle est intime amie de la duchesse Sarah....

— De Sarah Jennings! de la duchesse de Marlborough! c'est donc une femme bonne à connoître.

—Taisez-vous, s'il est possible, et ne bâtissez pas de châteaux en Espagne sur sa connoissance. Je vous dis que, grâce à une petite fille de cette duchesse de Marlborough, cette mienne parente est devenue commère de lady Ashton, de la femme du lord chancelier. Or, dans le moment où je vous parle, ladite duchesse est en visite chez ladite lady Blenkensop, dans un château sur les bords du Warsbeck, et comme l'usage de ces grandes dames est de regarder leurs maris comme des zéros dans tout ce qui concerne l'intérieur de leur famille, il a plu à celle-ci de mettre sur le tapis un projet d'alliance entre ma seigneurie et l'honorable Lucie Ashton, lady Ashton agissant comme plénipotentiaire de son mari et de sa fille, sans autres pouvoirs que ceux qu'elle s'étoit donnés

elle-même, et la mère de Blenkensop stipulant pour moi et en mon nom aux mêmes qualités. Vous pouvez bien penser que je fus un peu étonné quand j'appris qu'un traité dans lequel j'étois partie intéressée se trouvoit presque conclu sans qu'on m'eût fait l'honneur de me consulter.

— Je veux être capot si cela est conforme aux règles du jeu; mais quelle réponse fîtes-vous?

— Ma première idée fut d'envoyer au diable le traité et celles qui l'avoient négocié. La seconde fut d'en rire. La troisième fut de penser que l'affaire n'étoit pas déraisonnable, et me convenoit assez.

— Mais je croyois que vous n'aviez vu qu'une seule fois la demoiselle... à la chasse... sous un masque... je suis sûr que vous me l'avez dit.

— N'importe, Craigengelt, elle me plaît. Et puis la manière dont ce Ravenswood m'a traité! me fermer sa porte! me forcer à dîner avec des piqueurs et des laquais, parce qu'il avoit l'honneur de recevoir dans sa tour de famine le lord chancelier et sa fille, comme s'il eût rougi de ma compagnie! Dieu me damne! c'est un tour que je ne lui pardonnerai que quand je lui en aurai joué un autre.

— Fort bien pensé! s'écria Craigengelt, l'affaire commençant à prendre une tournure qui lui plai-

soit. Si vous l'emportez sur lui en cette occasion, il en crevera de dépit!

— Non, non! son cœur est cuirassé de raison et de philosophie, deux choses que vous ne connoissez pas plus que moi, Craigengelt: mais je mortifierai son orgueil, et c'est tout ce que je désire.

— Un instant, dit le capitaine, je vois maintenant pourquoi il vous a fermé la porte de sa misérable tour ruinée. Rougir de votre compagnie! non, non. Le chevalier de la triste figure craignoit d'être supplanté dans le cœur de sa dulcinée.

— Croyez-vous? mais non, impossible. Que diable! il est évidemment plus bel homme que moi.

— Qui lui! il est noir comme un mulâtre; et, quant à sa taille... C'est un grand gaillard, sans contredit; mais parlez-moi d'un homme de moyenne taille, vigoureux, bien proportionné...

— Que le diable vous emporte! s'écria Bucklaw, et qu'il m'emporte aussi pour me punir de vous écouter! ne sais-je pas que, quand je serois bossu et bancal, vous m'en diriez tout autant? mais, pour en revenir à Ravenswood, il ne m'a pas ménagé, je ne le ménagerai point; et, si je puis lui souffler sa maîtresse, je la lui soufflerai:

— La lui souffler! vous gagnerez la partie, avec point, quinte et quatorze, roi d'atous : vous le ferez pic, repic et capot.

— Me ferez-vous la grâce de vous taire? les choses en sont venues au point que j'ai accepté les propositions de ma parente; dot, douaire, tout est convenu, et l'affaire doit se conclure dès que lady Asthon sera de retour, car c'est elle seule qui règle tout ce qui concerne ses enfants. Il ne me reste qu'à leur envoyer les titres des biens sur lesquels le douaire sera établi.

— Donnez-les-moi, et je pars. Diable! j'en jure par ce verre de vin, j'irois pour vous au bout du monde, aux portes de Jéricho.

— Oui, je crois que vous feriez quelque chose pour moi, et beaucoup pour vous-même, mais écoutez-moi. Vous sentez qu'il ne me faudroit qu'un commissionnaire pour envoyer ces titres; si je désire que vous les portiez, c'est parce que dans la conversation vous pourrez, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, lâcher un mot du séjour que Ravenswood fait chez le lord chancelier, et lui parler d'une visite que doit y faire le marquis d'Athol, pour arranger, comme c'est le bruit général, un mariage entre son parent et miss Ashton. Je serois bien aise de savoir ce qu'elle dira de tout cela; car je ne veux pas

disputer le prix de la course, s'il est probable que Ravenswood arrive au but avant moi. Les paris sont déjà en sa faveur.

— N'en croyez rien, la jeune personne a trop de bon sens... Et à cause de cela, je vais boire à sa santé une troisième fois; malheur à qui ne m'en fera pas raison.

— Écoutez-moi, Craigengelt. Songez que vous allez vous trouver avec des femmes comme vous n'en avez guère vu, des femmes d'un rang distingué; songez qu'il ne faut pas jurer à chaque parole, avoir toujours le diable à la bouche. Au surplus j'écrirai à lady Blenkensop, je lui dirai que vous êtes entré fort jeune dans l'état militaire, que votre éducation a été négligée.

— Oui, oui, dit Craigengelt: dites-lui que je suis un franc soldat, loyal, brave, honnête.

— Non, pas des plus braves, pas des plus honnêtes, mais tel que vous êtes: j'ai besoin de vous, parce qu'il faut donner de l'éperon dans les côtes de lady Ashton pour la faire marcher.

— Je les lui enfoncerai, s'écria le capitaine. Je lui ferai prendre le galop comme à une vache poursuivie par un essaim de guêpes.

— Maintenant, Craigengelt, il me reste à vous dire que vos bottes, votre chapeau, vos vêtements, sont très-bons pour une société d'ivrognes, mais ils ne sont pas convenables pour pa-

roître en bonne compagnie. Il faut donc vous procurer un nouvel équipement; et voici, ajouta-t-il, en lui présentant une bourse bien garnie, de quoi en payer les frais.

— En vérité, Bucklaw, dit Craigengelt, sur mon âme, mon ami, vous me traitez mal, vous ne me connoissez pas! Cependant, ajouta-t-il en prenant la bourse, puisque vous l'exigez, je ne veux pas vous désobliger.

— Fort bien. Maintenant, à cheval, votre costume, et en route! prenez mon cheval noir aux deux oreilles coupées, je vous en fais présent.

— Je bois à l'heureux succès de ma mission, dit l'ambassadeur en se versant rasade.

— Je vous remercie, et je vous fais raison. Je ne vois à craindre qu'une fantaisie qui pourroit passer par la tête du père et de la fille, mais on dit que la mère les fait tourner du bout du petit doigt comme bon lui semble. Mais, à propos, songez bien à oublier auprès d'elles votre jargon jacobite.

— Diable! vous faites bien de m'y faire penser. Ce sont des whigs, des amies de Sarah Marlborough. N'importe, je sais au besoin prendre toutes les couleurs. J'ai combattu sous les drapeaux de John Churchill aussi bravement que sous ceux du duc de Berwick.

— Pour cette fois, Craigengelt, je crois que

vous dites la vérité. Mais il est bien tard; vous ne pouvez vous occuper ce soir des préparatifs de votre voyage, descendez dans le caveau, et montez-nous une bouteille de vin de Bourgogne de 1678; prenez dans la quatrième case à main droite. Écoutez! montez-en une demi-douzaine, cela nous donnera le temps de causer de nos affaires.

CHAPITRE XXII.

« On aperçut de loin un brillant attelage,
« Quatre chevaux fringans conduisoient l'équipage. »
Anonyme.

Craigengelt ne perdit pas de temps pour faire ses préparatifs, et partit dès qu'ils furent terminés. Il fit son voyage avec toute la diligence possible, et s'acquitta de sa mission avec la dextérité que Bucklaw lui avoit supposée. Comme il arrivoit avec des lettres de crédit de M. Hayston de Bucklaw, il fut parfaitement accueilli par les deux dames; et l'on sait que ceux qui sont prévenus en faveur d'une nouvelle connoissance découvrent, pendant un certain temps, des perfections dans ses défauts, et même des vertus dans ses vices.

C'est ce qui arriva à lady Ashton et à lady Blenkensop à l'égard du digne capitaine. Quoiqu'elles fussent accoutumées à la bonne société, comme elles s'étoient persuadées qu'elles devoient trouver dans l'ami de M. Hayston, un homme aimable et de bonne compagnie, elles réussirent parfaitement à se tromper elles-mêmes. Il est vrai que Craigengelt, grâce à la bourse de

Bucklaw, étoit bien mis, et c'étoit un point qui n'étoit pas de peu d'importance. Son abord impudent passa pour une honnête fierté, convenable à la profession des armes; ses fanfaronnades pour du courage; son bavardage pour de l'esprit. Afin que personne ne puisse croire que ceci s'écarte des règles de la vraisemblance, nous ajouterons, pour rendre justice à ces deux dames, que leur discernement fut aveuglé, et qu'elles se trouvèrent disposées à voir le capitaine d'un œil favorable, parce qu'il arriva dans un moment où, fatiguées de plusieurs jours de tête-à-tête, elles désiroient un tiers pour en rompre l'ennui et faire dans la soirée une partie de trédille, jeu qu'il possédoit parfaitement, de même que tous les autres.

Dès qu'il se vit sûr de la faveur de ses deux hôtesses, il commença à dresser ses batteries pour exécuter les instructions qu'il avoit reçues de son mandataire. Sa tâche ne fut pas très-difficile; car lady Ashton avoit elle-même le plus grand désir de voir se réaliser l'alliance que lady Blenkensop s'étoit empressée de lui proposer, tant parce qu'elle la croyoit avantageuse pour la famille du lord chancelier, que par suite d'une manie qu'elle avoit de faire des mariages. Bucklaw, héritier de lady Girnington, et ayant renoncé à ses habitudes de prodigalité, étoit préci-

sément l'époux qu'elle désiroit pour sa bergère de Lammermoor. Ce mariage donnoit à Lucie un époux d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable, et c'étoit là toute son ambition pour sa fille.

Il arrivoit aussi que, par suite de la succession dont il venoit d'hériter, Bucklaw jouissoit de quelque crédit dans un comté voisin, où les Douglas avoient des possessions considérables. Or un des désirs les plus ardents de lady Ashton étoit que Sholto, son fils aîné, fût élu représentant de ce comté au parlement, et elle voyoit dans l'alliance projetée avec Bucklaw une circonstance qui devoit être utile à ses vues.

Craigengelt, qui ne manquoit pas de sagacité à sa manière, n'eut pas plus tôt découvert quel étoit le but des désirs de lady Ashton, qu'il dressa ses batteries en conséquence. — Rien, disoit-il, n'empêcheroit Bucklaw d'être représentant du comté s'il le vouloit. Il n'auroit qu'à se déclarer candidat. Il avoit parmi les électeurs deux cousins-germains, six parents plus éloignés, et une foule d'amis qui tous voteroient comme il leur prescriroit. Le crédit des Girninghams avoit toujours fait tout dans ce comté. Mais son ami n'avoit pas l'ambition d'entrer au parlement. On ne savoit encore qui il appuieroit de son crédit. Il n'avoit pris d'engagement avec

qui que ce fût. C'étoit dommage qu'il n'eût pas quelque personne de poids pour le guider.

Tous ces propos, jetés en avant comme sans intention, ne furent pas perdus pour lady Ashton. Elle se promit bien d'être la personne qui guideroit l'influence politique de Bucklaw, et la dirigeroit d'une manière conforme aux intérêts de son fils aîné.

Quand le capitaine la vit si favorablement disposée, il commença, pour nous servir des expressions de son patron, à lui donner de l'éperon dans les côtes, en hasardant quelques propos sur la situation où se trouvoient les affaires au château de Ravenswood. L'héritier de la famille qui portoit ce nom y séjournoit depuis longtemps : il paroissoit au mieux avec le lord chancelier ; il ne quittoit pas miss Lucie : cela faisoit courir des bruits dans tous les environs ; mais du diable s'il les croyoit. Il n'entroit pas dans les vues du capitaine de montrer de l'inquiétude relativement à ces bruits : mais il vit aisément aux joues animées de lady Ashton, à ses yeux étincelants, à sa voix altérée, qu'elle avoit pris l'alarme. Son mari depuis quelque temps ne lui avoit pas écrit aussi souvent et avec autant de régularité que de coutume. Il ne lui avoit parlé ni de la visite qu'il avoit faite à Wolfcrag, ni du séjour du Maître de Ravenswood dans son château, ni de l'ar-

rivée prochaine du marquis d'Athol. Il étoit bien singulier qu'elle n'apprît ces nouvelles étranges que par hasard et de la bouche d'un étranger. Que signifioit ce mystère? Projetoit-il une rébellion contre l'autorité de sa femme? Elle sauroit bien déconcerter ses projets, le punir comme un sujet coupable de révolte contre son souverain légitime. Son indignation étoit d'autant plus vive qu'elle ne vouloit pas la laisser éclater devant lady Blenkensop et le capitaine; l'une étant la parente, et l'autre l'ami de Bucklaw; dont elle désiroit alors doublement l'alliance depuis qu'elle présumoit que son mari, par politique ou par timidité, lui préféroit celle de Ravenswood.

Le capitaine étoit assez bon ingénieur pour voir que le feu avoit pris aux poudres. En conséquence il entendit sans surprise lady Ashton déclarer, dès le même jour, qu'elle abrégeroit le séjour qu'elle comptoit faire chez lady Blenkensop, et qu'elle partiroit le lendemain matin de bonne heure, en faisant toute la diligence que l'état des routes et la manière dont elle devoit voyager pourroient le permettre.

Malheureux lord chancelier! Il ne songeoit guère à l'orage grondant dans le lointain, qui s'avançoit vers son château, poussé par un vent impétueux, et le souvenir de son aimable épouse ne se présentoit pas à son esprit; toutes ses pen-

sées étoient absorbées par la visite qu'il attendoit du marquis d'Athol. Le jour où ce personnage important devoit honorer de sa présence le château de Ravenswood étoit enfin arrivé, et tout y étoit en mouvement pour le recevoir. Sir William couroit d'appartement en appartement pour voir si tout y étoit en ordre; il entroit en conférence avec le sommelier dans la cave, avec la femme de charge dans l'office, et se hasardoit même à jeter un coup d'œil dans la cuisine, au risque d'essuyer une mercuriale de la part d'un cuisinier assez fier pour braver les avis de lady Ashton elle-même.

Après s'être convaincu par ses propres yeux que rien ne manquoit pour la réception de son hôte, il monta sur la terrasse de son château afin d'épier l'arrivée du marquis, et engagea Edgar et Lucie à l'y accompagner. Cette terrasse, flanquée d'un mur épais construit en grosses pierres, s'élevoit en face du château, de niveau avec le premier étage; et l'on entroit dans la cour par une grande porte cintrée. On voyoit que les lords de Ravenswood, en faisant construire cet édifice, avoient voulu lui donner quelques moyens de défense; mais que, dans la confiance que leur inspiroit leur puissance, ils n'avoient pas songé à en faire précisément un château fort.

On y jouissoit d'une vue aussi belle qu'étendue;

mais ce qui est le plus important pour notre histoire, c'est que de là on découvroit deux routes, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Elles se rapprochoient graduellement l'une de l'autre; et, à la descente d'une colline située en face de l'éminence sur laquelle étoit situé le château, elles se joignoient à peu de distance de l'avenue qui y conduisoit. C'étoit par la route de l'ouest que le marquis devoit arriver, et c'étoit de ce côté que se dirigeoient tous les yeux; le chancelier y fixant ses regards par une sorte d'impatience inquiète, sa fille par soumission aux désirs de son père, et Ravenswood par complaisance, quoique non sans éprouver quelque mouvement de dépit intérieur.

Ils n'attendirent pas très-long-temps. Deux coureurs vêtus en blanc, ayant sur la tête le chapeau noir de jockey, et portant de longues cannes à la main, étoient à la tête du cortége; et telle étoit leur agilité, qu'ils sembloient n'éprouver aucune difficulté à maintenir leur poste à une distance convenable de la voiture et des cavaliers qui l'escortoient. Ils paroissoient défier à la course les chevaux qui les suivoient. On trouve dans les anciennes comédies de fréquentes allusions à ces coureurs [1] (comme par exemple dans le *Monde*

[1] A ce sujet moi, Jedediah Cleisbotham, je demande la permission de remarquer *primo* (ce qui signifie en premier

fou de Midleton); et quelques vieillards écossais peuvent se souvenir encore d'en avoir vu dans le cortége qui accompagnoit les anciens seigneurs quand ils voyageoient en cérémonie. Derrière ces brillants météores qui couroient comme si l'ange des vengeances eût été à leur poursuite, on voyoit un nuage de poussière que faisoient lever les cavaliers qui précédoient, accompagnoient ou suivoient la voiture du marquis.

lieu), qu'ayant vainement cherché dans le cabinet de lecture de Gander-Cleugh ledit Middleton et son Monde fou, on me le montra enfin parmi d'autres fadaises, soigneusement compilées par un certain Dodsley, qui sans doute est récompensé d'avoir perdu un temps précieux... Après avoir très-mal employé le mien dans cette recherche, je trouvai donc dans cette pièce qu'un acteur est introduit comme un valet qu'un chevalier aborde facétieusement avec l'épithète de : « *soixante mille par jour.* »

Secundo (ce qui vulgairement revient au mot secondement), j'ajouterai avec la permission de M. Pattieson, que quelques personnes moins vieilles qu'il ne le dit, se souviennent de cette sorte de domestique ou coureur. La preuve en est que moi, Jedediah, qui ai encore de bons yeux, je me rappelle très-bien avoir vu un de ces valets habillé de blanc et une canne à la main, qui couroit journellement devant la voiture de feu John, comte de Hopeton, père du comte actuel, Charles, de qui l'on peut dire avec raison, que la renommée fait pour lui l'office de courrier ou d'avant-courcur ; et comme dit le poëte :

« Le dieu Mars le proclame un valeureux guerrier
« Et la gloire le suit avec son beau laurier! »

J. C.

Le privilége de la noblesse, à cette époque, avoit quelque chose qui faisoit impression sur l'imagination. Le costume, la livrée et le nombre des laquais, la manière de voyager, l'air imposant et presque belliqueux des hommes armés qui entouroient l'équipage, mettoient le grand seigneur bien au-dessus du simple laird suivi seulement de deux domestiques; et, quant aux négociants, ils n'auroient pas plus songé à imiter le train des grands seigneurs qu'à se donner un équipage semblable à la voiture d'apparat du souverain. A présent c'est tout différent, la noblesse voyage comme la roture; et moi-même, oui, moi, Pierre Pattieson, dans le dernier voyage que j'ai fait à Édimbourg par la diligence, j'ai eu l'honneur de croiser mes jambes avec celles d'un pair du royaume. Mais il n'en étoit pas de même dans le temps dont je parle; et ce marquis, attendu depuis si long-temps, arriva entouré de toute la pompe de l'ancienne aristocratie. Sir William étoit si occupé à réfléchir s'il n'avoit rien oublié de tout ce qui devoit avoir lieu pour le cérémonial de la réception, qu'il n'entendit pas la question que lui fit le jeune Henry qui avoit suivi le reste de la famille.

— Voilà une autre voiture qui vient par la route de l'est, papa, s'écria-t-il, appartient-elle aussi au marquis d'Athol?

Enfin le jeune homme ayant forcé son père à lui accorder quelque attention, en le tirant par la manche de l'habit, le chancelier tourna un instant les yeux du côté de l'est. La chose n'étoit que trop sûre. Une autre voiture, attelée de six beaux coursiers et accompagnée de quatre laquais à cheval, venoit au grand galop, et il auroit été difficile de décider lequel des deux équipages arriveroit le premier à la porte de l'avenue. L'un étoit bleu, l'autre vert, et jamais les factions verte et bleue n'excitèrent tant de tumulte dans les cirques de Rome et de Constantinople que cette double apparition en fit naître dans l'esprit du lord chancelier. Chacun se rappelle la terrible exclamation d'un homme qui, sur le point de terminer une vie coupable, croyoit voir près de son lit un spectre épouvantable dont il faisoit la description. Un de ses amis, pour essayer de guérir son imagination, y fit placer un homme costumé de la même manière: Mon Dieu, s'écria le moribond voyant en même temps l'apparition véritable et celle qui n'étoit qu'imaginaire, il y en a deux!

La surprise que cette double arrivée fit éprouver au lord chancelier ne fut guère moins désagréable. Il n'avoit aucun voisin qui pût ainsi venir chez lui sans cérémonie, c'est-à-dire sans y être ni invité ni attendu. Ce ne pouvoit

donc être que lady Ashton. Un pressentiment secret le lui disoit, et l'avertissoit en même temps du motif de ce retour subit, qui n'avoit pas été annoncé. Il sentit qu'il étoit pris comme en flagrant délit. Il ne pouvoit avoir le moindre doute qu'elle ne vît du plus mauvais œil la société dans laquelle elle venoit le surprendre si inopinément, et le seul espoir qui lui restât, c'étoit que l'importance que lady Ashton attachoit à maintenir, en tout état de choses, le décorum de sa dignité, préviendroit l'explosion publique de sa colère. Il étoit néanmoins tellement tourmenté de doutes, de craintes et d'inquiétudes, qu'il en oublioit jusqu'au cérémonial projeté pour la réception du marquis.

Mais il n'étoit pas le seul qui eût conçu ce sentiment d'appréhension. Lucie, le visage couvert d'une pâleur mortelle, et joignant les mains se tourna vers le Maître de Ravenswood. C'est ma mère! lui dit-elle, c'est ma mère!

— Et quand ce seroit lady Ashton, lui dit Edgar à voix basse, quel motif avez-vous pour en concevoir tant d'alarmes? Le retour d'une mère dans le sein de la famille qu'elle a quittée depuis si long-temps doit-il donc faire naître l'effroi et la consternation?

— Vous ne connoissez pas ma mère, répondit miss Ashton d'une voix que la terreur rendoit

presque inarticulée : que dira-t-elle quand elle vous verra ici?

— J'y suis resté trop long-temps, dit Ravenswood avec un peu de hauteur, si ma présence doit lui être si désagréable. Ma chère Lucie, ajouta-t-il avec douceur, votre crainte de lady Ashton est puérile. C'est une dame de haute naissance, d'un rang distingué qui sans doute connoît le monde et sait ce qu'elle doit à son mari et à ses hôtes.

Lucie secoua la tête, et comme si elle eût craint que sa mère, qui étoit encore à plus d'un demi-mille de distance, ne pût la voir et suivre tous ses mouvemens, elle s'éloigna de Ravenswood, prit le bras de son frère Henry et l'entraîna d'un autre côté de la terrasse. Le chancelier descendit sans l'inviter à le suivre, et ainsi Edgar se trouva seul, abandonné en quelque sorte par tous les habitants du château.

Ce n'étoit pas ce qui convenoit au caractère d'un homme aussi fier qu'il étoit peu riche, et qui croyoit qu'en oubliant des ressentiments profondément enracinés, au point de consentir à recevoir l'hospitalité de sir William Ashton, il accordoit une grâce au lieu d'en recevoir une.

— Je puis pardonner à Lucie, pensa-t-il : elle est jeune, timide, et elle sait qu'elle s'est permis de contracter, sans l'aveu de sa mère, un engage-

ment important. Elle devroit pourtant songer quel est celui avec qui elle l'a contracté, et ne pas me donner lieu de croire qu'elle a honte de son choix. Quant au chancelier, dès le premier instant qu'il a entrevu la voiture de lady Ashton, sa physionomie s'est décomposée, et il n'y est pas resté une seule trace de bon sens et d'énergie. Il faut voir comment tout ceci finira, et si l'on me donne quelque raison de croire que ma présence ici n'est pas agréable, j'aurai bientôt disparu.

L'esprit occupé de ces réflexions, il quitta la terrasse, et se rendant aux écuries du château, il donna ordre qu'on sellât son cheval afin de le trouver prêt dans le cas où il voudroit partir.

Cependant les cochers des deux voitures qui, en s'approchant, avoient jeté tant de confusion dans le château, reconnurent bientôt qu'ils se dirigeoient par des routes différentes vers le même but, l'avenue de Ravenswood. Lady Ashton donna ordre à ses postillons de redoubler de vitesse, désirant avoir un moment d'entretien avec son mari avant l'arrivée des hôtes qui se rendoient chez lui, quels qu'ils pussent être. D'un autre côté, le cocher du marquis, jaloux de soutenir sa dignité et celle de son maître, et voyant son rival doubler le pas, commença à presser ses chevaux pour se maintenir dans son droit de

préséance; de sorte que, pour compléter la confusion qui régnoit dans la tête du lord chancelier, il vit le peu de temps qui lui restoit pour se faire un plan de conduite considérablement abrégé par suite de la rivalité des deux cochers. Se regardant l'un l'autre d'un air d'animosité, ils fouettoient leurs chevaux à tour de bras, et descendoient la colline avec la rapidité de la foudre, tandis que les cavaliers qui les suivoient furent obligés de prendre le galop pour ne pas rester en arrière.

La seule chance qui restât alors à sir William étoit la possibilité que l'une des deux voitures fût renversée dans cette lutte, et que sa femme ou le marquis se cassât le cou. Nous ne pouvons assurer qu'il formât des vœux bien positifs à ce sujet, mais nous avons de bonnes raisons pour croire que dans aucun de ces deux cas il n'auroit été inconsolable. Cette chance lui fut bientôt enlevée. Lady Ashton, quoique insensible à la crainte, sentit le ridicule de lutter de vitesse avec un homme de haut rang dans une course dont le but étoit la porte de son propre château, et en approchant de l'avenue, elle ordonna à son cocher de ralentir le pas et de laisser passer l'autre équipage. Il obéit avec grand plaisir à cet ordre qui venoit à propos pour sauver son honneur, car les chevaux du marquis étoient meil-

leurs que les siens, ou moins fatigués. Il se réduisit donc au petit trot, et laissa la voiture verte enfiler l'avenue, qu'elle parcourut avec la vitesse d'un tourbillon, le cocher du marquis se faisant un point d'honneur de prouver que quoiqu'on lui eût cédé le pas, il n'auroit pas eu besoin de cet avantage pour gagner le prix de la course. Le marquis arriva donc au château avec tout son cortége, tandis que lady Ashton n'étoit encore qu'au premier arbre de l'avenue.

Sous le vestibule du château, sir William Ashton étoit debout, attendant l'entrée du marquis d'Athol. A ses côtés étoient son fils et sa fille, et par derrière une troupe nombreuse de domestiques en grande livrée. Les nobles d'Écosse à cette époque portoient jusqu'à l'extravagance le nombre de leurs domestiques, dont les services ne coûtoient pas cher dans un pays où il se trouvoit plus de bras que de moyens de les employer.

Un homme qui avoit autant d'usage du monde que le lord chancelier avoit trop d'empire sur soi-même pour se laisser long-temps déconcerter par les circonstances les plus contrariantes. Lorsque le marquis fut descendu de voiture, il lui adressa les compliments d'usage, et, en le faisant entrer dans le salon, il lui exprima le plaisir qu'il éprouvoit en le recevant chez lui. Le

marquis d'Athol étoit un homme de grande taille, bien fait, et dans ses yeux le feu de l'ambition avoit depuis quelques années remplacé la vivacité de la jeunesse. Sa physionomie avoit une expression fière et hardie, mais adoucie par l'habitude de la circonspection et par le désir qu'il avoit, comme chef d'un parti, d'acquérir de la popularité. Il répondit avec politesse aux avances du lord chancelier, qui le présenta cérémonieusement à sa fille; mais une distraction un peu forte fit voir quel étoit l'objet qui occupoit en ce moment toutes ses pensées. Voici mon épouse, lady Ashton, dit-il au marquis en lui présentant Lucie.

Lucie rougit, le marquis parut surpris, et le lord chancelier, reconnoissant sa méprise, s'écria, non sans un nouveau trouble : C'est ma fille, c'est miss Lucie Ashton que je voulois dire, milord; mais le fait est que je viens de voir la voiture de lady Ashton entrer dans l'avenue, et... et...

— Ne faites point d'excuses, milord, et permettez-moi de vous prier d'aller au-devant de lady Ashton. Pendant ce temps je ferai connoissance avec votre charmante fille. Je suis honteux que mes gens aient pris le pas sur l'épouse de mon hôte à sa propre porte, mais votre seigneurie

doit savoir que je croyois que lady Ashton étoit encore dans le sud. De grâce, milord, point de cérémonie; allez recevoir votre épouse.

C'étoit précisément ce que désiroit sir William, et il profita sur-le-champ de la permission obligeante du marquis. Il espéroit qu'en voyant lady Ashton un moment en particulier il essuieroit la première bordée de sa colère, et qu'elle seroit alors plus disposée à accueillir ses hôtes avec le décorum convenable. Lorsque la voiture s'arrêta, il s'avança pour l'aider à descendre; mais elle le repoussa, et demanda la main du capitaine Craigengelt qui étoit à la portière, son chapeau sous le bras, et qui avoit, pendant tout le voyage, joué le rôle de *cavaliere serviente*. S'appuyant sur le bras de ce personnage respectable, lady Ashton traversa le vestibule, donnant quelques ordres à des domestiques, mais sans adresser un seul mot à sir William qui la suivit plutôt qu'il ne l'accompagna dans le salon. Elle y trouva le marquis d'Athol causant seul avec le Maître de Ravenswood, Lucie ayant saisi quelque prétexte pour s'échapper. Un air d'embarras régnoit sur toutes les figures, à l'exception de celle du marquis; car toute l'impudence de Craigengelt ne suffisoit pas pour bannir de son visage l'expression de la crainte que lui inspiroit la vue d'Edgar, et toutes

les personnes formant le reste de la compagnie sentoient qu'elles se trouvoient dans une situation embarrassante.

Le marquis, après avoir attendu un instant que sir William le présentât à sa femme, vit qu'il falloit qu'il se chargeât lui-même de ce soin. Le lord chancelier, dit-il à lady Ashton en la saluant, m'a présenté tout à l'heure sa fille sous le titre de son épouse; il auroit pu également me présenter son épouse comme sa fille, car lady Ashton est toujours comme je l'ai vue il y a quelques années. Me permettra-t-elle de réclamer les droits d'une ancienne connoissance?

A ces mots, il s'avança vers elle pour l'embrasser, avec une grâce qui n'admettoit pas de refus. Je viens chez vous, milady, continua-t-il, en qualité de pacificateur. Permettez-moi donc de vous présenter mon jeune cousin, le Maître de Ravenswood, et de vous demander vos bontés pour lui.

Lady Ashton ne put se dispenser de se tourner vers Edgar, et de lui faire une révérence; mais elle y mit un air de hauteur et de dédain qui annonçoit très-clairement qu'elle ne le voyoit pas chez elle avec plaisir; et le salut qu'il lui rendit fut accompagné d'une froideur et d'une fierté qui prouvoient qu'Edgar lui vouoit en ce moment les mêmes sentiments qu'elle avoit pour lui.

— Permettez-moi, milord, dit-elle alors au

marquis, de présenter à votre seigneurie un de mes amis. Craigengelt fit un pas en avant avec cette impudence effrontée que les gens de son espèce prennent pour de l'aisance, et salua le marquis d'Athol, qui fit à peine attention à lui. —Vous et moi, sir William, continua-t-elle, et ce furent les premiers mots qu'elle adressa à son mari, nous avons fait chacun de notre côté de nouvelles connoissances : je vous présente donc le capitaine Craigengelt.

Le capitaine salua de nouveau ; et le lord chancelier lui rendit son salut sans paroître se souvenir qu'il l'eût déjà vu, et de l'air d'un homme qui désire que la paix et une amnistie générale réunissent toutes les parties, en y comprenant les auxiliaires. D'après ce système de conciliation, permettez-moi, dit-il au capitaine, de vous présenter le Maître de Ravenswood. Mais le Maître de Ravenswood, se redressant d'un air de hauteur, répondit d'un ton méprisant, et sans daigner regarder l'émissaire de Bucklaw : — Le capitaine Craigengelt et moi nous nous connoissons déjà parfaitement.

— Parfaitement, répéta le capitaine comme un écho, mais d'un ton qui annonçoit qu'il n'étoit pas très à l'aise, et il s'inclina pour le saluer, mais moins profondément qu'il ne l'avoit fait à l'égard du marquis et du lord chancelier.

Lockard, suivi de trois domestiques, entra en ce moment pour apporter le vin et les rafraîchissements qu'il étoit alors d'usage d'offrir avant qu'on se mît à table; et lady Ashton demanda la permission de se retirer un instant avec son mari, à qui elle avoit à communiquer une affaire importante. Le marquis la pria de ne faire aucune cérémonie; et Craigengelt, ayant bu un second verre de vin des Canaries, s'empressa de sortir du salon, quoique lady Ashton eût recommandé à Lockard de prendre de lui un soin tout particulier. Mais il ne se soucioit pas de rester en tiers avec le marquis et le Maître de Ravenswood; la présence du premier le tenant dans un état de gêne et de contrainte, et celle du second le frappant de terreur. Quelques arrangements à faire relativement à son cheval et à son bagage lui servirent de prétexte pour se retirer.

Le marquis et son jeune parent restèrent donc tête à tête, libres de se communiquer leurs réflexions sur l'accueil qu'ils avoient reçu de lady Ashton, tandis qu'elle sortoit du salon, précédant son docile mari, qui ressembloit à un coupable à qui l'on va prononcer sa condamnation.

Elle le conduisit dans son cabinet de toilette, et dès qu'ils y furent entrés elle s'abandonna à la violence de son caractère, qu'elle avoit réprimée

jusque-là sir William par égard pour les apparences. Tirant par le bras son mari alarmé pour le faire entrer plus vite, elle ferma la porte, en mit la clef dans sa poche, et, levant avec fierté une tête que les années n'avoient pas encore dépouillée de tous ses charmes, elle lui adressa ces paroles en fixant sur lui des yeux qui annonçoient autant de résolution que de ressentiment :

— Je ne suis pas très-surprise, milord, des liaisons qu'il vous a plu de former pendant mon absence; elles sont dignes de votre naissance et de votre éducation. J'avois tort d'attendre de vous une autre conduite; je reconnois ma faute, et je mérite le châtiment que j'en reçois.

— Lady Ashton, ma chère Éléonore, écoutez la raison un instant, et vous verrez que j'ai agi avec tous les égards qui sont dus à la dignité et aux intérêts de notre famille.

— Je vous crois très en état, répliqua-t-elle d'un ton de mépris, de veiller aux intérêts et à la dignité de *votre* famille, mais comme l'honneur de la mienne s'y trouve inséparablement lié, vous m'excuserez si je me charge de veiller moi-même à tout ce qui peut lui porter atteinte.

— Mais que voulez-vous dire, lady Ashton? Qu'est-ce qui vous a déplu? Comment se fait-il qu'après une si longue absence votre premier

soin, en arrivant au château, soit de porter une accusation contre moi?

— Demandez-le à votre propre conscience, sir William, cherchez-y ce qui vous a rendu un renégat du parti et des principes politiques que vous aviez suivis jusqu'ici; ce qui vous a mis sur le point de marier votre fille à un misérable mendiant jacobite, à l'ennemi le plus invétéré de votre famille.

— Mais, au nom du bon sens et de la politesse, que vouliez-vous que je fisse, Madame? M'étoit-il possible, décemment, de fermer ma porte à un homme bien né qui venoit de sauver la vie de ma fille et la mienne?

— Sauvé votre vie! j'ai entendu parler de cette histoire. Le lord chancelier s'est laissé effrayer par une vache, et il prend pour un Guy de Warwick le jeune homme qui l'a tuée. Le premier boucher d'Haddington pourroit avoir les mêmes droits à recevoir chez vous l'hospitalité.

— Lady Ashton! Éléonore! cela n'est pas supportable! quand je suis prêt à faire pour vous tous les sacrifices! Dites-moi seulement ce que vous désirez de moi.

— Allez retrouver vos hôtes, répondit la dame impérieuse, et faites vos excuses à Ravenswood de ne pouvoir lui offrir plus long-temps un logement au château. Dites-lui que l'arrivée du capi-

taine Craigengelt et de quelques autres amis, de M. Hayston de Bucklaw entre autres, que j'attends incessamment, vous empêche de.....

— Juste Ciel, Madame, s'écria le chancelier, y pensez-vous? Ravenswood céder la place à un Craigengelt! Savez-vous que c'est un chevalier d'industrie, un joueur reconnu, un vil délateur? Peu s'en est fallu que je ne le prisse par les épaules et que je ne le misse à la porte, et j'ai été fort surpris de le voir à votre suite.

— Puisque vous l'y avez vu, répondit sa douce moitié, vous devez être sûr que sa société ne peut que vous faire honneur : mais je sais à qui il doit l'estime que vous avez pour lui. Quant à ce Ravenswood, il ne recevra que le traitement qu'il a fait subir lui-même à un homme estimable, à un de mes amis qui a eu le malheur de loger quelque temps dans sa tour ruinée; en un mot, prenez votre parti : si Ravenswood ne sort pas du château à l'instant, ce sera moi qui en sortirai.

Sir William se promenoit à grands pas en long et en large d'un air fort agité. La crainte, la honte, la colère, disputoient le terrain à la soumission avec laquelle il plioit ordinairement sous les moindres volontés de sa femme; il finit, suivant l'usage des esprits foibles et timides, par adopter un *mezzo termine*, un moyen terme.

— Je vous dirai franchement, Madame, que je ne veux ni ne puis me rendre coupable envers le Maître de Ravenswood de l'incivilité que vous me proposez ; il n'a pas mérité de moi ce traitement : si vous êtes assez peu raisonnable pour insulter un homme de qualité sous votre propre toit, je ne puis vous en empêcher, mais je ne vous servirai pas d'agent pour un procédé si monstrueux.

— Bien décidément ?

— Très-décidément. Demandez-moi quelque chose qui soit d'accord avec les convenances, comme d'éloigner peu à peu les occasions de le voir, de nous faire nier quand il se présentera ici; bien volontiers : mais lui dire de quitter ma maison à l'instant, c'est ce que je ne ferai point; je n'y puis consentir.

— C'est donc sur moi que tombera la tâche de soutenir l'honneur de la famille, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois.

Elle s'assit, écrivit à la hâte quelques lignes, et elle ouvroit une porte pour appeler une femme de chambre qui étoit dans la pièce suivante, quand le lord chancelier résolut de faire encore un effort pour l'empêcher de hasarder un pas si décisif.

— Pensez bien à ce que vous faites, lady Ashton, songez que vous allez nous faire un ennemi mortel

d'un jeune homme ardent qui trouvera vraisemblablement les moyens de nous nuire...

— Avez-vous jamais connu un Douglas qui ait redouté un ennemi? lui demanda-t-elle d'un air de mépris.

— Cela est fort bien, mais il est aussi fier et aussi vindicatif que cinq cents Douglas et cinq cents diables. Prenez seulement une nuit pour y réfléchir.

— Pas un seul instant. Mistress Patullo! tenez, portez ce billet au jeune Ravenswood.

— Au Maître de Ravenswood, Madame?

— A celui à qui l'on donne ce nom.

— Je m'en lave les mains, dit le lord chancelier, et je vais au jardin voir si le jardinier a préparé les fruits pour le dessert.

— Allez, allez, lui dit-elle en le regardant d'un air méprisant, et remerciez le ciel de vous avoir donné une femme aussi capable de songer à l'honneur de la famille que vous l'êtes de vous occuper de poires et de raisins.

Le lord chancelier resta dans le jardin le temps nécessaire pour que l'explosion pût avoir lieu en son absence, et laisser refroidir la première chaleur du ressentiment de Ravenswood.

Quand il rentra au château, il trouva le marquis d'Athol dans le salon, donnant des ordres à quelques-uns de ses domestiques, et le méconten-

tement peint sur son visage. Il commençoit à lui balbutier quelques excuses de l'avoir laissé seul si long-temps, mais le marquis l'interrompit.

— Je présume, sir William, que vous connoissez ce billet véritablement étrange, dont votre épouse a jugé à propos de favoriser mon jeune parent (prononçant avec emphase le mot *mon*), et par conséquent vous êtes préparé à recevoir mes adieux. Mon parent a cru pouvoir partir sans vous en faire, les politesses qu'il a reçues de vous se trouvant effacées par cet affront inattendu.

— Je vous proteste, milord, dit sir William en tenant à la main le billet de lady Ashton, que je suis étranger, complétement étranger au contenu de cette lettre. Je sais que lady Ashton a des préjugés, qu'elle écoute trop un premier mouvement, et je suis sincèrement désespéré de ce qui vient de se passer; mais j'espère que vous considérerez, milord, qu'une femme....

— Sait du moins ce qu'elle doit aux gens d'un certain rang, quand elle est elle-même bien née, dit le marquis en finissant sa phrase.

—Cela est vrai, milord, dit l'infortuné chancelier, mais vous voudrez bien considérer que lady Ashton est une femme....

— Qui a besoin qu'on lui apprenne quels

sont les devoirs d'une femme, dit le marquis en l'interrompant encore. Mais la voici, et je veux savoir d'elle-même quel est le motif d'une insulte si extraordinaire faite à mon parent, tandis que lui et moi nous nous trouvons sous votre toit.

Lady Ashton entroit en ce moment. Sa discussion avec son mari, un entretien qu'elle avoit eu ensuite avec sa fille, ne l'avoient pas empêchée de songer aux soins de sa toilette. Elle étoit en grande parure, et brilloit de toute la splendeur dont les dames de qualité avoient coutume alors de s'entourer en pareilles occasions.

Le marquis d'Athol la salua d'un air de hauteur, et elle lui paya sa politesse en même monnoie. Reprenant des mains passives de sir William le billet qu'il venoit de lui donner, il s'avança vers elle; mais, avant qu'il eût le temps de lui parler, elle le prévint, en lui disant :—Je vois, milord, que vous êtes sur le point d'entamer un sujet de conversation fort désagréable; je suis fâchée qu'il se soit passé quelque chose qui ait pu déranger le moins du monde l'accueil respectueux dû à votre seigneurie. Mais j'ai été forcée d'agir comme je l'ai fait. M. Edgar Ravenswood a abusé de l'hospitalité qu'il avoit reçue dans cette famille, et du caractère trop facile de sir

William Ashton, pour s'emparer du cœur d'une jeune personne sans le consentement de ses parents, consentement qu'il n'obtiendra jamais.

Tous deux se récrièrent en même temps.

— Mon parent est incapable,... dit le marquis.

— Il est impossible que ma fille,... dit le lord chancelier.

Lady Ashton les interrompit tous deux.

— Votre parent, milord, si M. Ravenswood a l'honneur de l'être, a fait des efforts clandestins pour séduire l'inexpérience d'une jeune fille. Votre fille, sir William, a oublié ses devoirs en encourageant les soins d'un amant qui étoit le dernier des hommes auquel elle dût penser.

—Je crois, Madame, s'écria le lord chancelier, perdant sa patience ordinaire, que si vous n'avez rien de mieux à nous dire, vous auriez mieux fait de garder pour vous ce secret de famille.

— Pardonnez-moi, sir William, répondit-elle avec calme. Milord a droit de connoître quelle a été la cause qui m'a obligée d'agir comme je l'ai fait à l'égard d'un homme qu'il appelle son parent.

— C'est une cause, pensa le lord chancelier, qui n'est arrivée qu'après l'effet; car si elle existe, je suis sûr qu'elle l'ignoroit quand elle a écrit à Ravenswood.

— C'est la première fois que j'en entends parler,

dit le marquis; mais puisque vous avez entamé un sujet si délicat, milady, vous me permettrez de vous dire que la naissance et les relations de mon parent lui donnoient le droit d'être écouté sans colère, d'être du moins refusé avec honnêteté, en supposant qu'il ait été assez ambitieux pour oser lever les yeux jusque sur la fille de sir William Ashton.

— J'espère, milord, dit la mère, que vous n'oubliez-pas quel sang coule dans les veines de ma fille du côté maternel?

— Je connois parfaitement votre généalogie, milady. Je sais que vous descendez d'une branche cadette de la famille Douglas; mais vous devez savoir aussi que les Ravenswoods se sont alliés trois fois avec la branche aînée! Venons au fait, milady. Je sais qu'il est difficile de vaincre tout à coup d'anciens préjugés. Je sais qu'il faut les excuser jusqu'à un certain point. Bien certainement je n'aurois pas laissé partir mon parent seul, après l'insulte qu'il a reçue, si je n'avois espéré de pouvoir servir de médiateur; et dans cette espérance je ne partirai que ce soir, ayant donné rendez-vous au Maître de Ravenswood à quelques milles d'ici. Parlons donc de cette affaire avec plus de sang-froid.

— C'est tout ce que je désire, milord, s'écria vivement sir William. Lady Ashton, joignez-vous

à moi, pour tâcher de faire à sa seigneurie les honneurs de notre maison.

— Le château, comme tout ce qu'il contient, dit lady Ashton, est aux ordres de milord aussi long-temps qu'il voudra l'honorer de sa présence; mais, quant à la discussion d'un sujet si désagréable, j'espère...

— Pardonnez-moi, madame, dit le marquis, mais je ne veux pas vous laisser prendre à la hâte un parti définitif sur un objet si important. Oublions-le quelques instants pour nous occuper de choses plus agréables, et nous y reviendrons avec un esprit moins prévenu.

Mais je vois qu'il vous est arrivé de la compagnie; permettez-moi de me prévaloir du renouvellement de notre connoissance pour vous offrir la main.

Lady Ashton sourit et offrit la main au marquis; il la conduisit dans la salle à manger avec toute la grâce et toute la galanterie de l'ancienne cour, qui ne permettoient pas encore à un homme bien élevé de se comporter avec une femme bien née avec aussi peu de cérémonie qu'un paysan en met pour danser avec sa maîtresse dans une noce de village.

Ils y trouvèrent Bucklaw, Craigengelt, et quelques voisins que le lord chancelier avoit invités pour tenir compagnie au marquis. Miss

Ashton prétexta une indisposition pour se dispenser de descendre, et sa place resta vacante à table. Le repas fut splendide jusqu'à la profusion, et les convives ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

CHAPITRE XXIII.

« Tel étoit le destin de notre premier père.
« Mais le mien aujourd'hui me paroît plus sévère :
« Une épouse chérie accompagnoit ses pas ;
« Je pars seul pour l'exil..... »

WALLER.

Je n'essaierai pas de décrire le mélange d'indignation et de regret qu'éprouva Ravenswood en s'éloignant du château qui avoit appartenu à ses ancêtres. Les termes dans lesquels étoit conçu le billet de lady Ashton étoient tels qu'il lui étoit impossible de rester un instant de plus dans l'enceinte de ses murs, sans manquer de cette fierté dont il n'étoit peut-être que trop abondamment pourvu.

Le marquis d'Athol, de son côté, sentoit cet affront rejaillir en partie sur lui; mais, comme il désiroit faire quelques efforts pour concilier les esprits, il laissa partir seul son parent, après lui avoir fait promettre de l'attendre à l'enseigne de *la Tannière du Renard*, petite auberge qui, comme on doit s'en souvenir, étoit située à peu près à mi-chemin entre le château de Ravenswood et la tour de Wolfcrag, c'est-à-dire à environ quatre milles de chacun de ces deux endroits. Il

se proposoit de l'y rejoindre dans la soirée, ou au plus tard le lendemain matin. S'il n'avoit écouté que son ressentiment, le marquis seroit parti à l'instant même; mais sa visite couvroit des projets politiques auxquels il ne vouloit pas renoncer, sans essayer du moins de les mettre à exécution. Le Maître de Ravenswood lui-même, malgré son dépit, ne vouloit pas fermer la porte à une réconciliation que pouvoient amener l'intercession de son noble parent et les sentiments favorables que le lord chancelier lui avoit toujours montrés. Il confirma donc le marquis dans l'intention que celui-ci avoit de rester encore quelques heures chez sir William, et en partit lui-même sans autre délai que le temps nécessaire pour convenir de l'endroit où il attendroit son parent.

Il parcourut au grand galop toute l'avenue du château, comme s'il eût espéré, par la rapidité de sa course, échapper aux sentiments tumultueux auxquels son cœur étoit en proie; mais quand les arbres lui cachèrent les tours élevées de Ravenswood, il ralentit son pas peu à peu, et, ne pouvant bannir les réflexions pénibles qui l'agitoient, il finit par s'y livrer. Le sentier dans lequel il se trouvoit conduisoit à la fontaine de la Sirène et à la chaumière d'Alix, et cette circonstance lui rappela vivement les idées superstitieuses qu'on avoit généralement de la préten-

due influence de cette source sur la maison de Ravenswood, et les avis que la vieille aveugle lui avoit inutilement donnés.

— Les vieux proverbes disent quelquefois la vérité, pensa-t-il : la fontaine de la Syrène a encore été fatale à la famille des Ravenswood, et elle a vu le dernier acte de folie de l'héritier de cette maison. Alix avoit raison ; je me trouve dans la situation qu'elle m'a prédite, ou plutôt dans une position plus honteuse encore : je ne suis point allié à la famille de celui qui a causé la ruine de la mienne ; mais je me suis dégradé jusqu'à la désirer, et j'ai essuyé l'humiliation d'être repoussé avec dédain.

Nous sommes obligés de raconter notre histoire telle que nous l'avons apprise, et si l'on fait attention à la distance des temps, et à l'amour du merveilleux qu'avoient ceux par les bouches de qui ce récit a successivement passé, on ne sera pas surpris d'y trouver une teinte de superstition; sans cela ce ne seroit pas une histoire écossaise.

A environ deux cents pas de la fontaine, le cheval d'Edgar s'arrêta tout à coup, dressa les oreilles, se câbra, et, malgré deux coups d'éperon, refusa d'avancer, comme s'il eût aperçu quelque objet qui l'effrayoit. Ravenswood, jetant les yeux de tous côtés, aperçut, à travers les

décombres et les arbres, une femme assise sur la même pierre qui avoit servi de siége à Lucie Ashton lorsqu'ils s'étoient fait l'aveu fatal de leur amour. La première idée qui se présenta à son esprit fut que Lucie, ayant présumé qu'il prendroit cette route, s'étoit rendue en cet endroit pour s'affliger quelques moments avec lui avant de le quitter. Il descendit de son cheval après avoir fait inutilement de nouveaux efforts pour le faire avancer, et, l'ayant attaché à un arbre, il courut vers la fontaine, en criant: Miss Ashton! Lucie!

La figure qu'il avoit aperçue se tourna vers lui en ce moment; mais quelle fut sa surprise! au lieu des traits de la fille du lord chancelier, il crut reconnoître ceux de la vieille Alix. Il resta immobile d'étonnement. La singularité de son vêtement, qui consistoit en une pièce d'étoffe blanchâtre qui l'enveloppoit de la tête aux pieds, et qu'on auroit pu prendre pour un linceul; sa taille, qui lui parut plus grande et plus droite que de coutume; l'étrange circonstance de trouver seule, à près d'un mille de sa demeure, une femme infirme, aveugle et décrépite, tout contribuoit à le frapper d'une sorte de terreur. Elle étendit vers lui sa main flétrie, comme pour lui défendre d'avancer, elle remuoit les lèvres comme si elle eût prononcé quelques paroles, mais aucun

son ne se faisoit entendre. Ravenswood s'arrêta d'abord, et quand il voulut de nouveau s'avancer, Alix, ou son apparition, se glissa derrière les arbres, le visage toujours tourné vers lui, et elle disparut derrière le feuillage.

Le Maître de Ravenswood ne put maîtriser son émotion, et demeura quelques instants immobile à l'endroit où il avoit cessé d'apercevoir la vieille aveugle. Enfin, rappelant tout son courage, il s'avança jusqu'à la pierre sur laquelle il l'avoit vue assise; mais rien n'annonçoit qu'un être mortel en eût approché, et le gazon qui croissoit à l'entour ne paroissoit pas même avoir été foulé aux pieds.

Plein de ces idées étranges et confuses qui s'éveillent naturellement dans l'esprit d'une personne qui croit avoir vu une apparition, le Maître de Ravenswood retourna vers l'endroit où il avoit laissé son cheval, non sans regarder plusieurs fois en arrière pour voir si cet être merveilleux ne reparoîtroit point. Mais que cette apparition fût réelle ou l'ouvrage d'une imagination agitée, le même prodige ne se présenta point à ses yeux, et il trouva son cheval tout en sueur, et comme tremblant dans cette espèce d'inquiétude et de crainte qu'on supposoit alors qu'inspire aux animaux la présence d'un spectre ou d'un esprit. Il le fit marcher au pas en le flattant de la main,

mais l'animal trembloit encore, comme s'il eût craint d'apercevoir derrière chaque arbre quelque nouvel objet de terreur.

— Est-il possible, se dit Edgar, que mes yeux m'aient trompé de cette manière? N'ai-je pas reconnu les traits de la vieille Alix, quoiqu'elle me parût marcher plus légèrement que de coutume? les infirmités de cette femme seroient-elles supposées, afin d'exciter la compassion? ou bien faut-il que je partage ce que j'appelois les préjugés populaires, et que je croie qu'elle est en commerce avec les esprits de ténèbres? J'éclaircirai ce mystère; il faut que je sache sur quoi fixer mes idées.

En se livrant à de pareilles réflexions, il arriva près du jardin d'Alix. La porte en étoit ouverte; mais quoique la journée fût très-belle, et que le soleil répandît une chaleur bienfaisante, il ne la vit pas sur le banc où elle s'asseyoit ordinairement, à l'ombre du grand saule pleureur. Il s'approcha de la chaumière, et y entendit une voix de femme qui sembloit pleurer et gémir. Il frappa à la porte; personne ne lui répondit. Après avoir attendu quelques instants, il leva le loquet, entra dans la chambre et se trouva dans un séjour de deuil et de solitude. Le corps inanimé de la malheureuse aveugle étoit étendu sur son grabat..... elle venoit de rendre le dernier soupir!

La jeune fille qui demeuroit avec elle, assise dans un coin de la chambre, se tordoit les mains, poussoit des sanglots, et sembloit partagée entre la douleur et une terreur puérile.

La présence du Maître de Ravenswood parut encore l'effrayer davantage. Il tâcha de la consoler et de la calmer, enfin elle lui dit :

Vous arrivez trop tard !

Ne pouvant concevoir le sens de ces mots, il lui fit diverses questions ; et il apprit qu'Alix, s'étant trouvée fort mal pendant la nuit, avoit envoyé un paysan au château pour demander une entrevue au Maître de Ravenswood, et avoit témoigné la plus grande impatience de le voir retourner. Mais les messagers envoyés par les pauvres sont souvent coupables de négligence ; le paysan n'étoit arrivé au château qu'après le départ de Ravenswood, et s'étoit trop amusé à regarder les beaux équipages des nouveaux venus, pour se presser de venir rendre compte de son message.

— Cependant l'inquiétude d'Alix croissoit avec les angoisses de son agonie, et, comme le dit Babie, elle adressa au Ciel la plus fervente prière pour qu'il lui fût permis de voir encore une fois le fils de son ancien maître, afin de lui rappeler des choses qu'elle lui avoit déjà dites. Elle étoit

morte au moment où la cloche du village voisin venoit de sonner une heure.

Ces derniers mots firent tressaillir Ravenswood. Il avoit entendu sonner une heure quelques instants avant de voir l'apparition qui avoit tellement effrayé son cheval, et qu'il étoit assez disposé maintenant à regarder comme le spectre de la défunte.

Par égard tant pour les droits de l'humanité que pour la mémoire d'une femme qui avoit été toujours si dévouée à sa famille, Ravenswood crut devoir veiller aux soins de ses obsèques. Il apprit de Babie qu'Alix avoit exprimé plusieurs fois le désir d'être enterrée dans un cimetière situé près de l'auberge de *la Tanière du Renard*, au milieu duquel se trouvoit le caveau destiné jadis à recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille de Ravenswood et de plusieurs de leurs vassaux. Edgar crut devoir satisfaire ce désir très-ordinaire aux paysans d'Écosse, et chargea Babie d'aller dans le village voisin chercher quelques femmes pour rendre les derniers devoirs à la pauvre aveugle, lui ayant promis de garder le corps jusqu'à son retour, ce qui passe en Écosse, comme autrefois en Thessalie, pour une chose absolument indispensable.

Babie partit et Ravenswood, pendant une



demi-heure ou à peu près, se trouva seul, gardant le corps inanimé de celle dont l'esprit lui avoit apparu quelques instants auparavant, à moins que ses yeux ne l'eussent étrangement trompé. Malgré son courage naturel, il étoit vivement affecté par un concours de circonstances si extraordinaires.

— Elle est morte! (pensoit-il,) en adressant au Ciel une ardente prière pour qu'il lui fût permis de me voir encore une fois. Seroit-il donc possible qu'un désir ardemment conçu pendant la dernière agonie de la nature survécût à la catastrophe, franchît les barrières imposantes du monde intellectuel, et en transportât devant nous les habitants avec les formes et les couleurs de la vie?

— Mais pourquoi celle qui s'est montrée à mes yeux n'a-t-elle pu se faire entendre à mon oreille? Pourquoi cette violation des lois de la nature seroit-elle permise? Vaines questions, que la mort seule pourra résoudre quand elle m'aura rendu semblable à l'être inanimé que j'ai sous les yeux.

En parlant ainsi il jeta un regard sur la défunte, et éprouvant une sorte de répugnance à voir ses traits plus long-temps, il lui couvrit la figure d'un drap. Il s'assit alors dans un vieux fauteuil de bois de chêne sculpté aux armes de sa famille,

dont Alix avoit réussi à s'assurer la possession lors du pillage que les créanciers, les officiers de justice et les domestiques avoient fait du mobilier du château de Ravenswood. Il chercha à écarter de son esprit, autant qu'il le put, les idées superstitieuses dont l'avoit rempli l'incident que nous venons de rapporter. Les pensées qui l'occupoient étoient déjà assez lugubres sans qu'une terreur causée par des événemens surnaturels vînt les rendre plus sombres, puisque après avoir été l'amant aimé de Lucie Ashton, l'ami estimé et honoré de son père, il se voyoit seul, abandonné, gardien des dépouilles mortelles d'une vieille femme décédée dans le sein de la pauvreté.

Il fut cependant remplacé dans cette triste fonction plus tôt qu'il ne pouvoit raisonnablement l'espérer, par la distance qui séparoit la chaumière d'Alix et le village, et surtout en considérant l'âge et les infirmités de trois vieilles femmes qui, pour me servir d'une expression militaire, vinrent le relever de garde. Dans toute autre occasion, ces respectables sibylles se seroient moins hâtées. La première avoit plus de quatre-vingts ans, la deuxième étoit paralytique, et la troisième boiteuse; mais les honneurs à rendre aux morts sont un devoir que les paysans écossais des deux sexes se font une joie de remplir. Je ne sais si c'est une suite du caractère de

de ce peuple grave et enthousiaste, comme il l'est certainement, ou un souvenir des anciens principes du catholicisme du temps où l'on regardoit les funérailles comme une époque de réjouissances pour les vivants; mais la bonne chère et même l'ivresse accompagnoient et accompagnent encore souvent en Écosse la cérémonie des obsèques. Ce que la fête funèbre ou *Dirgie*, comme on l'appelle, est pour les hommes, les tristes soins à donner au cadavre avant de le confier à la terre le sont pour les femmes. Étendre les membres roidis par la mort sur une table préparée à cet effet, envelopper le corps dans un linceuil blanc, le placer dans le cercueil, étoient des opérations dont les vieilles femmes étoient toujours chargées, et dont elles trouvoient un sombre plaisir à s'acquitter.

Les trois vieilles saluèrent le Maître de Ravenswood avec un sourire sombre, qui lui rappela la rencontre de Macbeth et des sorcières sur les bruyères desséchées de Forres. Il leur remit quelque argent, et leur recommanda de donner les soins d'usage au corps d'Alix, ce dont elles se chargèrent bien volontiers, lui disant qu'il falloit qu'il sortît de la chaumière avant qu'elles commençassent leurs opérations. Edgar y étoit très-disposé, et il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour leur demander où il pourroit trouver le

bedeau chargé du cimetière de l'Ermitage, afin de faire tout préparer pour la réception d'Alix dans le lieu du repos qu'elle avoit elle même choisi.

— Vous n'aurez pas grand'peine à trouver John Mortsheugh, lui dit la plus vieille des trois sibylles, il demeure près de *la Tanière du Renard*, maison où il y a eu tant de joyeux repas; car la mort est la proche voisine des banquets.

— C'est bien vrai, commère, dit la boiteuse en s'appuyant sur une béquille qui suppléoit à sa jambe gauche, plus courte que l'autre, et je me rappelle encore que ce fut à l'un de ces festins que le père du Maître de Ravenswood, ici présent, tua le jeune Blackhall d'un coup d'épée pour un mot qu'ils avoient eu ensemble en buvant du vin, de l'eau-de-vie, ou n'importe quoi; de sorte que le pauvre jeune homme, qui étoit entré gai comme l'alouette, sortit de l'auberge les pieds en avant. C'est moi qui fus chargé de l'ensevelir; et quand le sang eut été bien essuyé, c'étoit un des plus beaux corps qu'on pût voir.

On croira aisément que le récit d'une telle anecdote précipita le départ de Ravenswood, pour qui une pareille compagnie étoit insupportable. Mais en allant reprendre son cheval attaché à un arbre, et pendant qu'il resserroit les sangles de la selle, et qu'il s'apprêtoit à y monter, il ne put

s'empêcher d'entendre une conversation à son sujet entre l'octogénaire et la boiteuse. Ce digne couple s'étoit rendu dans le jardin afin d'y cueillir du romarin, de la rue, du thym et d'autres herbes aromatiques pour en placer une partie sur le corps de la défunte, et pour faire, avec le surplus, des fumigations dans la chambre. La paralytique, déjà fatiguée de la course qu'elle avoit faite, étoit restée pour garder le corps, de crainte que les sorcières ou les esprits ne vinssent s'en emparer. Le Maître de Ravenswood entendit donc le dialogue suivant, qui avoit lieu à demi-voix :

— Voilà une superbe tige de ciguë, Ailsie Gourlay, dit la boiteuse : plus d'une sorcière autrefois n'auroit pas voulu une meilleure monture pour courir au clair de lune à travers les airs, et descendre jusque dans la cave du roi de France.

— Vous avez raison, Winnie, répondit l'octogénaire; mais aujourd'hui le diable lui-même est devenu aussi dur que le lord chancelier et les seigneurs du conseil privé, qui ont des cœurs de pierre; tous jusqu'aux enfants nous traitent de sorcières, et cependant vous aurez beau dire vingt fois vos prières à rebours, Satan ne daigneroit point paroître devant vous.

— L'avez-vous vu quelquefois, Ailsie ?

— Non; mais j'en ai rêvé bien souvent, et je crois bien que quelque jour on me brûlera pour

cela. Mais n'importe, Winnie, voilà le dollar que nous a donné le Maître de Ravensvood; nous en-verrons chercher du pain, de la bière, du tabac, un peu d'eau-de-vie que nous brûlerons avec du sucre, et que le diable vienne ou non, ma commère, nous n'en passerons pas la nuit moins gaiement.

Et à ces mots ses lèvres ridées laissèrent échapper un rire affreux semblable au cri d'un hibou.

— Le Maître de Ravenswood est un brave jeune homme, reprit la boiteuse, il est généreux, et beau garçon par-dessus tout, large des épaules, étroit des reins. Ce sera un beau cadavre. Je voudrois être chargée de l'ensevelir après sa mort.

— Il est écrit sur son front, Winnie, dit l'octogénaire, que ni mains d'homme, ni mains de femme ne le placeront dans le cercueil; vous pouvez en être sûre, car je le tiens de bonne part.

— Mourra-t-il donc sur le champ de bataille, comme la plupart de ses ancêtres? mourra-t-il par le fer ou par le feu?

— Ne me faites plus de questions; je ne crois pas qu'il ait le même honneur.

— Vous savez plus de choses que bien d'autres, Ailsie Gourlay; mais qui donc vous a tant appris?

— Ne vous en inquiétez pas, mais comptez sur ce que je vous dis.

— Mais cependant vous prétendez que vous n'avez jamais vu Satan ?

— Je le tiens de bonne part, vous dis-je; son sort a été prédit avant qu'il eût mis sa première chemise.

— Paix ! j'entends le pas de son cheval; le bruit qu'il fait en marchant ne paroît pas de bon augure.

— Allons donc, mes commères, allons donc ! s'écria la paralytique sans sortir de la chaumière; faisons et disons tout ce qui est nécessaire; si nous ne nous dépêchons pas, les membres se roidiront, et vous savez que cela porte malheur.

Ravenswood étoit alors trop loin pour en entendre davantage; il méprisoit la plupart des préjugés sur la sorcellerie, les présages et la divination, si généralement adoptés en Écosse à cette époque, que celui qui paroissoit en douter étoit regardé comme aussi coupable d'impiété que les Juifs et les Sarrasins; il savoit aussi que la crainte de la mort et les tortures qu'on leur faisoit subir avoient souvent forcé de vieilles femmes pauvres et infirmes à se déclarer sorcières, et que cet aveu d'un crime imaginaire avoit servi de motif à ces condamnations aussi absurdes que cruelles qui firent la honte des tribunaux d'Écosse pendant le dix-septième siècle. Mais l'apparition réelle ou imaginaire qu'il avoit eue dans cette



matinée lui avoit rempli l'esprit d'idées superstitieuses qu'il s'efforçoit en vain d'en bannir. La nature de l'affaire qui le conduisoit à l'enseigne de *la Tanière du Renard*, où il ne tarda pas à arriver, n'étoit pas très-propre à les dissiper.

Il s'informa de la demeure de Mortsheugh, chargé du soin du cimetière appelé l'*Ermitage*, où devoient être déposés les restes d'Alix, et, ayant appris que sa maison étoit limitrophe des murs de cet asile, il en prit le chemin. Ce cimetière étoit situé entre deux montagnes, dans une étroite vallée arrosée par un ruisseau d'eau limpide sortant d'un rocher sous lequel la nature avoit creusé une grotte à laquelle l'art avoit ensuite donné intérieurement la forme d'une croix. C'étoit l'ermitage où quelque saint saxon avoit fait pénitence dans des siècles bien éloignés, et d'où étoit venu à ce lieu le nom qu'il portoit encore. Plus récemment la riche abbaye de Coldingham avoit fondé une chapelle dans cet endroit, mais il n'en restoit d'autres vestiges que le cimetière qui l'entouroit, et qui servoit encore pour ceux qui avoient témoigné de leur vivant le désir d'y être enterrés. Quelques ifs solitaires croissoient encore dans cette enceinte sacrée. Là avoient été ensevelis autrefois nombre de guerriers illustres et de nobles barons, mais leurs noms étoient oubliés, et leurs monuments détruits,

tandis qu'on y voyoit encore la pierre grossière, taillée comme une borne, qui marque la sépulture des personnes d'une condition inférieure.

La demeure du bedeau étoit une chaumière adossée au mur du cimetière, et si basse que le toit touchoit presque à terre des deux côtés. Ce toit avoit été couvert en chaume, mais ce chaume, avec le temps, étoit devenu un terreau fertile qui nourrissoit de nombreuses familles de pariétaires, de joubarbes et d'herbes de toute espèce, de sorte qu'au premier coup d'œil, on auroit cru que c'étoit un tertre funèbre. Ravenswood frappa à la porte, et apprit que le bedeau étoit en ce moment à une noce, car il réunissoit les fonctions de ménétrier à celles de fossoyeur. Il retourna donc à *la Tanière du Renard*, après avoir averti qu'il reviendroit le lendemain parler à l'homme que son double métier rendoit également utile dans la maison du deuil et dans celle des fêtes.

Un courrier du marquis arriva à l'auberge quelques instants après pour prévenir le Maître de Ravenswood que son maître ne pourroit venir le joindre que le lendemain matin, et Edgar, qui, sans cette circonstance, seroit retourné dans sa tour de Wolfcrag, prit le parti de rester dans l'auberge pour y attendre son noble parent.

CHAPITRE XXIV.

HAMLET. Ce gaillard-là n'a-t-il donc pas le sentiment de ce qu'il fait! Il chante en creusant un tombeau.
HORATIO. L'habitude lui a rendu cette occupation indifférente.
HAMLET. Voilà ce que c'est : la main qui travaille peu a le tact plus délicat.

Hamlet, act. 5, sc. 1. SHAKSPEARE.

LE sommeil de Ravenswood fut interrompu par des visions effrayantes, et le temps qu'il passa sans dormir fut troublé par de tristes réflexions sur le passé, et par les craintes que lui inspiroit l'avenir. Il fut peut-être le seul voyageur qui ait passé une nuit dans ce misérable chenil sans s'être plaint le lendemain de la manière dont il y avoit été logé : c'est lorsque l'esprit est tranquille que le corps est délicat. Il se leva de très-bonne heure, dans l'espoir que la fraîcheur du matin lui accorderoit le calme que la nuit lui avoit refusé, et il se mit en marche vers le cimetière, qui étoit à environ un demi-mille de *la Tanière du Renard.*

Une fumée bleuâtre et légère qui commençoit à s'élever au-dessus de la demeure du bedeau et distinguoit le séjour des vivants de l'habitation des morts, lui apprit que Mortsheugh étoit de

retour et déjà levé. En passant devant la porte du cimetière qui étoit ouverte, il y vit un vieillard occupé à creuser une fosse, ce qui le porta à croire que c'étoit le personnage qu'il cherchoit.

— Ma destinée, pensa Edgar, semble se plaire à me présenter des scènes de mort et de deuil; mais c'est une foiblesse que de me livrer à de pareilles idées, et je ne souffrirai pas qu'elles s'emparent de mon esprit, et qu'elles égarent davantage mon imagination.

Le vieillard, en voyant Ravenswood s'avancer, cessa de travailler, et les bras appuyés sur sa bêche il sembloit attendre qu'il lui expliquât ce qu'il désiroit de lui; mais voyant que l'étranger gardoit le silence, il entama lui-même la conversation à sa manière.

— Vous êtes une pratique qui venez pour un mariage, Monsieur, j'en réponds.

— Qui peut vous le faire croire, mon ami? lui demanda Ravenswood.

— C'est que je mange à deux rateliers, Monsieur; je manie tour à tour l'archet et la pioche, et je préside alternativement aux préliminaires de la naissance et aux suites du trépas. Je n'ai besoin que d'un coup d'œil pour voir ce que désire de moi celui qui vient me trouver.

— Pour aujourd'hui, cependant, vous vous êtes trompé.

— Vraiment? dit le sacristain en le regardant avec plus d'attention : cela se peut bien, tout homme est foible. Certainement je vois sur vos sourcils froncés un signe... quelque chose enfin qui peut annoncer la mort tout aussi bien que le mariage. Au surplus, Monsieur, ma bêche et ma pioche sont à votre service, comme mon archet et mon violon.

— Je désire, dit Edgar, que vous prépariez un enterrement décent pour une pauvre vieille femme, nommé Alix Gray, qui demeuroit à Craigfoot, dans le parc de Ravenswood.

— Alix Gray! l'aveugle Alix! elle est donc morte à la fin! Allons, c'est encore un coup de cloche qui m'avertit de me préparer à partir. Je me souviens encore du temps où Hobby Gray l'a amenée dans le pays. Elle n'étoit pas encore trop mal, et, parce qu'elle étoit Anglaise, elle avoit l'air de nous regarder du haut en bas. Qu'est devenu son orgueil aujourd'hui! la voilà donc morte!

— Depuis hier à une heure : elle a désiré être enterrée ici près de son mari. Vous savez sans doute dans quel endroit son corps fut placé?

— Si je le sais? Je pourrois nommer tous ceux qui ont été enterrés ici depuis trente ans, et montrer la place où chacun d'eux a été déposé. Mais il faut lui creuser une fosse. Dieu me pro-

tége! ce n'est pas une fosse ordinaire pour une pareille femme : il en faut une de six pieds de profondeur au moins, sans quoi, si tout ce qu'on a dit d'Alix dans sa vieillesse est vrai, ses commères les autres sorcières sauront bien l'en faire sortir pour la mener avec elles au sabbat. Mais que je fasse une fosse de trois pieds ou de six, qui est-ce qui me paiera, s'il vous plaît.

— Je me charge de payer tous les frais raisonnables.

— Raisonnables ! Écoutez donc : il y a ma journée pour creuser la fosse, et puis la sonnerie (quoique la cloche soit cassée), ensuite le cercueil, enfin la bière et l'eau-de-vie pour arroser tout cela ; et je ne vois pas que vous puissiez la faire enterrer décemment, comme vous dites, à moins de seize livres d'Écosse.

— Les voici, et même quelque chose de plus. Veillez donc à ce que tout se passe convenablement.

— Vous êtes sans doute un de ses parents d'Angleterre ? J'ai entendu dire qu'elle s'étoit mariée au-dessous de sa condition. Si cela est, vous avez bien fait de la laisser ronger son frein pendant sa vie, et vous faites bien de la faire enterrer convenablement après sa mort ; car les honneurs qu'on rend aux défunts rejaillissent encore plus sur leur famille que sur eux-mêmes.

On peut fort bien laisser ses parents se tirer d'affaire comme ils peuvent quand ils vivent, et porter la peine de leur folie; mais il n'est pas naturel de les laisser enterrer comme des chiens quand ils sont morts, parce que ce seroit un déshonneur pour toute la parenté. Quant au défunt, qu'est-ce que cela lui fait?

—J'espère, dit Ravenswood, qui s'amusoit des dissertations philosophiques du grave fossoyeur, que vous ne voudriez pas davantage qu'on négligeât les cérémonies des mariages?

Le vieillard leva sur lui ses yeux gris encore pleins de vivacité, d'un air qui sembloit dire qu'il comprenoit fort bien cette plaisanterie; mais reprenant sur-le-champ son ton de gravité: —Des mariages! répéta-t-il, non vraiment. Négliger les solennités des mariages, ce seroit manquer d'égards pour la population. On doit les célébrer avec toute la pompe possible par la bonne chère, par la réunion des amis, par le son des instruments, tels que la harpe, la saquebute et le psaltérion, ou, à défaut de ces instruments antiques, la flûte et le violon.

—Et j'ose dire, ajouta Ravenswood, que le violon seul dédommageroit de l'absence de tous les autres.

Le bedeau le regarda encore d'un air malin. —Sans doute, sans doute, répondit-il, si l'on

en jouoit bien. Mais vous me parliez de la fosse d'Hobby Gray. La voilà là bas, sous la dixième pierre à main gauche à partir de ce tombeau ruiné, qui a été élevé à un Ravenswood; car, quoique ce ne soit plus leur sépulture ordinaire, il y en a ici un bon nombre; au diable soient-ils!

— Vous ne paroissez pas être grand ami de ces Ravenswoods? dit Edgar, médiocrement content de cette bénédiction donnée en passant à son nom et à sa famille.

— Leur ami! Et qui pourroit l'être? répondit Mortsheugh. Quand ils avoient des richesses et de la puissance, ils ne savoient pas s'en servir, et aujourd'hui qu'ils ont la tête basse, on ne s'inquiète guère s'ils la releveront jamais.

— Je ne savois pas que cette famille malheureuse inspirât si peu d'intérêt dans le pays. Je conviens qu'elle est pauvre; mais est-ce une raison pour qu'elle soit méprisable?

— Cela y fait bien quelque chose, vous pouvez m'en croire. Telle que vous me voyez, je ne vois rien qui doive me faire mépriser; et cependant on est bien éloigné de me respecter comme si je demeurois dans une maison à deux étages. Mais, quant aux Ravenswoods, j'en ai vu trois générations, et du diable si l'une vaut mieux que l'autre.

— Je croyois qu'ils jouissoient d'une bonne renommée dans ce pays, dit leur descendant.

— Quant au vieux lord, père du dernier défunt, continua le bedeau, sans répondre à cette question, je vivois sur ses terres quand j'étois encore jeune et vigoureux; et je pouvois sonner de la trompette avec distinction, car j'avois bon vent alors. Quant à la trompette marine que j'ai entendue en présence des lords du Circuit, je n'en fais pas plus de cas que d'un enfant soufflant dans une flûte à l'ognon. Je défierois ce fanfaron de sonner comme moi le boute-selle ou la charge : il manque de goût.

— Mais en quoi tout cela a-t-il rapport au feu lord Ravenswood, mon cher ami? dit Edgar, qui éprouvoit le désir, assez naturel dans sa position, de faire parler davantage le vieux musicien sur ce qui concernoit sa famille.

—Le voici, Monsieur. C'est que j'ai perdu mon vent à son service. Il faut que vous sachiez que j'étois trompette au château. J'étois payé pour annoncer le point du jour, l'heure du dîner, le coucher du soleil, et pour amuser la compagnie au besoin..... C'étoit fort bien. Mais quand il plut au lord de faire marcher sa milice vers le pont de Bothwell, pour livrer bataille aux wighs qui ravageoient nos terres, il voulut à tort ou à

raison que je montasse à cheval et que je suivisse les autres.

— Il en avoit le droit, puisque vous étiez son vassal et son serviteur.

— Son serviteur? Oui, sans doute, mais c'étoit pour annoncer que le dîner étoit chaud, ou qu'il arrivoit de la compagnie, et non pour exciter des enragés à préparer de la pâture aux corbeaux. Mais, patience! vous allez voir ce qui en arriva, et vous me direz si je dois chanter les louanges des Ravenswoods. Nous partîmes donc par une belle matinée d'été, le 24 juin 1679, car je m'en souviens comme si c'étoit hier; les tambours battoient, les fusils brilloient au soleil, les chevaux marchoient en bon ordre, quand ceux qui les montoient savoient les conduire. Hackston de Rathillet gardoit le pont de Bothwell avec l'infanterie, armée de mousquets et de carabines, de piques et de faux, et l'on ordonna à la cavalerie de remonter la rivière pour la passer à gué. Jamais je n'avois aimé l'eau, mais je l'aimois encore bien moins quand je voyois sur l'autre rive des milliers de gens armés qui nous attendoient. Le vieux Ravenswood étoit à notre tête, brandissant son sabre et criant d'une voix de tonnerre : « En avant! en avant! suivez-moi! » comme s'il nous eût menés à la foire. A l'arrière-garde il y avoit Caleb Balderston, qui vit encore, et qui juroit

par Gog et Magog qu'il passeroit son épée au travers du corps du premier qui tourneroit seulement la tête en arrière; à côté de moi, le jeune Allan, qui étoit alors le Maître de Ravenswood, un pistolet armé à la main, et c'est un grand bonheur qu'il ne soit point parti, me crioit aux oreilles, tandis qu'il me restoit à peine assez de vent pour entretenir l'air dans mes poumons : « Sonnez donc, poltron! sonnez donc, lâche, ou je vous brûle la cervelle! » Bien certainement alors je sonnai de la trompette; mais le chant d'une poule qui vient de pondre est une meilleure musique que celle que je me trouvois en état de faire.

—Ne pourriez-vous abréger un peu ces détails? dit Ravenswood.

—Les abréger! peu s'en est fallu que je ne pusse jamais les raconter, et c'est justement ce dont je me plains. Nous voilà donc tous dans l'eau, bêtes et gens, se poussant les uns les autres, et ayant tous à peu près autant de bon sens. De l'autre côté de la rivière, tout étoit comme en flamme : tant ces enragés de wighs faisoient feu contre nous! Enfin mon cheval venoit de mettre le pied sur la rive quand un grand coquin..... je vivrois deux cents ans que je me rappellerois encore sa figure, son œil comme celui d'un faucon, et sa barbe aussi large que ma bêche : tant il y a qu'à

trois pas de distance il dirigea contre ma poitrine le bout de son long fusil; je me croyois mort, quand, par un effet de la miséricorde divine, mon cheval se câbra, et je tombai à gauche, tandis que la balle siffloit à droite; et au même instant le vieux lord donna sur la tête du wigh un si fier coup de sabre qu'il la lui fendit en deux, et le misérable pensa m'écraser en tombant sur moi.

— Mais il me semble que vous devez savoir quelque gré de ce service au vieux lord.

— Vous croyez? sans doute. D'abord pour m'avoir exposé, bon gré mal gré, à un pareil péril, ensuite pour m'avoir fait tomber sur le corps un damné de wigh qui pesoit au moins deux cents livres. Le fait est que c'est à cette aventure que j'ai perdu mon vent, et depuis ce temps je ne puis faire cent pas sans être essoufflé comme la vieille rosse d'un meunier.

— Et vous avez sans doute perdu la place de trompette au château?

— Sans doute je l'ai perdue, puisque je n'avois plus de vent et que je n'aurois pu souffler dans un mirliton. Cependant j'avois une consolation, car je conservai mes gages, ma nourriture et mon logement au château, sans avoir autre chose à faire que de jouer de temps en temps du violon pour divertir la société; et sans cet Allan Ravens-

wood, qui étoit encore pire que son père.....

— Comment! s'écria le Maître de Ravenswood, le feu lord Ravenswood, vous priva-t-il de ce que la libéralité de mon aïeul.....je veux dire son père, vous avoit accordé?

— Oui, ma foi, car il jeta aux chiens tout ce qu'il possédoit, et il lâcha sur nous ce sir William Ashton. Celui-ci, ne donnant rien pour rien, me chassa du château ainsi que d'autres pauvres diables, qui y trouvoient de quoi mettre un morceau sous la dent, et un trou pour y fourrer la tête comme dans le bon vieux temps.

—Mais si lord Ravenswood fit du bien à ses vassaux tant qu'il en eut le pouvoir, il me semble qu'il avoit droit d'espérer tout au moins qu'ils respecteroient sa mémoire.

— Vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira, reprit l'obstiné bedeau; mais vous ne me persuaderez pas qu'il ait rempli ses devoirs envers lui-même ni envers les autres, en se conduisant comme il l'a fait. Est-ce qu'il ne pouvoit nous donner à vie une petite cabane, un petit lopin de terre? Faut-il qu'à mon âge et avec mes rhumatismes on me voie dans cette misérable hutte, qui seroit un séjour plus convenable aux morts qu'aux vivants, le tout parce qu'Allan Ravenswood n'a pas su administrer ses biens raisonnablement?

— Cela est pourtant vrai, pensa Ravenswood; le châtiment du dissipateur ne se borne pas à ses souffrances propres, les maux qui en résultent s'étendent encore bien plus loin.

— Au surplus, ajouta Mortsheugh, le jeune Edgar, le Maître de Ravenswood, va me venger de tout le mal que m'a fait sa race.

— Oui? dit Edgar : et comment cela, s'il vous plaît?

— On dit qu'il va épouser la fille de lady Ashton. Mais qu'il mette une fois sa tête sous l'aile de la femme du lord chancelier, et vous verrez s'il peut jamais relever le cou! Du diable si j'en ferois rien à sa place. Je ne voudrois pas m'abaisser devant son orgueil, ni recevoir d'elle de quoi faire bouillir ma marmite; et ce que je puis souhaiter de pire au jeune homme, pour son honneur et sa réputation, c'est qu'il s'allie aux ennemis de sa famille, à ceux qui ont usurpé ses domaines, et qui m'ont chassé du château ainsi que les légitimes propriétaires.

Cervantes remarque avec raison que la flatterie plaît, même dans la bouche d'un fou; et que nous sommes souvent sensibles aux louanges et à la censure, même quand nous méprisons les opinions qui en sont le motif et le fondement. Ravenswood réitéra brusquement au bedeau l'ordre de préparer les funérailles d'Alix et se

retira en faisant la réflexion pénible que le riche et le pauvre, le noble et le roturier, auroient sur son mariage avec Lucie, en supposant qu'il pût avoir lieu, les mêmes idées que ce paysan égoïste et ignorant.

— Et me suis-je abaissé jusqu'à faire penser et parler ainsi sur mon compte, pour me voir refuser! O Lucie, votre foi doit être aussi pure, aussi parfaite que le plus beau diamant, pour compenser la honte dont la conduite de votre mère et l'opinion des hommes me menacent!

En levant les yeux, il aperçut le marquis d'Athol, qui, étant arrivé à la *Tanière du Renard* et ayant appris où étoit son parent, étoit venu à sa rencontre.

Après un salut affectueux, le marquis fit quelques excuses à Edgar de n'être pas venu le rejoindre la veille. J'en avois le projet, lui dit-il, mais une découverte que j'ai faite m'a déterminé à prolonger mon séjour au château. J'ai appris qu'il y avoit une intrigue amoureuse sous jeu, et quoique je pusse vous blâmer jusqu'à un certain point, mon cher parent, de ne pas m'en avoir fait part, comme étant en quelque sorte le chef de la famille.....

— Avec votre permission, milord, dit gravement Ravenswood, je suis très-reconnoissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi;

mais je dois vous faire observer que c'est moi qui suis le chef de ma famille.

— Je le sais, je le sais. Cela est vrai dans le sens strictement héraldique et généalogique. Tout ce que je veux dire, c'est que vous trouvant en quelque façon sous ma tutelle.....

— Je dois prendre la liberté de vous dire, milord, répondit Edgar.... et le ton avec lequel il interrompoit le marquis auroit pu faire craindre que la concorde ne régnât pas long-temps entre les deux parents; mais heureusement il fut interrompu à son tour par le bedeau, qui accourut en haletant pour leur demander si leurs honneurs ne voudroient pas avoir un peu de musique à l'auberge pour les dédommager de la mauvaise chère qu'ils y feroient.

— Nous n'avons pas besoin de musique, répondit brusquement Ravenswood.

— Votre honneur ne sait pas ce qu'il refuse, répliqua le ménétrier avec la liberté impertinente qui est un des attributs de cette profession : je puis vous jouer les plus jolis airs écossais mieux que ne le feroit aucun musicien à trente milles à la ronde; je puis accorder mon violon en moins de temps qu'il n'en faudroit pour attacher une vis à un cercueil.

— Laissez-nous, Monsieur, lui dit le marquis.

— Et si votre honneur est du nord de l'Écosse, lui dit le musicien fossoyeur, comme votre accent me porte à le croire, je puis vous jouer tous les airs des comtés de Sutherland, de Caithness et du pays d'Athol.

— Retirez-vous, mon cher ami, vous interrompez notre conversation.

— Et si vous êtes du nombre de ceux qui se nomment *honnêtes gens*, ajouta Mortsheugh en baissant la voix, je vous jouerai *Vive notre roi légitime;* ou bien *Rendons aux Stuarts leur couronne.* Il n'y a nul danger : la maîtresse de l'auberge est prudente et discrète. Pourvu qu'on fasse de la dépense chez elle, peu lui importe qu'on soit wigh ou tory. Elle n'entend rien de ce qui se dit ou se chante; elle n'a d'oreilles que pour le son des dollars.

Le marquis qu'on avoit quelquefois soupçonné d'être en secret partisan du roi Jacques, ne put s'empêcher de rire en lui jetant un dollar, et lui dit d'aller jouer du violon à ses gens, s'il lui falloit absolument des auditeurs, et de se retirer sur-le-champ.

— Eh bien, Messieurs, dit le bedeau, je vous souhaite le bonjour; j'aurai à m'applaudir d'avoir reçu un dollar, et vous aurez à regretter de n'avoir pas entendu ma musique, j'ose le dire.

Je vais finir une fosse que j'ai commencée, après quoi je prendrai mon autre gagne-pain, et j'irai voir si vos domestiques ont de meilleures oreilles que leurs maîtres.

CHAPITRE XV.

« Je sais, par ouï-dire et par expérience,
« Que le temps, la raison, la fortune, l'absence,
« Ont souvent triomphé du pouvoir de l'amour. »
HENDERSON.

MAINTENANT que nous voilà délivrés de cet impertinent ménétrier, dit le marquis, je désire vous dire en peu de mots ce que j'ai fait relativement à votre affaire de cœur avec la fille de sir William Ashton. Je n'ai vu la jeune dame que quelques minutes aujourd'hui, de sorte que, ne connoissant pas ses qualités personnelles, je puis dire sans l'offenser que vous auriez pu faire un meilleur choix.

— Je vous suis fort obligé, milord, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mes affaires, répondit Ravenswood; mais je n'avois pas le projet de vous donner cet embarras. Puisque vous connoissez mon attachement pour miss Ashton, tout ce que je puis dire c'est que vous devez supposer que je savois toutes les objections qu'on pouvoit faire à mon choix d'une épouse dans la famille de sir William, et que, si je me suis avancé si loin dans cette affaire, malgré cette

circonstance, il faut que j'y aie été déterminé par des raisons qui m'ont paru plus puissantes que tout ce que le monde pourroit dire à ce sujet.

— Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, mon cher parent, vous m'auriez épargné cette observation, car j'ai si peu douté que vous n'eussiez des motifs suffisants et valables pour agir comme vous l'avez fait, que j'ai mis en œuvre tous les moyens que je pouvois convenablement employer pour engager les Ashtons à concourir à vos vues.

— Je vous remercie, milord, d'une intervention que je n'avois pas sollicitée; j'y suis d'autant plus sensible que je suis convaincu que le zèle de votre seigneurie ne l'a point emportée au delà des bornes qu'il ne me conviendroit pas de franchir.

— C'est ce dont vous pouvez être bien sûr. L'affaire étoit délicate, et je n'aurois pas voulu mettre un homme qui tient de si près à ma famille dans une situation humiliante, ou même équivoque, vis-à-vis de gens comme ces Ashtons. Je leur ai représenté les avantages qu'ils trouveroient en donnant à leur fille un époux issu d'une famille ancienne et honorable, et alliée avec les premières maisons d'Écosse; je leur ai fait connoître, de la manière la plus exacte, le degré de parenté qui existe entre vous et moi; je leur ai fait même sentir qu'il n'étoit pas impossible que les affaires politiques prissent une autre tournure, et que

les atous d'aujourd'hui ne devinssent de mauvaises cartes dans le prochain parlement; je leur dis que je vous regardois comme un neveu, comme un fils, plutôt que comme un parent éloigné, et que je prenois à vos affaires les mêmes intérêts qu'aux miennes.

— Et quelle a été l'issue de cette conférence, milord? demanda Ravenswood, qui ne savoit plus s'il devoit se fâcher ou remercier le marquis de ses bons offices.

—Sir William auroit entendu raison, répondit le marquis; il n'a nulle envie de perdre sa place, et, sentant combien il risqueroit dans le cas d'un changement d'administration, il ne seroit pas fâché de trouver un appui solide; il apprécie parfaitement les avantages que lui assureroit cette alliance, et, pour dire la vérité, il semble assez bien disposé en votre faveur; mais lady Ashton, qui le tient complétement sous sa domination.....

—Continuez, de grâce, milord! s'écria Ravenswood en voyant le marquis hésiter; je désire connoître le résultat de cette singulière conversation. Ne craignez rien, je suis en état de tout supporter.

—J'en suis charmé, répondit le marquis, mais je rougirois presque de vous rapporter la moitié de ce qu'elle m'a dit. Qu'il me suffise de vous apprendre que jamais maîtresse de pension n'a refusé

avec plus de hauteur un officier à demi-paie qui lui demande la permission de faire la cour à l'unique héritière d'un riche planteur des Indes occidentales, que lady Ashton n'a rejeté toutes les propositions que j'ai pu lui faire en votre faveur, mon cher parent, sans oublier ce que je me devois à moi-même. Je ne puis concevoir quels sont ses projets pour sa fille; bien certainement elle ne peut la marier plus honorablement, et quant à la fortune, c'est un soin dont son mari s'occupe ordinairement plus qu'elle. Je crois véritablement qu'elle vous hait parce que vous avez la noblesse d'extraction qui manque à son mari : et peut-être aussi parce que vous n'avez plus les domaines dont il jouit. Mais terminons un entretien qui ne doit pas vous être agréable; d'ailleurs, nous arrivons à notre auberge.

Une épaisse fumée sortoit par toutes les crevasses des murs de la *Tanière du Renard*, et elles étoient nombreuses; c'étoit le résultat des efforts que faisoit le cuisinier de voyage du marquis d'Athol pour préparer un dîner digne d'être servi à son maître, et tel que cette misérable auberge n'en avoit jamais vu. Edgar s'arrêta un instant à la porte.

—Milord, lui dit-il, le hasard seul a pu vous faire connoître un secret qui n'auroit pas cessé,

de mon consentement, d'en être un, même pour vous, d'ici à quelque temps : mais puisque ce secret, qui ne devoit être connu que de la personne qui y est intéressée comme moi, devoit parvenir aux oreilles d'un tiers, je ne suis nullement fâché que vous en ayez été instruit, en rendant complétement justice à votre amitié pour moi.

—Vous pouvez croire, répondit le marquis, que ce secret est en sûreté avec moi. Mais je serois charmé de vous voir renoncer à un projet d'alliance qu'il est difficile que vous méditiez désormais sans vous dégrader jusqu'à un certain point.

—C'est là ce dont je jugerai moi-même, milord; et j'espère que j'y mettrai autant de délicatesse et de fierté qu'aucun de mes amis. Au surplus je n'ai rien demandé à sir William ni à lady Ashton; c'est avec leur fille seule que j'ai contracté un engagement, et sa conduite décidera de la mienne. Si elle continue à me préférer, malgré ma pauvreté, aux riches partis que ses parents lui proposeront sans doute, je dois sacrifier quelque chose à son affection sincère; je puis oublier pour elle l'orgueil de la naissance et les préjugés profondément enracinés d'une haine héréditaire : si au contraire miss Lucie change de sentiments

à mon égard, j'espère que mes amis garderont le silence sur cette humiliation, et je saurai forcer mes ennemis à se taire.

— C'est parler comme il faut, dit le marquis : quant à moi, je vous avoue que je serois fâché que cette affaire allât plus loin. Qu'étoit ce sir William Ashton il y a vingt ans ? un petit avocat, qui n'étoit pas sans talents, à la vérité, connoissant bien les lois, et possédant surtout l'art de les faire parler conformément à son intérêt. Il s'est élevé à force d'intrigues, et en se vendant toujours au plus offrant. Mais il est maintenant au bout de sa course, et avec son indécision et l'insolence de sa femme, il aura beau vouloir se donner à bon marché, aucun gouvernement d'Écosse ne voudra l'acheter. Quant à miss Ashton, je n'ai rien à en dire ; mais je puis vous assurer que vous ne trouverez ni honneur ni profit dans une alliance avec cette famille ; peut-être vous restitueroit-on, par forme de dot, une foible partie des dépouilles de votre maison ; mais je vous réponds que si vous avez assez de résolution pour faire valoir devant le prochain parlement vos droits contre sir William, vous lui ferez rendre gorge bien plus complétement ; et vous voyez en moi, mon cher parent, un homme disposé à courir le renard pour vous, et à lui faire maudire le jour où il a refusé une composition trop ho-

norable, offerte par le marquis d'Athol au nom d'un de ses parents.

Il y avoit dans tout ce discours quelque chose qui dépassoit le but que le marquis se proposoit d'atteindre. Ravenswood reconnut parfaitement que le soin de son honneur et de ses intérêts n'étoit pas ce qui occupoit uniquement son noble parent, qu'il étoit personnellement piqué de la manière dont ses propositions avoient été reçues, et qu'il avoit probablement en outre des raisons politiques pour ne pas voir de très-bon œil ce projet de mariage. Il ne pouvoit cependant s'offenser de ce qui venoit de lui être dit; il se contenta donc d'assurer le marquis que son attachement pour miss Ashton étoit purement personnel, qu'il ne vouloit rien devoir à la fortune et à l'influence du lord chancelier, mais que la seule chose qui pût le déterminer à rompre son engagement seroit de voir Lucie y renoncer elle-même. Il finit par lui demander comme une grâce qu'il ne fût plus question entre eux de cette affaire quant à présent, en l'assurant qu'il lui feroit part de tout ce qui pourroit arriver pour favoriser cette union, ou la faire échouer entièrement.

Le marquis eut bientôt à s'occuper d'idées plus agréables, et qui lui fournirent un sujet de conversation beaucoup plus intéressant pour lui. Un

exprès qui lui avoit été dépêché d'Édimbourg au château de Ravenswood arriva en ce moment à *la Tanière du Renard*, et lui remit un paquet qui contenoit les meilleures nouvelles. Les opérations politiques du marquis réussissoient tant à Londres qu'à Édimbourg, et il se voyoit à la veille de renverser l'administration actuelle, et d'être à la tête du gouvernement de l'Écosse, but de son ambition.

On servit le dîner. Un épicurien auroit pu être satisfait du choix des mets qui le composoient, et le contraste que ce repas recherché présentoit avec la misérable auberge dans laquelle il étoit servi, sembloit encore en augmenter le mérite. Le marquis fit avec gaîté une grande partie des frais de la conversation; il s'étendit avec complaisance sur le pouvoir et l'influence que les événements alloient vraisemblablement lui donner, et sur l'espérance qu'il avoit de pouvoir s'en servir d'une manière utile pour son cher parent. Ravenswood ne pouvoit s'empêcher de penser que le marquis revenoit un peu trop souvent sur ce sujet, et cependant il crut devoir lui exprimer la reconnoissance que lui inspiroient ses bonnes intentions. Le vin étoit excellent, parce que le marquis, un peu gourmet, avoit toujours soin d'en porter avec lui dans ses voyages; les deux amis restèrent à table assez long-temps,

et le marquis ne s'en aperçut que lorsqu'il fut trop tard pour qu'il pût se rendre à l'endroit où il avoit dessein de passer la nuit.

— Mais qu'importe? dit-il, votre château de Wolfcrag n'est qu'à environ cinq milles d'ici, et je crois que votre cousin d'Athol peut y recevoir l'hospitalité aussi bien que le lord chancelier.

— Sir William Ashton a pris la citadelle d'assaut, répondit Ravenswood, et, de même que plus d'un autre vainqueur, il n'a pas eu lieu de se féliciter de sa victoire.

— Fort bien, fort bien, dit le marquis, que quelques verres de vin avoient mis en belle humeur, je veux donc voir si je ne pourrai pas m'en emparer par adresse. Je vous porte la santé de la dernière jeune dame qui a couché à Wolfcrag, et qui ne s'en est pas mal trouvée. Je ne suis pas aussi délicat qu'elle, et je crois que le lit dont elle s'est contentée peut fort bien me servir. Au surplus, je suis curieux de voir jusqu'à quel point l'amour a le pouvoir d'adoucir un matelas bien dur.

— Vous êtes bien le maître, milord, de vous infliger telle pénitence qu'il vous plaira, mais je vous assure que j'ai un vieux serviteur qui est homme à se pendre ou à se précipiter du haut de la tour, s'il vous voit arriver ainsi inopinément. Songez que nous n'avons rien, absolument

rien de ce qui seroit le plus indispensable pour vous recevoir.

— Peu m'importe, mon cher parent; je vous assure que je ne suis pas difficile, et que je sais m'accommoder de tout. Je me souviens qu'un de mes ancêtres logea dans la tour de Wolfcrag, quand il partit avec votre bisaïeul pour la funeste bataille de Flodden-Field, dans laquelle ils périrent tous deux. En un mot, il est bien décidé que vous me logerez ce soir.

Se trouvant pressé de cette manière, le Maître de Ravenswood ne crut pas pouvoir faire de nouvelles objections, et il se borna à lui demander la permission de le précéder à Wolfcrag, afin de pouvoir faire quelques préparatifs pour l'y recevoir le moins mal possible; mais le marquis n'y voulut pas consentir, il insista pour que son jeune parent prît place dans sa voiture, et à peine voulut-il lui permettre de faire partir en avant un homme à cheval pour porter à son fidèle major-dome, Caleb Balderston, la nouvelle inattendue de cette formidable invasion.

Le marquis, satisfait de pouvoir contenter cette fantaisie, ne paroissoit pas pressé de quitter la table, et le jour approchoit de sa fin quand ils montèrent en voiture. Chemin faisant il expliqua à Edgar les vues qu'il avoit pour son avancement, s'il réussissoit à opérer un changement d'adminis-

tration en Écosse. Elles consistoient à le charger d'une mission secrète et importante pour le continent, et qui ne pouvoit être confiée qu'à une personne de haut rang, douée de talents distingués et en qui l'on pût avoir toute confiance, mission qui ne pouvoit être qu'honorable et avantageuse pour Ravenswood. Il seroit inutile d'entrer dans de plus longs détails sur cette affaire; il suffit de dire que ce projet devoit plaire et plut effectivement au jeune Edgar, qui saisit avec transport l'espoir de sortir de son état d'inaction, et de devoir à ses propres efforts un rang et une élévation dignes de sa naissance.

Tandis qu'il écoutoit avec le plus vif intérêt les détails que le marquis jugeoit à propos de lui donner sur l'affaire dont il comptoit le charger, ils rencontrèrent le courrier dépêché à Wolfcrag et qui en revenoit. Il s'approcha de la voiture, et dit que M. Balderston l'avoit chargé d'assurer son maître qu'il alloit tout préparer pour le recevoir avec le noble marquis aussi bien que le permettoit le peu de temps qui lui étoit accordé.

Ravenswood étoit trop accoutumé à la manière d'agir et de parler de son majordome pour compter beaucoup sur cette assurance; il savoit que Caleb avoit les mêmes principes que ces colonels espagnols qui, dans la campagne de...., représentoient dans tous leurs rapports au prince

d'Orange, leur général en chef, tous leurs régiments comme au complet, bien pourvus de toutes munitions, pensant que leur honneur et celui de l'Espagne exigeoient que leurs troupes parussent tenues dans le meilleur ordre, et ce n'étoit que le jour de la bataille qu'on reconnoissoit que les cadres n'étoient qu'à moitié remplis, et que leurs soldats manquoient de poudre, de plomb et de cartouches. En conséquence Edgar crut devoir faire pressentir au marquis qu'il ne devoit pas s'attendre à une brillante réception.

— Vous ne rendez pas justice au zèle de votre homme de confiance, lui dit le marquis, ou vous voulez me ménager une surprise agréable. J'aperçois là-bas une grande clarté, précisément du côté où je sais qu'est située Wolfcrag; et je parierois que c'est une illumination préparée pour notre arrivée. Il faut qu'on n'ait pas épargné les lampes puisqu'elles produisent une si vive lumière. Ce fut ainsi que votre père me trompa il y a bien des années dans une partie de chasse que nous fîmes dans les environs de Wolfcrag. Il m'invita à dîner à la tour, en me faisant mille excuses de ne pouvoir m'y recevoir aussi bien qu'il l'auroit désiré, et nous y fîmes, ma foi, aussi bonne chère que dans mon propre château.

— Vous ne reconnoîtrez que trop tôt, milord, que le propriétaire actuel de Wolfcrag est dans

l'impossibilité de vous tromper de la même manière, et qu'il ne lui reste qu'un désir inutile de bien accueillir ses amis. Mais j'avoue que je ne sais comment expliquer la lueur brillante qui règne précisément au-dessus de la tour. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de croisées fort étroites; elles sont cachées par les arbres et la colline que nous allons gravir, et aucune illumination ne pourroit produire une pareille clarté.

Le mystère fut bientôt expliqué, car au même instant on vit accourir Caleb hors d'haleine, et on l'entendit crier d'une voix entrecoupée : Arrêtez, Messieurs, arrêtez! tournez à droite! n'allez pas plus loin! S'approchant alors d'une portière de la voiture : — Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour? s'écria-t-il : Wolfcrag est en feu. Les riches tapisseries, les beaux tableaux, tous les meubles précieux sont la proie des flammes! La tour brûle de fond en comble; on n'en pourra rien sauver! Prenez à droite, Messieurs, je vous en supplie, et allez à Wolfhope, tout est préparé pour vous y recevoir. O malheureuse nuit! Oh pourquoi ai-je vécu pour en être témoin?

Ravenswood fut d'abord étourdi de cette nouvelle calamité à laquelle il étoit loin de s'attendre; et ouvrant la portière, il descendit précipitamment de voiture, fit ses adieux à la hâte au marquis en le priant de l'excuser, et commença à

monter la colline qui les séparoit encore de Wolf-crag. A mesure que l'obscurité augmentoit, l'incendie devenoit plus visible; et l'on voyoit de temps en temps une colonne de flamme qui sembloit s'élever jusqu'aux nues.

— Un instant! s'écria le marquis en descendant aussi de voiture; attendez-moi, Ravenswood; nous allons monter à cheval, et courir ensemble au château. Et vous, dit-il à ses gens, prenez l'avance au grand galop, voyez si l'on peut donner quelques secours, sauver une partie des meubles. Courez comme s'il y alloit de la vie.

Tous les domestiques se tournèrent vers Caleb, et lui dirent de leur indiquer le chemin. Déjà quelques-uns, pressant les flancs de leurs chevaux, se dirigeoient du côté où paroissoit la clarté, quand on entendit de nouveau le vieux major-dome s'écrier : Arrêtez, Messieurs, arrêtez! voilà bien assez de malheurs pour un jour, tâchons du moins qu'il n'arrive pas mort d'homme! il y a trente barils de poudre dans une tourelle voisine de l'endroit où le feu est le plus violent. Ils ont été débarqués d'un lougre de Dunkerque, du temps du feu lord, et d'un moment à l'autre vous entendrez sauter tout ce qui reste de Wolf-crag. A droite, Messieurs, à droite, je vous en supplie!

On juge bien que l'effet d'un tel avis fut de

faire prendre sur-le-champ, et par le marquis et par toute sa suite, la route que Caleb indiquoit, et Ravenswood se laissa entraîner par son parent, quoiqu'il ne comprît rien à l'histoire que Caleb venoit de conter. Trente barils de poudre! s'écria-t-il, en saisissant par le bras son vieux serviteur, qui cherchoit inutilement à s'échapper; comment est-il possible qu'il s'en trouve au château une si grande quantité sans que j'en sache rien? c'est ce que je ne puis concevoir.

— Mais moi, je le conçois fort bien, dit le marquis. Mais, je vous en prie, ne lui faites pas plus de questions; ce n'est ni le lieu ni le moment. Nous avons trop d'oreilles autour de nous, ajouta-t-il en baissant la voix.

— C'est bien parler, dit Caleb à son maître, qui venoit de lui lâcher le bras, et j'espère que votre honneur ne refusera pas d'ajouter foi à l'honorable témoignage de sa seigneurie. Sa seigneurie se rappelle fort bien qu'en l'année qui suivit la mort de celui qu'on appeloit le roi Guillaume...

— Paix! paix! mon bon ami, lui dit le marquis, j'expliquerai tout cela à votre maître.

— Mais les habitants de Wolfhope, dit Ravenswood, ne sont-ils pas venus apporter du secours avant que les flammes eussent fait tant de ravage?

— S'ils sont venus? répondit Caleb, oui. Mais je n'étois pas très-pressé de les laisser entrer dans un château où il y avoit tant d'objets précieux, de bijoux, d'argenterie.

— Impudent menteur! s'écria Edgar.

— D'ailleurs, continua Caleb en élevant la voix assez haut pour couvrir celle de son maître, j'espérois d'abord que vos gens suffiroient pour éteindre le feu, qui paroissoit peu de chose; mais, dès qu'il a gagné la grande salle, où il y avoit de si belles tapisseries et des boiseries si richement sculptées, il n'a plus été possible d'en être maître, et tous les coquins ont pris la fuite en entendant parler de la poudre.

— Mais, au nom du Ciel, s'écria Edgar, dites-moi, Caleb...

— Plus de questions à ce sujet, mon cher parent, dit le marquis, je vous en supplie.

— Encore une seule, milord. Qu'est devenue la vieille Mysie?

— Mysie! je n'avois, ma foi, pas le temps de penser à Mysie. Elle est sans doute dans la tour, brûlant avec elle.

— Vous ne me retiendrez pas davantage, milord, s'écria Ravenswood. La vie d'une pauvre vieille femme qui a fidèlement servi ma famille pendant quarante ans se trouve en danger; je

veux voir par moi-même s'il n'existe aucune possibilité de la secourir.

— Comment! comment! dit Caleb, Mysie n'a pas besoin de secours. Je l'ai vue de mes propres yeux sortir du château avec tous vos autres domestiques. J'en suis parti le dernier. Il n'y reste plus âme qui vive, et l'on a sauvé vos chevaux. Croyez-vous que j'aurois laissé en péril ma vieille compagne de service.

— Pourquoi donc me disiez-vous le contraire à l'instant?

— Vous ai-je dit le contraire? il faut donc que j'aie rêvé; mais dans un pareil moment il est difficile de ne pas perdre la tête. Au surplus je vous proteste, aussi vrai que je mange du pain, que Mysie est en toute sûreté, ainsi que le reste de vos gens.

Le marquis représenta à Edgar que, d'après une assurance si solennelle, il ne devoit conserver aucune inquiétude, et parvint à le détourner de s'approcher de l'ancien domicile de son père, qui, d'un instant à l'autre, pouvoit être détruit par une explosion terrible. Ils se rendirent ensemble au village de Wolfhope, dont ils trouvèrent tous les habitants occupés à leur préparer une splendide réception. La famille de notre ami Girder le tonnelier montroit un empressement

tout particulier, et jamais la cuisine de l'auberge de mistress Smalltrash n'avoit vu son foyer si ardent.

Il est bon d'expliquer ici quelle étoit la cause du mouvement de zèle qui transportoit en ce moment les habitants de ce hameau.

Nous avons oublié de dire en temps et lieu que Lockard, étant parvenu à découvrir la vérité sur la manière dont le tonnelier du Maître de Ravenswood s'étoit procuré les provisions pour son banquet, amusa le lord chancelier par le récit de cet exploit de Caleb. Sir William, jaloux de faire plaisir à Ravenswood, avoit depuis lors recommandé efficacement le tonnelier à l'emploi dont l'espérance l'avoit consolé de la perte de son gibier.

Cet événement causa une agréable suprise à Caleb. Quelques jours après le départ de son maître pour le château de Ravenswood, Caleb se trouva forcé par une nécessité indispensable de traverser le hameau de Wolfhope. Il doubla le pas en passant devant la porte du tonnelier, car il craignoit qu'on ne lui demandât le résultat de ses sollicitations en faveur de Girder, ou qu'on ne lui fît un reproche du peu d'effet qu'elles avoient produit. Ce ne fut donc pas sans quelque appréhension qu'il s'entendit appeler en fausset, en haute-contre et en basse, trio qui étoit formé

par les voix de mistress Girder, de sa mère, et du tonnelier lui-même.

— M. Caleb! M. Caleb Balderston! Arrêtez-donc! Est-ce que vous passerez devant la porte sans boire un coup, après le service que vous nous avez rendu?

Cette invitation pouvoit fort bien n'être qu'une ironie, et Caleb, la prenant dans ce sens, continua sa marche, enfonçant son vieux castor sur ses yeux baissés à terre comme s'il eût voulu compter les cailloux dont étoit formé le détestable pavé de la rue où il se trouvoit; mais il se vit tout à coup dans la même situation qu'un bâtiment marchand pressé par trois corsaires barbaresques dans le détroit de Gibraltar.

— Ne courez donc pas si vite, M. Balderston, dit mistress Gider, se mettant devant lui pour barrer le chemin.

— Qui auroit cru cela d'un ancien ami, d'un ami éprouvé? s'écria sa mère, en l'arrêtant par l'habit. Passer par Wolfhope sans entrer chez nous!

— Ne pas vouloir recevoir nos remercîments! dit le tonnelier en le saisissant par le bas. Et moi qui en fais si rarement! Certainement il ne peut y avoir de rancune entre nous, M. Balderston, et si quelqu'un vous a dit que je ne suis pas reconnoissant du service que vous m'avez rendu

en me faisant nommer tonnelier de la reine, dites-moi qui, seulement, et je lui brise tous mes cerceaux sur la carcasse.

— Mes bons amis, mes chers amis, dit Caleb qui ne savoit pas encore trop comment interpréter ces discours, à quoi bon tout cela? on cherche à servir ses amis, quelquefois on y réussit, et quelquefois on manque son coup; quant à moi, je ne demande jamais de remercîments pour ce que je fais, de même que je n'aime pas à entendre des reproches pour ce que je n'ai pas pu faire.

—Ce n'est pas de moi que vous en recevrez, monsieur Caleb, dit l'homme aux tonneaux. Si vous n'aviez eu pour moi que de la bonne volonté, je ne vous ennuierois pas de mes remercîments; cela régleroit le compte de mon oie, des canards sauvages, et des deux barils que je vous ai envoyés. La bonne volonté est comme un tonneau mal joint, M. Balderston, elle n'est bonne à rien. Mais des services réels sont un tonneau dont les douves sont bien cerclées, et qui peut contenir du vin digne de la bouche du roi.

— Est-ce que vous ne savez pas que Gilbert Girder est nommé tonnelier de la reine, dit la belle-mère, quoiqu'il n'y ait pas à vingt milles à la ronde un homme en état de relier un seau qui n'ait demandé cette place.

— Si je le sais! dit Caleb qui vit alors d'où venoit le vent; si je le sais! répéta-t-il d'un ton qui annonçoit son mécontentement d'un pareil doute : et mettant son chapeau à cornes sur le côté, il prit un air de dignité dans lequel on sembloit voir tout l'orgueil de l'aristocratie sortir de dessous un nuage.

— Et comment ne le sauroit-il pas? dit mistress Girder.

— Sans doute, comment ne le saurois-je pas? j'avois bien envie, Gilbert, de vous en apporter la nouvelle, et d'être le premier à vous en faire mon compliment, mais il m'a semblé que cela auroit l'air de venir quêter des remercîments; et quand je puis rendre un service, ce qui me plaît le mieux c'est de n'en pas entendre parler, c'est pour cela que j'avois l'air d'abord de ne pas vous comprendre; mais je suis charmé d'avoir réussi, compère, très-charmé, je vous assure.

Il embrassa alors les deux femmes avec un air d'importance, et voulut bien permettre à la main calleuse du tonnelier de serrer la sienne avec reconnoissance. Cette explication étant terminée d'une manière si satisfaisante pour Caleb, il ne fit plus aucune difficulté pour entrer chez Girder, et il n'hésita pas à accepter l'invitation qui lui fut faite d'assister à un festin solennel par lequel le tonnelier de la reine voulut célébrer son installation.

On invita à ce repas, non-seulement tous les *notables* du village, mais même le procureur Daingwall, l'ancien antagoniste de Caleb dans l'affaire du beurre et des œufs; et le vieux marjodome y joua le rôle de l'homme important pour qui l'on réserve tous les égards, et toutes les attentions.

Caleb amusa tellement les convives par l'histoire de tout ce qu'il pouvoit sur l'esprit de son maître, de tout ce que son maître pouvoit sur l'esprit du lord chancelier, le lord chancelier sur celui du conseil et le conseil sur celui du roi, qu'avant que la compagnie se séparât (ce qui n'eut lieu que fort tard), chaque notable du village croyoit déjà monter à quelque poste élevé par l'échelle que Caleb avoit présentée à son imagination. Le rusé vieillard non-seulement regagna en ce moment toute l'influence qu'il avoit autrefois possédée sur les habitants de Wolfhope, quand l'astre des Ravenswood brilloit encore de quelque éclat, mais il acquit même à leurs yeux une importance dont il n'avoit jamais joui. Dingwall le procureur lui-même ne put résister à l'attraction, et saisissant un moment favorable pour tirer Caleb dans un coin, il lui parla avec le ton du regret d'une maladie dangereuse dont le clerc du shérif du comté étoit attaqué en ce moment.

— C'est un excellent homme, M. Caleb, un

homme très-estimable. Mais que vous dirai-je! Nous ne sommes que de foibles mortels, bien portants aujourd'hui, demain, au chant du coq, à la porte du tombeau. Et s'il faut qu'il succombe, il faudra que quelqu'un remplisse sa place, or si elle pouvoit, par votre moyen, mon cher Balderston, tomber entre mes mains, j'en serois reconnoissant; une belle paire de gants dont tous les doigts seroient remplis de pièces d'or.... Et quelque chose de plus, nous trouverions bien quelques moyens pour forcer toute cette racaille de Wolfhope à se conduire convenablement envers le Maître de Ravenswood, lord Ravenswood, je veux dire. Que le Ciel le protége!

Un sourire et un serrement de main furent la seule réponse que cette ouverture obtint de Caleb, et il se hâta de se retirer, de peur d'être obligé de faire des promesses qu'il n'auroit ni l'intention ni le pouvoir de remplir.

— Dieu me préserve, dit Caleb quand il se trouva en plein air, et libre de donner l'essor à ses réflexions et au sentiment de plaisir dont il étoit en quelque sorte gonflé; a-t-on jamais vu une pareille troupe d'oisons? les mouettes et les oies sauvages qu'on voit sur les bords de la mer ont dix fois plus de bon sens. Si j'avois été le lord grand commissaire du parlement d'Écosse, ils n'auroient pu me faire mieux la cour; il faut

convenir aussi que j'ai bien joué mon rôle. Mais le procureur! ah! ah! ah! Dieu me préserve! j'ai donc assez vécu pour attrapper un procureur; il veut être clerc du shérif, mais j'ai un vieux compte à régler avec lui; et pour lui faire payer les frais du passé, il faut lui vendre l'espérance de cette place aussi cher que la place même, place qu'il n'aura jamais, à moins que mon Maître ne devienne un peu plus savant dans les voies de ce monde, et c'est ce dont il m'est permis de douter.

CHAPITRE XXVI.

« D'où vient que l'horizon brille de tant de feux ?
« Des astres éclatants descendent-ils des cieux ?
« Ou sur ce monument d'orgueil héréditaire
« Le Ciel fait-il pleuvoir le feu de sa colère ? »

CAMPBELL.

Le récit qui termine le chapitre précédent explique le bon accueil que le marquis d'Athol et le Maître de Ravenswood trouvèrent dans le village de Wolfhope. Dès que Caleb y vint annoncer l'incendie de la tour de Wolfcrag, tous les habitants furent sur pied pour y porter du secours. Mais leur ardeur se refroidit aussitôt qu'ils eurent entendu parler de l'explosion que devoient probablement occasioner les trente barils de poudre. Leur enthousiasme ne fit cependant que prendre une autre direction, et ils s'évertuèrent pour préparer une réception digne du maître du château incendié, et de l'illustre seigneur qu'il y conduisoit. On fit un massacre de tous les chapons et de tous les poulets du hameau ; on mit tous les jambons dans les marmites ; tous les fours furent chauffés pour faire cuire les pâtisseries grossières qui passoient alors pour des friandises en Écosse, et dont le nom même y est inconnu aujourd'hui. On mit en perce tous les

tonneaux de bière; on chercha dans tous les caveaux quelques bouteilles de vin vieux; jamais on n'avoit vu une telle agitation dans le village de Wolfhope. Il n'existoit pas une seule chaumière où l'on ne fit quelques préparatifs, dans l'espérance d'y recevoir quelques personnes de la suite du noble marquis, qu'on regardoit comme l'avant coureur des grâces qui alloient pleuvoir sur ce hameau à l'exclusion du reste de l'Écosse. Le ministre, qui convoitoit une cure vacante à peu de distance, voulut faire valoir ses droits pour recevoir au presbytère les deux personnages importants. Mais Caleb avoit destiné cet honneur au tonnelier, dont la femme et la belle-mère dansèrent de joie en apprenant cette heureuse nouvelle.

Le Maître de Ravenswood et le marquis furent reçus avec toutes les marques de distinction dont on put s'aviser; la vieille Marion, qui avoit autrefois demeuré au château de Ravenswood, et qui savoit, dit-elle, comment il falloit agir avec la noblesse, se chargea d'arranger le cérémonial conformément à l'étiquette du temps. La maison du tonnelier étoit spacieuse, et chacun des deux nobles hôtes put y avoir son appartement séparé, où ils furent conduits avec respect pendant qu'on achevoit les préparatifs du souper.

Edgar ne se trouva pas plus tôt seul, que,

poussé par un sentiment irrésistible, il sortit de la chambre où il l'avoit fait entrer, quitta la maison, le village, et courut à la colline qui séparoit le village de la tour, afin de voir la destruction définitive de la demeure de ses ancêtres. Quelques enfants du hameau avoient pris la même route par curiosité, après avoir vu arriver la voiture à six chevaux, et les cavaliers nombreux qui l'escortoient. Quelques-uns d'entre eux passèrent près de Ravenswood, criant à ceux qui étoient derrière eux de se dépêcher, afin de voir la vieille tour sauter comme une châtaigne dans les cendres.

—Et voilà les enfants des vassaux de mon père! pensa Edgar : les enfants des hommes que les lois et la reconnoissance obligeoient à nous suivre à la guerre, à travers l'eau et le feu! la ruine du château de leurs maîtres n'est pour eux qu'un spectacle, un divertissement.

Cette réflexion avoit jeté une sorte d'aigreur dans son esprit, et se sentant tirer par l'habit, il s'écria avec colère : Que me voulez-vous, chien.... Et se retournant en même temps, il reconnut Caleb, car c'étoit lui qui s'étoit permis cette liberté.

—Oui, je suis un chien, répondit-il, un vieux chien, et je me suis exposé à être traité comme un chien. Mais je ne m'en inquiète pas plus que d'une prise de tabac, l'honneur de la famille



marche avant tout. D'ailleurs je suis un trop vieux chien pour apprendre de nouveaux tours, et pour suivre un nouveau maître.

Ravenswood étoit arrivé en ce moment sur le haut de la colline, d'où l'on pouvoit apercevoir le château. A sa grande surprise, il ne vit aucune apparence d'incendie; seulement les nuages au-dessus de la tour offroient cette teinte rougeâtre, effet ordinaire de la réverbération d'un grand feu.

— Les flammes se sont donc éteintes d'elles-mêmes, dit-il à Caleb, et les murs ont pu y résister. Mais bien certainement il n'y a pas eu d'explosion, car avec la quantité de poudre dont vous parliez tout à l'heure, on l'auroit entendue à plus de vingt milles à la ronde.

— C'est vraisemblable, répondit Caleb avec le plus grand sang-froid.

— Le feu n'a donc pas atteint l'endroit où elle étoit déposée ?

— C'est ce que je crois, répondit Caleb avec le même ton de gravité imperturbable.

— Caleb, dit Edgar, ma patience est à bout. Je vais à l'instant même à Wolfcrag, afin de juger des choses par mes propres yeux.

— Votre honneur n'ira point, répondit Caleb avec fermeté.

— Et pourquoi n'irois-je point? qui pourroit m'en empêcher ?

— Moi! dit Caleb d'un air déterminé.

— Vous! Vous vous oubliez, mon vieil ami.

— Je ne le crois pas, car je puis vous dire tout, et vous en saurez tout autant que si vous y alliez vous-même. Seulement, ne vous mettez pas en colère, et ne me trahissez pas devant ces enfants, ou devant le marquis quand vous le reverrez.

— Mais, au nom du Ciel, expliquez-vous donc, vieux fou, et ne me laissez pas plus long-temps dans cette incertitude.

— Eh bien, la vérité est que le château se porte aussi bien que vous et moi, et que vous le retrouverez dans le même état que vous l'avez laissé.

—Comment cela se peut-il? L'incendie..

—L'incendie! quel incendie? Il n'y en a pas eu d'autre que celui de l'amadou pour allumer la pipe de Mysie.

— Mais cette flamme qu'on auroit pu voir de dix milles, d'où provenoit-elle donc?

— Allons donc! il est un vieux dicton qui n'a rien que de vrai :

« Petite flamme au loin reluit,
« A l'heure noire de minuit. »

Toute la flamme venoit de quelques bottes de luzerne et de la litière de votre cheval que j'ai

allumées dans la cour, après le départ du courrier : et s'il faut parler vrai, au nom du Ciel, quand vous amenerez quelqu'un à Wolfcrag, que ce quelqu'un soit seul et n'ait point de valet confident comme ce Lockard, pour tout lorgner, voir le foible et le fort d'une maison au grand discrédit de la famille, et me forcer de damner notre âme en contant mensonge sur mensonge aussi vite que je puis les inventer. J'aimerois mieux mettre le feu tout de bon à la tour, et m'enterrer sous ses ruines, que de voir la famille déshonorée de cette manière.

— Bien obligé, Caleb, dit Ravenswood, ne sachant s'il devoit rire ou se fâcher. Mais la poudre dont vous parliez, y en a-t-il réellement trente barils dans le château? le marquis sembloit en être instruit.

La poudre! ha! ha! ha! et le marquis donc! ha! ha! ha! quand votre honneur devroit me tuer, il faut que j'en rie. S'il y a de la poudre au château? Oui sans doute il y en avoit. Le marquis ne l'ignoroit pas, et c'est là le meilleur de l'histoire; car à peine en eus-je dit un mot, que, voyant que vous ne vouliez pas me croire, il prit la balle au bond, et vous parla comme s'il eût été mon compère. Ha! ha! ha!

— Mais comment cette poudre est-elle arrivée

au château? Où se trouve-t-elle placée en ce moment?

— Comment? Elle y est arrivée, répondit Caleb d'un air de mystère et en baissant la voix: vous étiez encore bien jeune quand il y eut un projet d'insurrection, dans lequel étoient entrés le marquis d'Athol et beaucoup d'autres seigneurs du nord de l'Écosse; — on apporta de Dunkerque bien des fusils et des sabres, indépendamment de la poudre. Nous eûmes un fier ouvrage pour introduire tout cela dans la tour pendant la nuit; car vous pensez bien que c'étoit une affaire qu'on ne pouvoit pas confier à tout le monde. Mais le marquis va vous attendre pour souper, et si vous voulez retourner chez Girder, je vous conterai tout chemin faisant.

— Et tous ces enfants, dit Edgar, votre bon plaisir est-il qu'ils passent ici la nuit à attendre l'explosion d'une tour qui n'est pas même en feu?

— C'est comme votre honneur le voudra. Cependant ce ne seroit pas un grand malheur; cela puniroit ces petits coquins d'être venus pour voir un tel désastre, comme si c'étoit une partie de plaisir. Mais puisque vous paroissez le désirer, je vais les renvoyer.

S'approchant alors des enfants qui étoient tous sur le haut de la colline, les yeux tournés du

côté de Wolfcrag, il les informa d'un air d'autorité que lord Ravenswood et le marquis d'Athol avoient donné ordre que l'explosion de la tour n'eût pas lieu avant le lendemain à midi, assurance qui les décida à retourner au village en se promettant bien de revenir le lendemain. Il y en eût deux qui restèrent pourtant près de Caleb pour en obtenir plus de renseignements, et notamment celui qu'il avoit envoyé chercher du tabac, tandis qu'il remplissoit les fonctions de tournebroche chez le tonnelier.

— M. Balderston, lui dit celui-ci, le château a donc disparu comme la broche d'une vieille femme.

— Croyez-vous donc, répondit Caleb, que le château d'un aussi grand seigneur que lord Ravenswood continuerait à brûler devant les propres yeux de son maître? Et repoussant l'enfant loin de lui : Il est toujours bon, dit-il à Edgar en se rapprochant de lui, d'apprendre aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs supérieurs.

— Mais parlez-moi donc de la poudre et des armes, Caleb, lui dit le Maître de Ravenswood?

— Les armes se sont en allées peu à peu, les unes d'un côté, les autres de l'autre; et quant à la poudre, j'en ai fait des échanges dans l'occasion avec des contrebandiers de Dunkerque pour de l'eau-de-vie, ce qui a servi à en approvisionner

le château pendant bien des années. N'étoit-ce pas en faire un meilleur usage que de l'employer à chasser l'âme du corps à de pauvres chrétiens ? Cependant il en reste un sac de quelques livres, où vous puisez quand vous vous amusez à chasser ; car dans ces derniers temps, je n'aurois, ma foi, su comment vous en procurer. Mais à présent que votre colère est passée, dites-moi si le marquis ne sera pas mieux reçu à Wolfhope, qu'il ne l'auroit été dans un château où, puisque nous sommes seuls, nous pouvons convenir qu'il ne reste guères que les murailles?

— Je crois que vous pouvez avoir raison, Caleb ; mais avant de brûler mon château, même de cette manière, il me semble que vous auriez dû me mettre dans le secret.

— Non, non, milord. C'est bien assez qu'un vieux pécheur comme moi conte des mensonges; pour l'honneur de la famille il ne conviendroit pas que vous en fissiez autant, et d'ailleurs vous n'y consentiriez point. Les jeunes gens ne sont pas judicieux, ils ne savent pas broder comme il faut une histoire. Or maintenant cet incendie, car ce sera un incendie, quand je devrois mettre le feu à la vieille écurie pour qu'on n'en puisse plus douter; cet incendie, dis-je, sera une excuse pour demander dans le pays tout ce dont nous aurons besoin, et il me dispensera de dire tous

les jours de nouveaux mensonges pour l'honneur de la famille, et le plus souvent sans être cru, ce qui est bien le pis.

— Je ne vois pas trop, Caleb, ce que peut faire votre incendie pour l'honneur de la famille, ou pour faire ajouter plus de foi à des contes déjà si difficiles à croire.

— Ne vous disois-je pas que les jeunes gens n'ont pas de judiciaire? Je vous répète que ce feu sauvera l'honneur de la famille pendant des générations si l'on sait en tirer parti. Où sont les tableaux de famille? me demandera quelque curieux. Le grand incendie les a détruits, répondrai-je. N'y a-t-il donc pas d'argenterie au château? me dira un autre. Et le grand incendie, dirai-je; croyez-vous qu'on pense à l'argenterie quand on court le risque de la vie? Mais que sont devenus les buffets, les tapis, les rideaux, les lits, tous les meubles précieux? L'incendie, encore l'incendie! ce sera une excuse toujours prête pour vous justifier de manquer de tout ce que vous devriez avoir. Jusqu'à un certain point cela vaudra mieux que toutes ces choses mêmes; car les plus beaux meubles s'usent et se détériorent avec le temps, au lieu qu'en mettant toujours l'incendie en avant avec adresse et prudence, l'honneur de la famille peut se sauver Dieu sait pendant combien d'années!

Ravenswood connoissoit trop bien l'opiniâtreté de son majordome et la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, pour discuter plus long-temps ce point avec lui; le laissant donc s'applaudir du succès de sa ruse, il retourna au village, où il trouva tout le monde inquiet de son absence : le marquis parce qu'il en ignoroit la cause, les femmes parce qu'elles craignoient que le souper ne se gâtât par un trop long retard. Chacun fut donc ravi de le voir arriver, et l'on apprit avec plaisir que le feu s'étoit éteint de lui-même avant d'avoir atteint l'endroit où la poudre étoit déposée, et sans avoir endommagé les murs extérieurs. Edgar ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus longs détails sur le stratagème de son sommelier.

On leur servit un excellent souper; mais il ne fut pas possible de déterminer le tonnelier et mistress Girder à se mettre à table avec leurs hôtes : ils restèrent debout dans l'appartement, veillant avec soin à ce que rien ne manquât. Telles étoient les mœurs du temps. La vieille mère fut un peu moins cérémonieuse, parce qu'elle avoit connu Edgar dans son enfance quand elle servoit chez ma mère, et sa conduite tenoit le milieu entre celle d'une aubergiste respectueuse, empressée de servir ses hôtes, et d'une maîtresse de maison qui reçoit chez elle une compagnie

d'une condition supérieure à la sienne. Elle découpoit, recommandoit les meilleurs morceaux, pressoit de manger, et elle se laissa persuader de s'asseoir à un coin de table, afin de prêcher d'exemple. Elle s'interrompoit souvent pour remarquer que milord ne buvoit pas; que le Maître de Ravenswood s'amusoit à ronger un os bien sec; qu'elle regrettoit de n'avoir à offrir à leurs seigneuries que des choses si peu dignes d'elles; que lord Allan, Dieu veuille avoir son âme! aimoit par-dessus toutes choses une cuisse d'oie rôtie, et qu'il ne manquoit jamais de l'arroser d'un verre d'eau-de-vie : or que l'eau-de-vie qu'elle leur offroit étoit excellente, attendu qu'elle venoit directement de France; car, ajouta-t-elle, en dépit de tous les douaniers anglais, les barques de Wolfhope n'ont pas encore oublié le chemin de Dunkerque.

Elle fut interrompue en ce moment par un grand coup de coude que son gendre le tonnelier lui donna dans le côté, ce qui valut à celui-ci la réplique suivante :

— Vous n'avez pas besoin de me pousser ainsi, Gilbert : personne ne dit que vous sachiez d'où vient l'eau-de-vie; parce que cela ne vous conviendroit pas, vous qui êtes tonnelier de la reine. Mais qu'importe à reine, à roi et empereur, ajouta-t-elle en regardant alternativement

le marquis et le Maître de Ravenswood, qu'une vieille femme comme moi achète quelques prises de tabac et son eau-de-vie pour se tenir le cœur gai ?

S'étant ainsi tirée de ce qu'elle regardoit comme un mauvais pas, elle continua, pendant le reste de la soirée, à faire, presque seule, les frais de la conversation : enfin les deux personnages se levèrent de table, et témoignèrent le désir de se retirer dans leur appartement.

On avoit destiné au marquis la chambre d'apparat, celle qui, dans toutes les maisons un peu au-dessus de la simple chaumière, étoit sacrée et ne servoit que dans les occasions importantes, comme celle dont il s'agissoit. On ne connoissoit pas encore l'art d'enduire les murs d'un plâtre poli, et les tapisseries étoient trop chères pour se trouver ailleurs que dans les demeures de la noblesse ou des personnes très-riches. Le tonnelier, qui n'étoit pas sans vanité, et qui jouissoit de quelque aisance, avoit donc imité l'usage des bons bourgeois d'alors et des ministres de campagne, pour orner cet appartement d'un cuir doré qu'on fabriquoit dans les Pays-Bas, et sur lequel étoient représentés des arbres et des animaux, avec quelques maximes morales, qui, quoique écrites en mauvais flamand, produisoient autant d'effet sur la conduite de ceux qui les

avoient sous les yeux, que si elles l'eussent été en excellent écossais.

L'ameublement avoit un aspect un peu sombre, mais un excellent feu de vieilles douves brilloit dans la cheminée; le lit étoit garni de linge d'une blancheur éclatante; les draps en belle toile, n'avoient jamais servi, et n'auroient peut-être jamais quitté l'armoire sans cette grande occasion. Sur une toilette on voyoit un miroir antique dans un cadre en filigrane, meuble qui avoit autrefois appartenu au château voisin, et venu chez le tonnelier, à défaut d'argent, en paiement de quelque ouvrage de son métier. A gauche de cette glace étoient une bouteille à long cou de vin de Florence, et un verre de même taille que celui que Téniers se met ordinairement en main quand il place son portrait dans quelque fête de village. Comme pendants de ces sentinelles étrangères on voyoit deux factionnaires du pays monter la garde de l'autre côté du miroir, savoir un pot rempli d'ale, et un quaigh d'ivoire et d'ébène, cerclé en argent, ouvrage des propres mains de Gilbert Girder, et qu'il montroit avec vanité comme un chef-d'œuvre. Outre les précautions contre la soif, on en avoit pris d'autres contre la faim en plaçant sur la toilette trois assiettes remplies de gâteaux de toute espèce; de sorte que l'appartement sembloit ap-

provisionné pour soutenir un siége de deux ou trois jours.

Le valet de chambre du marquis se trouvoit déjà dans l'appartement, étalant la riche robe de chambre de brocart de son maître sur un grand fauteuil de cuir à roulettes, qu'on avoit placé en face de la cheminée. Maintenant nous allons laisser ce noble personnage se délasser de ses fatigues en se mettant au lit, et jouir de tous les préparatifs qu'on avoit faits pour le recevoir, et que nous avons détaillés un peu longuement parce qu'ils servent à faire connoître les anciennes mœurs d'Écosse.

Nous ne nous appesantirons pas autant sur la description de la chambre à coucher du Maître de Ravenswood; c'étoit celle qu'occupoient ordinairement le tonnelier et sa femme : elle étoit ornée d'un portrait en buste, de grandeur naturelle, de Gilbert Girder lui-même, peint par un artiste français venu, mourant de faim (et Dieu sait comment et pourquoi!) de Flessingue ou de Dunkerque à Wolfhope sur un lougre de contrebande. Les traits étoient bien ceux de cet artisan grossier et opiniâtre, qui ne manquoit pourtant pas de bon sens; mais le peintre avoit donné à l'ensemble une tournure de grâces françaises, qui faisoit un si plaisant contraste avec la

gravité imperturbable de l'original, qu'il étoit difficile de les comparer sans rire. Girder et sa famille n'étoient pas peu fiers de ce chef-d'œuvre, qui les avoit pourtant exposés à la censure de tous les voisins ; on disoit que, quoique le tonnelier fût l'homme le plus riche du village, il ne lui convenoit pas d'avoir des objets de luxe, que les gens d'une condition élevée doivent seuls se permettre, et qu'il s'étoit rendu coupable d'un acte de vanité et de présomption impardonnable dans un homme de son état. Mon respect pour la mémoire de feu mon ami, M. Richard Tinto, m'a obligé à parler de ce portrait avec quelque détail; mais je fais grâce au lecteur de ses observations curieuses, quoique prolixes, sur le style de l'école française et sur l'état de la peinture en Écosse au commencement du dix-septième siècle.

Du reste, on avoit fait dans la chambre à coucher du Maître de Ravenswood les mêmes apprêts que dans celle du marquis.

Le lendemain de très-bonne heure, les deux parents songèrent à partir ; mais il fallut auparavant accepter un déjeuner, où il ne régnoit pas moins de profusion que dans le souper de la veille : des viandes chaudes et froides, des poudings de gruau d'avoine, du vin, des liqueurs spiritueuses, du lait préparé d'une douzaine de manières différentes, prouvèrent le même dé-

sir de faire honneur à leurs hôtes que les propriétaires hospitaliers de cette demeure avoient montré la veille. Tout le hameau de Wolfhope s'occupoit alors des préparatifs du départ; on payoit les mémoires, on se serroit la main, on atteloit les chevaux à la voiture, on selloit ceux des gens de la suite. Le marquis laissa un quadruple d'or à titre de gratification pour les domestiques du tonnelier, qui fut tenté un instant d'en faire son profit, Dingwal l'ayant assuré qu'il le pouvoit en conscience, puisque c'étoit lui qui avoit fait tous les frais de la réception du noble personnage; malgré cette décision légale, Girder ne put se résoudre à ternir l'éclat de son hospitalité. Il se contenta de dire à ses domestiques qu'il les regarderoit comme des ingrats s'ils achetoient pour un sou d'eau-de-vie avec cet argent ailleurs que chez lui; et comme le *pourboire* devoit probablement être employé à l'usage qui lui a fait donner ce nom, il se consola en pensant que, de cette manière, la gratification du marquis retomberoit dans sa poche, sans nuire le moins du monde à sa réputation de libéralité.

Tandis qu'on faisoit tous les arrangements pour le départ, Ravenswood faisoit épanouir le cœur de son vieux majordome en l'informant du changement favorable qui alloit vraisemblablement s'opérer dans sa situation. Il ne l'en ins-

truisit cependant qu'avec quelques précautions, car il savoit combien son imagination prenoit feu aisément. Il lui remit en même temps la majeure partie du peu d'argent qui lui restoit, en l'assurant qu'il n'en auroit lui-même aucun besoin ; ce qu'il fut obligé de lui répéter plusieurs fois. Il finit par lui recommander de la manière la plus positive de renoncer à toutes manœuvres contre les habitants de Wolfhope, leurs celliers, leurs poulaillers, leurs basses-cours, et généralement tout ce qui leur appartenoit; et le vieux serviteur y consentit plus aisément que son maître ne s'y attendoit.

—Sans doute, dit-il, sans doute, ce seroit une honte, un péché, un déshonneur pour la famille, que de harceler ces pauvres créatures quand on peut s'en passer : d'ailleurs, ajouta-t-il, il est peut-être prudent de les laisser respirer pendant quelque temps, afin de les trouver plus disposées à bien se montrer quand le besoin pourra l'exiger.

Cette affaire étant ainsi réglée, le Maître de Ravenswood, après avoir fait des adieux affectueux à son vieux domestique, rejoignit son noble parent, qui étoit prêt à monter en voiture. Leurs deux hôtesses étoient à la porte, et faisoient encore des révérences quand l'équipage, traîné par six excellents chevaux étoit déjà au bout du village. John Girder étoit derrière

elles, tantôt jetant les yeux sur sa main droite, qui avoit eu l'honneur d'être serrée par celles d'un lord et d'un marquis, tantôt tournant la tête en arrière; comme si, en voyant le désordre et la confusion qui régnoient dans la maison, et qui étoient la suite inévitable de la visite qu'il venoit de recevoir, il eût cherché à établir une balance entre la distinction qui lui avoit été accordée et la dépense qu'elle lui avoit occasionée.

— Allons, allons, dit-il enfin d'un ton d'oracle, que chacun se mette à sa besogne comme s'il n'existoit en ce monde ni lord ni marquis: qu'on balaie la maison, qu'on mette de côté le reste des vivres; et, s'il y a quelque chose qui ne puisse plus servir, qu'on le donne aux pauvres. Maintenant, ma mère et ma femme, il ne me reste à vous demander qu'une chose; c'est de ne jamais me rebattre les oreilles, en bien ni en mal, de la visite que nous avons reçue: faites entre vous et avec vos commères tous les bavardages qu'il vous plaira; mais, quant à moi, je ne veux pas en avoir la tête rompue.

Un mot de John Girder étoit un ordre, car il étoit chez lui monarque un peu despote. Chacun reprit ses occupations ordinaires, et l'on le laissa bâtir des châteaux en Espagne, si bon lui sembloit, sur les nouvelles faveurs qu'il pouvoit espérer de la cour.

CHAPITRE XXVII.

« Par les cheveux enfin j'ai saisi la fortune.
« Si jamais de mes mains je la laisse échapper,
« C'est moi seul à présent qu'il faut en inculper.
« Mais celui qui long-temps fut battu par l'orage
« Du retour du beau temps fait un meilleur usage. »

Ancienne comédie.

Nos voyageurs arrivèrent à Édimbourg sans accident, et le Maître de Ravenswood établit son domicile chez le marquis, comme cela avoit été convenu entre eux préalablement.

Cependant la crise politique qu'on attendoit ne tarda point à arriver, et la reine Anne accorda aux torys d'Écosse un ascendant qu'ils ne pouvoient pas long-temps conserver. Il n'entre pas dans notre plan de retracer ici les causes et les suites de cette révolution. Il nous suffit de dire que chaque parti en fut affecté conformément à ses principes et à ses intérêts. En Angleterre, un grand nombre d'épiscopaux, ayant à leur tête Harley, depuis comte d'Oxford, affectèrent de se séparer des jacobites : ceux d'Écosse, au contraire, furent plus conséquents, quoique peut-être moins prudents dans leur politique ; car ils regardèrent tous les changements nouveaux comme

un premier pas pour appeler au trône, lors du décès de la reine, son frère le chevalier de Saint-Georges. Ceux de ses partisans qui s'étoient trouvés froissés conçurent les espérances les plus déraisonnables, non-seulement de s'indemniser aux dépens de leurs ennemis, mais même d'en tirer une vengeance complète; tandis que les familles attachées au parti des whigs entrevoyoient le renouvellement des maux qu'elles avoient soufferts sous les règnes de Charles II et de son frère, et craignoient de subir les mêmes confiscations prononcées contre les jacobites pendant le règne de Guillaume.

Mais ceux qui concevoient le plus d'alarmes étoient ces hommes prudents, dont on trouve un certain nombre dans tous les gouvernements, et qui fourmillent dans une administration provinciale telle qu'étoit alors celle d'Écosse, ces hommes qui sont ce que Cromwel appeloit les enfants de la Providence, et, en d'autres termes, les humbles valets du parti dominant. La plupart d'entre eux se hâtèrent d'aller faire abjuration de leurs sentiments politiques entre les mains du marquis d'Athol; et comme on vit bientôt le vif intérêt qu'il prenoit aux affaires de son jeune parent le Maître de Ravenswood, ils furent les premiers à lui suggérer les mesures à prendre pour le faire réintégrer au moins dans une partie

des domaines de ses ancêtres, et pour obtenir la révocation de la sentence qui avoit dégradé sa famille de noblesse.

Le vieux lord Turntippet fut un de ceux dont les discours montrèrent le plus d'ardeur en faveur de Ravenswood. Son cœur saignoit, dit-il, en voyant un si brave jeune homme, d'une famille si noble et si ancienne, parent du marquis d'Athol, de l'homme qu'il honoroit le plus sur la terre, réduit à une si triste situation. Et, pour contribuer autant qu'il le pouvoit à relever cette antique maison, il envoya à Edgar trois vieux portraits de famille sans cadres, et six grands fauteuils garnis de coussins sur lesquels étoient brodées les armes de la maison de Ravenswood; il ne lui réclamoit rien, observoit-il, ni de l'intérêt, ni du principal, quoiqu'il les eût payés de son argent, depuis plus de seize ans, lors de la vente du mobilier de la maison du feu lord Ravenswood dans Canongate.

Lord Turntippet avoit accompagné lui-même les porteurs de ce splendide présent; mais il fut encore plus déconcerté que surpris, quoiqu'il tâchât de ne montrer que de l'étonnement, en voyant l'air d'indifférence avec lequel il fut reçu par le marquis; celui-ci lui dit que s'il vouloit faire une restitution qui pût avoir quelque mérite aux

yeux du Maître de Ravenswood et de ses amis, il devoit y comprendre une belle ferme à lui hypothéquée par le feu lord pour une somme qui ne montoit pas au quart de sa valeur. Lord Turntippet s'étoit fait adjuger cette terre en pleine et absolue propriété, grâce au désordre qui régnoit dans les affaires de cette famille, et par des moyens que les hommes de loi connoissoient alors parfaitement.

Le vieux complaisant du pouvoir se récria à cette proposition; il prit Dieu à témoin qu'il ne voyoit aucune raison pour que le jeune Ravenswood désirât de rentrer en possession de sa ferme, puisqu'il alloit être réintégré dans les domaines que sir William Ashton avoit usurpés sur sa famille, ce à quoi il étoit disposé à l'aider de tout son pouvoir, parce que c'étoit une chose juste et raisonnable. Enfin il offrit d'en assurer, après son décès, la propriété à son jeune ami.

Il n'en fut pourtant pas quitte à si bon marché, et plutôt que de se brouiller avec le marquis d'Athol, il rendit la ferme en recevant la somme qui lui étoit due originairement; c'étoit le seul moyen qu'il eût pour faire la paix avec les hautes puissances du jour, et il retourna chez lui chagrin et mécontent, disant avec amertume à ses confidents intimes que tous les changements d'ad-

ministration lui avoient toujours valu quelque petit avantage, mais que celui-ci lui coûtoit la plus belle plume de son aile.

On employa les mêmes moyens à l'égard des autres personnes qui avoient profité des malheurs de la famille, et sir William Ashton privé de la place de lord chancelier, fut menacé d'un pourvoi devant le parlement pour obtenir la cassation des sentences par lesquelles les cours de justice civile lui avoient adjugé le château et la baronnie de Ravenswood. Edgar crut pourtant devoir agir avec lui avec la plus grande franchise, tant à cause de l'hospitalité qu'il en avoit reçue, que par suite de son amour pour Lucie. Il lui écrivit donc pour lui avouer l'engagement qui existoit entre lui et miss Ashton, lui demanda son consentement à leur mariage, et l'assura que s'il y consentoit il régleroit lui-même, comme il le jugeroit convenable, toutes les difficultés qui les divisoient.

Le même courrier qui devoit porter cette lettre fut chargé d'en remettre une autre à lady Ashton. Ravenswood la supplioit d'oublier tous les sujets de ressentiment qu'il auroit pu lui donner involontairement. Il s'étendoit fort au long sur l'attachement qu'il avoit conçu pour sa fille, attachement qu'il étoit assez heureux pour croire réciproque, la conjurant de se montrer une véritable Douglas,

en oubliant d'anciennes préventions, des haines sans fondement, et la priant de croire qu'elle trouveroit toujours un serviteur fidèle et respectueux dans Edgar, Maître de Ravenswood.

Il écrivit une troisième lettre à Lucie, et le messager fut chargé de chercher quelque moyen pour la lui remettre en main propre. Elle contenoit les plus fortes protestations d'une constance éternelle, et lui parloit du changement qui s'opéroit dans sa fortune comme d'une circonstance dont le plus grand prix à ses yeux étoit de tendre à écarter les obstacles de leur union. Il lui faisoit part de ses démarches pour obtenir le consentement de ses parents, et lui exprimoit son espoir qu'elles ne seroient pas infructueuses. Dans le cas contraire, il se flattoit que son absence d'Écosse pour une mission importante et honorable donneroit aux préventions le temps de s'affoiblir, et les rendroit plus faciles à déraciner à son retour. Il comptoit au surplus que la constance et la fermeté de miss Ashton triompheroient de tout ce qu'on pourroit tenter pour la faire manquer à la foi qu'elle lui avoit promise. La lettre étoit fort longue, mais comme elle étoit plus intéressante pour les deux amants qu'elle ne pourroit l'être pour nos lecteurs, nous nous bornons à en rapporter ce qui précède.

Le Maître de Ravenswood reçut une réponse à

chacune de ces lettres, d'un style bien différent, et par trois voies différentes.

La réponse de lady Ashton lui parvint par l'exprès qu'il avoit envoyé, et à qui elle ne permit de rester au château que le temps qui lui fut strictement nécessaire pour écrire la lettre suivante.

A M. Ravenswood de Wolfcrag.

« MONSIEUR, ET INCONNU,

« J'ai reçu une lettre signée Edgar, Maître de Ravenswood, et je ne sais trop à qui je dois l'attribuer, puisque la famille qui porte ce nom a été dégradée de noblesse pour cause de haute trahison en la personne d'Allan, feu lord Ravenswood.

Si par hasard c'est vous, Monsieur, qui avez pris ce titre, vous voudrez bien savoir que je réclame le plein exercice des droits d'une mère sur miss Lucie Ashton ma fille, que j'ai irrévocablement destinée à un homme digne d'elle. Quand il en seroit autrement, je ne pourrois accueillir aucune proposition de cette nature de votre part ni de celle de qui que ce soit de votre famille qui a constamment porté les armes contre la liberté du peuple et contre les immunités de l'église de Dieu. Ce n'est pas le souffle d'une prospérité passagère, qui peut changer mes sentiments à cet

égard. De même que le saint roi David, j'ai déjà vu les méchants revêtus de grands pouvoirs s'élever comme l'arbre au vert feuillage; je passois : ils n'existoient déjà plus.

« Je vous prie, Monsieur, de bien vous pénétrer de ces vérités, par égard pour vous-même, et je vous engage à ne pas vous adresser davantage à votre servante.

« Marguerite Ashton, née Douglas. »

Deux jours après avoir reçu cette épître peu satisfaisante, le Maître de Ravenswood fut abordé dans la grande rue d'Édimbourg [1] par un homme qu'il reconnut pour le domestique de confiance de sir William Ashton. Lockard ôta son chapeau, le salua respectueusement, lui demanda pardon de l'arrêter ainsi dans la rue, lui remit une lettre dont il avoit été chargé par son maître, et disparut à l'instant. Elle consistoit en quatre pages in-folio couvertes d'une écriture très-serrée, et comme cela arrive souvent dans les compositions des grands jurisconsultes, on auroit pourtant pu la réduire à bien peu de chose. Ce qui en résultoit le plus évidemment, c'étoit que celui qui l'avoit écrite s'étoit trouvé dans un grand embarras pour la rédiger.

[1] High-Street.

Sir William commençoit par s'étendre fort au long sur le cas tout particulier qu'il faisoit de son jeune ami le Maître de Ravenswood, et sur la haute estime qu'il avoit toujours eue pour son ancien ami le marquis d'Athol. Il espéroit que, quelques mesures qu'ils pussent adopter en ce qui le concernoit, ils auroient les égards convenables à la sainteté des jugements obtenus *in foro contentioso* : il protestoit devant Dieu et devant les hommes que si les lois d'Écosse et les sentences rendues en conformité d'icelles devoient subir un affront devant telle assemblée que ce pût être, les maux qui en résulteroient pour le public feroient à son cœur une blessure plus profonde que tout le tort que des procédés si irréguliers pourroient faire éprouver à ses intérêts personnels. Il apuyoit beaucoup sur la générosité, sur le pardon mutuel des injures, et disoit quelques mots sur l'instabilité des choses humaines, lieu commun toujours à l'usage du parti politique qui succombe. Il regrettoit pathétiquement et blâmoit avec douceur la précipitation avec laquelle on lui avoit retiré la charge de lord chancelier (qu'une longue expérience l'avoit mis en état de remplir, il osoit dire, au grand avantage du public), sans qu'on se fût même donné la peine de s'assurer jusqu'à quel point ses principes politiques différoient de ceux de l'administration

actuelle. Il étoit bien convaincu que le marquis d'Athol n'avoit en vue que le bien public, qu'il y travailloit aussi sincèrement que lui-même et que qui que ce fût; et si, dans une conférence, ils étoient convenus de la marche à suivre pour arriver à ce but désirable, il l'auroit volontiers appuyé de tout son crédit et de tous ses moyens. Quant à l'engagement existant entre sa fille et Ravenswood, il n'en parloit que d'une manière contrainte. Il regrettoit qu'une démarche prématurée eût eu lieu; il prenoit son jeune ami à témoin qu'il ne lui avoit jamais donné aucun encouragement; il lui rappeloit qu'une transaction *inter minores*, qu'un engagement contracté par une fille sans le concours de ses curateurs naturels, étoit nul et de nul effet aux yeux de la loi. Cette mesure précipitée avoit produit sur l'esprit de lady Ashton un très-mauvais effet; elle avoit fortifié ses préjugés, et il ne falloit pas songer à les détruire quant à présent. Son fils, le colonel Sholto Douglas Ashton, s'étoit rangé de la manière la plus prononcée du côté de sa mère : ainsi donc il ne pourroit accorder à son jeune ami le consentement qu'il lui demandoit, sans se mettre en opposition contre toute sa famille, et sans risquer d'y opérer une rupture, danger auquel il ne pourroit s'exposer. Il finissoit par espérer que le temps, ce grand médecin, remédieroit à tout.

Dans un post-scriptum assez court, sir William disoit un peu plus clairement que plutôt que d'exposer la jurisprudence d'Écosse à recevoir une blessure mortelle, dans le cas où, contre son attente, il plairoit au parlement de casser des jugements solennellement rendus, il consentiroit à faire extrajudiciairement des sacrifices considérables.

Quelques jours après, un inconnu remit à la porte du marquis d'Athol la lettre suivante, adressée au Maître de Ravenswood :

« J'ai reçu votre lettre, mais ce n'a pas été sans danger. Ne m'écrivez plus jusqu'à ce qu'il arrive un temps plus heureux. Je suis obsédée, mais je serai fidèle à ma parole, tant que le Ciel me conservera l'usage de la raison. C'est une consolation pour moi de savoir que la fortune vous favorise, et j'en ai grand besoin. » Ce billet étoit signé L. A.

Ce peu de lignes remplit Ravenswood des plus vives alarmes. Malgré la défense de Lucie, il fit de nouvelles tentatives pour lui faire parvenir de nouvelles lettres, et même pour en obtenir une entrevue; mais il ne put y réussir, et il n'eut que la mortification d'apprendre qu'on avoit pris les plus grandes et les plus efficaces précautions pour empêcher toute correspondance entre eux.

Toutes ces circonstances contrarioient d'autant

plus Ravenswood qu'il ne pouvoit différer plus long-temps de partir d'Écosse pour s'acquitter de la mission importante qui venoit de lui être confiée. Avant son départ il remit la lettre de sir William entre les mains du marquis d'Athol, qui, après l'avoir lue, lui dit en souriant que l'ancien lord chancelier avoit laissé passer ses jours de grâce, et qu'il falloit qu'il apprît maintenant de quel côté se levoit le soleil. Ce fut avec la plus grande difficulté qu'Edgar en arracha la promesse que, dans le cas où sir William consentiroit à son mariage avec Lucie, il transigeroit avec lui sur toutes ses prétentions, sans porter l'affaire devant le parlement.

— C'est sacrifier les droits de votre naissance, lui dit le marquis, et j'aurois bien de la peine à y consentir, si je n'étois convaincu que lady Ashton, lady Douglas, ou n'importe quel nom elle se donne, n'en démordra point, et que jamais son mari n'osera la contrarier.

—J'espère cependant, milord, que vous voudrez bien songer que je regarde mon engagement comme sacré.

—Je vous donne ma parole d'honneur que je veux vous servir jusque dans vos folies. Je vous ai fait connoître mon opinion, mais je vous promets d'agir d'après la vôtre, si l'occasion s'en présente.

— Le Maître de Ravenswood ne put que faire les plus vifs remercîments à ce parent généreux, à cet ami véritable, et il lui laissa plein pouvoir d'agir pour lui, en toute circonstance, comme il jugeroit à propos. Il lui fit ses adieux, et partit pour le continent, où la mission qu'il avoit à remplir paroissoit devoir le retenir quelques mois.

CHAPITRE XXVIII.

« Désarme-t-on ainsi les rigueurs d'une belle ? »
SHAKSPEARE.

Un an s'étoit passé depuis le départ du Maître de Ravenswood pour le continent. On ne croyoit pas qu'il dût y rester si long-temps, cependant il y étoit encore retenu par la mission dont il avoit été chargé, ou, suivant un bruit assez généralement répandu, par d'autres affaires qui le concernoient personnellement. Pour faire connoître à nos lecteurs dans quel état se trouvoit alors les choses dans la famille de sir William Ashton, nous allons rapporter une conversation confidentielle qui eut lieu à cette époque entre Bucklaw et son complaisant compagnon de bouteille, le fameux capitaine Craigengelt.

Ils étoient assis aux deux côtés d'une immense cheminée, dans la salle à manger du château de Girningham. Un grand feu de bois brilloit dans l'âtre, une table ronde placée entre eux soutenoit deux verres et quelques bouteilles d'excellent Bourgone, et cependant le Maître du logis avoit l'air sérieux, pensif et réfléchi, tandis que le parasite songeoit à ce qu'il pourroit dire ou faire,

pour prévenir, ce qu'il redoutoit le plus au monde, un accès d'humeur de celui dont il cultivoit assidûment les bonnes grâces. Après un long silence, qui n'étoit interrompu que par le bruit que faisoit Bucklaw en battant la mesure contre terre avec la semelle de sa botte, Craigengelt se hasarda enfin à le rompre le premier.

— Je veux être damné, dit-il, si l'on vous prendroit en ce moment pour un homme sur le point de se marier. Que le diable m'emporte si vous n'avez pas plutôt l'air d'un malheureux condamné au gibet !

— Grand merci du compliment, répondit Bucklaw, mais je suppose que vous pensez à ce qui peut vous arriver quelque jour. Je vous le demande, capitaine, pourquoi aurois-je l'air gai, quand je me sens mélancolique, et diablement mélancolique?

— Et c'est ce qui fait que je me donne au diable. Vous êtes à la veille de faire le meilleur mariage du pays, un mariage que vous avez vivement désiré, et vous avez l'air rechigné comme une ourse à qui l'on vient d'enlever ses oursons!

— Je ne sais, répondit Bucklaw d'un ton d'humeur, si je conclurois ce mariage ou non, si je ne me trouvois trop avancé pour reculer.

— Reculer! s'écria Craigengelt feignant le plus

grand étonnement. Ce seroit jouer à qui perd gagne. Reculer! La dot de la fille......

— Dites de la jeune demoiselle, s'il vous plaît, dit Bucklaw en l'interrompant.

— Soit! de la jeune demoiselle, je n'ai pas dessein de lui manquer de respect. Mais la dot de miss Ashton n'est-elle pas égale à celle que pourroit vous apporter quelque autre héritière que ce fût dans tout le Lothian?

— Cela peut être vrai, mais que m'importe sa dot? ne suis-je pas assez riche?

— Et la mère, qui vous aime comme un de ses enfants!

— Même un peu plus que quelques-uns d'entre eux, à ce que je pense. Au surplus, je ne crois pas qu'elle fasse une grande dépense d'affection.

— Et le colonel Sholto Douglas Ashton, qui désire ce mariage plus qu'aucune chose au monde.

— Parce qu'il espère qu'il pourra contribuer à le faire arriver au parlement.

— Et le père qui est aussi impatient de voir ce mariage se conclure, que je l'ai jamais été de voir la fin d'une partie que je suis près de gagner!

— Sans doute, dit Buchlaw avec le même ton d'indifférence. Il désire assurer à sa fille le meilleur parti possible, puisqu'il ne lui est pas

permis de la vendre pour sauver le domaine de Ravenswood que le parlement va arracher de ses griffes.

— Mais que direz-vous de la jeune demoiselle? Il n'en existe pas une plus jolie dans toute l'Écosse. Vous en étiez fou quand elle ne vouloit pas de vous, et aujourd'hui qu'elle consent à vous épouser, et à renoncer à son engagement avec ce Ravenswood, voilà que vous faites le dédaigneux! Je ne puis m'empêcher de le dire, il faut que vous ayez le diable au corps. Vous ne savez ni ce qu'il vous faut, ni ce que vous voulez.

— Je vais vous le dire en deux mots, reprit Bucklaw en se levant et en se promenant dans l'appartement : je voudrois savoir pourquoi diable miss Ashton a changé d'avis si subitement?

— Pourquoi vous en inquiéter, puisque le changement est en votre faveur?

—Vous pouvez avoir raison. Je n'ai jamais beaucoup connu les belles dames, et pourtant je sais qu'elles sont souvent capricieuses en diable. Mais il y a dans le changement de miss Ashton quelque chose de trop soudain, de trop sérieux, pour que ce ne soit que l'effet d'un caprice. C'est l'ouvrage de lady Ashton. Elle connoît toutes les manœuvres qu'il faut employer pour réduire l'esprit humain, de même qu'on emploie les martingales, les cavessons pour dompter un jeune cheval.

— Comment pourroit-on le former sans cela? Comment le rendroit-on soumis et docile ?

— Cela est pourtant vrai, dit Bucklaw en suspendant sa marche, et en s'appuyant sur le dos d'une chaise. D'ailleurs Ravenswood est encore sur mon chemin. Croyez-vous qu'il renonce à l'engagement de Lucie ?

— Bien certainement il y renoncera. Que signifie cet engagement quand ils sont sur le point, lui de prendre une autre femme, elle de choisir un autre mari ?

— Et vous croyez bien sérieusement qu'il va se marier en pays étranger, comme nous l'avons entendu dire ?

— N'avez-vous pas entendu vous-même le capitaine Westenho parler des préparatifs qu'on fait pour cet heureux hymen ?

— Le capitaine Westenho vous ressemble un peu trop, Craigengelt, pour qu'il puisse être ce que sir William appelleroit un témoin irrécusable. Personne ne peut mieux boire, mieux jouer, mieux jurer, et je crois que lorsqu'il s'agit de mentir et de tromper, il ne s'en acquitte pas moins bien. Toutes ces qualités peuvent être utiles, Craigengelt, quand elles s'exercent dans une sphère convenable, mais elles sentent un peu trop le flibustier, pour figurer comme il faut dans une cour de justice.

— Et bien, n'en croirez-vous pas le colonel Douglas Ashton? Ne nous a-t-il pas assuré qu'il avoit entendu le marquis d'Athol dire publiquement, sans savoir qu'il fût présent, que son jeune parent avoit arrangé ses affaires de manière à ne pas être obligé de sacrifier le domaine de ses pères pour obtenir la fille langoureuse d'un vieux fanatique sans crédit; et que Bucklaw étoit le bien venu à porter les vieux souliers de Ravenswood.

— A-t-il bien osé parler ainsi! s'écria Bucklaw, en se livrant à un de ces accès de colère auxquels il s'abandonnoit assez souvent: si je l'avois entendu, de par le Ciel! je lui aurois arraché la langue du gosier devant ses courtisans, ses flatteurs et sa garde de montagnards. Comment Sholto ne lui a-t-il point passé son épée au travers du corps?

— Je veux être capot si je le sais. Bien certainement le marquis le méritoit bien; mais c'est un vieillard, un ministre d'état; il y auroit plus de danger que d'honneur à avoir une affaire avec lui. Dédommagez miss Ashton du tort que de pareils propos peuvent lui faire, plutôt que de vous en prendre à un homme trop vieux pour se battre, et placé trop haut pour que vous puissiez l'atteindre.

— Je l'atteindrai pourtant quelque jour, ainsi

que son cher parent Ravenswood. Mais en attendant je ferai ce qu'exige l'honneur de miss Ashton : il ne faut pas qu'il souffre de tout ce qu'ils peuvent dire. C'est pourtant une sotte affaire, et je voudrois bien qu'elle fût terminée. Allons, Craigengelt, remplissez nos verres et buvez à sa santé. Une bonne bouteille de vin vaut mieux que tous les jupons de l'Europe.

CHAPITRE XXIX.

« Tel étoit le sujet de tous nos entretiens.
« Étions-nous tête à tête ou bien en compagnie,
« Sans cesse elle en étoit plus ou moins poursuivie ;
« Enfin elle en perdoit à table l'appétit,
« Et ne pouvoit compter sur le sommeil au lit. »
Les Méprises. SHAKSPEARE.

Le matin suivant vit Bucklaw et son fidèle Achate, Craigengelt, arriver au château de Ravenswood. Ils y furent reçus avec de grandes démonstrations d'amitié par sir William, lady Ashton et leur fils aîné, le colonel Sholto Douglas Ashton. Après avoir long-temps rougi et bégayé; car Bucklaw, malgré son caractère ferme et intrépide sur bien des points, avoit cette timidité puérile qui est le partage assez ordinaire de ceux qui ont peu vécu dans la bonne société, il parvint enfin à demander un entretien avec miss Ashton relativement à leur futur mariage. Sir William et son fils jetèrent les yeux sur lady Ashton, qui répondit avec un air d'aisance qu'elle alloit faire venir sa fille sur-le-champ; mais j'espère, ajouta-t-elle en souriant agréablement, qu'attendu la grande jeunesse de Lucie et la circonstance qu'elle a eu la foiblesse de se laisser déjà per-

suader de contracter un engagement dont elle rougit aujourd'hui, notre ami, monsieur Bucklaw, lui pardonnera, si elle désire que je sois présente à cette entrevue.

— Je vous proteste, ma chère dame, répondit Bucklaw, que c'est précisément ce que je souhaite moi-même; car j'ai si peu l'habitude de ce qu'on appelle la galanterie, que je commettrai certainement quelque misérable bévue si je n'ai l'avantage d'avoir un interprète tel que vous.

Ce fut ainsi que le trouble et l'embarras, que Bucklaw éprouvoit en ce moment, lui firent oublier les craintes qu'il avoit eues la veille que lady Ashton n'eût employé quelque manœuvre pour déterminer sa fille à consentir tout d'un coup à un mariage pour lequel elle avoit témoigné jusqu'alors le plus grand éloignement, et il perdit par-là l'occasion de s'assurer par lui-même des véritables sentiments de Lucie.

Le père et le fils sortirent du salon avec le capitaine, et lady Ashton ne tarda pas à y rentrer suivie de sa fille. Lucie parut à Bucklaw telle qu'il l'avoit vue précédemment, plutôt calme qu'agitée; mais un meilleur juge que lui auroit eu peine à décider si ce calme avoit pour cause l'indifférence ou le désespoir. Il étoit d'ailleurs trop troublé lui-même pour pouvoir soumettre à un examen attentif les dispositions de la jeune personne, il

bégaya deux ou trois phrases incohérentes, confondit tout ce qu'il vouloit dire, et resta court avant d'avoir pu finir son discours.

Miss Ashton l'avoit écouté, ou du moins avoit eu l'air de l'écouter. Mais elle ne lui fit aucune réponse et continua à s'occuper d'un ouvrage de broderie auquel elle paroissoit donner toute son attention, soit par instinct, soit par habitude. Lady Ashton étoit assise à peu de distance dans une embrasure de croisée, et voyant que Bucklaw étoit au bout de son rôle, et que sa fille gardoit le silence, elle s'écria d'un ton qui tenoit le milieu entre la douceur et le reproche : — Lucie! eh bien, ma chère, à quoi pensez-vous donc? N'avez-vous pas entendu ce que M. Bucklaw vient de vous dire?

L'esprit de la malheureuse fille paroissoit n'avoir pas conservé le souvenir de la présence de sa mère. Elle tressaillit à sa voix, laissa tomber son aiguille, et prononça, à la hâte et presque tout d'une haleine, ces paroles contradictoires : Non, Madame. Si, milady. Je vous demande pardon. Je n'ai pas entendu.

— Vous n'avez pas besoin de rougir, mon enfant, et encore moins de pâlir et de trembler, dit lady Ashton en s'approchant d'elle. Nous savons qu'une jeune demoiselle bien née ne doit pas se montrer empressée d'écouter les compli-

ments des jeunes gens. Mais vous devez songer que M. Bucklaw est autorisé par vos parents à vous parler comme il vient de le faire, et que vous avez consenti à l'écouter favorablement. Vous savez combien votre père et moi nous avons à cœur un mariage si sortable.

Le ton de lady Ashton, en prononçant ces paroles, respiroit la douceur et la tendresse maternelle, mais ses regards dirigés vers sa fille lui intimoient en même temps un ordre rigoureux et sévère. Le ton de douceur étoit affecté pour mieux tromper Bucklaw, ce qui n'étoit pas très-difficile, et le regard étoit destiné pour la pauvre Lucie, accoutumée à lire dans les yeux de sa mère ses moindres volontés, quand même celle-ci jugeoit à propos de n'en instruire qu'elle.

Miss Ashton étoit assise sur sa chaise dans un état d'immobilité parfaite, paroissant frappée de terreur, roulant autour d'elle des yeux égarés, et continuant à garder le silence. Bucklaw, qui pendant tout ce temps s'étoit promené en long et en large dans le salon, étoit parvenu à retrouver sa présence d'esprit, et s'arrêtant tout à coup en face de Lucie : Je crois, miss Ashton, lui dit-il, que j'ai joué le rôle d'un sot. J'ai voulu vous parler comme on dit que les jeunes filles aiment qu'on leur parle; vous n'y avez rien compris, et cela ne m'étonne point, car du diable si j'y com-

prends rien moi-même; mais une fois pour toutes je veux m'expliquer en bon écossais. Votre père et votre mère consentent que je vous épouse; je vous dirai donc que si vous voulez accepter pour mari un jeune homme franc et loyal qui jamais ne vous contrariera en la moindre chose, vous n'avez qu'un mot à dire. Je vous mettrai à la tête du plus bel établissement qui soit dans le Lothian; vous choisirez entre le château de Girningham et celui de Bucklaw; vous aurez la maison de lady Girnington à Édimbourg dans Canongate; vous irez où il vous plaira, vous ferez ce que vous voudrez, vous verrez qui bon vous semblera. Cela est clair. Seulement je réserve un coin au bas bout de la table, pour un mauvais sujet de mes amis de la compagnie duquel je me passerois fort bien, si le coquin n'avoit eu l'art de me persuader qu'elle m'est absolument nécessaire; ainsi j'espère que vous ne bannirez pas Craigengelt, quoique certainement il ne soit pas difficile de trouver meilleure société.

— Fi donc, Bucklaw, fi donc! s'écria lady Ashton : comment pouvez-vous supposer que Lucie ait la moindre idée de bannir de chez vous cette franche et honnête créature, le brave capitaine Craigengelt?

— Il est très-vrai, milady, que la franchise, l'honnêteté et la bravoure sont trois qualités qu'il

possède au même degré. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le drôle connoît ma manière d'être, il sait se rendre utile, il se plie à toutes mes fantaisies, et, comme je vous le disois, j'aurois peine à m'en passer. Mais encore un coup ce n'est pas ce dont il s'agit, et puisque j'ai eu assez de courage pour vous faire directement ma proposition, miss Ashton, je serois charmé de recevoir une réponse de votre propre bouche.

— Mon cher Bucklaw, dit lady Ashton, permettez-moi de venir au secours de la timidité de ma fille. Je vous dis en sa présence qu'elle a déjà consenti à se laisser guider par son père et par moi dans cette affaire. Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en combinant, suivant son usage, un ton de tendresse avec un regard impérieux, parlez vous-même; ce que je dis n'est-il pas l'exacte vérité?

— J'ai promis de vous obéir, répondit sa victime d'une voix foible et tremblante, mais à une condition.

— Elle veut dire, reprit sa mère, qu'elle attend la réponse à la demande qu'elle a adressée à Ratisbonne, ou à Vienne, ou à Paris, pour être dégagée de la promesse qu'un homme artificieux avoit eu l'art d'obtenir d'elle Je suis sûre, mon cher Bucklaw, que vous ne la blâmerez point d'avoir sur cet article une délicatesse que nous devons tous apprécier et partager.

— Cela est juste, parfaitement juste, dit Bucklaw; et il fredonna en même temps ce refrain d'une vieille chanson :

« Oublions le premier amour,
« Et puis un autre aura son tour. »

— Mais il me semble, ajouta-t-il, que vous auriez déjà eu le temps de recevoir cinq ou six réponses de Ravenswood. Du diable si je ne vais pas lui en demander une moi-même, si miss Ashton veut m'en charger.

— C'est à quoi nous ne pouvons consentir, dit lady Ashton. Nous avons eu déjà bien de la peine à empêcher mon fils Douglas de faire cette démarche, et elle seroit déplacée de votre part. Nous vous aimons trop pour souffrir que vous alliez faire une telle demande à un homme du caractère de celui dont il s'agit. Mais d'ailleurs, tous les amis de notre famille sont d'avis que, comme cet homme, indigne de tant d'égards, n'a pas daigné faire de réponse, son silence doit être regardé comme un consentement. Un contrat n'est-il pas censé rompu quand les parties intéressées n'insistent pas pour qu'il soit exécuté? C'est l'opinion bien prononcée de sir William, qui doit s'y connoître, et ma chère Lucie ellemême devroit partager.....

—Madame, s'écria Lucie avec une énergie dont

on ne l'auroit pas crue capable, ne me pressez pas davantage. Si ce malheureux engagement est annulé, je vous ai déjà dit que vous disposerez de moi comme vous le voudrez. Mais jusqu'alors je serois coupable aux yeux de Dieu et des hommes si je faisois ce que vous me demandez.

— Mais, ma chère amie, si cet homme s'opiniâtre à garder le silence.....

— Il me répondra. Il y a six semaines que je lui ai envoyé par une voie très-sûre un duplicata de ma première lettre.

— Vous ne l'avez pas fait, vous n'auriez pas osé le faire, s'écria lady Ashton avec un emportement qui n'étoit guère d'accord avec le ton de douceur qu'elle avoit affecté de prendre; mais reconnoissant sa faute sur-le-champ : Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en reprenant un ton mielleux, comment avez-vous pu faire une telle démarche?

—Peu importe, dit Bucklaw; j'approuve et je respecte la façon de penser de miss Ashton : tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas été le porteur de sa dépêche.

— Et combien de temps, miss Ashton, lui demanda sa mère d'un son ironique, devons-nous attendre le retour de votre Pacolet? car vous avez sans doute employé quelque substance aérienne; nos simples couriers de chair et d'os n'é-

toient pas dignes d'être chargés d'un message si important.

—J'ai compté les semaines, les jours, les heures et les minutes, répondit Lucie, et si je n'ai pas une réponse dans huit jours, j'en conclurai qu'il est mort. Jusqu'à ce moment, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Bucklaw, je vous aurai une obligation véritable si vous pouvez obtenir de ma mère qu'elle ne me presse pas davantage à ce sujet.

—J'en fais la demande formelle à lady Ashton, s'écria Bucklaw : sur mon honneur, miss Lucie, je respecte vos sentiments, et quoique je désire plus vivement que jamais de voir la fin de cette affaire, je vous jure que j'y renoncerois si l'on vous pressoit de manière à vous causer un seul instant de désagrément.

— M. Bucklaw ne doit craindre rien de semblable, — dit lady Ashton pâlissant de colère, — quand c'est le cœur d'une mère qui veille au bonheur de sa fille. Me permettrez-vous de vous demander, miss Ashton, dans quels termes étoit conçue la lettre que vous avez jugé à propos d'écrire ?

— Ce n'étoit, répondit Lucie, que la copie exacte de celle que vous m'avez précédemment dictée.

— Ainsi donc, ma chère Lucie, dit sa mère

en reprenant un accent affectueux, nous pouvons espérer que dans huit jours vous mettrez fin à toutes ces incertitudes ?

—Je n'entends pas que miss Ashton soit serrée de si près, Madame, s'écria Bucklaw, qui, quoique bizarre, étourdi et inconséquent, n'étoit pas dépourvu de sensibilité : des messagers peuvent être arrêtés, retardés en route par des événements imprévus. Un cheval déferré m'a une fois fait perdre une journée entière. Permettez-moi de consulter mon agenda. C'est d'aujourd'hui en vingt jours la fête de saint Judes. J'ai plus d'une affaire d'ici là, et il faut que je sois la veille à Caverton-Edge pour voir courir la jument noire du laird de Kittlegirth et le cheval bai de Johnston le marchand de farine. Mais n'importe, en courant toute la nuit, je puis être ici le lendemain. J'espère donc que, comme d'ici à cette époque, je n'importunerai pas davantage miss Ashton, vous, milady, sir William et le colonel Douglas, vous voudrez bien aussi lui laisser la tranquillité nécessaire pour faire ses réflexions et prendre son parti.

—Vous avez de la générosité, Monsieur, dit Lucie.

—De la générosité ! non. Je ne suis, comme je vous l'ai dit, qu'un jeune homme un peu étourdi, mais franc et loyal, et je travaillerai à

vous rendre heureuse, si vous me le permettez et que vous m'en donniez les moyens.

A ces mots il la salua avec plus d'émotion qu'on n'en devoit attendre de son humeur habituelle, et il se prépara à sortir. Lady Ashton le suivit en l'assurant que Lucie rendoit justice à la sincérité de son attachement, et en l'engageant à voir sir William avant son départ. — Puisque nous devons être prêts, ajouta-t-elle en se retournant vers sa fille, à signer, le jour de Saint-Judes, le bonheur de toute la famille.

— Le bonheur de toute la famille! s'écria douloureusement Lucie, tandis que la porte du salon se fermoit : dites plutôt l'arrêt de ma mort? et joignant sur sa poitrine ses mains flétries par le chagrin, elle se laissa tomber sur un fauteuil dans un état voisin de l'anéantissement.

Elle en fut bientôt retirée par les cris bruyants de son jeune frère Henry, qui venoit lui rappeler la promesse qu'elle lui avoit faite de lui donner deux aunes de ruban écarlate pour lui faire des nœuds de jarretières.

Lucie se leva d'un air résigné, et ouvrant une petite boîte d'ivoire, y prit le ruban que son frère désiroit, et lui en fit deux nœuds de jarretières, comme il voulut.

— Ne fermez pas votre boîte si vite, s'écria Henry, il faut que vous me donniez encore de

votre fil d'argent pour attacher les sonnettes aux pates de mon faucon. Ce n'est pas qu'il le mérite, car, malgré le mal que j'ai eu à le dénicher, malgré la peine que j'ai prise à l'élever, je crains qu'il ne soit jamais bien dressé; après avoir enfoncé ses serres dans le corps d'une perdrix, il la lâche tout à coup et la laisse échapper. Or que peut devenir le pauvre oiseau blessé de cette manière? il faut qu'il aille mourir sous le premier genêt ou la première bruyère qu'il rencontre.

— Vous avez raison, Henry; vous avez bien raison, dit tristement Lucie, en tenant toujours la main de son frère, après lui avoir donné le fil qu'il venoit lui demander. Mais il existe dans le monde d'autres oiseaux de proie que votre faucon, et encore plus d'oiseaux blessés qui, ne désirant que de mourir en paix, cherchent en vain une bruyère ou un genêt pour y cacher leur tête.

—Ah! voilà une phrase que vous avez trouvée dans quelqu'un de vos romans, dit Henry, et Sholto prétend que cela vous tourne la tête. Mais j'entends Norman siffler le faucon, il faut que j'aille lui attacher ses sonnettes.

A ces mots, il partit avec la joyeuse insouciance de la jeunesse, laissant sa sœur à l'amertume de ses réflexions.

—Il est donc décidé, dit-elle, que je serai

abandonnée par tout ce qui respire, même par ceux qui devoient me chérir le plus. Je ne vois près de moi que ceux qui m'entraînent à ma perte. Cela doit être ainsi. Seule et sans prendre conseil de personne, je me suis précipitée dans le danger; il faut, seule et sans conseil, que j'en sorte ou que je meure.

CHAPITRE XXX.

« Que s'ensuit-il enfin ?
« Une triste apathie, un sombre et noir chagrin,
« Un morne désespoir, précurseur ordinaire
« De la mort, qui bientôt finit votre misère. »
Les Méprises. SHAKSPEARE.

Pour justifier la facilité avec laquelle Bucklaw, qui réellement n'étoit pas dépourvu de bonnes qualités, laissoit égarer son jugement par les manœuvres de lady Ashton, tandis qu'il faisoit à sa manière la cour à Lucie, il faut que le lecteur se rappelle le régime intérieur auquel les femmes étoient soumises à cette époque dans les familles d'Écosse.

Les mœurs de ce pays, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, étoient les mêmes, que celles de la France avant la révolution. Les jeunes personnes d'un rang distingué voyoient très-peu la société avant d'être mariées, et elles étoient tenues, par les lois comme par le fait, sous une dépendance absolue de leurs parents; ceux-ci, lorsqu'il s'agissoit de leur établissement, consultoient plus souvent l'intérêt et les convenances que l'inclination de leurs enfants. En pareilles circonstances, celui qui devoit épouser n'atten-

doit guère de sa future qu'un consentement tacite aux volontés de ceux qui avoient droit de disposer d'elle; et comme il avoit peu d'occasions de la connoître, il se décidoit ordinairement sur l'extérieur, de même que les amants de Portia, dans *le marchand de Venise*, choisissent, d'après le métal dont elles sont composées, chacune des cassettes dont le contenu doit décider de leur sort : en un mot, c'étoit une loterie où le hasard décidoit qui devoit gagner ou perdre.

Telles étoient les mœurs générales du siècle; il n'étoit donc pas étonnant que Bucklaw, éloigné jusqu'alors de la bonne société, ne cherchât pas, dans celle qui devoit être son épouse, des sentiments que des gens ayant plus d'expérience et de délicatesse auroient à peine songé à désirer. Il savoit, ce qui étoit généralement regardé comme le point principal, que les parents et les amis de Lucie, s'étoient prononcés ouvertement en sa faveur, que cette prédilection étoit fondée sur de puissants motifs; et il ne croyoit pas avoir à s'inquiéter d'autre chose.

Il est certain que depuis le départ de Ravenswood la conduite du marquis sembloit avoir été calculée tout exprès pour mettre une barrière insurmontable entre son parent et lady Ashton. Il aimoit sincèrement Edgar, mais cette affection n'étoit pas dirigée par le jugement, ou pour mieux

dire, comme tant d'autres amis et protecteurs, il consultoit ce qu'il regardoit comme les véritables intérêts de son jeune parent, plutôt que ses inclinations.

Il avoit employé tout le crédit dont il jouissoit comme ministre pour faire accueillir, par le parlement d'Écosse, un appel qu'il interjeta, au nom de Ravenswood, des jugements qui avoient accordé la propriété de la baronnie dont il portoit le nom à l'ancien lord chancelier. Cette mesure, appuyée de toute la force de l'autorité ministérielle, fit jeter les hauts cris par tous les membres du parti opposé, qui la représentèrent comme un empiétement inouï, arbitraire et tyrannique sur le pouvoir judiciaire. Mais si tel fut l'effet que cette démarche produisit sur des gens qui n'avoient d'autres liaisons avec la famille Ashton qu'une conformité de sentiments politiques, on peut juger de l'irritation qu'elle occasiona dans le sein de celle-ci. Sir William, encore plus intéressé que timide, étoit réduit au désespoir par la perte dont il étoit menacé. Le ressentiment de son fils, le colonel, nourri dans les idées d'orgueil de sa mère, devint une rage à la seule idée qu'il pouvoit perdre les biens qu'il regardoit comme son patrimoine. Mais l'esprit encore plus vindicatif de lady Ashton y trouva de nouveaux aliments pour sa haine, et regarda cette demande judiciaire

comme une offense qui devoit nourrir à jamais le désir de la vengeance dans tous les cœurs de sa famille.

Lucie même, la douce et confiante Lucie, entraînée par l'opinion de tout ce qui l'environnoit, ne put s'empêcher de regarder la conduite de Ravenswood, ou pour mieux dire celle de son parent, comme précipitée en fermant la porte à toute conciliation. Il avoit été accueilli par mon père, pensoit-elle, c'est en sa présence et sous ses yeux que notre attachement prit naissance. Auroit-il dû l'oublier si promptement? ne devoit-ce pas être une raison pour faire valoir avec plus de modération ce qu'il regarde comme ses droits légitimes? J'aurois renoncé pour lui à des biens vingt fois plus considérables que ceux dont il cherche à recouvrer la propriété avec une ardeur qui prouve qu'il a oublié combien je suis intéressée dans cette affaire.

Lucie étoit pourtant forcée de renfermer ses plaintes dans son cœur; elle n'auroit pas voulu augmenter encore l'animosité qu'avoient conçue contre son amant tous ceux dont elle étoit entourée; elle ne les entendoit que trop se récrier contre les mesures adoptées par le marquis d'Athol, comme illégales, vexatoires et plus tyranniques, que les actes les plus arbitraires commis dans les plus mauvais temps des Stuarts.

Par une conséquence naturelle, on employa auprès d'elle tous les arguments possibles pour la déterminer à rompre son engagement avec Edgar, engagement qu'on lui peignoit comme honteux, scandaleux, criminel, formé avec l'ennemi de sa famille, et calculé pour ajouter encore à l'amertume de la disgrâce que son père venoit d'essuyer.

Miss Ashton ne manquoit pourtant pas de résolution, et, quoique seule et sans secours, elle auroit pu résister à tout. Elle auroit su endurer les plaintes de son père, ses murmures contre ce qu'il appeloit la conduite tyrannique du parti dominant, des éternels reproches d'ingratitude contre Ravenswood, ses dissertations sans fin pour prouver la nullité de l'engagement qui subsistoit entre lui et sa fille, ses citations des lois romaines et de celles d'Écosse, du droit canon, et ses instructions sur l'étendue que devoit avoir la puissance paternelle, *patria potestas*.... —

Elle auroit souffert avec patience, ou écouté avec l'indifférence du mépris les railleries amères, et même les emportements de son frère le colonel Ashton, et à peine auroit-elle fait attention aux propos impertinents et déplacés des amis et des parents de sa famille. —

Mais il n'étoit pas en son pouvoir de résister ou d'échapper aux persécutions de l'infatigable lady Ashton, qui, oubliant tout autre projet,

tendoit tous les ressorts de son esprit pour rompre l'engagement de sa fille et de Ravenswood, et pour élever entre eux une barrière insurmontable, en unissant Lucie à Bucklaw. Sachant pénétrer plus avant que son mari dans les replis du cœur humain, elle n'ignoroit pas que sa vengeance ne pouvoit porter un coup plus terrible à celui qu'elle regardoit comme son ennemi mortel, et elle n'hésita point à lever le bras pour frapper, quoiqu'elle sût qu'elle alloit atteindre en même temps le sein de sa fille. Inébranlable dans ses projets, elle rouvrit toutes les blessures du cœur de Lucie, et les fit cruellement saigner en les sondant sans pitié. Enfin elle employa toutes les ruses, se couvrit de toutes les marques qui pouvoient favoriser ses desseins, et prépara à loisir toutes les manœuvres dont il étoit possible de faire usage pour déterminer dans l'esprit d'un autre un changement auquel on attache une grande importance. Quelques-unes de ces manœuvres étoient toutes simples, et nous n'aurons besoin d'en parler qu'en passant; mais elle en employa d'autres qui sont caractéristiques du temps et du pays où ces événements se passoient.

Il étoit de la plus grande importance pour la réussite des projets de lady Ashton qu'il ne pût exister aucune correspondance entre les deux amants. Elle eut recours à tout ce qu'elle avoit

d'autorité sur ceux qui composoient sa maison, et y ajouta le moyen auxiliaire et non moins puissant des récompenses pécuniaires, pour que toute intelligence entre eux devînt impossible. Lucie paroissoit jouir de toute sa liberté, et cependant jamais forteresse assiégée n'avoit subi un blocus si rigoureux. Le château de son père étoit comme entouré d'un cercle magique et invisible dans l'enceinte duquel rien ne pouvoit entrer, et d'où rien ne pouvoit sortir sans la permission expresse de la fée qui l'avoit tracé. Ainsi, toutes les lettres que Ravenswood avoit écrites à Lucie pour l'informer des causes qui prolongeoient si long-temps son absence, toutes celles que la pauvre Lucie lui avoit adressées par des voies qu'elle croyoit sûres, pour lui demander les motifs de son silence, étoient tombées entre les mains de sa mère. Il n'étoit guère possible que dans ces lettres interceptées, et surtout dans celles d'Edgar, il ne se trouvât quelque chose qui irritât encore l'animosité, et qui fortifiât l'obstination de celle qui s'en emparoit; mais les passions de lady Ashton étoient trop violentes pour avoir besoin de ce nouvel aliment. Elle brûloit toutes ces épîtres aussitôt qu'elle en avoit fait la lecture, et en les voyant se réduire en cendres, se consumer en fumée, un sourire se peignoit sur ses lèvres, la joie du triomphe

brilloit dans ses yeux, et elle se flattoit que les espérances de ceux qui les avoient écrites s'anéantiroient de la même manière.

Il arrive assez souvent que la fortune favorise les combinaisons de ceux qui sont prompts et habiles à profiter de toutes les chances que le hasard leur présente. Il se répandit un bruit qui, comme cela est assez ordinaire, paroissoit probable, et qui cependant n'avoit aucun fondement solide. On disoit que le Maître de Ravenswood étoit sur le point d'épouser sur le continent une jeune demoiselle d'une naissance distinguée et jouissant d'une fortune considérable. Cette nouvelle fut bientôt le sujet de toutes les conversations; car deux partis qui se disputent l'autorité et la faveur populaire manquent rarement de profiter de tous les événements de la vie privée de leurs adversaires, pour en faire des sujets de discussion politique.

Le marquis d'Athol savoit mieux que personne que ce bruit n'étoit nullement fondé. Mais il n'entroit pas dans ses vues de le démentir, puisqu'il n'y voyoit rien que d'honorable pour son jeune parent. Il s'expliqua donc à ce sujet publiquement et sans détour, non pas dans les termes grossiers que le capitaine Craigengelt lui avoit attribués, mais d'une manière assez offensante pour la famille Ashton. — Son jeune parent,

dit-il, ne lui avoit pas encore annoncé cette nouvelle, mais il n'y voyoit rien que de vraisemblable, et il souhaitoit de tout son cœur qu'elle se confirmât : un tel mariage convenoit beaucoup mieux et feroit infiniment plus d'honneur à un jeune homme plein de talents et de moyens, qu'une alliance avec la famille d'un vieux légiste wigh qui avoit ruiné son père.

L'autre parti, au contraire, oubliant le refus que le Maître de Ravenswood avoit éprouvé de la famille Ashton, jeta feu et flammes contre lui, et lui reprocha son inconstance et sa perfidie, l'accusant de n'avoir cherché à s'emparer du cœur de Lucie que pour l'abandonner lâchement ensuite.

Lady Ashton ne manqua pas d'arranger les choses pour que cette nouvelle arrivât au château de Ravenswood par différentes voies. Elle savoit qu'elle produiroit plus d'impression sur sa fille, et qu'elle prendroit mieux les couleurs de la vérité, quand elle auroit été répétée par des personnes qui n'avoient entre elles aucune relation. Les uns s'en entretenoient comme d'un bruit vague, les autres avoient l'air d'y attacher beaucoup d'importance. Tantôt on en parloit tout bas à Lucie sur le ton de la plaisanterie; tantôt on l'en informoit gravement comme d'un événement qui devoit lui faire faire de sérieuses réflexions.

Henry même, quoiqu'il aimât véritablement sa sœur, devenoit un instrument dont on se servoit pour la tourmenter. Un matin il accourut dans sa chambre, une branche de saule à la main, en lui disant qu'on venoit de la lui envoyer du continent tout exprès [1]. Lucie avoit la plus vive affection pour son jeune frère; et ce sarcasme, qui n'étoit qu'une étourderie irréfléchie, lui fit plus de peine que les insultes étudiées de son frère aîné. Mais elle ne fit voir aucun ressentiment : — Pauvre Henry! s'écria-t-elle en lui jetant ses bras autour du cou, vous ne faites que répéter ce qu'on vous a appris! Et en même temps elle versa un torrent de larmes.

Malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, Henry fut ému. — Lucie, s'écria-t-il, ne pleurez pas ainsi; je vous jure que je ne me chargerai plus de leurs messages, car je vous aime mieux toute seule qu'eux tous ensemble. Et l'embrassant tendrement : Quand vous voudrez vous promener, ajouta-t-il, je vous prêterai mon petit cheval, et vous pourrez sortir du village si bon vous semble, et sans que personne ne puisse

[1] *Porter la branche de saule*, est une phrase proverbiale en Angleterre. Elle s'applique principalement aux vieilles filles qui n'ont pu trouver de mari, et aux jeunes qui ont été trompés dans leurs amours.

(*Note du Traducteur.*)

vous en empêcher, car je vous réponds qu'il galoppe joliment.

— Et qui pourroit m'empêcher de me promener hors du village ? lui demanda Lucie.

— Oh! c'est un secret, lui répondit son frère : mais essayez d'en sortir, et vous verrez qu'à l'instant même votre cheval se déferrera, ou deviendra boiteux, ou que la cloche du château sonnera pour vous rappeler, ou enfin qu'il arrivera quelque accident qui vous empêchera d'aller plus loin ; mais j'ai tort de vous dire tout cela, car si Sholto le savoit, il ne me donneroit pas la belle écharpe qu'il m'a promise. Adieu, ma sœur.

Ce dialogue ne fit que redoubler l'accablement de Lucie en lui prouvant ce qu'elle avoit déja soupçonné, qu'elle étoit captive dans la maison de son père. Nous l'avons représentée au commencement de notre histoire comme ayant un caractère un peu romanesque, aimant les histoires où l'amour régnoit au milieu des merveilles, et s'identifiant quelquefois avec les héroïnes de roman dont les aventures s'étoient gravées dans sa mémoire, faute d'avoir eu de meilleurs livres à lire. La baguette de fée dont elle s'étoit servie jusqu'alors pour se procurer des visions enchanteresses devint celle d'un magicien, esclave soumis à un mauvais génie, et dont le pouvoir se borne à faire paroître des spectres effrayants

qui glacent de terreur celui qui les évoque. Elle se regarda comme l'objet du soupçon, du mépris, de l'indifférence, peut-être de la haine de sa propre famille; et, pour comble de malheur, elle se crut abandonnée même par celui pour l'amour duquel elle avoit encouru l'animadversion de tout ce qui l'entouroit. En effet, l'infidélité de Ravenswood sembloit devenir chaque jour plus évidente.

Un officier de fortune, nommé Westeno, ancien camarade de Craigengelt, arriva du continent précisément à cette époque. Le digne capitaine, sans agir de concert avec lady Ashton, qui étoit trop fière pour recourir à des auxiliaires, et trop adroite pour dévoiler ses manœuvres aux yeux d'un ami de Bucklaw, avoit pourtant l'adresse d'agir constamment de manière à favoriser tous ses plans. Il engagea son ami à répéter tout ce qu'il avoit entendu dire du prétendu mariage que Ravenswood étoit, disoit-on, sur le point de contracter, à y ajouter d'autres circonstances de son invention, prêtant ainsi à cette calomnie une nouvelle apparence de vérité.

Assiégée de toutes parts, presque réduite au désespoir, Lucie changea tout-à-fait de caractère et céda aux souffrances et aux persécutions. Elle devint sombre et distraite, tantôt silencieuse et tantôt oubliant sa timide douceur, elle répondoit avec

courage et même avec fierté à ceux qui ne cessoient de la harceler. Sa santé commença ainsi à décliner, la pâle maigreur de ses joues et son regard égaré témoignèrent qu'elle étoit atteinte de ce qu'on appelle une fièvre nerveuse. Tout cela eût touché la plupart des mères; mais lady Ashton, inébranlable dans ses projets, voyoit tous ces signes de dépérissement sans éprouver plus de pitié que l'ingénieur devant les tours d'une ville ébranlées par la foudre de ses batteries.

Ou plutôt lady Ashton considéroit les inégalités d'humeur de sa fille comme une preuve que sa constance alloit expirer. — Tel le pêcheur reconnoît, par les convulsions du poisson qu'il a harponné, qu'il sera bientôt temps de le tirer à terre.

Pour accélérer la catastrophe, lady Ashton eut recours à un expédient d'accord avec le caractère et la crédulité de ce temps-là, mais que le lecteur déclarera véritablement diabolique.

CHAPITRE XXXI.

« Couverte de haillons, l'infernale sorcière
« Vivoit, moquant de tout, dans cette humble chaumière,
« Sans voisins, sans amis, pour cacher d'autant mieux
« Les horribles secrets de son art odieux. »

SPENCER.

La santé de Lucie exigea bientôt les secours d'une personne plus au fait du métier de garde-malade que ne l'étoit aucune des femmes employées au service de sa mère. Ailsie Gourlay, appelée aussi *la Savante* de Bowden, fut celle que choisit lady Ashton, qui avoit de puissants motifs pour la préférer à toute autre. Cette femme s'étoit fait une grande réputation parmi les ignorants, par les prétendues cures qu'elle effectuoit, surtout dans les maladies mystérieuses qui bravent l'art du médecin. Ses remèdes consistoient en herbes cueillies pendant la nuit sous l'influence de telle et telle planète, en formules de mots bizarres, en signes et en charmes qui peut-être produisoient quelquefois un effet salutaire sur l'imagination du malade. Telle étoit la profession avouée d'Ailsie Gourlay, et l'on croira aisément qu'elle étoit devenue suspecte non-seulement à ses voisins, mais même au clergé des environs.

Cependant elle continuoit à faire trafic des sciences occultes, car, malgré les châtiments terribles dont on punissoit le crime imaginaire de sorcellerie, il se trouvoit assez souvent des femmes qui, douées d'une tournure d'esprit particulière, et pressées par le besoin, s'exposoient volontairement au danger de passer pour sorcières, afin de se procurer de l'influence dans leur voisinage par la terreur qu'elles inspiroient, et de gagner un misérable salaire par leur science prétendue.

Ailsie Gourlay n'étoit pas assez folle pour reconnoître qu'elle avoit fait un pacte avec le malin esprit; c'eût été courir trop vite au poteau et au tonneau goudronné. Sa magie, suivant elle, étoit aussi innocente que celle de Caliban. Cependant elle disoit la bonne aventure, expliquoit les songes, composoit des philtres, découvroit les vols, faisoit et rompoit des mariages avec autant de succès que si elle eût eu pour coopérateur Satan lui-même, comme on le croyoit dans tous les environs. Le plus grand mal qui résultoit des connoissances supposées de ces prétendus adeptes dans les sciences occultes, c'est que la plupart d'entre eux, devenus l'objet de la haine et de la crainte de leurs concitoyens, ne se faisoient plus scrupule de commettre des actes qui justifioient les sentiments qu'on leur avoit voués. Aussi quand on lit les condamnations nombreuses prononcées

dans ce siècle par les tribunaux d'Écosse contre de prétendues sorcières, on se trouve soulagé d'une partie de l'horreur qu'inspirent de telles condamnations, en voyant que la plupart d'entre elles avoient mérité, comme empoisonneuses, et complices diaboliques d'une foule de crimes secrets, le supplice auquel elles étoient envoyées comme coupables de sorcellerie.

Telle étoit Ailsie Gourlay, que lady Ashton jugea à propos de placer près de sa fille en qualité de garde-malade, pour achever de subjuguer entièrement son esprit. Une femme d'une condition moins élevée n'auroit osé appeler dans sa maison une créature si suspecte; mais son rang la mettoit au-dessus de la censure du monde, et son caractère la lui faisoit braver. On dit qu'elle avoit agi très-prudemment en appelant près de sa fille la *femme savante*, la garde-malade la plus entendue qu'on pût trouver dans tous les environs; tandis que si toute autre en avoit fait autant, on lui auroit reproché d'avoir recours à l'assistance de l'alliée et de la complice de l'ennemi du genre humain.

Lady Ashton n'eut pas besoin d'entrer dans de longues explications pour apprendre à Ailsie le rôle qu'elle devoit jouer. Un mot suffit pour la mettre au fait. La nature l'avoit douée des qualités propres au métier qu'elle faisoit, et qu'elle

ne pouvoit exercer avec succès sans quelque connoissance du cœur humain et des passions qui l'agitent. Elle s'aperçut bientôt que Lucie frémissoit à son aspect. Elle conçut une haine mortelle contre la pauvre fille qui n'avoit pu la voir sans une horreur involontaire; elle s'en trouva plus disposée à seconder lady Ashton, et elle commença ses opérations par tâcher d'écarter ces préventions, qu'elle regardoit comme une offense impardonnable.

Cette tâche ne lui fut pas difficile. Lucie oublia bientôt l'extérieur hideux de sa vieille garde pour ne songer qu'aux marques d'intérêt et d'affection qu'elle en recevoit, et auxquelles elle étoit depuis quelque temps si peu accoutumée. Les soins attentifs et réellement bien entendus qu'Ailsie lui prodiguoit vainquirent sa répugnance, s'ils n'attirèrent pas sa confiance entière, et elle écoutoit avec plaisir les histoires que lui contoit la sibylle sous prétexte de la désennuyer. C'étoit pour la plupart des légendes merveilleuses du même genre que celles qui avoient fait autrefois sa lecture favorite, pleines d'une douce langueur et d'un tendre intérêt :

« Dans le vallon éclairé par la lune,
« Le peuple des follets dansoit sur le gazon ;
« Un tendre amant pleuroit son infortune ;
« Un vieux nécromancien, dans un affreux donjon,
« Martyrisoit une beauté captive... »

Peu à peu cependant ces histoires prirent un caractère sombre et mystérieux ; et, lorsqu'Ailsie les racontoit à la lueur d'une lampe, sa voix entrecoupée, ses lèvres livides et tremblantes, son doigt desséché levé en l'air, sa tête branlante, auroient pu produire quelque effet sur une imagination moins susceptible et dans un siècle moins superstitieux.

La vieille sibylle s'aperçut de son ascendant, et elle resserra graduellement son cercle magique autour de la victime dévouée à ses artifices. Elle commença à lui conter les anciennes légendes de la famille Ravenswood, où la terreur et la superstition jouoient un grand rôle. Elle n'oublia pas l'histoire de la fatale fontaine de la Syrène, avec des embellissements de son invention pour la rendre encore plus lugubre; elle fit des commentaires à sa manière sur la prophétie que Caleb avoit citée à son maître au sujet du dernier des Ravenswoods ; enfin elle lui parla même du spectre qui lui avoit apparu près de la fontaine de la Syrène : les questions empresées faites par Edgar, en entraut dans la chaumière d'Alix, avoient fait deviner en partie cette étrange aventure.

Si la situation de Lucie eût été moins malheureuse, ou si ces histoires eussent eu rapport à

toute autre famille, elles n'auroient fait sur son esprit qu'une impression momentanée; mais dans les circonstances où elle étoit, l'idée qu'un mauvais destin poursuivoit son attachement devint celle qui l'occupoit nuit et jour, et toutes les horreurs de la superstition s'appesantirent sur un esprit déjà trop accablé par le chagrin, l'incertitude, la détresse, et l'état d'abandon et d'isolement où elle se voyoit réduite, même au sein d'une famille qui ne sembloit occupée qu'à la tyranniser. Enfin, dans les autres histoires qu'Ailsie lui contoit, celle-ci mêloit des événements qui avoient tant d'analogie avec ceux qui lui étoient arrivés, qu'elle finit par trouver un intérêt qui l'attachoit, malgré elle, dans la conversation mystérieuse de la vieille. Celle-ci ne l'entretenoit plus que de sujets tragiques, et obtint une sorte de confiance, malgré l'éloignement et le dégoût qu'elle avoit d'abord inspirés à Lucie.

Ailsie s'aperçut de ce changement favorable, et sut en profiter. Elle dirigea toutes les pensées de Lucie vers les moyens de connoître l'avenir, voie qui est peut-être la plus sûre pour pervertir l'esprit et égarer le jugement. Elle lui expliquoit ses songes, elle trouvoit dans les moindres choses des présages de ce qui devoit arriver, et mettoit

en usage contre elle tous les ressorts que faisoient jouer à cette époque les prétendues adeptes de la magie noire pour s'emparer de l'esprit de ceux qu'elles vouloient tromper.

C'est une consolation peut-être que de savoir que cette misérable fut mise en jugement l'année suivante comme sorcière, devant une commission du conseil privé, condamnée au feu, et exécutée à North-Berwich. Parmi les crimes qui servirent de base à ce jugement, on voit dans l'histoire de ce procès qu'elle fut accusée d'avoir, par l'aide et les illusions de Satan, fait voir dans un miroir magique, à une demoiselle de qualité, un jeune homme avec qui elle étoit fiancée, et qui étoit alors en pays étranger, recevant au pied des autels la main d'une autre dame. Le nom de la jeune personne qu'elle trompa de cette manière ne se trouve pas dans les pièces du procès, sans doute par égard pour sa famille. Quoi qu'il en soit, les soins de l'infernale vieille produisirent sur miss Ashton l'effet qu'on devoit naturellement en attendre, son esprit se dérangea de plus en plus, sa santé devint de jour en jour plus chancelante; on remarqua dans son caractère de fréquentes inégalités, et elle prit une humeur bizarre, mélancolique et fantasque. Son père ne put fermer les yeux sur ce changement, sa tendresse s'en alarma : il présuma que la Gourlay

pouvoit y contribuer; et faisant un acte d'autorité pour la première fois de sa vie dans l'intérieur de sa famille, il la chassa du château; mais le coup étoit porté, et le trait demeuroit dans le cœur de la victime.

Ce fut peu de temps après le départ de cette femme que Lucie, toujours persécutée par sa mère, lui annonça un jour avec une vivacité qui fit tressaillir lady Ashton elle-même, qu'elle savoit que le ciel, la terre et l'enfer avoient conspiré contre son union avec Ravenswood. — Et cependant, ajouta-t-elle, l'engagement que j'ai contracté avec lui est obligatoire pour moi, et je ne m'en croirai relevée que par son consentement. Que j'apprenne de lui-même qu'il consent qu'il soit annulé, et vous disposerez de moi comme il vous plaira. Qu'importe ce que devient l'écrin quand les diamants ont disparu?

La manière énergique dont elle avoit prononcé ces paroles, le feu presque surnaturel qui brilloit dans ses yeux, les mouvements convulsifs qui agitoient tous ses membres, ne permettoient aucune observation : tout ce que put obtenir l'artificieuse lady Ashton fut qu'elle dicteroit la lettre que sa fille écriroit au Maître de Ravenswood, pour lui demander s'il consentoit à annuler ce qu'elle appeloit leur malheureux engagement. Elle profita pourtant avec adresse de l'avantage

qu'elle venoit de s'assurer; car, en s'arrêtant au sens littéral des expressions qu'elle dicta, on auroit pu croire que Lucie demandoit à son amant de renoncer à un engagement contraire à ses intérêts et à son inclination.

Cet artifice ne satisfit pourtant pas entièrement lady Ashton, et, d'après de nouvelles réflexions, elle se détermina à supprimer la lettre, dans l'espoir que Lucie, voyant qu'elle ne recevoit pas de réponse, condamneroit Ravenswood en son absence, et sans l'avoir entendu. Elle fut cependant trompée dans son attente. Lorsque l'époque où l'on auroit dû recevoir une réponse d'Edgar fut passée, le foible rayon d'espoir qui brilloit encore au fond du cœur de Lucie s'éteignit presque entièrement; mais jamais elle ne put se résoudre à croire que son amant eût été assez cruel pour ne daigner lui faire aucune réponse. Elle se persuada que sa lettre, par suite de quelque accident imprévu, ne lui étoit jamais parvenue; et une nouvelle manœuvre de sa mère lui fournit le moyen de s'assurer de ce qu'elle désiroit savoir.

L'infernale Ailsie Gourlay ayant été renvoyée du château par sir William, lady Ashton, qui suivoit en même temps plusieurs sentiers tortueux pour arriver à son but, résolut de voir ce que pourroit produire sur l'esprit de sa fille un

agent d'un caractère bien différent. Comme le tyran d'une tragédie, elle disoit :

« Un prêtre, au nom du Ciel,
« Lui prescrira de rompre un serment solennel,
« Gravera dans son cœur, pour première maxime,
« Qu'un vœu qui me déplaît ne peut être qu'un crime. »

Ce nouvel agent, ce prêtre, n'étoit autre que le révérend M. Bidebent, avec qui nous avons déjà fait connoissance chez le tonnelier Girder. C'étoit un ministre presbytérien, professant les principes les plus rigides et les plus austères de cette secte, un fanatique si vous le voulez, mais un fanatique de bonne foi; et lady Ashton s'étoit complétement trompée sur son caractère. Elle profita adroitement de ses préjugés pour l'attirer dans son parti, et il ne lui fut pas difficile de lui faire regarder avec horreur un projet d'union entre une fille issue d'une famille distinguée, craignant Dieu, professant la foi presbytérienne, et l'héritier de ces seigneurs épiscopaux dont les ancêtres avoient trempé leurs mains dans le sang des martyrs, et qui lui-même appartenoit au même parti. C'eût été, dans l'opinion de M. Bidebent, permettre l'union d'un Moabite avec une fille de Sion. Mais, quoique imbu des principes outrés d'une secte intolérante, il avoit un jugement droit et s'étoit instruit à la pitié dans

l'école de la persécution, où le cœur est si souvent endurci.

Dans une entrevue particulière qu'il eut avec miss Ashton par ordre de sa mère, il fut vivement ému de sa détresse, et il ne put disconvenir qu'elle n'eût raison de vouloir s'assurer positivement si Ravenswood consentoit à annuler leur engagement. Quand elle lui eut fait part ensuite du doute qu'elle avoit que sa lettre lui fût jamais parvenue, le vieillard se promena quelque temps en silence dans la chambre, passa la main sur sa tête à cheveux blancs, s'arrêta, s'assit, appuya son menton sur sa canne à pomme d'ivoire, et, après avoir réfléchi et hésité quelque temps, lui dit que ses doutes lui paroissoient si raisonnables, qu'il vouloit l'aider lui-même à les dissiper.

— Le zèle et l'empressement que votre respectable mère met dans cette affaire, miss Lucie, lui dit-il, n'ont sans doute pour cause que sa tendresse pour vous et le désir qu'elle a d'assurer votre bonheur dans ce monde et dans l'autre; car, que pourriez-vous espérer en épousant un homme né du sang des persécuteurs, et attaché lui-même à leurs principes et à leur parti? Cependant il nous est ordonné de rendre justice à tous les hommes, aux gentils et aux païens comme à ceux qui sont nos frères en Dieu, et nos pro-

messes doivent être aussi sacrées envers les uns qu'à l'égard des autres. Ainsi donc, je me chargerai moi-même de faire parvenir une lettre de vous à Edgar Ravenswood, dans la ferme confiance que le résultat de cette démarche sera de vous délivrer des liens dont il a eu l'art de vous charger. Et pour que je ne fasse en cela que ce qui vous a été permis par vos honorables parents, ayez la bonté de copier littéralement, sans addition ni retranchement, la lettre que vous avez déjà écrite sous la dictée de votre respectable mère; je prendrai les mesures nécessaires pour qu'elle soit remise en mains propres; et si vous ne recevez pas de réponse après un délai convenable, vous devrez en conclure qu'Edgar fait une renonciation tacite à l'exécution de votre promesse, quoiqu'il puisse avoir quelques motifs secrets pour ne pas vouloir la donner par écrit.

Lucie saisit avec empressement l'occasion que lui offroit ce digne ministre. Elle copia exactement la lettre dont elle avoit conservé le brouillon, et M. Bidebent confia cette missive aux soins de Saunders Moonshine, ancien de son église, aussi zélé pour les intérêts du presbytérianisme, qu'intrépide contrebandier quand il étoit à bord de son brick. A la recommandation de son pasteur, il se chargea de la faire parvenir sûrement au

Maître de Ravenswood, dans la cour étrangère où il se trouvoit alors.

Cette explication devenoit nécessaire pour comprendre la conférence qui avoit eu lieu depuis lors entre Bucklaw, miss Ashton et sa mère, et que nous avons rapportée dans un des chapitres précédents.

Lucie étoit alors dans la même situation que le matelot qui, après le naufrage, n'a d'espoir que dans la foible planche qu'il tient embrassée au milieu de l'Océan furieux. Ses forces l'abandonnent graduellement, et la lueur des éclairs qui dissipent de temps en temps l'obscurité profonde n'offre à ses yeux que les vagues écumantes prêtes à l'engloutir.

Les jours et les semaines s'écoulèrent; le jour de Saint-Judes arriva, terme fatal du dernier délai qui avoit été accordé à Lucie, et elle n'avoit encore reçu aucune réponse de Ravenswood.

CHAPITRE XXXII.

« Quelle belle écriture !
« Mon registre n'a point pareille signature.
« Les lettres dont l'époux vient de former son nom
« Semblent de nobles pins alignés en cordon ;
« Et celui de l'épouse, en plus fin caractère,
« Ressemble à des jasmins plantés dans un parterre. »
CRABBE.

Le jour de Saint-Judes étoit arrivé, Lucie elle-même avoit paru consentir à ne pas attendre plus long-temps la réponse de Ravenswood ; et, comme nous l'avons dit en finissant le chapitre précédent, on n'avoit reçu de lui aucune nouvelle. Mais on n'en reçut que trop tôt de Bucklaw. Ayant couru la poste toute la nuit avec son inséparable acolyte, le capitaine Craigengelt, il arriva dès le matin de très-bonne heure pour réclamer la main de celle qui lui avoit été promise, et signer le contrat de mariage.

Ce contrat avoit été rédigé avec grand soin sous l'inspection immédiate de sir William Ashton lui-même ; et la santé de miss Ashton avoit servi de prétexte pour n'admettre à cette cérémonie que les parties intéressées et les témoins nécessaires à la validité de l'acte. Il avoit aussi été

arrêté que le mariage auroit lieu le quatrième jour après la signature du contrat, mesure suggérée par lady Ashton pour ne pas laisser à sa fille le temps de faire de nouvelles réflexions, de changer d'avis, et enfin d'avoir ce que sa mère appeloit un nouvel accès d'opiniâtreté.

On avoit tort de se défier de Lucie; elle écouta proposer tous ces arrangemens avec le calme et l'indifférence du désespoir, ou plutôt avec cette apathie insouciante qu'éprouveroit un homme condamné à mort, en entendant discuter par quel chemin on le conduiroit au supplice. Sa conduite et son air n'annonçoient pas aux yeux peu pénétrans de Bucklaw une répugnance prononcée; il n'y voyoit que cette réserve timide qu'une jeune fille montre souvent en pareil cas. Il ne pouvoit cependant se dissimuler qu'elle sembloit agir plutôt par suite de l'obéissance qu'elle devoit à ses parens que par un sentiment de prédilection en sa faveur.

Après les premiers compliments, on laissa quelques moments de liberté à miss Ashton pour qu'elle pût faire sa toilette, sa mère prétendant que le contrat devoit être signé avant midi pour que le mariage fût heureux.

Lucie se laissa habiller pour la cérémonie, d'après le goût des femmes qui la servoient, sans faire une observation, sans prononcer une parole.

elle fut revêtue des plus riches atours. On lui passa une robe de satin blanc, garnie en superbes dentelles de Bruxelles, et l'on couvrit sa tête d'une profusion de diamans dont l'éclat faisait un étrange contraste avec son teint pâle, ses yeux ternes et son regard égaré.

Sa toilette étoit à peine terminée que Henry vint chercher sa sœur, victime résignée, pour la conduire dans le salon où tout étoit préparé pour la signature du contrat.

—Savez-vous, ma sœur, lui dit-il, qu'après tout j'aime mieux que vous épousiez Bucklaw que ce Ravenswood, qui étoit fier comme un grand d'Espagne, et qui sembloit n'être venu ici que pour nous couper le cou et nous marcher ensuite sur le corps? Je ne suis pas fâché que nous soyons aujourd'hui séparés de lui par la mer, car je n'oublierai jamais combien je fus effrayé, la première fois que je le vis, de sa ressemblance avec sir Malise Ravenswood. On auroit juré que c'étoit le portrait lui-même détaché du canevas. Au vrai, Lucie, n'est-ce pas un plaisir pour vous d'en être débarrassée?

—Ne me faites pas de questions, Henry, lui répondit sa sœur d'un air accablé. Il y a bien peu de choses à présent dans le monde qui puissent me causer plaisir ou chagrin.

—C'est ce que disent toutes les nouvelles ma

riées, s'écria Henry; mais ne vous inquiétez pas, Lucie: je vous attends dans un an, et je vous réponds qu'alors vous chanterez sur un autre ton. — Savez-vous que je dois être le premier garçon de la noce? C'est moi qui marcherai à la tête de tous nos parents et alliés, et de ceux de Bucklaw. Nous serons tous à cheval, sur deux files alignées. J'aurai un habit écarlate brodé, un chapeau à plumes et un ceinturon galonné en or, auquel sera suspendu un couteau de chasse. J'aurois mieux aimé une épée, mais Sholto ne veut pas en entendre parler. Gilbert doit m'apporter tout cela ce soir d'Édimbourg, où il est allé chercher l'équipage et les six chevaux qui vous sont destinés. Je vous les ferai voir dès qu'ils seront arrivés.

Il fut interrompu par lady Ashton, qui, toujours sur le qui-vive, étoit inquiète de ne pas voir arriver sa fille, et venoit s'informer de la cause de ce retard. Voyant qu'elle étoit prête, elle la prit sous le bras, en lui adressant un de ses plus gracieux sourires, et la conduisit dans l'appartement où elle étoit attendue.

Elles y trouvèrent sir William Ashton, son fils le colonel en grand uniforme, Bucklaw paré comme un marié, le capitaine Craigengelt équipé de neuf de la tête aux pieds, grâce à la libéralité de son patron, et paroissant un peu gauche sous la quan-

tité de dentelles dont il étoit couvert, et enfin le révérend M. Bidebent, la présence d'un ministre étant regardée comme indispensable pour les familles presbytériennes, dans toutes les occasions importantes.

Des vins et des rafraîchissements furent placés sur la table, où l'on voyoit déjà le contrat prêt à recevoir les signatures.

Mais d'abord M. Bidebent, à un signal que lui fit sir William, invita toute la compagnie à s'unir à lui d'intention dans une prière qu'il alloit adresser au ciel, d'abondance de cœur, pour le supplier de bénir l'alliance que les deux familles étoient sur le point de signer.

Suivant l'usage du temps, qui permettoit les allusions personnelles, et avec toute la simplicité de son caractère, le digne ministre pria Dieu de guérir le cœur d'une des nobles parties, pour la récompenser de sa soumission et de sa docilité aux avis de ses honorables parents; et, attendu qu'elle avoit obéi aux préceptes divins en honorant son père et sa mère, de lui accorder la récompense promise aux enfants respectueux, c'est-à-dire de longs jours sur la terre, et une éternité de bonheur dans une meilleure patrie. Il le pria ensuite de faire que l'époux ne retombât plus dans ces erreurs de jeunesse qui détournent du droit sentier de la grâce, et il fit une allusion

à la société de ces gens de mauvaise vie, de principes dangereux, libertins, joueurs, souillés de tous les excès de l'intempérance, capables d'inspirer l'amour du vice à la vertu même.

En cet endroit du discours, Bucklaw jeta un coup d'œil malin sur Craigengelt, qui, occupé à remonter ses manchettes, ne parut pas s'en apercevoir.

Une prière convenable en faveur de sir William, de lady Ashton et de toute leur famille, fut la conclusion de cette apostrophe religieuse, qui, comme on le voit, s'étendoit sur tous ceux qui y assistoient, à l'exception du capitaine Craigengelt, que le digne ministre regardoit peut-être comme sans espoir de rédemption.

On pensa ensuite à l'affaire principale pour laquelle on étoit assemblé. Sir William signa le contrat avec une précision et une gravité ministérielle, lady Ashton avec un air de triomphe, son fils avec une nonchalance militaire; et Bucklaw, ayant posé sa paraphe sur toutes les pages aussi rapidement que Craigengelt pouvoit les tourner, finit par essuyer sa plume sur la cravate neuve de ce respectable personnage.

C'étoit alors le tour de miss Ashton. Sa mère vigilante la conduisit elle-même vers la table, et eut soin de lui indiquer les endroits où elle devoit signer. A la première tentative qu'elle fit, elle

voulut écrire avec une plume sans encre. Sa mère l'en ayant fait apercevoir, elle essaya de la tremper dans l'encrier qui étoit devant elle, sans pouvoir y réussir; et lady Ashton fut encore obligée de se charger de ce soin.

J'ai vu moi-même ce fatal contrat. Le nom de Lucie Ashton est tracé en caractères très-distincts au bas de chaque page, si ce n'est que l'écriture en paroît tracée par une main tremblante. Mais la dernière signature est presque illisible, et le *t* du mot Ashton est barré de telle sorte qu'on pourroit croire qu'elle avoit intention de la biffer.... Tandis qu'elle la traçoit, un cheval arrivant au grand galop s'arrêtait à la porte. L'instant d'après on entendit marcher dans le vestibule, et une voix impérieuse répondit avec mépris aux domestiques qui vouloient défendre l'entrée du salon.

— C'est lui, s'écria Lucie! il est arrivé! et la plume lui tomba des mains.

CHAPITRE XXXIII.

« Ce ton impérieux annonce un Montaigu.
« Donnez-moi mon épée. Il m'est permis, je pense,
« De le sacrifier à ma juste vengeance.
« On immole sans crime un pareil ennemi. »

SHAKSPEARE.

A PEINE miss Ashton avoit-elle laissé tomber sa plume, que la porte du salon s'ouvrit : Ravenswood parut.

Lockard et un autre domestique, qui avoient inutilement tenté de lui fermer le passage, étoient immobiles de surprise, et ce sentiment se communiqua bientôt à toutes les personnes rassemblées dans l'appartement. La surprise du colonel étoit mêlée de colère ; Bucklaw n'exprimoit la sienne que par un air d'indifférence hautaine ; sir William étoit déconcerté, lady Ashton évidemment consternée ; Craigengelt, à demi-caché derrière le colonel et Bucklaw, sembloit réfléchir s'il ne feroit pas prudemment de s'absenter ; le ministre, les mains élevées vers le ciel, paroissoit lui adresser une prière mentale ; et Lucie, pétrifiée, croyoit voir une apparition. La présence d'Edgar pouvoit bien en effet en paroître

une, car son air pâle et défait le faisoit ressembler à un spectre plus qu'à une créature vivante.

Il s'arrêta au milieu du salon, vis-à-vis de la table près de laquelle Lucie étoit encore, et, comme si elle eût été seule dans la chambre, il fixa les yeux sur elle avec l'expression d'un profond chagrin et d'une vive indignation. Son manteau de voyage, se détachant d'une épaule, couvroit un riche costume espagnol, souillé de toute la boue qu'il avoit ramassée dans une longue course faite à franc étrier sans s'arrêter ni le jour ni la nuit. Il avoit une épée au côté et des pistolets à sa ceinture. Son chapeau rabattu, qu'il n'avoit pas ôté en entrant, donnoit un air encore plus sombre à des traits maigris par le chagrin et par une longue maladie; il ajoutoit à une physionomie naturellement fière et sérieuse quelque chose de farouche et de sauvage. Sa chevelure en désordre, dont son chapeau laissoit échapper une partie, et son immobilité rendoient sa tête semblable à celle d'une statue de marbre. Il ne prononça pas un seul mot, et deux minutes se passèrent dans un profond silence.

Ce silence fut enfin rompu par lady Ashton, à qui ce court intervalle avoit suffi pour rendre une partie de son audace naturelle. Elle demanda la raison de cette brusque arrivée.

— C'est à moi, Madame, dit le colonel, qu'il appartient de faire cette question, et je prie le Maître de Ravenswood de me suivre dans un endroit où il pourra m'y répondre à loisir.

— Personne au monde, s'écria Bucklaw, ne peut me disputer le droit de demander au Maître de Ravenswood l'explication de sa conduite. Craigengelt, dit-il à demi-voix en se tournant vers le capitaine, que diable avez-vous donc à trembler? Allez me chercher mon épée dans la galerie.

— Je ne céderai à qui que ce soit, dit le colonel, le droit que j'ai de demander raison à l'homme qui vient de faire une insulte sans exemple à ma famille.

— Patience, Messieurs, dit Ravenswood en fronçant le sourcil, et en étendant la main vers eux comme pour leur imposer silence et faire cesser leur altercation; patience: si vous êtes aussi las de vivre que je le suis, je trouverai le temps et le lieu de jouer ma vie contre l'une des vôtres ou contre toutes les deux; mais, quant à présent, je n'ai pas le temps d'écouter des querelles d'écervelés.

— D'écervelés! répéta le colonel en tirant son épée à demi hors du fourreau, tandis que Bucklaw recevoit la sienne des mains de Craigengelt et en saisissoit la poignée.

Sir William Ashton, alarmé pour la sûreté de

son fils, s'élança entre les jeunes gens et Ravenswood en s'écriant: — Mon fils, je vous l'ordonne; Bucklaw, je vous en conjure! La paix, Messieurs, je la réclame au nom de la reine et de la loi.

— Au nom de la loi de Dieu, dit Bidebent s'avançant aussi entre le colonel et Bucklaw et l'objet de leur ressentiment; au nom de celui qui a proclamé la paix sur la terre et la charité parmi les hommes, je vous supplie, je vous conjure, je vous ordonne de ne commettre aucun acte de violence! Dieu hait l'homme altéré de sang; celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

— Monsieur, dit le colonel en se tournant brusquement vers lui, me croyez-vous donc stupide, vous qui m'invitez à supporter un tel affront dans la maison de mon père? laissez-moi, Bucklaw; il faut qu'il me rende raison à l'instant, ou, de par le Ciel! je lui passe mon épée au travers du corps dans cette salle même.

— Vous ne le toucherez pas, répondit Bucklaw en portant la main à son épée, il m'a une fois donné la vie; et, quand le diable devroit vous emporter, vous, le château et toute la famille, personne ne l'attaquera en ma présence, si ce n'est de franc jeu.

Les passions de ces deux jeunes gens se contredisant ainsi, donnèrent à Ravenswood le temps

de s'écrier : — Silence, Messieurs! Si l'un de vous a réellement envie de mettre mon bras à l'épreuve, qu'il ait un peu de patience, il n'aura pas longtemps à attendre. Je n'ai affaire ici que pour quelques instants. Est-ce bien là votre écriture, Madame? demanda-t-il à Lucie d'un ton plus doux, en lui présentant la lettre qu'il en avoit reçue.

Un oui balbutié plutôt que prononcé s'échappa comme à regret de ses lèvres tremblantes.

— Et ceci est-il aussi votre écriture? lui demanda-t-il, en lui montrant la promesse de mariage qu'elle lui avoit donnée.

Lucie garda le silence. La terreur, l'amour, le regret, le désespoir, tous les sentiments agissant en ce moment sur son cœur, troublèrent son esprit plus que jamais, et il est probable qu'elle ne comprit pas même la question qui venoit de lui être adressée.

— Si vous avez dessein, Monsieur, dit sir William, de fonder sur cette pièce quelques prétentions légales, vous ne devez pas vous attendre à recevoir de réponses à des questions extrajudiciaires.

— Sir William Ashton, répondit Ravenswood, je vous prie, vous et tous ceux qui m'entendent, de ne pas vous méprendre sur mes intentions. Si miss Ashton, de son plein gré, désire que notre engagement soit annulé, comme sa lettre semble

l'indiquer, il n'existe pas sur la terre une feuille flétrie par le vent d'automne qui n'ait plus de valeur à mes yeux que le papier que je tiens en main; mais je veux entendre la vérité de sa propre bouche. Je ne sortirai pas d'ici sans avoir eu cette satisfaction. Vous pouvez m'écraser par le nombre, je le sais; mais prenez-y garde, je suis armé, je suis au désespoir, et je ne périrai pas sans vengeance. Voici ma résolution; pensez-en ce qu'il vous plaira. J'apprendrai d'elle-même quels sont ses sentiments; je l'apprendrai d'elle seule, de sa propre bouche, sans témoins. Maintenant voyez ce que vous avez à faire, ajouta-t-il en tirant son épée d'une main et en prenant de l'autre un pistolet qu'il arma, mais en tournant vers la terre la pointe de l'une et le bout de l'autre : voyez si vous voulez que le sang ruisselle dans ce salon, ou si vous m'accorderez avec ma fiancée l'entrevue décisive que les lois de Dieu et de notre pays m'autorisent à exiger.

Le son de sa voix et l'action dont elle étoit accompagnée en imposèrent à tout le monde. L'accent énergique du vrai désespoir manque rarement de faire taire les passions plus foibles qui le combattent. Le ministre fut le premier à rompre le silence.

— Au nom de Dieu, s'écria-t-il, ne rejetez pas l'ouverture de paix que va vous faire le plus humble

de ses serviteurs ! L'honorable Maître de Ravenswood met beaucoup de violence dans la demande qu'il vient de vous faire, mais elle n'est pourtant pas tout-à-fait déraisonnable. Souffrez qu'il apprenne de la propre bouche de miss Ashton qu'elle s'est fait un devoir de céder aux désirs de ses parents, et qu'elle se repent de l'engagement inconsidéré qu'elle a contracté. Alors il se retirera chez lui en paix, et ne vous fatiguera plus de sa présence. Hélas ! les suites du péché de notre premier père se font bien sentir chez ses enfants régénérés ! comment donc pourrions-nous espérer d'en trouver exempts ceux qui, encore garottés des liens de l'iniquité, se laissent entraîner par le torrent irrésistible des passions humaines ! Accordez-lui donc l'entrevue sur laquelle il insiste. Elle ne peut occasioner qu'une douleur momentanée à cette honorable jeune demoiselle ; et cette peine d'un instant est-elle à comparer avec l'effusion de sang qui peut résulter d'un refus ? Je le répète encore, consentez à ma demande. Il est de mon devoir d'agir en ce moment comme médiateur, comme pacificateur. Consentez-y.

— Jamais ! — répondit lady Ashton, dans le cœur de laquelle la surprise et la terreur avoient fait place à la rage : — jamais cet homme n'aura un entretien secret avec ma fille, avec la fiancée d'un autre. Sortira d'ici qui voudra : quant à moi

j'y reste. Je ne crains ni sa violence ni ses armes, quoique des gens qui portent mon nom, ajouta-t-elle en jetant un regard courroucé sur le colonel, aient l'air d'en être intimidés.

— Pour l'amour du Ciel, Madame, s'écria le digne ministre, ne jetez pas d'huile sur le feu. Je suis certain que le Maître de Ravenswood, prenant en considération l'état de la santé de miss Ashton, et les devoirs que vous avez à remplir en qualité de mère, ne s'opposera point à ce que vous soyez présente à cet entretien. Je lui demanderai aussi la permission de m'y trouver. Qui sait si mes cheveux blancs ne serviront pas à rétablir la paix?

— Je consens de tout mon cœur que vous y assistiez, Monsieur, dit le Maître de Ravenswood, et lady Ashton peut y rester aussi, si bon lui semble; mais il faut que tous les autres se retirent.

— Ravenswood, dit le colonel en passant près de lui, vous me rendrez raison de cette conduite avant qu'il soit long-temps.

— Quand il vous plaira, répondit Edgar.

— Mais auparavant, lui dit à son tour Bucklaw, n'oubliez pas que nous avons un compte à régler ensemble, et qu'il ne date pas seulement d'aujourd'hui

— Arrangez cela comme vous l'entendrez, répondit Ravenswood; mais laissez-moi en paix

aujourd'hui. Demain je n'aurai rien de plus à cœur que de vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

Bucklaw et le colonel sortirent du salon, précédés par le capitaine Craigengelt.

Sir William les suivit; mais il s'arrêta à la porte, et se retournant vers Edgar: — Maître de Ravenswood, lui dit-il d'un ton conciliant, je crois que je n'avois rien fait pour mériter un tel affront. Si vous voulez remettre votre épée dans le fourreau et me suivre dans mon cabinet, je me flatte de pouvoir vous démontrer, par les arguments les plus satisfaisants, l'irrégularité de votre démarche, l'inutilité....

— Demain, Monsieur, demain! s'écria Ravenswood en l'interrompant, j'écouterai demain tout ce qu'il vous plaira: mais cette journée est consacrée à une affaire sacrée.

En même temps il fit un geste de la main pour lui montrer la porte, et sir William se retira.

Edgar alors remit son épée dans le fourreau, désarma son pistolet, le replaça dans sa ceinture, s'avança d'un pas assuré vers la porte du salon, en poussa le verrou, revint près de la table, ôta son chapeau, et fixant sur Lucie des yeux où l'on ne voyoit plus que l'expression d'un violent chagrin, sans mélange de colère: — Me reconnoissez-vous, miss Ashton? lui demanda-t-il en

rejetant en arrière les cheveux qui lui couvroient le front : je suis encore Edgar Ravenswood. — Lucie ne répondit rien.

— Oui, je suis encore, continua-t-il avec un ton dont la véhémence augmentoit à mesure qu'il parloit, je suis cet Edgar Ravenswood qui, pour l'amour de vous, a manqué au juste serment de vengeance qu'il avoit solennellement prononcé ; je suis cet Edgar qui a oublié ce que l'honneur exigeoit de lui, qui a pardonné et même serré avec amitié la main de l'oppresseur de sa famille, de l'usurpateur de ses biens, du meurtrier de son père.....

Lady Ashton l'interrompit. Ma fille n'a pas dessein, dit-elle, de contester l'identité de votre personne. Si elle en pouvoit douter, le fiel qui distille de votre bouche suffiroit pour la convaincre qu'elle entend parler en ce moment le plus mortel ennemi de son père.

— Encore un instant de patience, Madame, dit Ravenswood : ce n'est pas avec vous que j'ai demandé un entretien. Il faut que j'obtienne une réponse de la bouche de votre fille. Encore une fois, miss Ashton, je suis ce Ravenswood avec qui vous vous êtes liée par un engagement solennel. Est-il bien vrai que vous désiriez aujourd'hui qu'il soit annulé ?

Tout le sang de la pauvre Lucie étoit glacé

dans ses veines; ses lèvres et sa langue lui refusoient leur service. Enfin, faisant un effort sur elle-même, elle prononça d'une voix foible ces mots à peine articulés : C'est ma mère....

Lady Ashton se hâta de l'interrompre. — C'est la vérité, s'écria-t-elle; c'est moi qui, autorisée par toutes les lois divines et humaines, lui ai conseillé de rompre un engagement aussi malheureux qu'inconsidéré, un engagement déclaré nul par l'autorité des saintes écritures.

— Des saintes écritures! répéta Ravenswood en la regardant d'un air de mépris.

— Citez-lui, M. Bidebent, dit lady Ashton, le texte d'après lequel vous-même, après de mûres réflexions, avez déclaré la nullité de l'engagement dont cet homme emporté prétend soutenir la validité.

Le ministre prit une petite bible dans sa poche, et y lut ce qui suit :

« Si une femme fait un vœu devant le Seigneur, « et s'engage par une promesse tandis qu'elle ha- « bite la maison de son père, pendant sa jeunesse, « et que son père apprenne le vœu et la promesse « dont elle a chargé son âme, et n'en témoigne « pas de mécontentement, ce vœu et cette pro- « messe seront valides. »

— Et n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé? s'écria Ravenswood.

— Ne m'interrompez pas, jeune homme, répondit le ministre, et écoutez la suite du texte sacré.

« Mais si son père la désapprouve le jour
« même qu'il en est instruit, aucun des vœux,
« aucune des promesses dont elle aura chargé
« son âme, ne seront valides. Et le seigneur lui
« pardonnera, parce que son père l'aura désap-
« prouvée.

— Eh bien! s'écria lady Ashton d'un air triomphant, en répétant par dérision les propres paroles d'Egdar, n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé? ne sommes-nous point dans le cas prévu par le livre saint? Cet homme niera-t-il que le père et la mère de miss Ashton aient désapprouvé le vœu et la promesse dont elle avoit chargé son âme, aussitôt qu'ils en ont été instruits? ne l'ai-je pas informée par écrit, et dans les termes les plus exprès, de notre détermination à cet égard?

— Est-ce là tout? dit Ravenswood. Et se tournant vers Lucie : Et vous, miss Ashton, ajouta-t-il, êtes-vous disposée à renoncer à la foi que vous m'avez jurée, aux sentiments d'une mutuelle affection, à l'exercice de votre libre volonté, pour les misérables sophismes de l'hypocrisie?

— L'entendez-vous? dit lady Ashton en

s'adressant au ministre; entendez-vous le blasphémateur?

— Que Dieu lui pardonne! répondit Bidebent, et qu'il daigne éclairer son ignorance!

— Avant de sanctionner ce qui a été fait en votre nom, dit Edgar en continuant à s'adresser à Lucie, n'oubliez pas que je vous ai sacrifié l'honneur d'une ancienne famille. En vain mes amis les plus sincères ont voulu s'opposer à mon choix; je ne les ai point écoutés : ni les arguments les plus plausibles, ni les terreurs de la superstition, n'ont pu ébranler ma fidélité. Les morts mêmes sont sortis de leurs tombeaux pour me conjurer de vous oublier; j'ai méprisé cet avertissement. Voulez-vous aujourd'hui me punir de ma constance, percer mon cœur avec les armes mêmes que ma confiance imprudente vous a mises entre les mains?

— M. Ravenswood, dit lady Ashton, vous avez fait toutes les questions que vous avez jugées convenables; vous voyez que ma fille est absolument hors d'état d'y répondre; mais je vais le faire pour elle, et d'une manière qui ne vous laissera, je crois, rien à répliquer. Vous voulez savoir si Lucie Ashton, librement et volontairement, désire annuler l'engagement qu'elle a eu la foiblesse de contracter?.... Vous avez sous les yeux la lettre qu'elle vous a écrite pour vous

le demander. Mais si cela ne suffit pas pour vous convaincre, je puis vous en donner une preuve encore plus forte. Jetez les yeux sur ce papier; c'est le contrat de mariage de ma fille avec M. Hayston de Bucklaw, et elle vient de le signer en présence de ce respectable ministre.

Ravenswood prit le contrat, et le rejeta avec indignation sur la table. — Et n'a-t-on pas employé la fraude, la compulsion, demanda-t-il à M. Bidebent, pour déterminer miss Ashton à signer ce papier?

— Non, répondit-il; je l'atteste sur mon honneur, sur mon caractère sacré.

— Vous aviez raison, Madame, dit alors Edgar à lady Ashton : cette preuve est véritablement sans réplique; et il seroit pour moi aussi honteux qu'inutile, de perdre un seul instant de plus à faire des remontrances et des reproches. Voici, miss Ashton, dit-il en plaçant devant elle sa promesse de mariage et la moitié qu'il avoit conservée de la pièce d'or qu'ils avoient rompue près de la fontaine de la Sirène, voici les preuves de votre premier engagement. Puissiez-vous être plus fidèle au second que vous venez de former! Je vous prierai maintenant de me rendre les mêmes gages de ma confiance mal placée, je devrois dire, de ma folie.

En lui parlant ainsi, il jetoit sur elle un regard

qui peignoit le mépris et la colère ; les yeux égarés de Lucie sembloient annoncer que son esprit troublé concevoit à peine ce qui se passoit. Il paroît pourtant qu'elle comprit en partie ce qu'il lui demandoit, car elle leva les mains vers son cou comme pour détacher un ruban bleu auquel étoit suspendue la seconde moitié de la pièce d'or. Elle ne put y réussir; et lady Ashton, prenant des ciseaux, coupa le ruban, et remit au Maître de Ravenswood, en le saluant d'un air de hauteur, l'emblème de l'engagement qu'il avoit contracté, ainsi que la promesse de mariage qu'il avoit donnée à Lucie, et dont elle s'étoit emparée depuis long-temps.

—Est-il possible s'écria Edgar d'un ton adouci, qu'elle portât encore ainsi le gage de ma foi ! dans son sein ! contre son cœur ! même à l'instant où elle !... Mais à quoi bon faire de nouvelles plaintes ? Et, essuyant une larme qui venoit de mouiller ses yeux, il reprit sa sombre fierté. Saisissant les deux promesses et les deux moitiés de la pièce d'or, il s'approcha de la cheminée, les jeta dans le feu avec un mouvement de violence, et frappa les charbons du talon de sa botte, comme pour assurer leur prompte destruction.

—Je ne vous importunerai pas plus long-temps de ma présence, milady, dit-il alors à lady Ashton, et je ne me vengerai de tous les maux que

vous avez voulu me faire, et que vous m'avez faits, qu'en souhaitant que ce soient les dernières manœuvres employées contre l'honneur et le bonheur de votre fille. Quant à vous, miss Ashton, je n'ai rien de plus à dire, si ce n'est que je conjure le Ciel de ne pas vous punir d'un parjure dont vous vous êtes rendue coupable volontairement et de propos délibéré. Et il sortit brusquement de la salle.

Sir William avoit employé tour à tour les prières et l'autorité pour retenir son fils et Bucklaw dans une autre partie du château, afin qu'ils ne rencontrassent plus Ravenswood avant son départ. Mais comme celui-ci traversoit le vestibule il l'aborda, et Lockard lui remit un billet signé par Sholto Douglas Ashton, qui lui demandoit où il pourroit trouver le Maître de Ravenswood dans quatre ou cinq jours, attendu qu'il avoit une affaire essentielle à régler avec lui.

—Dites au colonel Ashton, répondit Edgar avec sang-froid, qu'il me trouvera à Wolfcrag quand bon lui semblera.

Comme il descendoit l'escalier extérieur qui conduisoit de la terrasse dans la cour, il fut encore arrêté par le capitaine Craigengelt, qui lui exprima l'espérance qu'avoit le laird de Bucklaw que Ravenswood ne quitteroit pas l'Écosse avant huit ou dix jours, attendu qu'il avoit dessein de lui

offrir ses remerciments pour toutes les honnêtetés qu'il en avoit reçues, tant ce jour-là qu'antérieurement.

— Dites à votre maître, répondit Edgar avec un air de fierté méprisante, qu'il peut choisir le temps qui lui conviendra; il me trouvera à Wolfcrag, si quelque autre ne l'a pas prévenu dans ses projets.

— Mon maître! répéta Craigengelt encouragé par la présence du colonel et de Bucklaw qu'il aperçut au bas de la terrasse. Permettez-moi de vous dire que je ne souffrirai pas qu'on me parle de la sorte, et que je ne connois personne sur la terre qu'on puisse nommer mon maître.

— Va donc le chercher dans les enfers! s'écria Ravenswood, s'abandonnant à la colère qu'il avoit réprimée jusqu'alors. Et en même temps il poussa le capitaine avec une telle force, que celui-ci roula sur les escaliers jusqu'au bas de la terrasse, et y resta quelques minutes comme étourdi, jusqu'à ce que Bucklaw fût venu le relever en riant aux éclats.

— Que je suis insensé! pensa Ravenswood en continuant à s'éloigner. Un tel misérable n'est-il pas indigne de ma colère?

Il monta alors sur son cheval, qu'il avoit attaché en arrivant à une balustrade, le mena au petit pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du colonel et

de Bucklaw, les salua d'un air fier en passant près d'eux, et les regarda fixement l'un après l'autre, comme pour leur dire : — Je suis prêt maintenant ; avez-vous à me parler ? — Ils lui rendirent son salut en silence, et il continua à s'éloigner lentement jusqu'à l'avenue du château, pour leur prouver qu'il ne cherchoit pas à les éviter. Il se retourna encore un instant ; et, ne les apercevant plus, il pressa les flancs de son cheval, et disparut avec la même promptitude qu'un démon chassé par un exorciste.

CHAPITRE XXXIV.

« De la chambre nuptiale
« Quel est donc celui qui sort ?
« C'est Azraël, c'est l'ange de la mort. »
THALABA.

Après cette scène terrible, on transporta Lucie dans sa chambre, et elle y resta quelque temps plongée dans une sorte d'anéantissement. Le lendemain elle parut avoir recouvré ses forces et sa résolution; mais on découvrit en elle de nouveaux symptômes qui firent concevoir des alarmes même à lady Ashton. Tantôt elle montroit une légèreté, une gaîté même qui n'étoit d'accord ni avec son caractère habituel, ni avec sa situation; tantôt sombre et morose, elle refusoit de répondre à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire; tantôt enfin, capricieuse, opiniâtre, elle parloit avec une volubilité que rien ne pouvoit arrêter : changements qui se succédèrent plusieurs fois dans la journée. On fit venir les médecins, qui, ne comprenant rien à sa maladie, assurèrent qu'elle ne souffroit que d'une violente agitation mentale, et qu'il ne lui falloit qu'un exercice modéré et de la dissipation.

Jamais Lucie ne parla de ce qui s'étoit passé le jour de la signature de son contrat de mariage avec Bucklaw; il paroît même que sa mémoire n'en avoit conservé aucune trace, car on la vit plusieurs fois porter la main à son cou, comme si elle eût cherché le ruban qu'on en avoit détaché; et elle disoit avec un accent de surprise et de mécontement : — Qui donc a pu couper ainsi le fil de ma vie?

Malgré ces symptômes désolants, lady Ashton n'en persista pas moins fermement dans ses projets, et ne voulut pas même en retarder l'exécution. Elle n'étoit pourtant pas sans quelque embarras pour sauver les apparences à l'égard de Bucklaw; car elle savoit parfaitement que s'il voyoit dans sa fille une répugnance prononcée pour ce mariage, il y renonceroit sans hésiter: ce qu'elle regardoit comme un affront et une honte pour elle-même, après tout ce qu'elle avoit fait pour le faire réussir. Lady Ashton décida que le mariage auroit lieu le jour qui avoit été déterminé, si Lucie continuoit à se prêter passivement à ce qu'on exigeoit d'elle. Elle se flattait que le changement de séjour et une nouvelle situation dans le monde la guériroient plus promptement que les lentes mesures conseillées par les médecins.

Les vues ambitieuses de sir William pour l'agran-

dissement de sa famille; le désir qu'il avoit de trouver dans Bucklaw, dans ses parents et ses amis un nouvel appui contre le parti du marquis d'Athol, le portèrent à approuver une précipitation à laquelle il n'auroit peut-être pas osé s'opposer s'il l'eût voulu. Bucklaw et le colonel protestèrent qu'après ce qui s'étoit passé, ce seroit une honte de retarder d'une heure l'époque fixée pour le mariage, attendu qu'on pourroit attribuer ce délai à la crainte que leur auroient inspirée la visite inattendue et les menaces de Ravenswood.

Il est pourtant juste de dire ici que si Bucklaw eût été instruit de la santé, ou, pour mieux dire, de la situation d'esprit de miss Ashton, il n'auroit jamais consenti qu'on brusquât les choses de cette manière; mais, à cette époque il étoit d'usage en Écosse que, pendant les jours qui précédoient le mariage, les futurs époux n'eussent que des entrevues très-rares et très-courtes; et lady Ashton profita si bien de cette circonstance, que Bucklaw ne vit et ne soupçonna rien.

La veille du jour du mariage, Lucie eut un accès de légèreté qui fut d'assez longue durée, et elle passa une partie de la soirée à examiner, avec la curiosité et le plaisir d'un enfant, tout ce qui devoit servir à sa parure et à celle de tous les membres de sa famille.

Ce jour mémorable commença par une belle matinée; toutes les personnes invitées à la cérémonie arrivèrent successivement; et le château, quelque spacieux qu'il fût, suffisoit à peine pour les contenir. Non-seulement les parents de sir William Ashton, toute la nombreuse famille des Douglas, tous les amis et les alliés de Bucklaw se réunirent pour assister à la célébration du mariage, mais presque toutes les familles presbytériennes de distinction, à cinquante milles à la ronde, se firent un point d'honneur de s'y trouver, parce que c'étoit une occasion de jouir d'un triomphe remporté sur leur ennemi politique, le marquis d'Athol, en la personne de son jeune parent.

On servit aux conviés un déjeuner splendide; après quoi l'on songea à monter à cheval pour se rendre à l'église. La fiancée fût amenée dans le salon par sa mère et son frère Henry. Sa gaîté de la veille étoit alors remplacée par une sombre mélancolie; mais un air grave et sérieux n'est pas extraordinaire dans une occasion si solennelle, et personne n'y fit attention; d'ailleurs ses yeux brilloient du feu le plus vif, et ses joues étoient animées de couleurs qu'on ne lui avoit pas vues depuis long-temps; sa beauté, l'élégance de sa parure, l'éclat des bijoux dont elle étoit couverte, la firent accueillir par le murmure le

plus flatteur, et les dames elles-mêmes ne purent lui refuser leurs éloges.

Pendant que la compagnie montoit à cheval, sir William demanda à Henry pourquoi il avoit attaché à son côté une épée d'une grandeur démesurée, qui appartenoit à son frère le colonel. —Pourquoi, lui dit-il, n'avez-vous pas pris le couteau de chasse que je vous ai fait acheter tout exprès à Édimbourg?

—Je ne sais ce qu'il est devenu, répondit Henry; il m'a été impossible de le trouver.

—Vous l'aurez caché vous-même, lui dit son père, afin d'avoir un prétexte pour porter une épée qui auroit pu servir à sir William Wallace. Mais n'importe, ayez soin de votre sœur et montez à cheval.

Henry lui obéit, et se plaça à côté de Lucie, au centre de la brillante cavalcade; il étoit en ce moment trop occupé de sa grande épée, de son habit brodé, de son chapeau à plumes, et d'un beau cheval qu'il montoit pour la première fois, pour faire attention à autre chose; mais il se souvint ensuite, et ne l'oublia jamais, que lorsqu'il avoit pris la main de sa sœur pour l'aider à monter à cheval, il l'avoit trouvée froide et humide comme le marbre qui couvre un tombeau.

Après avoir gravi des collines et traversé des

vallons, la procession arriva à l'église paroissiale, qui fut bientôt remplie, non-seulement par les conviés, qui étoient au nombre de plus de cent, et par leurs domestiques, mais par les curieux que cette cérémonie avoit attirés. Le mariage fut célébré conformément aux rites de l'église presbytérienne, dont Bucklaw depuis peu avoit jugé à propos d'adopter les dogmes.

A la porte de l'église on fit une libérale distribution de vivres aux pauvres des paroisses voisines. On avoit chargé de ce soin John Mortsheugh, récemment promu au grade important de sacristain de l'église paroissiale de Ravenswood, poste qu'il avoit échangé sans regret contre celui du cimetière désert de l'Ermitage.

Sur une pierre plate couvrant un tombeau étoient assises la vieille Ailsie Gourlay et deux de ses commères, les mêmes qui l'avoient aidée à ensevelir la vieille Alix. Elles examinoient la part qu'elles avoient reçue dans la distribution de comestibles, et la comparoient avec envie à celles des autres.

— Tout brave qu'est John Mortsheugh avec son habit neuf, il auroit dû avoir un peu plus d'égards pour ses vieilles commères, dit Winnie : il ne m'a donné que cinq harengs au lieu de six, encore n'ont-ils pas l'air de valoir une pièce de six sous ;

et ce morceau de bœuf! je réponds qu'il pèse une once de moins que les autres; le vôtre est d'une meilleure apparence.

— Le mien! dit la paralytique; il y a la moitié d'os. Si les riches aiment à voir les pauvres accourir à leurs noces et à leurs funérailles, ils devroient du moins leur donner quelque chose qui en valût la peine, ce me semble.

— Croyez-vous qu'ils nous fassent des présents par amour pour nous? dit Ailsie; croyez-vous qu'ils s'inquiètent beaucoup si nous mourrons de faim et de froid? Ils nous donneroient des pierres au lieu de pain, si cela pouvoit satisfaire de même leur vanité; et puis ils voudroient que nous eussions de la reconnoissance pour eux, comme s'ils nous faisoient du bien par bonté d'âme!

— Et c'est bien vrai, dit Maggie.

— Mais, Ailsie, dit la boiteuse, vous qui êtes la plus âgée de nous trois, avez-vous jamais vu une plus belle noce!

— Je ne dirai pas que j'en aie jamais vu de plus belle; mais je pense que nous verrons bientôt d'aussi belles funérailles.

— J'en serois tout aussi contente, dit Winnie; nous ne sommes pas obligées de faire les hypocrites pour souhaiter toutes sortes de prospérités à ces gens de qualité qui nous regardent comme des bêtes brutes. J'aime à mettre dans mon ta-

blier ma part de la gratification des funérailles, et à fredonner mon vieux refrain :

« Mon pain est sur mon cœur,
« Et mon sou dans ma tirelire ;
« Tu n'en es pas meilleur,
« Et je n'en suis pas pire. »

— Et vous avez raison, dit la paralytique : puisse le Ciel nous envoyer chaque jour des fêtes et des funérailles !

— Mais je voudrois que vous nous dissiez, Ailsie, dit la boiteuse, tandis que toute la compagnie remontoit à cheval à la porte de l'église après la cérémonie, car vous êtes la plus âgée et la plus savante de nous, quelle est, parmi tout ce beau monde, la personne à l'enterrement de laquelle vous croyez que nous viendrons bientôt.

— Voyez-vous cette jeune fille, toute brillante d'or et de joyaux, qu'on aide à monter sur un cheval blanc, et qui a derrière elle un jeune homme en habit écarlate avec une épée plus grande que lui ?

— Juste Ciel, c'est la mariée ! s'écria Winnie, dont le cœur de marbre ne put se défendre d'un premier mouvement de compassion ; c'est la mariée elle-même ! Quoi ! si jeune, si belle, si riche !... et vous croyez que son temps est si proche ?

— Je vous dis que le linceul qui doit l'ensevelir lui monte déjà jusqu'au cou. Il n'y a plus que quelques grains de sable dans son horloge; et cela n'est pas étonnant, on l'a assez secoué pour le faire tomber plus vite. Les feuilles commencent à se faner sur les arbres; mais elle ne verra pas le vent de la Saint-Martin les éparpiller et les faire voler en tourbillon.

— Vous l'avez gardée trois mois, dit la paralytique, et vous avez reçu trois pièces d'or pour vos peines, ou je suis bien trompée.

— Oui, oui, répondit Ailsie en faisant une affreuse grimace, et sir William m'a promis ensuite une belle chemise rouge, des chaînes, un poteau et un baril de poix : tout cela pour avoir passé quatre-vingt-dix jours et autant de nuits auprès de sa grande sotte de fille. Que dites-vous d'un pareil présent? mais il fera tout aussi bien de le garder pour sa femme.

— J'ai entendu murmurer tout bas, dit Annie Winnie, que lady Ashton n'étoit pas une femme à qui l'on pût se fier.

— La voyez-vous là-bas, dit Ailsie, faire caracoler sa jument grise en sortant du cimetière? Il y a plus de diablerie dans cette femme toute seule que dans toutes les sorcières qui ont jamais passé par-dessus le Law de North-Berwick, au clair de la lune.

— Qu'est-ce que vous parlez de sorcières? sorcières vous-mêmes, s'écria Mortsheugh, qui venoit de finir sa distribution. Est-ce que vous venez faire des sortiléges dans mon cimetière pour jeter un charme sur le marié et la mariée? Allez-vous-en bien vite, car si je prends une courroie je vous ferai trouver le chemin plus promptement que vous ne le voudriez

— Eh, mon Dieu, dit Ailsie Gourlay, nous sommes donc bien fier de notre bel habit neuf et de notre perruque bien poudrée, comme si nous n'avions jamais eu ni soif ni faim nous-même! Et nous irons sans doute racler de notre violon au château toute la nuit, avec tous les autres musiciens de vingt milles à la ronde. Mais prenez garde que votre chanterelle ne se rompe, John Mortsheugh, je ne vous dis que cela.

— Bonnes gens, s'écria Mortsheugh en s'adressant aux pauvres qui l'entouroient encore, je vous prends tous à témoin qu'elle me menace de me porter malheur. S'il arrive quelque accident cette nuit à mon violon ou à son maître, elle m'aura jeté une pierre qui lui retombera sur la tête, car je la dénoncerai au presbytérat et au synode. Je suis à moitié ministre, à présent que me voilà sacristain d'une paroisse habitée.

Quoique la haine qui divisoit ces vieilles du reste de l'espèce humaine eût fermé leur cœur à

toutes les joyeuses impressions d'une fête, il n'en étoit pas de même pour le reste des villageois. La splendeur des costumes, l'éclat des bijoux, le bel ordre d'une cavalcade nombreuse, et surtout l'attente des divertissements qui se préparoient au château, où tous les paysans devoient être admis, n'avoient pas manqué de produire sur le peuple leur effet ordinaire. L'air retentissoit des cris de *vivent Ashton et Bucklaw!* et des décharges continuelles de pistolets, de fusils et de carabines, qu'on appeloit le coup de feu de la mariée, annonçoient l'enthousiasme de la foule qui entouroit et qui suivoit les principaux personnages. Il y avoit bien çà et là un vieux paysan, une vieille femme ricanant tout bas en voyant la pompe déployée par une famille qui, disoient-ils, n'étoit née que d'hier; mais, tout en regrettant les nobles et antiques Ravenswoods, ils n'en suivoient pas moins le cortége, attirés par la bonne chère qui se préparoit au château pour les pauvres comme pour les riches, et reconnoissant par-là, malgré leurs préventions, l'influence de *l'Amphitryon où l'on dine.*

Ce fut ainsi qu'accompagnée d'une suite nombreuse de gens de tout âge, de tout rang et de toute condition, Lucie retourna dans la maison de son père. Bucklaw usa du privilége qu'il venoit d'acquérir de se placer à la droite de sa jeune

épouse; mais, peu habitué à la galanterie, il songeoit à faire remarquer qu'il étoit bon écuyer, plutôt qu'à l'entretenir et à lui faire la cour. Ils arrivèrent donc tous deux en silence au château, au milieu de mille acclamations.

On sait que les noces se célébroient jadis avec une publicité à laquelle se refuse la délicatesse du siècle où nous vivons. Les convives furent traités avec une profusion que nous n'entreprendrons pas de décrire; les domestiques dînèrent sur la desserte, et les restes furent distribués à la foule avec assez de tonneaux d'ale pour rendre la fête générale. Pendant que les dames se préparoient pour le bal qui devoit avoir lieu dans la soirée, les convives de sir William, réunis dans la salle à manger, portoient des toasts fréquemment réitérés avec les meilleurs vins. Ils restèrent à table fort tard, et un message leur ayant appris que les dames les attendoient avec impatience, ils se levèrent enfin, se débarrassèrent de leurs épées, et se rendirent dans la salle de bal, où déjà la musique se faisoit entendre. D'après l'étiquette rigoureuse, la mariée auroit dû ouvrir le bal; mais lady Ashton excusa sa fille sur sa mauvaise santé, et offrant la main à Bucklaw, se chargea de la suppléer.

Mais comme elle levoit la tête avec grâce, en attendant la mesure qui devoit lui donner le si-

gnal pour commencer la danse, elle fut soudain si surprise en voyant le changement qu'on avoit opéré dans un des ornements du salon, qu'elle laissa échapper l'exclamation : — Qui a osé placer ici ce portrait ?

Tous les yeux suivirent à l'instant la direction qu'avoient prise ceux de lady Ashton, et ceux qui connoissoient l'ameublement ordinaire de cet appartement reconnurent qu'on avoit retiré le portrait du père de sir William de la place qu'il occupoit encore le matin, et qu'on y avoit substitué celui de Maître Malise Ravenswood, dont les sombres regards sembloient menacer d'une terrible vengeance tous les hôtes du lord chancelier.

Cet échange devoit avoir été fait pendant le dîner, et l'on ne s'en étoit aperçu que lorsque les lustres et les candélabres eurent été allumés pour le bal. Le colonel vouloit qu'on fît sur-le-champ les recherches les plus exactes pour découvrir l'auteur de ce qu'il regardoit comme un affront pour sa famille et pour toute la société qui se trouvoit chez son père; mais lady Ashton, plus prudente, dit qu'on ne pouvoit en soupçonner qu'une servante subalterne à demi-folle, dont l'imagination susceptible avoit été exaltée par les histoires qu'Ailsie avoit racontées dans la cuisine sur *la dernière famille*; car c'est ainsi qu'elle dé-

signoit toujours la famille Ravenswood. Le portrait de mauvais augure fut emporté, et lady Ashton ouvrit le bal. Sa grâce et sa dignité justifioient presque les éloges de quelques vieillards qui prétendoient qu'aucune dame de la nouvelle génération n'auroit pu lui disputer le prix de la danse.

Lorsque lady Ashton s'assit, elle vit sans surprise que sa fille avoit quitté le salon, et elle la suivit elle-même, craignant que le mystérieux incident de la transposition des portraits n'eût fait une impression funeste sur elle. Elle trouva probablement que ses craintes étoient sans fondement, car elle entra au bout d'une heure, d'un air calme et serein, et ayant dit à Bucklaw quelques mots à l'oreille, celui-ci ne tarda pas à s'éclipser pour aller joindre son épouse.

Le son joyeux des instruments continuoit à se faire entendre, et les danseurs se livroient au plaisir avec toute l'ardeur qu'inspirent la jeunesse et la gaîté, quand un cri aigu et perçant arrêta tout à coup la danse et la musique. Un silence profond régna sur-le-champ dans l'appartement, chacun resta immobile dans la position qu'il occupoit; et, le même cri s'étant répété, le colonel Ashton saisit un candélabre, et, croyant avoir remarqué que ces cris étoient partis de la chambre destinée aux deux époux,

il en demanda la clef à son frère Henry, qui en avoit la garde comme premier garçon de la noce, et s'y précipita suivi de sir William et de lady Ashton, et d'un couple des plus proches parents de la famille, tandis que toute la compagnie attendoit leur retour avec autant d'inquiétude que d'impatience.

Arrivé à la porte de la chambre, le colonel y frappa, appela sa sœur et Bucklaw, et ne reçut d'autre réponse qu'un faible et long gémissement. Il n'hésita plus à ouvrir la porte; mais un corps étranger placé derrière opposoit quelque obstacle, qui céda pourtant facilement au premier effort que fit le colonel pour la pousser. On entra dans l'appartement, et la première chose qu'on aperçut fut le corps de Bucklaw étendu par terre derrière la porte, et nageant dans son sang. Tous poussèrent à l'instant un cri de surprise et d'horreur qui fut entendu dans le salon; et toute la compagnie, concevant de nouvelles alarmes, se précipita vers l'appartement d'où venoit ce bruit.

— Elle l'a tué! dit tout bas à sa mère le colonel Ashton. Cherchez-la. Et, tirant son épée, il sortit de la chambre, se mit à la porte, et jura que personne n'y entreroit que le ministre et un chirurgien qui se trouvoit au château. Bucklaw respiroit encore. On s'empressa de le relever, on le transporta dans un autre appartement, où ses

amis le suivirent afin de connoître plus tôt ce que le chirurgien penseroit de ses blessures.

Cependant sir William, lady Ashton et les deux parents qui les avoient accompagnés n'avoient pas aperçu Lucie dans le lit nuptial ni dans la chambre. Comme il n'y existoit d'autre porte que celle par laquelle ils étoient entrés et qu'ils avoient trouvée fermée, ils commencèrent à craindre qu'elle ne se fût jetée par la fenêtre, quand l'un d'eux, faisant une revue plus attentive de l'appartement, découvrit quelque chose de blanc dans le coin d'une grande cheminée. C'étoit la malheureuse Lucie, accroupie ou plutôt blottie dans les cendres. Ses cheveux étoient épars, ses vêtements déchirés et souillés de sang; ses yeux brilloient d'un éclat terne, et les convulsions de la démence agitoient ses traits. Quand elle se vit découverte, elle grinça des dents, et tendit ses mains ensanglantées avec les gestes frénétiques d'un démoniaque.

On fut obligé d'appeler quelques servantes, car ce ne fut qu'en recourant à la force qu'on put la tirer de la retraite qu'elle avoit choisie. Elle n'avoit pas jusqu'alors prononcé une seule parole distinctement articulée, et ce ne fut que pendant qu'elle étoit transportée hors de cette chambre, qu'elle s'écria avec une espèce de joie farouche : — Vous avez donc emmené votre beau

fiancé! — On la déposa dans un autre appartement, où plusieurs femmes la suivirent pour veiller sur elle et lui donner les soins que sa situation exigeoit.

Il seroit impossible de décrire l'agonie inexprimable de sa famille, l'horreur et la confusion qui régnèrent dans tout le château, les provocations entre les amis de Bucklaw et ceux de la famille Ashton : de part et d'autre, les excès de la table ayant échauffé les esprits.

Le chirurgien fut le seul qui put obtenir de se faire écouter des deux partis. Il déclara que la blessure de Bucklaw, quoique très-dangereuse, ne seroit pas mortelle, si l'on pouvoit lui procurer un repos complet. Cette déclaration réduisit au silence ses amis et ses parents, qui avoient insisté jusqu'alors pour qu'on le transportât sur-le-champ dans le château le plus voisin de celui de Ravenswood. Ils exigèrent cependant qu'attendu ce qui venoit de se passer, il fût permis à quatre d'entre eux de rester dans le lieu qui avoit été le théâtre de cette scène sanglante, et d'y conserver une suite nombreuse et bien armée. Sir William ayant consenti à cette demande par timidité, et le colonel parce qu'il ne put mieux faire, malgré son dépit; tous les autres amis du marié quittèrent le château à l'instant même.

Après avoir mis le premier appareil sur la blessure de Bucklaw, le chirurgien donna ses soins à miss Ashton, qu'il déclara dans le danger le plus imminent. On appela d'autres médecins qui partagèrent tous son opinion. Elle passa toute la nuit dans le délire. Le lendemain matin elle étoit dans un état d'insensibilité complète, et les médecins déclarèrent qu'elle subiroit dans la soirée une crise qui décideroit de son sort. La crise arriva en effet. Elle sortit de son état de léthargie avec une apparence de calme et de tranquillité; elle souffrit qu'on la changeât de linge; mais ayant porté la main à son cou comme pour y chercher son fatal ruban, une foule de cruels souvenirs parurent l'accabler : souvenirs au-dessus de ses forces! D'affreuses convulsions se succédèrent les unes aux autres, et ne se terminèrent que par sa mort, sans qu'elle eût pu dire un seul mot pour expliquer la scène fatale qui s'étoit passée.

Le juge provincial du district arriva le lendemain de la mort de miss Ashton, pour faire une enquête sur les tristes événements qui venoient de se passer dans le château; et il remplit ce devoir pénible avec tous les égards dus à une famille plongée dans une profonde affliction. Mais la seule chose qu'on put imaginer fut que Lucie avoit frappé Bucklaw dans un accès de délire. On trouva dans sa chambre l'arme dont elle s'étoit

servie, et qui étoit encore teinte de sang. C'étoit le poignard qu'Henry devoit porter, et que, probablement, la fiancée avoit retenu quand on lui montra la veille tous les préparatifs de la noce.

Les amis de Bucklaw comptoient bien que, lors de sa convalescence, il jetteroit quelque jour sur cette sombre histoire. Dès qu'il fut en état de soutenir une conversation, ils le pressèrent de questions à ce sujet; mais il se servit du prétexte de l'état de foiblesse où il étoit encore, pour se dispenser d'y répondre. Enfin, quand il fut de retour chez lui, et qu'il put être regardé comme ayant parfaitement recouvré la santé, il réunit un jour toutes les personnes des deux sexes qui lui avoient montré plus ou moins de curiosité à ce sujet; et après leur avoir fait ses remercîments de l'intérêt qu'ils lui avoient témoigné, et des offres de service qu'il en avoit reçues : — Je vous prie, mes chers amis, leur dit-il, de bien vous mettre dans l'esprit que je n'ai point d'histoire à raconter, point d'injures à venger, point de ressentiment à exercer. Si donc quelque dame me questionne désormais sur les événements de cette malheureuse nuit, je garderai le silence, et je considérerai sa demande comme une preuve qu'elle désire rompre toute liaison avec moi; si un homme me montre la même curiosité, ce sera pour moi une invitation de me rencontrer tête

à tête avec lui derrière les murs du parc, au lever du soleil, le lendemain du jour où il m'en aura parlé, et j'espère qu'il agira en conséquence.

Une déclaration si claire n'admettoit pas de commentaire, et Bucklaw ne fut plus tourmenté par des questions indiscrètes. On reconnut bientôt qu'il étoit revenu des portes du tombeau plus sage et plus prudent qu'il ne l'avoit jamais été; car sa conduite fut aussi rangée qu'elle avoit été dissipée. Il ferma sa porte à Craigengelt, en lui assurant cependant une pension suffisante pour le mettre à l'abri du besoin et pour le garantir des tentations; mais le capitaine perdit tout au jeu en peu de temps, s'associa avec des contrebandiers, fut fait prisonnier avec deux de ses camarades dans une attaque à main armée contre des officiers de la douane, fut condamné comme eux à être pendu, et obtint la commutation de cette peine en celle du bannissement à perpétuité, parce qu'il avoit été prouvé, par l'inspection de ses armes, qu'il n'avoit pas même brûlé une amorce. Bucklaw ne tarda pas à quitter l'Écosse, passa sur le continent le reste de sa vie, et ne se permit jamais la moindre allusion aux circonstances de son fatal mariage.

Bien des lecteurs trouveront ce qui précède invraisemblable, romanesque, et le regarderont comme le fruit de l'imagination extravagante d'un

auteur qui veut plaire à ceux qui aiment les scènes lugubres et terribles ; mais les personnes qui connoissent en détail l'histoire d'Écosse, à l'époque où nous avons placé notre histoire, attesteront, malgré le soin que nous avons pris de changer les noms, et au milieu des incidents que nous y avons ajoutés, que LE FOND N'EN EST MALHEUREUSEMENT QUE TROP VRAI [1].

[1] Les deux faits qui forment le dénoûment de cette histoire sont effectivement arrivés en Écosse au commencement du 17e siècle. (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE XXXIV.

« Il faut qu'il ait le cœur ou de marbre ou d'acier,
« Celui qui, sans verser de larmes bien amères,
« Voit le destin frapper des coups aussi sévères !
« Un jeune homme accompli, plein de grâce, d'honneur,
« Subir si promptement un sort si plein d'horreur ! »

NISBETTS.

Nous avons anticipé sur le cours des événements pour parler de la guérison de Bucklaw et de ce qu'il devint ensuite, afin de pouvoir reprendre sans interruption le détail des événements qui suivirent la mort de l'infortunée Lucie Ashton. La triste cérémonie de ses funérailles eut lieu de très-bonne heure dans une matinée d'automne chargée de brouillards, avec aussi peu d'éclat et de pompe qu'il fut possible. Ses plus proches parents accompagnèrent son corps dans la même église où, quelques jours auparavant, ils l'avoient accompagnée comme fiancée, ou plutôt comme une victime incapable de résistance. Une aile de cet édifice avoit été disposée par sir William pour servir de sépulture à sa famille, et sa fille fut déposée la première dans le caveau qu'il y avoit fait creuser. Là, dans un cercueil qui ne portoit ni le nom de la défunte

ni la date de sa mort, furent descendus les restes de celle qui fut si aimable, si douce, et si innocente, malgré l'acte cruel d'un délire occasioné par une suite de persécutions.

Tandis qu'on procédoit à la cérémonie dans l'intérieur de l'église, les trois sibylles, qui, malgré l'heure peu ordinaire où se faisoit l'enterrement, s'y étoient rendues, comme des vautours qui flairent un cadavre, étoient assises sur la même pierre sépulcrale qu'elles avoient occupée le jour du mariage.

— Eh bien, dit Ailsie Gourlay, ne vous avois-je pas dit que cette belle noce seroit bientôt suivie de belles funérailles?

— Je n'y vois rien de si beau, répliqua Winnie d'un air mécontent : on n'a distribué ni vivres ni boisson. Une misérable pièce de douze sous qu'on a donnée aux pauvres, voilà tout. Ce n'étoit pas la peine de venir de si loin pour si peu de chose.

— Taisez-vous, reprit Ailsie. Tout ce qu'on auroit pu me donner m'auroit fait moins de plaisir que ce moment de vengeance. Les voilà ceux qui dansoient et qui chantoient il y a quatre jours! Ils ont maintenant la tête basse, et sont aussi tristes que ceux qu'ils méprisent. Ils étoient reluisants d'or et de pierreries; les voilà noirs

comme des corbeaux. Et cette miss Lucie, qui étoit si fière, qui faisoit la grimace quand une honnête femme s'approchoit d'elle, un crapaud peut s'asseoir sur sa bière aujourd'hui, et elle ne se plaindra pas s'il coasse. Lady Ashton a le cœur dévoré par les feux de l'enfer; et sir William, avec son gibet, ses fagots et ses chaînes dont il menaçoit les sorcières, que pense-t-il maintenant des sortiléges de sa propre maison?

— Est-il donc vrai, demanda la paralytique, que la mariée fut tirée hors de son lit et emportée par de malins esprits qui déchirèrent avec leurs griffes le visage du marié?

—Que vous importe, Maggie! répondit Ailsie: ce que je puis vous dire, c'est que c'est un événement qui n'est pas dans l'ordre naturel des choses on le sait bien au château.

— Mais, puisque vous êtes si bien instruite, dit Winnie, apprenez-nous donc s'il est vrai que le portrait de Malise Ravenswood descendit tout seul dans le salon, et y répandit le trouble et la confusion?

—Non, non, dit Ailsie, il n'y est pas venu tout seul, et je sais parfaitement par qui il a été placé. C'étoit pour les avertir que leur orgueil seroit bientôt puni; mais ils ne sont pas encore au bout. Ils verront encore autre chose, je le

leur promets. Avez-vous vu douze personnes en deuil, avec des crêpes et des pleureuses, entrer dans l'église deux à deux ?

— Je ne me suis pas amusée à les compter, dit la boiteuse.

— Mais je les ai comptées, moi, dit Ailsie d'un air de triomphe, et comme si ce spectacle avoit pour elle trop d'attraits pour qu'elle en laissât échapper la moindre circonstance. Je vous dis qu'il y en avoit douze, mais il en est survenu un treizième sur qui l'on ne comptoit point, et si les vieux proverbes sont vrais, quelqu'un de la compagnie ne restera pas long-temps dans ce monde. Mais allons-nous-en, mes commères, s'il leur arrive malheur, on ne manqueroit pas de nous en accuser; et malheur arrivera, c'est moi qui vous le dis.

A ces mots les trois sibylles se levèrent, et, croassant comme des corbeaux qui prédisent une peste, sortirent du cimetière.

Lorsque la cérémonie fut terminée, ceux qui y avoient été invités s'aperçurent en effet qu'il se trouvoit parmi eux une personne de plus que lorsqu'ils étoient partis du château. Ils s'en communiquèrent la remarque à voix basse, et les soupçons tombèrent sur un homme qui étoit en grand deuil comme les autres, et qui, appuyé contre un pilier près de la voûte sépulcrale, pa-

roissoit plongé dans une sorte d'anéantissement. Aucun des parents de la famille Ashton ne le connoissoit, et, surpris de voir un étranger parmi eux, ils fixèrent sur lui l'attention du colonel, qui conduisoit le deuil en l'absence de son père.

— Je sais qui est cet homme, leur dit-il à demi-voix, et j'ose dire que c'est son propre deuil qu'il porte lui-même en ce moment. Mais laissez-moi lui parler, et ne troublez pas la cérémonie funèbre par un éclat inutile.

A ces mots, il se sépara de ses parents, et tirant l'étranger par le manteau noir qui l'enveloppoit : — Suivez-moi ! lui dit-il d'un ton de colère.

L'étranger tressaillit au son de sa voix, et parut sortir tout à coup d'une profonde rêverie; il lui obéit sans trop savoir ce qu'il faisoit, et ils arrivèrent tous deux au bas des degrés par lesquels on montoit à l'église; les autres parents restés sous le portail, surveilloient avec inquiétude tous les mouvements du colonel et de l'étranger, qui, à l'ombre d'un grand if à l'un des bouts du cimetière, paroissoient avoir une conversation animée.

Le colonel, après l'avoir conduit en silence dans cet endroit écarté, se tourna tout à coup vers lui, et lui dit d'une voix entrecoupée : Vous êtes le Maître de Ravenswood ?

Il ne reçut aucune réponse.

— Je n'en puis douter, s'écria-t-il avec fureur : je parle au meurtrier de ma sœur.

— Vous ne m'avez que trop bien nommé, répondit Edgar d'une voix sourde et tremblante.

— Si vous vous repentez de ce que vous avez fait, dit le colonel, puisse votre repentir vous servir devant Dieu! mais il ne vous servira point avec moi. Voici la mesure de mon épée, ajouta-t-il en lui donnant un morceau de papier. N'oubliez pas que je vous attends demain à la pointe du jour au bord de la mer, sur les sables à l'est de Wolfhope.

Le Maître de Ravenswood tenoit en main le papier qu'il venoit de recevoir, et paroissoit irrésolu. — Ne poussez pas un malheureux au dernier terme du désespoir, s'écria-t-il enfin, jouissez d'une vie que je n'ai nulle envie de vous arracher, et laissez-moi chercher ailleurs la mort que je désire.

— Non! s'écria le colonel : c'est de ma main que vous la recevrez, ou vous acheverez la ruine de ma famille en me perçant le cœur : si vous refusez d'accepter le cartel honorable que je vous offre, je vous suivrai partout, et partout je vous couvrirai d'affronts et d'insultes, jusqu'à ce que le nom de Ravenswood devienne l'emblème du déshonneur, comme il est déjà celui de la perfidie.

— Il ne sera jamais ni l'un ni l'autre, dit vivement Ravenswood. Si je suis le dernier qui le portera, je dois à mes ancêtres de ne pas souffrir qu'il disparoisse avec ignominie. J'accepte votre défi, l'heure et le lieu du rendez-vous. Nous nous y verrons seuls, je présume?

— Seuls, reprit le colonel Ashton; et seul doit en revenir celui qui survivra.

— Alors Dieu fasse grâce à l'âme de celui qui doit succomber, dit Ravenswood.

— Eh bien soit : répondit le colonel! je puis encore par charité former ce vœu pour l'homme que je hais le plus au monde et avec le plus de motifs. Maintenant séparons-nous, car on viendroit nous interrompre. Les sables à l'est de Wolfhope, — au lever du soleil, — avec nos épées pour seules armes.

— Il suffit, je ne me ferai pas attendre.

Le colonel rejoignit ses parents; Ravenswood alla prendre son cheval attaché à un arbre près du cimetière, et chacun se retira de son côté.

Le colonel retourna au château de son père avec ses parents, mais dans la soirée il imagina un prétexte pour les quitter; et, ayant ôté son uniforme pour prendre un habit de voyage, il alla passer la nuit dans la petite auberge de Wolfhope dont nous avons déjà parlé, afin de se

trouver plus près du lieu qu'il avoit fixé pour le rendez-vous du lendemain.

On ne sait ce que fit le Maître de Ravenswood pendant le reste de cette malheureuse journée. Il n'arriva que fort tard dans la nuit à Wolfcrag, et fut obligé d'éveiller son fidèle serviteur Caleb Balderston, qui ne l'attendoit plus. Le vieillard avoit déjà entendu parler, mais d'une manière confuse et peu exacte, de la mort tragique de miss Ashton et des événements mystérieux qui s'étoient passés au château; il mouroit d'inquiétude en songeant à l'effet qu'ils pouvoient produire sur l'esprit de son maître.

La conduite de Ravenswood n'étoit pas faite pour calmer ses craintes: quand le vieux sommelier lui proposa de prendre quelques rafraîchissements, il ne lui fit d'abord aucune réponse, et un instant après, tout à coup, d'un ton brusque, il lui demanda du vin, dont, contre son usage, il but plusieurs grands verres. Voyant qu'Edgar ne vouloit rien manger, Caleb le supplia affectueusement de lui permettre de le conduire dans sa chambre. Ce ne fut qu'après s'être fait répéter trois ou quatre fois cette prière, que son maître lui témoigna par un signe de tête qu'il y consentoit; mais, quand Balderston l'eut précédé dans un appartement qui avoit été meu-

blé depuis peu, et où il avoit couché les nuits précédentes, il s'arrêta à la porte.

— Non, dit-il en fronçant le sourcil : point ici, conduisez-moi dans la chambre où mon père mourut; dans la chambre où *elle* coucha la nuit qu'*elle* passa au château.

— Qui, Monsieur? dit Caleb, trop effrayé de l'état où il voyoit son maître pour conserver sa présence d'esprit.

— *Elle*, Lucie Ashton, vous dis-je : voulez-vous me tuer, vieillard, en me forçant à prononcer son nom?

Caleb auroit bien voulu lui faire quelques observations sur l'état de délabrement où se trouvoit la chambre dans laquelle il recevoit l'ordre de le conduire; mais l'impatience et l'irritation qu'il vit dans tous les traits de son maître le déterminèrent à une obéissance passive; il le précéda avec la lampe à la main, la plaça d'une main tremblante sur la table de la chambre déserte; et il s'approchoit du lit pour voir s'il n'y manquoit rien, quand l'ordre de se retirer lui fut intimé d'un ton qui n'admettoit ni délai ni réplique.

Le vieillard, rentré dans sa chambre, ne songea pas à prendre de repos, et se mit en prières. De temps en temps il alloit à la porte de celle

de son maître pour s'assurer s'il dormoit ; mais le bruit de ses pas précipités sur le plancher de l'appartement, et les gémissements profonds qu'il poussoit à chaque instant, lui apprirent qu'il étoit en proie au plus violent désespoir. Le vieillard crut que le jour qu'il lui tardoit de voir renaître n'arriveroit jamais : mais les heures, dont le cours est toujours le même, quoiqu'elles paroissent plus rapides ou plus lentes suivant la situation d'esprit de ceux qui les comptent, ramenèrent enfin l'aurore, qui répandit une rouge lueur sur la surface de l'océan.

On étoit au commencement de novembre, et le temps étoit beau pour la saison ; mais un vent d'est très-violent poussoit les vagues avec force sur le sable, et les faisoit avancer beaucoup plus loin que de coutume.

Dès la pointe du jour, Caleb retourna à la porte de la chambre de son maître, et à travers la fente il le vit mesurer la longueur de deux ou trois épées. En ayant choisi une : — Elle est plus courte, dit-il à demi-voix, mais n'importe : laissons-lui cet avantage, il en a déjà plus d'un autre.

Caleb, d'après ces préparatifs, ne vit que trop bien ce que son maître méditoit, et il savoit parfaitement que toute intervention à ce sujet seroit parfaitement inutile. Il n'eut que le temps de se retirer précipitamment pour ne pas être surpris,

quand il vit Edgar s'avancer tout à coup vers la porte : Ravenswood l'ouvrit, descendit à l'écurie, et son fidèle domestique ne tarda pas à l'y suivre. La pâleur de son visage et le désordre de ses cheveux et de ses vêtements, étoient des preuves suffisantes qu'il avoit passé toute la nuit sans prendre de repos. Il s'occupoit à seller son cheval, et Caleb d'une voix tremblante l'ayant prié de lui en laisser le soin, il lui annonça par un signe qu'il n'avoit pas besoin de ses services. Il conduisit alors son cheval dans la cour, et se préparoit à y monter, quand la crainte qu'avoit le vieillard de déplaire à son maître cédant à la force de l'attachement qu'il lui avoit voué et qui sembloit le seul lien qui l'attachât à la vie, il se précipita tout à coup à ses pieds, et embrassa ses genoux.—Mon cher maître, s'écria-t-il, monsieur Edgar, tuez-moi si vous le voulez, mais ne sortez pas à présent. Je connois votre projet, ne l'exécutez point. Le marquis d'Athol a fait dire hier qu'il viendroit vous voir aujourd'hui. Attendez-le, mon cher maître, écoutez ce qu'il a à vous dire.

— Vous n'avez plus de maître, Caleb, dit Ravenswood. Pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule?

— Je n'ai plus de maître! répéta Caleb, j'en aurai un tant qu'il existera un Ravenswood. Je

suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père; celui de votre aïeul, je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle, et je mourrai pour elle. Ne sortez-pas, monsieur Edgar, et tout finira heureusement!

— Heureusement, dit Ravenswood, pauvre vieillard. Ah! il n'est plus de bonheur pour moi désormais dans la vie, et ma dernière heure sera la moins malheureuse.

Il dit, et s'arrachant des bras du vieux sommelier, il monta sur son cheval et le mit au galop; mais soudain se retournant, il jeta au-devant de Caleb une bourse pleine d'or.

Caleb, dit-il avec un affreux sourire, je vous fais mon héritier; et tournant bride, il descendit la colline.

L'or tomba par terre, et le vieillard courut pour voir par où s'en alloit son maître. Edgar prit à gauche un petit sentier dégradé qui conduisoit du côté de la mer jusqu'à une espèce de crique où, dans les anciens temps, les barques du château étoient amarrées.

Caleb monta en toute hâte sur le rempart de l'est qui commandoit toute la vue des sables jusqu'au village de Wolfhope : il vit son maître galoper, toujours dans la même direction, de toute la vitesse de son cheval, et il se souvint de la prophétie qui menaçoit le dernier des Ravens-

wood, de périr dans le Kelpie, au nord de Wolf-hope, entre la tour et les sables mouvants. Il le vit approcher cet endroit fatal, et là il cessa de l'apercevoir.

Le colonel Ashton, altéré de vengeance, étoit déjà au rendez-vous, se promenant à grands pas et cherchant des yeux son antagoniste : le soleil étoit levé et montroit son large disque au-dessus de la mer; de sorte que le colonel put facilement reconnoître le cavalier qui accouroit vers lui avec une ardeur égale à la sienne. Tout à coup le cheval et celui qui le montoit devinrent invisibles, comme s'ils s'étoient évanouis dans les airs.

Le colonel passa la main sur ses yeux, comme s'il avoit vu une apparition; et il s'avançoit lorsqu'il rencontra Caleb Balderston qui arrivoit de l'autre côté. On ne put découvrir aucune trace du cheval ni du cavalier; il paroît que les vents et la haute marée de la veille avoient étendu les limites des sables mouvants, et que le malheureux Edgar, dans sa précipitation, avoit suivi la route la plus droite et la plus dangereuse. Le seul indice de son sort fut une plume noire qui surmontoit son chapeau, et que la marée, qui commençoit à revenir, jeta aux pieds de Caleb. Le vieillard la ramassa, la fit sécher, et la plaça sur son cœur.

On donna l'alarme aux habitants de Wolfhope qui accoururent tous, les uns du côté de la terre, les autres par mer dans des barques; mais tous leurs soins, tous leurs efforts, toutes leurs recherches furent inutiles. Les sables mouvants ne lâchent jamais leur proie.

Notre histoire approche de sa conclusion. Le marquis d'Athol arriva quelques heures après ce funeste événement. Il venoit dans l'intention d'emmener avec lui son jeune parent, pour chercher à le distraire des idées sombres qu'il jugeoit bien que la mort de Lucie Ashton avoit fait naître dans son esprit; mais il n'arriva que pour déplorer sa perte. Après avoir fait faire de nouvelles recherches, qui furent aussi infructueuses que les premières, il repartit pour Édimbourg, où le tumulte des affaires politiques bannit bientôt de son esprit le souvenir des malheurs qui venoient d'arriver.

Il n'en fut pas de même de Caleb Balderston. Si les calculs de l'intérêt avoient été capables de le consoler, il alloit se trouver dans sa vieillesse, grâce à la libéralité de son maître, beaucoup plus heureux qu'il ne l'avoit jamais été; mais la vie avoit perdu pour lui tous ses attraits. Toutes ses idées, toutes ses sensations d'orgueil et de crainte, de plaisir et de peine avoient une liaison intime avec la famille qui venoit de s'éteindre. Il cessa

de parler la tête haute; il oublioit ses occupations et ses habitudes; son seul plaisir étoit d'errer de chambre en chambre dans la tour de Wolfcrag, et de se rappeler les différentes scènes dont elles avoient été témoins pendant la vie de ses anciens maîtres. Il dormoit sans prendre de repos, mangeoit sans recouvrer ses forces, et, avec une fidélité que montre quelquefois la gent canine, mais dont on trouve peu d'exemples dans la race humaine, il languit quelque temps, et mourut avant l'expiration d'une année après les malheureux événements que nous venons de rapporter.

La famille Ashton ne survécut pas long-temps à celle de Ravenswood. Sir William Ashton ne mourut qu'après son fils aîné, qui fut tué en duel en Flandre; et Henry, qui succéda à son titre et à ses biens, mourut sans s'être marié. Lady Ashton poussa sa carrière jusqu'à une extrême vieillesse, et survécut seule à tous les infortunés dont elle avoit fait le malheur par son caractère implacable. Peut-être éprouva-t-elle quelques remords intérieurs; peut-être essaya-t-elle en secret de se réconcilier avec le Ciel qu'elle avoit si grièvement offensé; mais il est certain qu'elle ne montra jamais le moindre symptôme de repentir à ceux qui l'entouroient. Elle afficha toujours à l'extérieur le même caractère fier, hautain et in-

traitable dont elle avoit fait preuve avant ces déplorables événements. Un superbe monument en marbre rappelle son nom et ses titres, et ses victimes n'ont reçu les honneurs ni d'un tombeau ni d'une épitaphe.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME DES CONTES DE MON HÔTE, ET DE LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR.







